This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2862

E1

OEUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME PREMIER.

VIES DE CE VOLUME.

THESEUS . . . . . page 3.
ROMULUS . . . . . 65. } comparés 132.

LYCURGUS . . . . . 145.
NUMA POMPILIUS . . 217. } comparés 271.

SOLON . . . . . 285.
PUBLICOLA . . . . . 353. } comparés 397.

FRONTISPICE

Plutarque écrit les Vies des Hommes Illuſtres.

Il Latt. Vie de Paul Emile

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

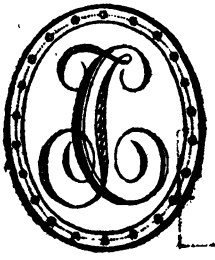
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.

AN IX. (1801.)

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 FEB 1972
OF OXFORD
LIBRARY

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.
MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.

AVIS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Le succès de la première édition, donnée par le citoyen Cussac, de la traduction des ŒEuvres de Plutarque, par Amyot, l'ayant engagé à en donner une seconde, il n'a pas cru devoir se borner à une simple réimpression; il a pensé qu'il étoit possible que dans un ouvrage d'aussi longue haleine, quelque chose eut échappé à la sagacité des premiers éditeurs; d'ailleurs, il étoit nécessaire de faire revoir les *ŒEuvres Diverses*, sur l'excellente édition que vient d'en publier à Oxford, le savant M. *Wyttembach*[1], qui, ayant

[1] Voici le titre de cette édition : *Plutarchi Chæronensis moralia, id est opera, exceptis vitis reliqua, græca emendavit, notationem emendationum et latinam Xylandri interpretationem castigatam, subjunxit, animadversiones explicandis rebus ac verbis, item indices copiosos adjecit, Daniel Wyttembach, hist. eloq. litt. gr. et lat. in illustri Athen. Amstelod. professor. Oxonii e typographeo*

collationné presque tous les manuscrits et toutes les éditions, a rempli dans le texte une infinité de lacunes, et corrigé beaucoup de passages qui n'offroient aucun sens; il s'est adressé à moi pour ce travail, et quoique très-occupé de la *Description de la Grèce par Pausanias*, que j'ai revue sur les manuscrits, et dont j'espère donner une nouvelle traduction avec des notes, je n'ai pas cru devoir refuser mes soins à une entreprise aussi utile, la traduction d'Amyot étant encore, malgré toutes les critiques, la meilleure que nous

Clarendoniano, 1795 — 1800, tom. 1 à 5. Ces cinq premiers volumes contiennent le texte grec et la traduction latine de tous les ouvrages qu'Henri Etienne a donné dans son édition des ouvrages moraux, avec des observations critiques très-courtes. Les autres volumes contiendront divers traités qu'on a publiés depuis sous le nom de Plutarque, les fragmens de ses ouvrages perdus, et les remarques de M. Wyttembach, si toutefois elles se retrouvent, ou s'il a le courage de les refaire, car j'ai appris par une de ses lettres à mon savant ami Chardon Larochette, qu'on ne savoit pas ce qu'étoit devenu le vaisseau à qui il avoit confié la caisse qui les contenoit.

ayons des OEuvres de Plutarque. J'ai donc pensé que ce seroit rendre un vrai service à la Littérature, que de relever les fautes dans lesquelles le mauvais état où étoit alors le texte grec de cet auteur, a entraîné Amyot.

J'ai suivi la même marche que les premiers éditeurs; j'ai corrigé au bas des pages la traduction des passages que les travaux critiques faits depuis Amyot, m'ont mis en état de mieux entendre que lui; j'ai renvoyé à la fin des volumes la discussion de ceux sur le sens desquels les critiques ne sont pas d'accord, ou que j'ai cru pouvoir interpréter ou corriger d'une manière différente qu'on ne l'avoit fait jusqu'à présent; je souhaite que ces notes puissent mériter l'indulgence des savans.

Je donnerai dans un des derniers volumes, *le Traité de Plutarque sur la noblesse*, qui a été publié pour la première fois à Hambourg, en 1724,

par Jean Chr. Wolff, dans le quatrième volume du recueil intitulé *Anecdota Græca*. Ce traité n'a pas, à ce que je crois, été réimprimé depuis. J'y joindrai aussi quelques ques fragmens assez considerables des ouvrages perdus de Plutarque, qui nous ont été conservés par Eusèbe, dans sa préparation évangélique, Jean Stobée et quelques autres écrivains, et dont M. *Wyttembach* nous donnera sans doute une collection très-complette.

Je n'ai point touché aux notes des premiers éditeurs; il y auroit cependant eu quelques changemens à faire aux évaluations qu'ils avoient faites des mesures, des poids et des monnoies anciennes, mais j'ai cru qu'il vaudroit mieux faire là-dessus un travail particulier, qui trouvera sa place dans l'un des derniers volumes; j'y prendrai pour guides les tables que Barthelemy a placées à la fin des Voyages d'Anacharsis, et la Métrologie de Romé-de-l'Isle. On

y trouvera aussi une chronologie, ouvrage absolument nécessaire pour ceux qui veulent lire ces vies avec fruit.

Cette nouvelle édition sera en tout conforme à la première, et à celle de Vascosan, en 1567 et 1574, dans laquelle s'étoient glissées beaucoup de fautes, que l'on a eu soin de faire disparoître, à l'aide de l'édition in-folio sortie des presses de ce célèbre imprimeur.

J'espère que cette édition ne fera pas moins d'honneur aux presses du citoyen Cussac, que la première en avoit fait à celles du citoyen Pierres; elle ne laisse en effet rien à désirer pour la correction ni pour l'exécution typographique; elle a de plus l'avantage d'être ornée d'un grand nombre de *portraits* en forme de médaillons, gravés en bois, dont les sujets sont dessinés d'après des *médailles antiques* ou des *pierres gravées*, de la Bibliothèque nationale, ou de différens recueils peu

communs, copiés avec soin sous les yeux du cit. Cussac. On en trouvera l'explication et l'indication des endroits d'où ils sont tirés, à la fin de chaque volume, ainsi que les *figures* de la première édition.

Le peu de temps que j'ai eu pour revoir ces deux premiers volumes, me servira d'excuse pour les fautes qui auroient pu m'échapper : quelques retards qui sont survenus pendant l'impression, m'ayant laissé prendre un peu d'avance, je pourrai donner plus de soin au reste, et sur-tout aux *OEuvres Diverses* et *Morales*, qui, par le travail de M. *Wyttembach*, offriront un vaste champ aux observations.

PRÉFACE.

PLUTARQUE est un des écrivains les plus sages et les plus judicieux de l'antiquité ; il est aussi un des plus utiles et des plus intéressans : il instruit et il plaît. Histoire, philosophie, politique, érudition, tout prend chez lui le ton des mœurs, de l'honneur et de la vertu. C'est sous ce point de vue qu'on doit l'envisager. D'autres peuvent avoir plus d'élévation dans le génie, plus de graces dans le style, plus de subtilité dans les raisonnemens, plus d'exactitude même dans les détails et dans les circonstances des faits. Mais personne n'a une raison plus droite, un sens plus exquis, un discernement plus sûr, une connoissance du cœur humain plus étendue, une érudition plus variée et plus agréable.

Il a trouvé dans Amyot un excellent traducteur, qui a saisi son ca-

ractère, et l'a rendu avec autant de vérité que d'élégance. Sa traduction, commencée sous François I, achevée sous Charles IX, sera toujours un des beaux monumens de la littérature française. Elle a formé, elle a enrichi la langue; et après plus de deux siècles on admire encore son coloris, sa facilité, sa souplesse, ses tableaux pleins de vie et de chaleur, un naturel qui charme et que l'art rend de jour en jour plus inimitable. Mais, dira-t-on, Amyot a des taches. Oui, vraiment, il en a, et il en a plusieurs. Quel est le traducteur de Plutarque, qui n'en aura pas? Dans Amyot les taches tombent presque toujours sur des endroits peu importans. Elles sont rachetées par les plus grandes beautés; et malgré ces taches, la palme de la traduction lui est restée. Plutarque est le plus grand peintre des mœurs, et Amyot le copiste le plus heureux.

La nouvelle édition, que l'on donne aujourd'hui, sera conforme

à l'édition célèbre publiée par Vascosan, dans les années 1567 et 1574, qu'Amyot a revue et corrigée. Elle est la plus estimée par les personnes de goût, et par les vrais connoisseurs. Comment dans une nouvelle édition a-t-on pu la défigurer par une orthographe factice, par des altérations dans les dates, dans les expressions, dans les phrases; par des suppressions dans les notes, en un mot, par tous les changemens qui ôtent à un ouvrage son caractère d'authenticité? Comment a-t-on pu perdre l'avantage précieux de montrer dans la traduction d'Amyot le développement et les progrès successifs de la langue sous les Rois François I, Henri II, François II et Charles IX? Voilà ce que les connoisseurs observent dans la belle édition de Vascosan. Ils en suivent toutes les nuances depuis la vie de Thésée jusqu'au traité sur la Musique. Ils aiment à voir les restes de l'antique rudesse placés près de ces traits

brillans, de ces tours heureux, créés par Amyot, que Bossuet n'a pas dédaigné d'emprunter pour en parer son admirable Discours de l'Histoire Universelle.

Quoique Vascosan ait fait de cette édition son chef-d'œuvre, on croit pouvoir assurer que par les soins et l'intelligence de M. Pierres, Imprimeur Ordinaire du Roi, qui joint les connoissances au goût et au talent de son art, celle-ci sera supérieure pour l'exactitude, pour la correction, pour l'ordonnance et l'exécution typographique. Les sommaires et la distinction des chapitres seront utiles aux personnes qui lisent pour leur agrément, et à celles qui consultent pour leurs travaux. Le soin qu'on a eu de marquer les temps, où les évènemens se sont passés, aide la mémoire et fixe l'attention.

Amyot avoit senti la nécessité des notes pour expliquer des endroits difficiles et pour évaluer les monnoies. On les a toutes conservées et

marquées de son nom pour les faire reconnoître. On en a ajouté beaucoup d'autres; et on en ajoutera d'avantage, quand la nature des objets et l'utilité des sciences l'exigeront.

L'édition sera la plus complette qui ait encore paru, tant pour les ouvrages de Plutarque, que pour les suppléments aux Vies des Hommes illustres. Elle sera toujours fixée, comme on l'a annoncé, à vingt-quatre volumes, dont deux contiendront les tables les plus amples. Elles seront distribuées de manière qu'en facilitant toutes les recherches qu'on peut faire dans Plutarque, elles tiendront encore lieu d'*un Dictionnaire des antiquités* et *des connoissances anciennes*, ouvrage qui manque à la Littérature.

Je rendrai compte dans le second Volume de l'exemplaire de Plutarque avec les Notes d'Amyot, qui appartient à la Bibliothèque des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré. Je parlerai aussi de quelques livres

manuscrits et imprimés de la Bibliothèque du Roi que j'ai consultés.

Cette édition sera ornée de vingt-deux Figures en taille-douce, dessinées et gravées par les plus grands Artistes. Elles représenteront une des plus belles actions des héros de la Grèce et de Rome.

Au très Puissant et très chrestien roy de France

HENRY DEUXIEME DE CE NOM,

Jacques Amyot abbé de Bellozane
son très humble et très obeissant serviteur S.

CEULX qui de pere en filz sont nez ou habituez soubs une juste, legitime et hereditaire principauté, comme la vostre, Sire, doyvent, à mon jugement, au service de leur prince, la devotion que les sages anciens attribuoient à la charité du païs où lon a pris naissance. Car ilz disoient que le premier degré en estoit deu aux dieux, le second au païs, et le troisieme aux parens, sans faire mention de roy ne de prince, pour autant que c'estoient gens qui vivoient soubs autre forme de gouvernement, que de royaume, et qui pour inciter les hommes à defendre le public, soubs lequel la vie, l'honneur et le bien de chaque particulier sont compris, et à tascher de profiter à la communauté de ceulx avec lesquelz on a convenance de nativité, de langue, de loix, de mœurs et de demeurance, enseignoient que non seulement la raison de tout droict

humain, mais aussi la religion de droict divin, et le devoir de conscience obligeoient toute personne de servir à son entier pouvoir au bien public de son païs, oultre la douceur d'affection que nature imprime en noz cueurs, et la conformité d'humeurs qui se treuve ordinairement en noz corps, avec le ciel et l'air où nous avons premierement respiré, qui semble une obligation naturelle.

Mais comme ainsi soit que toutes nations, non plus que tous hommes particuliers, ne sont pas propres à estre regies d'une mesme sorte de gouvernement, pource qu'il est plus expedient à aucune de servir, que de commander, et qu'au jugement du prince des philosophes, la plus parfaitte des trois especes du gouvernement de la chose publique, et la plus selon Dieu et nature, est celle de la royauté, ceulx qui par election ou par nativité y sont soubmis, doyvent bien affectueusement esvertuer toutes leurs forces, et de corps et d'entendement, pour faire chascun en son endroit et selon sa vacation, service à leur souverain : attendu que servans à un, ilz profitent à tous, et qu'en luy seul gist l'heur et malheur de ses subjects : de luy depend le repos ou travail,

l'aise ou misere de tous ceulx qui vivent soubs son empire : luy seul represente la chose publique, veu que sa voulunté est loy, sa parole arrest, et sa vie discipline exemplaire de bien ou de mal faire.

Si me semble à ce propos qu'Artabanus, l'un des capitaines du roy Xerxes, respondit sagement à Themistocles, lors qu'il se retira fuitif de la Grece en la cour de Perse : « Les « Loix et coustumes des hommes, dit il, sont « differentes, Themistocles, et y a des « choses tenues pour honnestes en un païs, « qui ne le sont pas en un autre : mais bien « est il par tout honneste à chascun, de « maintenir et garder celles de son païs. « Car quant à vous autres Grecs, on dit « que vous n'avez rien si cher ny en si « grande recommandation, que la liberté « et l'egalité : mais nous Persiens estimons « que la plus belle et la plus saincte ordon- « nance que nous ayons, soit celle qui « nous commande d'honorer, servir et re- « verer nostre roy, ne plus ne moins que « l'image de Dieu vivant, qui regit et gou- « verne tout ce monde. »

C'est bien un tiltre auguste et venerable

que celuy là, et le plus magnifique et le plus digne, qui sçauroit estre donné à un monarque souverain, prouveu qu'il s'en veuille souvenir, et qu'il ait tousjours la crainte de Dieu, et la raison, qui luy sonne continuellement aux oreilles. Ce qui jadis s'observoit par coustume en la cour de Perse : là où l'un des gentilzhommes de la chambre avoit la charge de se trouver tous les matins au reveil du roy, et luy dire : « Leve toy, Sire, pour prouvoir aux affaires, « dont le grand Mesoromasdes (car ainsi « appelloient ilz Dieu) veut que tu ayes le « soing ».

Ce discours de raison naturelle, Sire, quant encore le commandement des Escritures sainctes, où l'authorité des princes est si authentiquement fondée, n'y seroit point, oblige assez tous voz subjects à desirer de vous faire service : et de ma part, ayant cherché de vous en faire en l'institution de Messeigneurs d'Orleans et d'Angoulesme, voz très heureusement nez enfans, que Dieu benie, pour employer le temps, qui me demeuroit vuide, à faire encore quelque autre chose qui vous fust aggreable, après avoir vacqué au devoir de

l'office, auquel il vous a pleu me commettre, de leur enseigner les lettres, je me suis mis à revoir ce que de long temps j'avoye traduit de grec en françois des Vies de Plutarque, et à continuer de traduire ce qui m'en restoit : tant que finablement, ayant conduit l'œuvre totale à chef, j'ay pris la hardiesse de la vous presenter imprimée, et la faire sortir soubs la sauve-garde de vostre très illustre nom, en public, ès mains de voz hommes : non que j'eusse opinion qu'il pust issir de moy, personne si basse et si petite en toute qualité, chose qui meritast d'estre mise devant les yeux de vostre Majesté : mais bien ayant certaine confiance, que l'œuvre de soy est si recommandable et si excellente, qu'elle pourra faire excuser le defaut qui s'y trouvera de ma part, pource que je confesse avoir plus estudié à rendre fidelement ce que l'autheur a voulu dire, que non pas à orner ou polir le langage, ainsi que luy mesme a mieulx aimé escrire doctemement et gravement en sa langue, que non pas doucement ny facilement.

Mais en recompense il y a tant de plaisir, d'instruction et de profit en la substance du livre, qu'en quelque style qu'il soit mis,

prouveu qu'il s'entende, il ne peut faillir à estre bien receu de toute personne de bon jugement, pource que c'est en somme un recueil abbregé de tout ce qui a esté de plus memorable et de plus digne faict ou dict par les plus grand roys, plus excellens capitaines et plus sages hommes des deux plus nobles, plus vertueuses et plus puissantes nations qui jamais furent au monde.

Et au reste j'espere, Sire, que de vostre grace et liberalité royale, laquelle se monstre aussi bien à recevoir guayement et joyeusement les petits presens, comme à donner franchement et liberalement les grands, quand la bonne voulunté des offrans excuse l'impuissance de mieulx faire, vous aurez pour aggreable l'humble affection que j'ay eu en ce faisant, de recommander à la postérité la memoire de votre glorieux regne, de servir au bien public de voz subjects, et d'enrichir nostre langue française, selon la foible portée de mon peu de sens et de litterature : pource que je m'asseure que d'icy à longues années, quand les survivans trouveront tant de beaux et bons livres translatez des langues grecques et la-

tine en la française, durant vostre heureux regne, et soubs l'inscription de vostre très illustre nom, lon vous donnera la louange d'avoir glorieusement couronné et achevé l'œuvre, que ce grand roy François vostre feu pere avoit heureusement fondé et commencé de faire renaistre et florir en ce noble royaume les bonnes lettres, dont nostre langue va tous les jours de plus en plus recevant tel ornement et enrichissement, que ny l'italienne, ny l'hespagnole, ny autre qui soit aujourd'huy en usage par l'Europe, ne se pourra vanter de la surmonter en nombre, ny en bonté des outilz de sapience, qui sont les livres : et consequemment voz subjects en recueilliront ce fruict, que sans se travailler pour apprendre les nobles ancienes langues, qui coustent beaucoup de temps et de peine à apprendre, à cause qu'elles sont mortes, et qu'il les faut tirer hors des monumens des livres, où elles sont ensepvelies, ilz auront en leur maternelle, et chez eulx, par maniere de dire, ce qu'il y a de plus beau et de meilleur en la latine et en la grecque.

A raison duquel benefice ilz seront de tant plus obligez à prier Dieu, comme je

fay en toute humilité et toute reverence, pour la bonne prosperité, et accroissement d'honneur, et continuation de longue vie en bonne santé de vous, Sire, et de tout ce qui appartient à vostre sacrée royale Majesté. En vostre royale maison de Fonteinebleau, au mois de febvrier. M. D. LVIIII.

AUX LECTEURS.

La lecture des livres qui apportent seulement une vaine et oiseuse delectation aux lisans, est à bon droict reprouvée des hommes sages et de grave jugement, et celle qui profite aussi simplement, sans faire aimer le profit qu'elle apporte, et addoucir la peine que lon prend à le recueillir, par quelque allechement de plaisir, semble un peu trop austere au goust de plusieurs delicats entendemens, qui pour ce defaut ne s'y peuvent arrester longuement. Mais celle qui plaist et profite, qui delecte et instruit ensemble, a tout ce que lon sçauroit desirer, pour estre universellement aimée, receuë et estimée de toute maniere de gens, suivant le commun dire du poëte Horace :

Qui le plaisir à l'utilité joinct
En ses escripts, le gaigne de tout poinct.

et fait mieulx ces deux effects, l'un pour l'amour de l'autre reciproquement, en profitant plus d'autant qu'elle delecte, et delectant davantage d'autant qu'elle profite. Ceste louange à mon advis est deuë proprement, ou principalement plus qu'à nulle autre, à la lecture des histoires, comme à celle où il y a plus d'honeste plaisir con-

joinct avec utilité, et qui a plus d'efficace pour ensemble plaire et profiter, resjouir et enseigner, que nulle autre sorte d'escripture ne d'invention humaine A raison dequoy il sembleroit aussi convenable d'advouer que les hommes sont autant ou plus obligez aux bons esprits, qui ont merité le nom d'historiens par leurs sages escripts, qu'ilz ne sont à nulle autre maniere de lettres: pour autant que l'histoire est une narration ordonnée des choses notables, dictes, faictes, ou advenues par le passé, pour en conserver la souvenance à perpetuité, et en servir d'instruction à la posterité.

II. Et tout ainsi comme la memoire est le tresor de l'entendement de l'homme, sans laquelle les actions des autres deux parties demeureroient imparfaictes et presque inutiles: aussi se peut-il dire, que l'histoire est à la verité le tresor de la vie humaine, qui preserve de la mort d'oubliance les faits et dicts memorables des hommes, et les adventures merveilleuses, et cas estranges, que produit la longue suitte du temps. C'est pourquoy le sage Platon veut, qu'elle ait esté appelée histoire [1], pource qu'elle arreste le flux de

[1] Ἀπὸ τῆ ἱσταδαι τὸν ῥοῦν τῆς μνήμης. Cratylus, T. I, p. 437. *Amyot.*

nostre memoire, qui autrement auroit trop peu de durée et de tenue : et peut on à cela recognoistre combien nous luy sommes obligez, si nous imaginons seulement en quelle horreur de tenebres, et quelle fondriere d'ignorance bestiale et pestilente nous serions abysmez, si la souvenance de tout ce qui s'est faict, ou qui est advenu avant que nous fussions nez, estoit entierement abolie et esteincte.

III. Je veux doncques laisser à part l'excellence et la dignité de la chose en soy, veu que non seulement elle est plus ancienne que toute autre espèce d'escripture qui onques ait esté au monde, mais aussi qu'elle a eu cours entre les hommes, avant que l'usage des lettres mesme y fust : pource que lors les vivans laissoient à leurs successeurs la memoire des choses passées, en chansons qu'ilz faisoient apprendre par cueur de main à main à leurs enfans, ainsi que lon a peu voir de nostre temps par l'exemple des barbares habitans ès terres neufves Occidentales, qui sans conserve d'aucunes lettres avoient la cognoissance des choses advenues bien huit cents ans auparavant. Je laisse semblablement à deduire, que c'est la plus seure garde et le plus durable monument que les hommes

puissent laisser de leurs faicts en ce monde, pour consacrer leur nom à immortalité : car il n'y a ny statues, ny trophées de marbre, ny arcs de triomphe, ny coulonnes, ny sepultures magnifiques, qui puissent combattre la durée d'une histoire eloquente, accomplie des qualitez qu'elle doit avoir.

IV. Aussi peu me veux-je arrester à peser, qu'elle a je ne sçay quoy de venerable, en ce qu'elle fait profession de dire tousjours verité, et en ce que son propre subject est de traitter de toutes les plus hautes et plus grandes choses qui se facent en ce monde, pource qu'il me semble que l'utilité grande, qui est, comme dit Horace, presque la mere de justice et d'equité, la recommande tant, qu'il n'est ja besoing de luy chercher d'ailleurs authorité ny ornement de dignité. Car c'est une regle et instruction certaine, qui par exemples du passé nous enseigne à juger du present, et à prevoir l'advenir, à fin que nous sçachions ce que nous devons suivre ou appeter, et qu'il nous faut fuir et eviter. C'est une peincture qui nous met devant les yeux, ne plus ne moins qu'en un tableau, les choses dignes de memoire, qu'anciennnement ont faictes les puissants peu-

ples, les roys, et princes magnanimes, les sages gouverneurs, et vaillans capitaines, et personnes marquées de quelque notable qualité, nous representant les mœurs des nations estrangeres, les loix et coustumes anciennes, les desseings des hommes particuliers, leurs conseils et entreprises, les moyens qu'ilz ont tenus pour parvenir, et leurs deportemens, quand ils sont parvenus aux plus hauts, ou bien qu'ils ont esté dejettez aux plus bas degrez de la fortune: tellement qu'il ne sçauroit naistre accident en paix ny en guerre, en public ny en privé, que qui aura leu diligemment, bien entendu et fidelement retenu les histoires, n'y treuve lumiere pour s'esclarcir, et conseil pour se resoudre à prendre party, ou à donner advis à un autre en tout douteux et dangereux passage, pour eslire le plus expedient, et juger à peu près le poinct auquel devra tomber une affaire bien emmeslé: advertissement, pour soy moderer en prosperité, et reconfort, pour se revenir et soustenir en adversité. Et si le fait avec plus de grace, d'efficace et de dexterité, que ne font les livres de philosophie morale, d'autant que les exemples sont plus aptes à esmouvoir et enseigner, que ne sont les arguments et les preuves de rai-

sons, ny leurs imperieux preceptes, à cause qu'ilz sont particuliers, accompagnez de toutes leurs circonstances, là où les raisons et demonstrations sont generales, et tendent plus à fin de prouver, ou de donner à entendre, et les exemples à mettre en œuvre et à executer: pource qu'ilz ne monstrent pas seulement comme il faut faire, mais aussi impriment affection de le vouloir faire, tant pour une inclination naturelle, que tous hommes ont à imiter, que pour la beauté de la vertu qui a telle force, que par tout où elle se voit, elle se fait desirer et aimer. Aussi le fait elle avec plus de poids et plus de gravité, que ne font les inventions et compositions poëtiques, d'autant qu'elle ne se sert jamais que de la nue verité: et la poësie ordinairement enrichit les choses qu'elle loue par dessus le merite, à cause que son but principal est de delecter: et encore plus honestement et plus doulcement, que ne font les loix et ordonnances civiles, d'autant qu'il est plus honeste instruire et enseigner, que non pas punir et corriger.

V. Et toutefois l'histoire a bien aussi sa maniere de chastier les meschans par la note d'infamie perpetuelle, dont elle marque leur memoire, qui est un grand moyen

de retirer des vices ceulx qui autrement auroient mauvaise et lasche voulunté : comme aussi est-ce un bien vif et poignant aiguillon aux hommes de gentil cueur et de nature genereuse, pour les inciter à entreprendre toutes hautes et grandes choses, que la louange et la gloire immortelle, dont elle remunere les bienfaisans. Car les livres sont pleins d'exemples d'hommes de courage et d'entendement eslevé, qui pour le desir de perpetuer la memoire de leur nom, par le seur et certain tesmoignage des histoires, ont vouluntairement abandonné leurs vies au service de la chose publique, despendu tous leurs biens, supporté travaux infinis et d'esprit et de corps, pour defendre les oppressez, bastir edifices publiques, establir loix et gouvernemens politiques, inventer arts et sciences necessaires à l'entretenement et ornement de la vie humaine : de tous lesquelz grands benefices la grace est deue à la fidele recommandation des histoires.

VI. Car encore que la vraye vertu ne demande aucun loyer mercenaire de ses actes louables, et se contente à par soy de la conscience d'avoir bien fait : si est-ce chose utile et bonne, à mon advis, d'attraire par tous moyens les hommes à bien

faire, et ne doibt on point defendre aux gens de bien d'esperer honneur, qui naturellement accompagne la vertu comme l'ombre le corps, de leurs vertueux faicts. Car on voit ordinairement, que c'est un signe infaillible de lasche, basse et vile nature, que ne sentir point les estincelles du desir d'honneur: et que ceulx qui estiment chose impertinente, superflue ou malseante, que d'estre loué, ne font aussi rien qui merite que lon les loue: ains sont coustumierement personnes de cueur failly, desquelles les pensées ne s'estendent point plus avant que les vies, et dont la souvenance se perd aussi quand et la veue.

VII. On si le conseil des vieilles gens est grandement estimé, pource qu'ayans vescu longuement, il est force qu'ilz ayent beaucoup veu: et si ceulx qui ont longuement voyagé en païs estranges, qui se sont trouvez en beaucoup d'affaires, et ont grande experience des choses de ce monde, sont reputez sages, et dignes à qui lon mette en main les resnes des grands gouvernemens: combien fait à estimer la lecture des histoires, qui en un seul jour nous peut fournir plus d'exemples, que ne sçauroit faire le cours entier de la plus longue

vie

vie d'un homme? Tellement que ceulx qui sont exercitez à la lire ainsi qu'il appartient, encore qu'ilz soient jeunes, deviennent, quand à l'intelligence des affaires du monde, telz, que s'ilz estoient vieux et chenus, et n'ayans jamais bougé de leurs maisons, sont aussi advertis, informez et instruits de tout ce qui est par le monde, que ceulx qui avec travaux innumerables et dangers infinis ont abbregé leurs jours à courir toute la terre habitable: comme au contraire ceulx qui sont ignorans des choses faites ou advenues avant qu'ilz fussent nez, quoy qu'ilz soient suraagez, demeurent toujours enfans, et dedans le propre païs de leur naissance sont en pareille condition que les estrangers.

VIII. Brief il se peut veritablement dire, que la lecture des histoires est une eschole de prudence, que l'homme se forme en son entendement, en considerant meurement l'estat du monde qui a esté par le passé, et observant diligemment par quelles loix, quelles mœurs et quelle discipline, les empires, royaumes et seigneuries se sont jadis premierement establies, et depuis maintenues et grandies, ou au contraire changées, diminuées et perdues.

Aussi lit on qu'Alexander Severus très sage et vertueux empereur de Rome, toutes et quantes fois qu'il avoit à deliberer de quelque chose de consequence, tant au faict de la guerre, que de gouvernement, appelloit tousjours ceulx qui estoient renommez de sçavoir bien les histoires.

IX. Je sçay bien toutefois qu'il y en a qui insisteront alencontre, en soustenant que ceste lecture des histoires ne sçauroit que bien peu, ou rien du tout, servir à l'acquisition de prudence, veu qu'elle gist en action, et que c'est experience reelle et actuelle qui l'engendre, quand l'homme remarque bien et retient fermement ce qu'il a veu à l'œil, et qu'il a experimenté de faict, suivant ce que dit l'ancien poëte Afranius :

Prudence suis, usage est le mien pere,
Qui m'engendra en memoire ma mere :

et ce qu'entendoit le philosophe, qui dit, que la main estoit l'instrument de sapience : au moyen de quoy (disent-ilz), ceulx qui parlent de matieres de gouvernement et d'affaires d'estat, mesmement de ceulx de la guerre, par livres, en parlent comme clercs d'armes, ainsi que dit le proverbe

Français, rapportant à celuy des Grecs, qui appellent un pilote par livre, celuy qui n'a pas seure et certaine cognoissance des choses dont il parle, voulans dire qu'il ne se fault pas fier à l'intelligence que l'on acquiert par la lecture, ès choses qui consistent en action, et qu'il fault avoir mis la main à l'œuvre : ne plus ne moins que rien ne sert à devenir bon peintre, avoir ouy souvent parler et discourir de la peinture, et deviser des couleurs, qui ne prent le pinceau en main : et qu'au contraire il se trouve de bien sages hommes et de bons capitaines, qui ne sçavent ne lire ny escrire : joint qu'ils alleguent davantage qu'au faict des armes, toutes choses se changent d'an à autre, par maniere de dire : au moyen de quoy les ruses et subtilitez que l'on pourroit apprendre ès livres, ne serviroient non plus que les mines esventées, ainsi que Cambyses remonstre à son filz Cyrus en Xenophon, disant, « que comme en la musique les chansons les plus nouvelles sont ordinairement celles qui pour une fois plaisent le plus, à cause que jamais elles n'ont esté ouyes : aussi en la guerre les ruses qui n'ont point esté practiquées, sont celles qui succedent le mieulx,

et qui sortent le plus souvent à effect, d'autant que les ennemis s'en doubtent moins ».

X. Mais aussi ne suis-je pas celuy qui vouldroit soustenir, que lon peust faire un sage gouverneur d'estat politique, ny un grand capitaine d'un personnage qui n'auroit jamais bougé de dessus les livres en une estude : combien que Ciceron escrive de Lucius Lucullus, que quand il partit de Rome capitaine general et lieutenant du peuple Romain, pour aller faire la guerre au roy Mithridates, il n'avoit experience quelconque de la guerre, mais que depuis il feit si grande diligence de lire les histoires, et d'interroguer sur chasque poinct les vieux capitaines et gens de longue experience, qu'il menoit avec luy, que quand il fut arrivé en Asie, où il falut mettre à bon esciant la main à la besogne, il se trouva un très suffisant capitaine, ainsi que le tesmoignerent ses effects, attendu que par voyes d'armes toutes contraires, il desfeit les deux plus puissans, plus redoubtez et plus grands princes qui fussent lors en tout l'Orient. Car son entendement fut si vif, son soing si vigilant, et son courage si bon, qu'il n'est point besoing du long apprentissage, ny de la grossiere discipline d'usage.

XI. Et encore que je confesse qu'il se soit trouvé des gouverneurs et capitaines, qui par la seule vigueur de leur nature aidée de longue rotine d'usage, ont fait de belles et grandes choses, lon ne me sçauroit aussi nier, que s'ilz eussent adjousté à ces dons de nature la cognoissance des lettres et la lecture des histoires, ils n'en eussent peu faire de beaucoup plus grandes, et qu'ilz n'en eussent esté de beaucoup plus parfaits. Pource qu'à la perfection de ceste suffisance de bien gouverner en paix ou en guerre, il y a trois choses necessairement requises, comme en toute autre excellence d'art ou de science, la nature, l'art, et l'exercitation. La nature, au propos que nous traittons, fournira d'un bon sens naturel, d'un corps bien composé, pour endurer tout travail, et d'une bonne voulunté de se faire valoir : l'art contribuera le jugement et la cognoissance acquise par les exemples et sages discours leus et releus ès bonnes histoires : et l'exercitation donnera la promptitude, l'asseurance et la facilité de les mettre à execution. Car prudence quoy qu'elle regisse l'action, est neantmoins vertu de l'entendement, qui enseigne le poinct du milieu, auquel con-

siste toute louable action entre deux vicieuses extremitez du peu et du trop: et qui s'attent à l'acquerir par rotine d'usage seulement, et aime mieulx apprendre à ses despens qu'à ceulx d'autruy, il pourroit estre du nombre de ceulx que touche l'ancien proverbe, qui dict que l'experience est la maistresse des fols, pource que la vie de l'homme est courte, et l'experience difficile et perilleuse, mesmement au faict de la guerre, auquel, comme disoit Lamachus capitaine Athenien, on ne peut pas faillir deux fois, pource que les faultes y sont de telle consequence, qu'elles apportent le plus souvent ruine d'estat ou perte de vie à ceulx qui les font. Ainsi ne faut-il pas attendre celle prudence usagere, qui couste si cher, et qui est si longue à venir, que l'homme bien souvent est mort en la peine, avant qu'elle soit arrivée, et qu'il luy faudroit une seconde vie pour l'employer, quand elle est trop tard venue: ains la faut haster par diligence de lire continuellement ès anciennes et modernes histoires, à fin de jouir de l'heur que dit le poëte:

Heureux celuy, qui pour devenir sage,
Du mal d'autruy fait son apprentissage.

XII. Au demourant, quant à ceulx qui

vont disans que le papier endure tout, s'il y en a aucuns qui à faulses enseignes, usurpent le nom d'historiens, et qui par haine ou faveur offensent la majesté de l'histoire, en y meslant quelque mensonge, cela n'est point la faulte de l'histoire, ains des hommes partiaux, qui abusent indignement de ce nom, pour desguiser et couvrir leurs passions: ce qui n'adviendra jamais, si celui qui escript l'histoire, a les parties qui luy sont necessairement requises, pour meriter le nom d'historien, qu'il soit despouillé de toute affection, sans envie, sans haine ny flatterie, versé aux affaires du monde, eloquent, homme de bon jugement, pour sçavoir discerner ce qui se doibt dire, et ce qui se doibt laisser, et ce qui nuiroit plus à declarer, qu'il ne profiteroit à reprendre et à condemner: attendu que sa fin principale doibt estre de servir au public, et qu'il est comme un greffier, tenant registre des arrests de la cour et justice divine, les uns donnez selon le style et portée de nostre foible raison naturelle, les autres procedans de puissance infinie, et de sapience incomprehensible à nous, par dessus et contre tout discours d'humain entendement, lequel ne pouvant penetrer jusques au fond des ju-

gemens de la divinité, pour en sçavoir les motifs et les fondemens, en attribue la cause à ne sçay quelle fortune, qui n'est autre chose que fiction de l'esprit de l'homme, s'esblouissant à regarder une telle splendeur, et se perdant à sonder un tel abysme, comme ainsi soit que rien n'advient, ny ne se fait sans la permission de celuy qui est justice mesme et verité essentielle, devant qui rien n'est ne futur ny passé, et qui sçait et entend les choses casuelles necessairement. Laquelle consideration enseigne aux hommes à s'humilier soubs sa puissante main, en recognoissant qu'il y a une cause premiere qui gouverne supernaturellement, d'où vient que ny la hardiesse n'est pas tousjours heureuse, ny la prudence bien asseurée.

XIII. Ces utilitez si notables sont par tout accompagnées de delectation singuliere: qui principalement procede de la diversité et de la nouvelleté dont nostre nature s'esjouit, et en est grandement desireuse, à cause qu'ayant une affectueuse inclination à son bien souverain, elle le va cherchant en tout ce qu'elle cuide beau ou bon en ce monde: mais ne trouvant de quoy se contenter soubs la voulte du ciel, elle s'ennuye et se fasche bien tost.

de ce que nagueres elle avoit ardemment appeté, et va ainsi errant en la temerité de ses appetits, dont elle ne cessera jamais de changer continuellement, jusques à ce qu'estant unie à ceste fin derniere de son bien souverain, où est la perfection de toute beauté et toute bonté, ses souhaits seront à un coup assouvis. Cest appetit de varieté ne se peult mieulx recreer, que en celle qui est le repertoire et le tesmoignage du temps pere de toute nouvelleté, et messagere de l'antiquité.

XIV. Car si nous sentons un plaisir singulier à escouter ceulx qui retournent de quelque loingtain voyage, racomptans les choses qu'ilz ont veues en estrange païs, les mœurs des hommes, la nature des lieux, les façons de vivre differentes des nostres: et si nous sommes quelquefois si ravis d'aise et de joye, que nous ne sentons point le cours des heures, en oyant deviser un sage, disert et eloquent vieillard, en la bouche duquel sourt un flux de langage plus doulx que miel, quand il va recitant les adventures qu'il a eues en ses verds et jeunes ans, les travaux qu'il a endurez, et les perilz qu'il a passez: combien plus devons nous sentir de ravissement, d'aise et d'esbahissement de veoir en une belle, riche

et veritable peincture d'eloquence, les cas humains representez au vif, et les variables accidens que la vieillesse du temps a produits dès et depuis l'origine du monde, les establissemens des empires, ruines des monarchies, accroissemens ou aneantissemens des royaumes, et tout ce qui oncques a esté de plus esmerveillable par l'univers? le tout representé si vifvement, qu'en le lisant nous nous sentons affectionnez, comme si les choses n'avoient pas esté faictes par le passé, ains se faisoient presentement, et nous en trouvons passionnez de joye, de pitié, de peur et d'esperance, ne plus ne moins presque, que si nous estions sur le faict, sans estre en aucune peine ou danger, ains avec le contentement qu'apporte la recordation en seureté des maulx que l'on a autrefois endurez, et avec l'aise que descript Lucrece en ses vers:

C'est un plaisir quand la mer violente
Est par les vents batue de tourmente,
Voir de sur terre en toute seureté,
Quelque autre en mer durement tourmenté:
Non que ce soit volupté aggreable,
De voir autruy en peine miserable,
Mais pourautant qu'il fait grand bien de voir
Quelz maulx on n'a, que lon pourroit avoir.

XV. Aussi voit on que ceste lecture retient et arreste tellement les bons esprits,

qu'elle est de tout poinct necessaire aux grands princes et aux roys, non seulement pource qu'ayans de plus pesantes et plus difficiles charges, la raison voudroit aussi qu'ilz eussent plus grande provision des qualitez qui seroient requises pour bien s'en acquitter, ny aussi pource qu'estant le propre subject de l'histoire traitter de toutes hautes matieres, comme sont guerres, batailles, conquestes de villes et de païs, traittez de paix ou d'alliance, il semble qu'elle leur soit plus particulierement qu'à nulz autres affectée: mais pource qu'à prendre les choses comme elles sont, estans nez et nourris tendrement en delices, pour le grand soing et la crainte que lon a de leurs personnes, ainsi qu'il appartient à leur grandeur, ilz ne travaillent pas en jeunesse tant, comme il est besoing à qui veut apprendre les nobles langues anciennes, et les disciplines laborieuses que comprent la philosophie: puis quand ilz ont atteint l'aage d'homme, leur devoir les appelle aux actions des grandes affaires, de maniere qu'il ne leur reste autre exercice d'entendement plus propre, que la lecture des histoires en leur langue, laquelle sans peine leur peut enseigner, avec doulceur et facilité grande, tout ce que les penibles œu-

vres des philosophes, touchant le gouvernement de la chose publique, leur sçauroient monstrer pour sçavoir bien regir et gouverner les peuples et païs que Dieu a soubmis à leur obeïssance. Mais le pis est, qu'ilz sont tousjours, ou le plus du temps, environnez de personnes, qui ne cherchent qu'à leur complaire par toutes voyes, et s'en treuve bien peu qui leur osent dire franchement la verité de toutes choses : et au contraire l'histoire ne leur flatte rien : ains leur met à descouvert devant les yeux les faultes et vices de ceux qui en grandeur de fortune ont esté semblables à eux.

XVII. A raison dequoy Demetrius le Phalerien, personnage autant renommé pour sa sagesse de bien gouverner un estat politique, que pour son eminent sçavoir, conseilloit à Ptolomæus, le premier roy d'Ægypte, après le trespas d'Alexandre le grand, qu'il leust souvent et diligemment les livres, qui traittent de l'administration des royaumes : « Pource que là dedans : » disoit-il, tu trouveras plusieurs choses » que tes serviteurs et familiers ne t'ose» roient dire ». Il y a davantage, que telz personnages ne peuvent pas facilement sortir hors des limites de leurs seigneuries, et voyager en autres païs, comme font les

personnes privées, pource que la jalousie de leurs estats, et le regard de leur dignité requierent, qu'ilz ne se treuvent jamais en lieu ou autre leur puisse commander, et bien souvent à faute d'avoir vu à l'œil les païs, et cognu les forces des peuples et princes voisins, ont fait des entreprises bien mal fondées : auquel defaut l'information qu'ilz en peuvent avoir par la lecture des histoires, est un des plus aisez et plus commodes remedes qu'ilz sauroient trouver.

XVIII. Mais quand il n'y auroit autre occasion que ceste derniere, elle seule deust bien convier les princes à lire souvent et affectueusement les livres, où sont escripts les faicts heroïques des sages et vaillants hommes, mesmement des roys qui ont esté devant eulx. C'est qu'en les lisant, il leur prend envie d'en faire de semblables, mesmement à ceulx qui ont le cueur haut et genereux, pource que les semences des vertus royales, qui sont nées avec eulx, s'esveillent alors par emulation de ceulx qui ont esté, ou qui sont en degré pareil à eulx : et comme en noblesse de sang et en grandeur d'estat, ilz ne veulent ceder à personne, encore moins le veulent ilz en gloire de faicts vertueux. Dequoy lon pourroit alleguer innumerables exemples, si la chose

n'estoit de soy tant notoire, que la doute en seroit trop plus desraisonnable, que la preuve necessaire.

XIX. Ainsi peut on veritablement conclurre, que l'histoire est la maistresse des princes, de laquelle ilz peuvent apprendre sans peine, en passant leur temps, et avec singulier plaisir, la meilleure partie de ce qui est requis à leur office.

XX. Or est il, que selon la diversité de la matiere qu'elle traitte, ou de l'ordre et maniere d'escrire dont elle use, on luy donne noms differents: mais il y en a entre autres deux principales especes: l'une qui expose au long les faicts et adventures des hommes, et s'appelle du nom commun d'*histoire*: l'autre qui declare leur nature, leurs dicts et leurs mœurs, qui proprement se nomme *Vie*. Et combien que leurs subjects soient fort conjoincts, si est-ce que l'une regarde plus les choses, l'autre les personnes: l'une est plus publique, l'autre plus domestique: l'une concerne plus ce qui est au dehors de l'homme, l'autre ce qui procede du dedans: l'une les evenemens et l'autre les conseils: entre lesquelz il y a bien souvent grande difference, suivant ce que Siramnes Persien respondit à ceulx qui s'esbahissoient dont venoit que ses devis es-

toient si sages, et ses effects si peu heureux : « C'est pour autant, dit il, que les « devis sont en ma pleine disposition, et les « effects en celle de fortune et du roy ».

XXI. Mais entre tous ceulx qui se meslerent oncques de rediger par escript les vies des illustres hommes, la palme d'excellence, au jugement des plus clair voyans, est meritoirement adjugée à Plutarque philosophe Grec, natif de la ville de Chæronée, en la province de la Bœoce, homme noble, consommé en tout rare sçavoir, ainsi comme ses œuvres ne laissent douter à qui les a entierement leuës. Et ayant toute sa vie jusques en sa vieillesse manié affaires publiques, comme luy mesme tesmoigne en plusieurs lieux, mesmement au traitté qu'il a fait. *Si l'homme vieil se doibt entremettre du gouvernement de la chose publique :* et qui jadis eut cest heur et honneur que d'estre precepteur de l'empereur Trajan[1], ainsi que lon tient communement, et qu'il est expressement porté par une missive, qui se lit au devant de la traduction latine de ses politiques, laquelle à dire la verité m'est un petit

[1] Peut-être Trajan a-t-il été du nombre des auditeurs de Plutarque, qui a fait à Rome des leçons publiques de philosophie. Comme ils étoient presque de même âge, Plutarque n'a pas pu être le précepteur de son enfance.

suspecte,

suspecte, pource que je ne l'ay point trouvée entre ses œuvres grecques, joinct qu'elle parle comme si le livre estoit dedié à Trajan[1], ce qui est manifestement dedict par le commencement du livre, et pour quelques autres raisons: encore toutefois, pource qu'elle m'a semblé sagement et gravement escripte, et estre digne de luy, je l'ay inserée en ce lieu :

« XXII. PLUTARQUE à Trajan, Salut.
« Je sçavoye bien que la moderation de ta
« nature n'estait point convoiteuse de l'em-
« pire, combien que par honesteté de vie
« tu te sois tousjours efforcé de le meriter,
« à raison dequoy tu en es de tant plus es-
« timé digne, que plus on te treuve esloigné
« du vice d'ambition. C'est pourquoy main-
« tenant je m'esjouy avec ta vertu et avec
« ma fortune, si tant est que tu vueilles jus-
« tement administrer, ce que tu as deuë-
« ment merité. Car autrement je suis as-
« seuré, que tu t'es exposé à de grands dan-
« gers, et moy aux langues des mesdisans,
« pour autant que Rome ne peut endurer
« un lasche empereur, et que la commune
« voix du peuple a tousjours accoustumé de

[1] Cette lettre pouvoit être à la tête de deux livres de politique qui n'existent plus : mais Lamprias en fait mention dans le catalogue des œuvres de Plutarque.

« rejetter les fautes des disciples sur leurs « maistres, comme Seneque est deschiré « par les langues des mesdisans, pour les « pechez de son Neron, la temerité des jeu- « nes disciples de Quintilian est imputée à « luy mesme, et blasme lon Sòcrates d'a- « voir esté trop doulx à son pupille. Mais « quant à toy, tu feras bien toutes choses, « prouveu que tu ne te departes point d'a- « vec toy mesme, et si tu te composes le « premier, et disposes toutes autres choses « à la vertu, il n'y aura rien qui ne succede « selon ton desir. Je t'ay descript les moyens « qu'il fault tenir pour bien administrer une « chose publique, et ay monstré combien « les mœurs y ont de pouvoir. Si tu y veux « obtemperer, tu as Plutarque pour direc- « teur et guide de ta vie : sinon, je proteste « par ceste missive, que ce n'est point de « la doctrine de Plutarque, que tu vas au « dommage et à la ruine de l'empire ».

XXIII. Ceste epistre tesmoigne diserte- ment, qu'il a esté precepteur de Trajan : à quoy il semble que s'y rapporte aussi ce que Suidas en escript, disant : « Plutarque natif « de la ville de Chæronée en la Bœoce, fut « du temps de l'empereur Trajan et en- « core devant. Mais Trajan luy donna l'hon- « neur de la dignité consulaire : et voulut

« que les officiers et magistrats qui seroient « en toute la province de l'Esclavonnie ne « feissent chose aucune sans son authorité ». Voilà ce qu'en escript Suidas, et me semble bien que Trajan si sage empereur ne luy eust pas fait ce grand honneur, s'il ne se fust senty tenu à luy de quelque obligation notable : mais ce qui plus encore me semont à le croire, c'est que lon voit en plusieurs faicts et dicts de Trajan la mesme droitture, bonté et justice naïfvement empreinte, dont le moule et la forme est, par maniere de dire, engravée ès œuvres morales de Plutarque, de sorte que lon remarque notoirement que l'un a bien sceu faire ce que l'autre luy a sagement enseigné. Car Dion escript, qu'entre autres honneurs que le senat de Rome decerna à Trajan, il luy donna le tiltre d'*Optimus Imperator*, c'est à dire très bon empereur. Et Eutropius met, que jusques à son temps, quand un nouveau empereur venoit à estre receu au senat, entre les cris d'heureux presage, et les souhaits qu'on luy faisoit, on luy crioit : « Que puisses tu estre « plus heureux qu'Auguste, et meilleur que « Trajan ».

XXIV. Comment que ce soit, il est bien certain que Plutarque luy dedia le *Recueil*

de ses Apophthegmes. Mais estant retiré en sa maison, après avoir longuement vescu à Rome, il se meit à escrire ceste œuvre excellente des Vies, qu'il appella *Parallelon*, comme qui diroit d'accouplement ou assortissement, pource qu'il accouple un Grec avec un Romain, mettant leurs vies l'une devant l'autre, et les conferant ensemble, selon qu'ilz se sont trouvez avoir entre eulx conformité de nature, de mœurs et d'adventures, en examinant ce que l'un a eu de meilleur ou de pire, de plus grand ou de plus petit, que l'autre: le tout avec tant de beaux et graves discours par tout, tirez des plus profonds et plus cachez secrets de la philosophie morale et naturelle, tant de sages advertissemens et de fructueuses instructions, si affectueuse recommandation de la vertu et detestation du vice, tant de belles allegations d'autres autheurs, tant de propres comparaisons, et tant de haultes inventions, que le livre se doit plutost nommer *un tresor de toute rare et exquise litterature*, que de luy donner autre nom. Aussi dit on, que Theodorus Gaza, personnage Grec d'erudition singuliere, et digne de l'ancienne Grece, estant quelquefois enquis par ses familiers amis, qui le voyoient si fort affectionné à

l'estude, qu'il en oublioit toute autre chose, quel autheur il choisiroit entre tous, s'il estoit reduit à ce poinct de n'en pouvoir retenir qu'un tout seul, il respondit « qu'il eslisoit Plutarque », pource que tout compris, il n'y en a pas un qui soit si profitable et si delectable ensemble à lire, que luy.

XXV. Celuy auquel il dedie son œuvre, Sosius Senecion, estoit un senateur Romain, ainsi que tesmoigne Dion, qui escript que les trois personnages que Trajan aimoit et honoroit le plus, estoient Sosius, Parma et Celsus, jusques à leur faire à tous trois eriger des statues. Il est vray qu'il avoit escript beaucoup d'autres vies, que l'injure du temps nous a enviées, comme notamment luy mesme fait mention de celles de Scipion l'Africain et de Metellus le Numidique : et j'ai leu une petite epistre d'un sien filz, où il n'y a point de nom, transcripte d'un vieil exemplaire de la librairie de S. Marc à Venize, par laquelle il escript à un sien amy la liste de tous les livres que son pere a composez : là où entre les coupples des vies il met celle de Scipion et d'Epaminondas, et au bout celles d'Augustus Cæsar, de Tiberius, de Caligula, de Claudius, de Neron, de Galbade Vitellius et d'Othon. Mais ayant fait toute diligence à moy possible de les

chercher ès principales librairies de Venize et de Rome, je ne les ay peu recouvrer, seulement en ay je tiré plusieurs diversitez de leçons, et plusieurs corrections, en conferant les vieux livres escripts à la main, avec ceulx qui sont imprimez, qui m'ont grandement servy à l'intelligence de plusieurs difficiles passages : et plusieurs y en a aussi que j'ay restituez par conjecture, avec le jugement et l'aide de quelques uns des plus sçavans hommes de ceste aage en lettres humaines.

XXVI. Toutefois encore est il demeuré quelques lieux, mais peu, ès quelz, pource qu'il y a en l'original omission de quelques lignes, à mon advis, j'ai mieulx aimé tesmoigner la defectuosité par la marque d'une estoile, que de temerairemeut deviner, ou y rien adjouster. Mais au reste si je me suis en quelques endroits abusé, comme il est bien aisé en autheur si obscur et ouvrage si long, mesmement à personne de si peu de suffisance comme moy, je prieray les lisans de vouloir pour ma descharge accepter l'excuse que me donne le poëte Horace, quand il dit :

En œuvre longue il n'est pas de merveille,
Si quelquefois l'entendement sommeille.

Attendu mesmement que tant de gens de

bien et de sçavoir, y ayants par cy devant mis la main pour le traduire, il ne s'en est encore trouvé pas un, que moy seul, qui l'ait entierement achevé en quelque langue que ce soit, au moins que j'aye sceu ne veu : et que ceulx qui se sont meslez d'en traduire, mesmement en latin, ont evidemment tesmoigné la difficulté qu'il y a, ainsi que pourront facilement cognoistre ceulx qui voudront prendre la peine de conferer noz traductions.

XXVII. Mais si, peut estre, lon ne treuve le langage de ceste translation si coulant, comme l'on a fait de quelques autres miennes, qui de pieça sont entre les mains des hommes, je prie les lecteurs de vouloir considerer, que l'office d'un propre traducteur ne gist pas seulement à rendre fidelement la sentence de son autheur, mais aussi à representer aucunement et à adombrer la forme du style et maniere de parler d'iceluy, s'il ne veut commettre l'erreur que feroit le peintre, qui ayant pris à pourtraire un homme au vif, le peindroit long, là où il seroit court, et gros, là où il seroit gresle, encore qu'il le feist naifvement bien ressembler de visage. Car encore puis je bien asseurer, quelque dur ou rude que soit le langage, que ma traduction sera

beaucoup plus aisée aux Français, que l'original grec à ceulx mesmes qui sont les plus exercitez en la langue grecque, pour une façon d'escrire plus aiguë, plus docte et pressée, que claire, polie ou aisée, qui est propre à Plutarque. Au fort, si je ne m'en suis acquitté si heureusement que vous eussiez pensé et desiré, Seigneurs lisans, encore ay-je esperance que vous excuserez le bon vouloir de celuy, qui en y aspirant, a tasché de vous profiter. Et si ce mien labeur sera si heureux que de vous contenter, à Dieu en soit la louange, qui m'a donné la grace de le parachever.

SUR L'IMAGE DE PLUTARQUE,

Invention d'Agathius Scholasticus poëte Grec.

Sage Plutarque, honneur de Chæronée,
Les preux Romains, pour ta gloire exalter,
Ont icy fait ton image planter:
Pource que sans faveur passionnée,
Tu as la vie au vray parangonnée
Des meilleurs Grecs, avec ceux qui dompter
Sceurent jadis tout le monde, et porter
Au ciel le nom de Rome couronnée.
Mais si toy mesme eusses vif entrepris
De rediger par escript une vie
Qui eust esté à la tiene sortable,
Tu n'eusses sceu en trouver, tout compris,
Qui ta valeur entiere eust consuivie:
Car tu n'eus onc au monde de semblable.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE LA VIE DE THESÉE.

Commencement des temps vrais de l'Histoire. II. *Rapports de Thésée et de Romulus.* III. *Naissance de Thésée.* V. *Son voyage à Delphes* VII. *Son admiration pour Hercule.* X. *Ses premiers combats contre les brigands.* IXIV. *Son arrivée à Athènes.* XVI. *Il part pour aller combattre le taureau de Marathon.* XVIII. *Tribut d'enfans que Minos, roi de Crète, avoit imposé à Athènes.* XIX. *Thésée va en Crète, combat le Minotaure et affranchit les Athéniens du tribut.* XXIV. *Mort d'Ariadne.* XXV. *Au retour de l'île de Crète, Thésée passe à Délos. Origine de la danse de la Grue.* XXVI. *Thésée revient à Athènes, célèbre les obsèques de son père, et monte sur le trône.* XXVII. *Vaisseau de Thésée conservé pendant plus de neuf siècles.* XXVIII. *Il rassemble les habitans de l'Attique dans un corps de ville à Athènes. Institution de la fête des Panathénées.* XXIX. *Loix et police d'Athènes.* XXX. *Etablissement des jeux Isthmiques.* XXXI. *Voyage de Thésée au Pont-Euxin. L'Amazone Antiope.* XXXIII. *Combat des Amazones.* XXXVI. *Phèdre épouse de Thésée.*

Hippolyte fils d'Antiope. XXXVIII. *Amitié de Thésée et de Pirithous. Combat des Lapithes et des Centaures* XXXIX. *Enlévement d'Hélène.* XLI. *Les Tyndarides Castor et Pollux viennent la redemander. Origine de l'Académie.* XLII. *Menesthée intrigue dans Athènes contre Thésée.* XLIII. *Son retour dans cette ville. Révoltes et séditions. Thésée fait des imprécations contre les Athéniens, et se retire dans l'île de Scyros.* XLIV. *Il y meurt.* XLV. *Ses ossemens sont rapportés à Athènes.* XLVI. *Sacrifices en son honneur.*

Depuis l'an 1249 jusqu'à l'an 1199 avant Jesus-Christ, 423 ans avant la première Olympiade.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES.

THESEUS.

Ainsi comme les historiens qui descrivent la terre en figure, amy Socius Senecion [1], ont accoustumé de supprimer aux extremitez de leurs cartes, les regions dont ilz n'ont point de cognoissance, et en cotter quelques telles raisons par endroicts de la marge : Oultre ces pays icy n'y a plus que profondes sablonnieres sans eaue, pleines de bestes venimeuses, ou de la vase que lon ne peult naviger, ou la Scythie deserte pour le froid, ou

[1] Sosius Senecion étoit l'ami de Trajan, et fut plusieurs fois consul. Dans le grec, *Sossius*.

bien la mer glacée. Aussi en ceste mienne histoire, en laquelle j'ay comparé les Vies d'aucuns hommes illustres, les unes avec les autres, ayant suivy tout le temps, duquel les monuments sont encore si entiers, que lon en peult parler avec quelque verisimilitude, ou en escrire à la reale verité, je puis bien dire des temps plus anciens et plus esloingnés du present : « Ce qui èstauparavant n'est plus que fiction estrange, et ne trouve lon plus que fables monstrueuses que les poëtes ont controuvées, où il n'y a certaineté ny apparence quelconque de verité. Toutefois ayant mis en lumiere les vies de Lycurgus, qui establit les loix des Lacedemoniens, et du roy Numa Pompilius, il m'a semblé que je pouvois bien raisonnablement monter encore jusques à Romulus, puis que j'estoye approché si près de son temps : Si ay pensé longuement en moy mesme, ce que dit le poëte AEschylus :

Quel champion se parira
A un tel homme, et qui ira
Par mon jugement à l'encontre?
Qui soubstiendra telle rencontre?

Et me suis à la fin resolu, de conferer celuy qui peupla la noble et fameuse ville d'Athenes, à celuy qui fonda la glorieuse et invincible cité de Rome : en quoy j'eusse bien desiré, que les fables de celle antiquité se fussent laissées si dextrement nettoyer par nos escriptz, que nous leur eussions peu donner quelque apparence de narration historiale : mais si d'adventure en quelques endroicts elles sortent un peu trop audacieusement hors des

bornes de vraysemblance, et n'ont aucune conformité avec chose croyable, il est besoing que les lisans m'excusent gracieusement, recevans en gré ce que lon peult escrire et raconter de choses si vieilles et si anciennes.

II. Or m'a il semblé que Theseus avoit beaucoup de choses semblables à Romulus : car ayans esté tous deux engendrez à la desrobée et hors legitime mariage, ilz ont tous deux eu le bruit d'estre nez de la semence des dieux :

Tous deux vaillans, ainsi que chacun sçait :

Tous deux ont eu le bon sens conjoinct avec la force de corps : et des deux plus nobles citez du monde, l'un fonda celle de Rome, et l'autre assembla en un corps de ville les habitans de celle d'Athenes. L'un et l'autre ravit des femmes : et ny l'un ny l'autre ne peut eviter le malheur d'avoir querelle avecques les siens, et de se souiller du sang de ses plus proches parents : qui plus est, on tient que l'un et l'autre à la fin encourut la haine et malvueillance de ses citoyens : aumoins si nous voulons recevoir pour veritable ce qui s'en escrit le moins estrangement, et où il y a plus de semblance de verité.

III. Theseus doncques de par son pere estoit descendu en droicte ligne du grand Erechtheus, et des premiers habitans qui teindrent le païs d'Attique, lesquelz on a depuis appellez Autochthones, qui vault autant à dire, comme nez de la terre mesme, pource qu'il n'est point de memoire qu'ilz soyent oncques venuz d'ailleurs : et du costé de

sa mere, estoit issu de Pelops, qui de son temps fut le plus puissant roy de toute la province du Peloponese : non tant pour ses richesses que pour la multitude de ses enfans, à cause qu'il donnoit ses filles, dont il avoit bon nombre, aux plus grans seigneurs du païs : et alloit semant ses filz, qui estoient aussi en bon nombre, par les villes franches, trouvant moyen de leur en faire avoir les gouvernemens. Pitheus [1], ayeul maternel de Theseus, en fut l'un, lequel fonda la petite ville de Trœzene, et eut la reputation du plus sçavant et du plus sage homme qui fust de son temps : mais la science et sagesse qui pour lors estoit en estime, consistoit tout en graves sentences et dicts moraux, comme sont ceulx pour lesquelz le poëte Hesiodus a esté tant estimé en son livre intitulé, Les œuvres et les jours ; auquel livre se lit encores à present ceste belle sentence que lon dict estre de Pitheus :

Tu payeras promptement le salaire
Qu'auras promis au pauvre mercenaire [2].

Ainsi l'escrit le philosophe mesme Aristote : et le poëte Euripides appellant Hippolytus disciple du sainct Pitheus, donne assez à entendre en quelle reputation il estoit tenu.

[1] Son nom étoit Pitheus ; et c'est ainsi qu'on lit dans le grec.

[2] *Au pauvre mercenaire.* Dans le grec, *à un ami.* Pittée vouloit qu'on fut toujours prêt à récompenser les services rendus par un ami. C'est sans doute pour la rime qu'Amyot a substitué la maxime du mercenaire.

IV. Mais AEgeus desirant, ainsi que lon dit, sçavoir comment il pourroit avoir des enfans, s'en alla en la ville de Delphes à l'oracle d'Apollo : là [1] où par la religieuse du temple luy fut respondue ceste prophetie tant renommée, laquelle luy defendoit de toucher et cognoistre femme, qu'il ne fust de retour à Athenes : et pource que les paroles de la prophetie estoient un peu obscures, il retourna par la ville de Troezene, pour les communiquer à Pitheus. Les paroles de la prophetie estoient telles :

Homme, en qui est la vertu accomplie,
Le pied sortant hors du bouc ne deslie,
Que tu ne sois de retour à Athenes.

Ce qu'entendant Pitheus, luy persuada, ou bien par quelque ruse l'affina, de sorte qu'il le feit coucher avec sa fille nommée *AEthra*. AEgeus doncques après avoir eu sa compagnie, cognoissant que c'estoit la fille de Pitheus qui avoit couché avecques luy, et se doubtant qu'elle estoit enceincte de ses œuvres, luy laissa une espée et des souliers, lesquelz il cacha dessoubs une grosse pierre, qui estoit creuse tout autant justement qu'il falloit pour contenir ce qu'il y mettoit, et ne le dit à personne du monde qu'à elle seule, luy enchargeant que si d'adventure elle faisoit un filz, quand [2] il seroit par-

[1] *Là ou par la religieuse du temple.* Dans le grec : là ou par la *Pythie*. G.

[2] *Quand il seroit parvenu jusques en aage d'homme assez puissant.* Dans le grec : et que parvenu en aage d'homme, il fut assez puissant pour, etc. G.

venu jusques en aage d'homme assez puissant pour remuer celle pierre, et prendre ce qu'il auroit laissé dessoubs, elle luy envoyast, avec telles enseignes, le plus secrettement qu'elle pourroit, sans que nul autre en eust la cognoissance : pour autant qu'il redoubtoit fort les enfans d'un nommé Pallas [1], lesquelz espioient tous moyens de le faire mourir, et le mesprisoient, à cause qu'il n'avoit point d'enfans, et eulx estoient cinquante freres tous engendrez d'un mesme pere. Cela faict, il s'en alla : et AEthra, quelque mois après, se delivra d'un beau filz, lequel fut dès lors appellé *Theseus*, comme aucuns ont voulu dire, à cause de ces enseignes de recognoissance, que son pere avoit posées dessoubs la pierre. Toutefois il y en a d'autres qui escrivent que ce fut depuis à Athenes, quand son pere le recogneut, et l'advoua pour son filz : mais ce pendant ès premiers ans de sa jeunesse, estant nourry en la maison de son grand pere Pitheus, il eut un maistre et gouverneur appellé Connidas, en l'honneur duquel les Atheniens jusques aujourd'huy sacrifient un mouton le jour de devant la grande feste de Theseus, honorans avec meilleure raison la memoire de ce gouverneur, que d'un Silanion, et d'un Parrhasius, ausquelz ilz font honneur aussi, pourautant qu'ilz peingnirent et moulerent des images de Theseus.

V. On estoit encore la coustume pour lors en la Grece que les jeunes hommes, au sortir de leur enfance, alloient en la ville de Delphes offrir

[1] Frère d'AEgeus.

le grand commanda aussi à ses capitaines, qu'ilz feissent raire les barbes aux Macedoniens : à cause que c'est la plus aisée prise, et plus à la main, que lon sçauroit avoir sur son ennemy en combatant, que de le saisir à la barbe.

VI. Mais pour retourner à Theseus, AEthra sa mere, tout le temps au paravant luy avoit celé qui estoit son vrai pere : et Pitheus avoit fait courir le bruit qu'il estoit engendré de Neptune, pour autant que les Trœzeniens ont ce dieu en grande reverence, et l'adorent comme patron et protecteur de leur ville, luy faisans offrande de leurs premiers fruicts : et si ont pour la marque de leur monnoye, le trident [1], qui est une fourche à trois fourchons, l'enseigne de Neptune ; mais arrivé qu'il fut aux premiers ans de sa jeunesse, et qu'il monstra avec la force de corps avoir une grandeur de courage, joincte à une prudence naturelle et à un sens rassis, adonc sa mere le mena au lieu où estoit la grosse pierre creuse : et luy declarant au vray le faict de sa naissance, et par qui il avoit esté engendré, luy feit prendre les enseignes de recognoissance que son pere y avoit cachées, et luy conseilla de s'en aller par mer devers luy à Athenes. Theseus soubleva facilement la pierre, et prins ce qui estoit dessoubs, mais il respondit

1 *Le trident, qui est une fourche à trois fourchons, l'enseigne de Neptune.* Le grec ne nomme que *le trident.* Tout le reste est l'explication d'Amyot : elle est trop longue. Peut-être la crut-il nécessaire, parce qu'il voulut être entendu dans un siècle où la connoissance des monumens antiques étoit rare.

franchement, qu'il n'y iroit point par mer, combien que ce fust de beaucoup le plus seur, et que sa mere et son ayeul l'en priassent fort instamment, à cause que le chemin pour aller par terre de Trœzene à Athenes estoit bien dangereux, à raison des brigands et voleurs qu'il y avoit par tout. Car ce siecle là porta des hommes qui en force de bras, legereté de piedz, et puissance universelle de toute la personne, surpassoient grandement l'ordinaire des autres, et ne se lassoient jamais pour quelque travail qu'ilz prissent : mais ilz n'employoient ces dons de nature à nulle chose honneste ny profitable, ains prenoient plaisir à oultrager villainement et arrogamment les autres, comme si tout le fruit de leurs forces extraordinaires eust consisté en cruaulté et inhumanité seulement, et à pouvoir tenir en subjection, forcer, perdre et gaster tout ce qui tumboit en leurs mains : estimans que la plus part de ceulx qui louent la honte de mal faire, la justice, l'equité et l'humanité, le font par foiblesse de cueur, pource qu'ilz n'ozent faire tort à autruy de peur que lon ne leur en face à eulx mesmes : et pourtant, que ceulx qui par force pouvoient avoir avantage sur les autres, n'avoient que faire de toutes ces qualitez là.

VII. Or de ces meschans hommes là, Hercules allant par le monde en ostoit et faisoit mourir aucuns : les autres pendant qu'il passoit par les lieux où ilz se tenoient, se cachoient de peur, et se tiroient arriere, tellement que Hercules voyant qu'ilz estoient ainsi abbaissez et humiliez, ne fai-

soit plus compte de les poursuivre d'avantage mais quand la fortune luy fut advenue qu'il eut occis de sa propre main Iphytus, et qu'il s'en fut allé oultre mer au païs de Lydie, là où il servit longuement la royne Omphale, se condemnant luy mesme à ceste peine voluntaire, pour le meurtre qu'il avoit commis : tout le royaume de la Lydie, pendant qu'il y fut, demeura en grande paix et en grande seureté de telle maniere de gens : mais en la Grece, et aux environs d'icelle, ces meschancetez commencerent de rechef à se renouveller et à se ressourdre plus que jamais, pource qu'il n'y avoit plus personne qui les chastiast, ny [1] qui les ostast de ce monde : à l'occasion de quoy, le chemin pour aller du Peloponese à Athenes, par terre, estoit fort dangereux.

VIII. Et à ceste cause Pitheus racontant à Theseus, quelz estoient les brigands qui tenoient ce chemin là, et les oultrages et violences quilz faisoient aux passans, taschoit à luy persuader qu'il feist plus tost ce voyage par mer : mais il y avoit long temps, à mon advis, que la gloire des faictz renommez de Hercules luy avoit secrettement enflammé le cueur, de maniere qu'il ne faisoit compte que de luy, et escoutoit très affectueusement ceulx qui alloient recitant quel homme c'estoit, mesmement ceulx qui l'avoient veu, et qui avoient esté presens quand il avoit dit ou fait aucune chose digne de memoire : car alors donnoit

[1] *Ny qui les ostast de ce monde* : Dans le grec : ny qui les contint. C.

il manifestement à cognoistre, qu'il souffroit la mesme passion en son cueur, que Themistocles long temps depuis souffrit, quand il dit « que la victoire et le trophée de Miltiades ne le laissoit point dormir ». Car aussi l'admiration grande, en laquelle Theseus avoit la vertu de Hercules, faisoit que la nuict il ne songeoit que de ses gestes, et le jour la jalousie de sa gloire le poignoit du desir d'en faire quelque fois autant, avec ce qu'ilz estoient proches parents, comme ceulx qui estoient enfans de deux cousines germaines : car AEthra estoit fille de Pitheus, et Alcmena la mere de Hercules, fille de Lysidice, laquelle estoit sœur germaine de Pitheus, tous deux enfans de Pelops et de sa femme Hippodamia.

IX. Si pensa que ce seroit chose honteuse et insupportable à luy, que Hercules fust allé ainsi par tout le monde, cherchant les mechans pour en nettoyer la mer et la terre, et que luy, au contraire, fuist l'occasion de combatre ceulx qui se presentoient en son chemin : en quoy faisant il deshonoreroit celuy que l'opinion commune et le bruit du peuple disoit estre son pere, si en fuyant l'occasion de combatre, il se faisoit mener par mer, et porteroit à son vray pere, pour se faire recognoistre, des souliers, et une espée non encore taincte de sang : là où plus tost il devoit chercher matiere de faire cognoistre incontinent, par la marque evidente de quelques beaux faicts d'armes, la noblesse du sang dont il estoit issu. En telle deliberation se meit Theseus en chemin, pro-

posant de n'oultrager personne, mais bien de se defendre et revenger de ceulx qui entreprendroient de l'assaillir.

X. Le premier doncques qu'il desfeit fut un voleur nommé Periphetés, dedans le territoire de la ville d'Epidaure. Ce voleur portoit ordinairement pour son baston une massue, et à ceste cause estoit communement surnommé *Corynetés*, c'est à dire, le porteur de massue. Si meit le premier la main sur luy pour le garder de passer, mais Theseus le combatit, de sorte qu'il le tua : dont il fut si aise, mesmement d'avoir gaigné sa massue, que depuis il la porta tousjours luy mesme, ne plus ne moins que Hercules portoit la peau du lion : et tout ainsi que celle despouille du lion, tesmoignoit la grandeur de la beste que Hercules avoit occise : aussi Theseus alloit par tout monstrant que ceste massue, qu'il avoit conquise des mains d'un autre, estoit imprenable entre les sienes. Passant plus oultre dedans le destroict du Peloponese, il en desfeit un autre nommé Sinnis, et surnommé *Pithyocamptès*, c'est à dire, ployeur de pins, et le desfeit tout en la mesme sorte qu'il avoit faict mourir plusieurs passans, non qu'il l'eust auparavant appris, ny qu'il se fust exercité à ce faire : mais faisant veoir par effect, que la vertu seule peult plus que ne faict tout artifice, ne toute exercitation. Cestuy Sinnis avoit une très belle et grande fille nommée Perigoune, laquelle s'enfuit quand elle veit son pere occis : et Theseus l'alloit cherchant çà et là, mais elle s'estoit jettée

dedans un boscaige, où il y avoit force rouche, et force asperges saulvages, qu'elle prioit fort simplement, en enfant, comme s'ilz eussent eu sens de l'entendre, leur promettant avec serment, que s'ilz la cachoient et couvroient si bien qu'elle ne peust estre trouvée, jamais elle ne les coupperoit, ny ne les brusleroit. Theseus l'appella, et luy jura sa foy, qu'il la traitteroit bien, et ne luy feroit mal ne desplaisir quelconque : sur laquelle promesse elle sortit du buisson, et coucha avecques luy, dont elle conceut un bel enfant, qui eut nom Menalippus. Depuis Theseus la donna en mariage à un nommé Deioneus filz de Eurytus Oechalien. De ce Menalippus filz de Theseus nasquit Ioxus, lequel avec Ornytus mena des gens au païs de la Carie, où il bastit la ville des Ioxides [1] : et de là vient que ces Ioxides observent encores aujourdhuy ceste ancienne cerimonie, de ne brusler jamais l'espine des asperges, ny la rouche, ains les ont en quelque honneur et reverence.

XI. Quand à la Laie Crommyene que lon appelloit autrement *Phæa*, c'est à dire, Bure [2], ce n'estoit point une beste dont on deust faire peu de compte, ains estoit courageuse, et bien mal aisée à tuer. Theseus neantmoins l'attendit, et la tua en passant chemin, à fin qu'il ne semblast au monde, qu'il feist toutes les vaillances qu'il faisoit, pource qu'il y fust contraint par ne-

[1] Le grec et aucun auteur ancien ne parlent d'une ville des Ioxides. Ce n'étoit donc qu'une peuplade.

[2] C'est la couleur de la laie. Cette couleur est noirâtre.

cessité : joinct aussi qu'il avoit opinion, que l'homme de bien doit combatre contre les hommes pour se defendre seulement des meschans, mais qu'il doit assaillir, et courir sus, le premier, aux bestes sauvages et mal faisantes. Toutefois les autres ont escrit que ceste Phæa estoit une brigande, meurtriere, et abandonnée de son corps, laquelle destroussoit ceulx qui passoient par auprès du lieu appellé *Crommyon*[1], ou elle se tenoit : et qu'elle fut surnommée Laie, pour ses meurs deshonnestes et sa meschante vie, pour laquelle finablement elle fut tuée par Theseus.

XII. Après celle là il desfeit Scirron[2] à l'entrée du territoire de Megare, pource qu'il destroussoit les passans, ainsi que le tient la plus commune opinion : ou bien, ainsi que des autres disent, pource que par une oultrageuse mauvaistié, et un plaisir desordonné, il tendoit ses piedz à ceulx qui passoient par là le long de la marine, et leur commandoit de les luy laver : puis quand ilz se cuidoient baisser pour ce faire, il les poussoit à coup de pied, tant qu'il les faisoit tresbucher en la mer : et Theseus l'y jetta luy mesme du hault en bas des rochers. Toutefois les historiens de Megare contredisans à la publique renommée, et voulans, comme dit Simonides, combatre la prescription du long temps, maintiennent que ce Scirron ne fut oncques ne brigand ne meschant, ains plus tost persecuteur des mauvais, et amy et allié

[1] Bourgade entre Corinthe et Mégare,

[2] Amyot. *Notes manuscrites.*

des

des plus gens de bien, et plus justes hommes de la Grece : car il n'y a personne qui ne confesse, que AEacus a esté le plus sainct homme de son temps, et que Cychreus Salaminien est honoré et reveré comme un dieu à Athenes : et si n'y a homme qui ne sache aussi, que Peleus et Telamon ont esté gens de singuliere vertu. Or est il certain que cestuy Scirron fut gendre de Cychreus, beau pere d'AEacus, et grand pere de Peleus et de Telamon, qui tous deux furent enfans de Endedide fille dudict Scirron et de sa femme Chariclo. Si n'est pas vraysemblable que tant de gens de bien eussent voulu avoir alliance avec un si malheureux homme, en prenant de luy et luy donnant ce que les hommes ont le plus cher en ce monde : et pourtant disent ces historiens, que ce ne fut pas à la premiere fois que Theseus alla à Athenes, qu'il tua Scirron, mais que ce fut depuis, quand il prit la ville d'Eleusine, que les Megariens tenoient alors, là où il trompa le gouverneur de la ville nommé Diocles, et y feit mourir Scirron. Voylà les oppositions que les Megariens alleguent à ce propos.

XIII. Il tua aussi en la ville d'Eleusine Cercyon Arcadien en luctant contre luy. Et tirant un peu plus oultre, desfeit en la ville d'Hermione [1] Damastes, qui autrement estoit surnommé Procrustes : et ce, en le faisant egaler à la mesure de

[1] La route de Thésée ne pouvoit pas le conduire à Hermione qui est dans l'Argolide. On a conjecturé qu'il falloit corriger *à Hermès*, lieu situé entre Athènes et Eleusis.

ses licts, comme luy avoit accoustumé de faire aux estrangers passans : cela faisoit Theseus à l'imitation de Hercules, lequel punissoit les tyrans de la mesme peine, qu'ilz avoient fait souffrir à d'autres. Car ainsi sacrifia il Busiris : ainsi estouffa il Antheus à la lucte : ainsi feit il mourir Cycnus en combatant à luy d'homme à homme : ainsi rompit il la teste à Termerus, dont est encore jusques aujourd'hny demeuré le proverbe du mal Termerien, pource que ce Termerus avoit accoustumé de faire ainsi mourir ceulx qu'il rencontroit, en choquant de sa teste contre la leur. Au cas pareil Theseus alloit punissant de mesme les meschans, en leur faisant endurer justement les mesmes tourmens qu'ilz avoient les premiers faict endurer injustement à d'autres : Et poursuivit ainsi son chemin jusques à ce qu'il arriva à la riviere de Cephisus, là où quelques uns de la maison des Phytalides fuernt les premiers qui luy allerent par honneur au devant, et à sa requeste le purifierent selon les cerimonies accoustumées en ce temps là : puis ayant faict aux dieux un sacrifice de propitiation, le festoyerent en leurs maisons, et fut le premier bon recueil qu'il trouva en tout son chemin.

XIV. Lon tient qu'il arriva en la ville d'Athenes le huictieme jour du mois de juin [1], que lon appelloit alors Cronius. Si trouva la chose pu-

[1] Amyot devoit ajouter ce qui est dans le grec, *et que l'on nomme maintenant Hecatombæon.* Il seroit à souhaiter qu'il eut toujours mis les noms grecs des mois. Hecatombæon concourt avec le mois de juillet, et non pas avec le mois de juin.

blique troublée de seditions, partialitez et divisions, et particulierement la maison d'AEgeus en mauvais termes aussi, à cause que Medée ayant esté banie de la ville de Corinthe s'estoit retirée à Athenes, et se tenoit avec AEgeus, auquel elle avoit promis de luy faire avoir des enfans par la vertu de quelques medecines : mais ayant senty le vent de la venue de Theseus, premier que le bon homme AEgeus, qui estoit ja vieil, souspeçoneux, et se desfiant de toutes choses, pour les grandes partialitez qui regnoient dedans la ville, sceust qui il estoit, elle luy persuada de l'empoisonner en un banquet, que lon luy feroit comme à un estranger passant. Theseus ne faillit pas d'aller à ce banquet, où il estoit convié : mais aussi ne trouva il pas bon de se descouvrir soy mesme, ains voulant donner AEgeus matiere et moyen de le recognoistre, quand on apporta la viande sur la table, il desguaina son espée, comme s'il en eust voulu trencher, et la luy monstra. AEgeus tout soudain la recogneut, et incontinent renversa la couppe où estoit le poison que lon avoit appresté pour luy bailler. Puis après l'avoir enquis et interrogé, l'embrassa : et depuis, en publique assemblée de tous les habitans de la ville, déclara qu'il l'advouoit pour son filz. Tout le peuple le reçeut à grande joye, pour le renom de sa prouesse : et dit on que quand AEgeus renversa la couppe, le poison qui estoit dedans tumba au lieu, où il y a maintenant un certain pourpris renfermé tout à l'entour dedans le temple que lon appelle Delphinium. Car en cest

endroict là estoit anciennement la maison d'AEgeus: en tesmoignage de quoy lon appelle encores aujourd'huy l'image de Mercure, qui est au costé de ce temple regardant vers le soleil levant, le Mercure de la porte d'AEgeus.

XV. Mais les Pallantides qui paravant avoient tousjours esperé de recouvrer le royaume d'Athenes, à tout le moins après la mort d'AEgeus, pource qu'il n'avoit point d'enfans, quand ilz veirent que Theseus estoit recogneu et advoué pour son filz, heritier et successeur au royaume, alors ne pouvans plus supporter, que non seulement AEgeus, qui n'estoit que filz adoptif de Pandion, et ne tenoit rien au sang royal des Erechtheides, eust usurpé le royaume sur eulx, ains que Theseus encore l'occupast, ilz resolurent de leur faire la guerre à tous deux, et s'estans divisez en deux trouppes, les uns vindrent [1] tout ouvertement en armes, avec leur pere, droit à la ville : les autres se meirent en embusche au bourg de Gargettus, en intention de les assaillir par deux costez. Or avoient ilz quand et eulx un herault natif du bourg d'Agnus, nommé Leos, qui descouvrit à Theseus le desseing de toute leur entreprise. Theseus en estant adverty, alla incontinent charger ceulx qui estoient en embusche, et les meit tous au fil de l'espée : ce qu'entendans les autres, qui estoient à la trouppe de Pallas, se desbanderent aussi tost et s'escarterent ça et là : d'où vient, à ce que lon

[1] Dans le grec : *ils vinrent de Sphette tout ouvertement en armes.* Sphette étoit un bourg de l'Attique.

dit, que ceulx du bourg de Pallene ne font jamais alliance de mariage avec ceulx du bourg d'Agnus : et qu'en leur bourg, quand on faict quelque cry public, jamais on ne dit les paroles que lon dit ailleurs par tout le païs de l'Attique, *Acoueté Leos*, qui valent autant à dire comme, Or oyez peuple : tant ilz ont en grande haine ce mot de *Leos*, pour la trahison que leur feit le herault qui s'appelloit ainsi.

XVI. Cela faict, Theseus qui ne vouloit pas demeurer sans rien faire, et quand et quand il desiroit gratifier au peuple, se partit pour aller combatre le taureau de Marathon, lequel faisoit beaucoup de maulx aux habitans de la contrée de Tetrapolis [1] : et l'ayant pris vif, le passa à travers la ville, à fin qu'il fust veu de tous les habitans, puis le sacrifia à Apollo surnommé Delphinien.

XVII. Or quant à Hecale, et à ce que lon compte qu'elle le logea, et du bon traittement qu'elle luy feit, cela n'est pas du tout hors de verité : car anciennement les bourgs et villages de là autour s'assembloient, et faisoient un commun sacrifice, qu'ilz appelloient *Hecalesion*, en l'honneur de Jupiter Hecalien, là où ilz honoroient ceste vieille, en l'appellant par un nom diminutif, *Hecalene*, pour autant que quand elle receut en son logis Theseus qui estoit encore fort jeune, elle le salua et carressa ainsi par noms diminutifs, comme

[1] La Tétrapole de l'Attique étoit composée de quatre villes, Zenoë, Marathon, Probalinthe et Tricorythe. Strabon, Liv. VII.

les vieilles gens ont accoustumé de faire feste aux jeunes enfans : et pource qu'elle avoit voué à Jupiter de luy faire un sacrifice solennel si Theseus retournoit sain et sauf de l'affaire où il alloit, et qu'elle estoit morte avant son retour, elle eut en recompense de la bonne chere qu'elle lui avoit faicte, l'honneur que nous avons dit, par le commandement de Theseus, ainsi comme l'a escrit Philochorus.

XVIII. Peu de temps après cest exploit, vindrent de Candie [1] les gens du roy Minos, demander pour la troisieme fois, le tribut que payoient ceulx d'Athenes pour telle occasion. Androgeos filz aisné du roy Minos fut occis en trahison dedans le païs de l'Attique, à raison dequoy Minos poursuivant la vengeance de ceste mort, feit la guerre fort aspre aux Atheniens, et leur porta beaucoup de dommage : mais oultre cela les dieux encore persecuterent et affligerent fort durement tout le païs, tant par sterilité et famine, que par pestilences et autres maulx, jusques à faire tarir les rivieres. Quoy voyans ceulx d'Athenes, recoururent à l'oracle d'Apollo : lequel leur respondit, qu'ilz appaisassent Minos, et quand ilz seroient reconciliez avec luy, que l'ire des dieux cesseroit aussi encontre eulx, et leurs afflictions prendroient fin. Si envoyerent incontinent ceulx d'Athenes devers luy, et le requirent de paix : laquelle il leur ottroya, soubz condition, que l'espace de neuf ans durans ilz seroient tenus d'envoyer chascun an en

[1] Dans le grec : *Crete*.

Candie[1], par forme de tribut, sept jeunes garsons, et autant de jeunes garses. Or jusques icy tous les historiens sont bien d'accord : mais au demeurant, non : et ceulx qui semblent s'esloigner le plus de la verité, comptent que quand ces jeunes garsons estoient arrivez en Candie, on les faisoit devorer par le Minotaure dedans le Labyrinthe, ou bien que lon les enfermoit dedans ce Labyrinthe, et qu'ilz y alloient errans çà et là, sans pouvoir trouver issue pour en sortir, jusques à ce qu'ilz y mouroient de male faim, et estoit ce Minotaure, ainsi que dit le poëte Euripides,

Un corps meslé, un monstre ayant figure
De taureau joinct à humaine nature[2].

Mais Philochorus escrit, que ceulx de Candie ne confessent point cela, ains disent que ce Labyrinthe estoit une geole, en laquelle il n'y avoit autre mal, sinon que ceulx qui y estoient enfermez n'en pouvoient sortir : et que Minos en memoire de son filz Androgeos avoit instisué des festes et jeux de prix, là où il donnoit à ceulx qui y emportoient la victoire, ces jeunes enfans Atheniens, lesquelz ce pendant estoient soigneusement

[1] M. Dacier pense qu'on n'envoyoit des enfans que de neuf ans en neuf ans. C'est une vengeance lente pour un pere et pour un roi qui punit les Athéniens de la mort de son fils. Au reste le grec est susceptible des deux sens.

[2] Dans un des plus beaux tableaux trouvés à Herculanum, on voit la Minotaure renversé aux pieds de Thésée. Le monstre a une tête de taureau sur un corps d'homme, Des enfans baisent les mains, embrassent les genoux de Thésée. *Pitture antiche d'Ercolano*, T. I, Tav. V.

gardez dedans la geole du Labyrinthe, et qu'aux premiers jeux l'un des capitaines du roy, nommé Taurus, qui avoit le plus de credit autour de son maistre, gaigna le prix. Cestuy Taurus fut homme rebours et mal gratieux de nature, qui traitta fort durement et superbement ces enfans d'Athenes : et qu'il soit vray, le philosophe mesme Aristote [1] parlant de la chose publique des Bottieiens, monstre bien qu'il n'estimoit pas que Minos eust oncques faict mourir les enfans des Atheniens, ains dit qu'ilz vieillissoient en Candie, gaignans leurs vies à servir pauvrement. Car il escrit, que les Candiots s'acquittans d'un vœu qu'ilz avoient long temps au paravant voué, envoyerent quelque fois les premices de leurs hommes à Apollo en la ville de Delphes, et que parmy eulx se meslerent aussi ceulx qui estoient descenduz de ces anciens prisonniers d'Athenes, et s'en allerent quand et eulz. Mais pource qu'ilz n'y peurent pas vivre, ilz dresserent leur chemin premierement en Italie, là où ilz demourerent quelque temps en la province de la Pouille, et que depuis ilz se transporterent encore de là ès marches de la Thrace, là où ilz eurent ce nom de Bottieiens : en memoire dequoy, les filles Bottieienes en un solennel sacrifice qu'elles font, ont accoustumé de chanter ce refrein, *Allons à Athenes*. Mais à cela peult on veoir, combien il faict dangereux encourir la malvueillance d'une ville qui sçait bien parler, et où les lettres et l'eloquence florissent. Car depuis ce

[1] Dans le grec : *dans sa republique des Bottieiens. c.*

temps là Minos [1] a esté tousjours diffamé et injurié par les theatres d'Athenes, et ne luy a servy de rien le tesmoignage d'Hesiodus qui l'appelle très digne roy, ny la recommandation d'Homere qui le nomme familier amy de Jupiter, pource que les poëtes tragiques gaignerent nonobstant le dessus : et du chafault, où ilz jouoient leurs tragedies, espandirent tousjours plusieurs paroles injurieuses, et attaintes diffamatoires contre luy, comme à l'encontre d'un homme qui auroit esté cruel et inhumain, quoy que lon tienne communement, que Minos soit le roy qui a estably les lois, et Radamanthus le juge et le conservateur qui les faict observer.

XIX. Estant doncques le terme escheut, qu'il falloit payer le tribut pour la troisieme fois, quand on vint à contraindre les peres qui avoient des enfans non encore mariez, de les bailler pour les mettre à l'adventure du sort, les citoyens d'Athenes commencerent à murmurer de rechef contre AEgeus, alleguans pour leurs griefs, que luy qui avoit estoit cause de tout le mal, estoit seul exempt de la peine : et [2] que pour faire tumber le royaume ès mains d'un sien bastard estranger, il ne se soulcioit point qu'ilz fussent eulx privez et destituez de leurs naturelz et legitimes enfans. Ces justes do-

[1] Plutarque confond ici les deux Minos, le premier, fils de Jupiter Astérius et d'Europe, renommé pour sa sagesse; le second, petit-fils de Minos, et fils de Lycaste et d'Ida. C'est celui qui avoit imposé le tribut aux Athéniens. Voyez Plutarque lui-même, chap. XXIV.

[2] Dans le grec : *et qu'après avoir fait.*

leances des peres à qui lon ostoit les enfans, perçoient le cueur à Theseus : lequel se voulant soubmettre à la raison, et courir la mesme fortune que feroient ses citoyens, s'offrit voluntairement à y estre envoyé sans attendre l'adventure du sort, dont ceulx de la ville estimerent grandement la gentillesse de son courage, et l'aimerent singulierement pour l'affection qu'il monstroit avoir à la communaulté : mais AEgeus, après avoir essayé toutes sortes de prieres et de remonstrances, pour le cuyder divertir de ce propos, à la fin voyant qu'il n'y avoit ordre, tira au sort les autres enfans qui devoient aller quand et luy.

XX. Toutefois Hellanicus escrit, que ce n'estoient pas ceulx de la ville qui tiroient au sort les enfans que lon devoit envoyer, mais que Minos luy mesme y alloit en personne, qui les choisissoit, comme il choisit Theseus le premier, soubz les conditions accordées entre eulx, c'est à sçavoir que les Atheniens fourniroient de vaisseaux, et que les enfans s'embarqueroient quand et luy sans porter aucun baston de guerre, mais après la mort du Minotaure, que la peine de ce tribu cessa. Or paravant n'y avoit il jamais eu esperance quelconque de retour ny de salut : et pourtant avoient tousjours les Atheniens envoyé une navire pour conduire leurs enfans avecques une voile noire, en signifiance de perte toute certaine. Toutefois pour l'esperance que Theseus donnoit à son pere, se faisant fort, et promettant hardiment qu'il viendroit au dessus du Minotaure, AEgeus donna au

pilote de la navire une voile blanche, luy ordonnant qu'à son retour il tendist la voile blanche, si son filz estoit eschappé : sinon, qu'il meist la noire, pour luy monstrer de tout loing son malheur. Toutefois Simonides dit, que ceste voile que AEgeus donna au pilote n'estoit pas blanche, ains rouge, taincte en graine d'escarlate : et qu'il luy bailla pour signifier de loing leur delivrance et salut. Ce pilote avoit nom Phereclus Amarsyadas, ainsi que dit Simonides : mais Philochorus escrit, que Scirus Salaminien donna à Theseus un pilote nommé Nausitheus, et un autre marinier pour gouverner la prouë, qui avoit nom Phæas, à cause que les Atheniens pour lors n'estoient point encore duits à la marine : et le feit cestuy Scirus, pourautant que l'un des enfans sur lesquelz tumba le sort, estoit son nepveu : dequoy font foy les chappelles que Theseus edifia depuis en l'honneur de Nausitheus et de Phæas au bourg de Phalerus, joignant le temple de Scirus. Et si dit on, que la feste que lon nomme *Cybernesia*, c'est à dire, la feste des patrons des navires, se celebre en leur honneur.

XXI. Après donc que le sort eust esté tiré, Theseus prenant avec luy ceulx sur qui il estoit tumbé, s'en alla du palais [1] au temple nommé Delphinion, offrir à Apollo pour luy et pour eulx l'offrande de supplication, que lon nomme *Hiceteria*, qui estoit un rameau de l'olive sacrée entortillé à l'entour de laine blanche : et après avoir

[1] Le Prytanée, lieu où les magistrats d'Athènes s'assembloient.

faict sa priere, descendit sur le bord de la mer pour s'embarquer le sixieme jour du mois de mars, duquel on envoye encores aujourd'huy en ce mesme temple de Delphinion les jeunes filles, pour y faire leurs prieres et oraisons aux dieux : mais on dit que l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes luy avoit respondu, qu'il prinst Venus pour sa guide, et qu'il la reclamast pour le conduire en son voyage : à l'occasion dequoy il luy sacrifia une chevre sur le bord de la mer, laquelle on trouva s'estre soudainement tournée en un boue, et que c'est la cause pour laquelle on surnomme celle deesse *Epitragia*, comme qui diroit, *la deesse du bouc.*

XXII. Au reste quand il fut arrivé à Candie, il y tua le Minotaure, ainsi que la plus part des autheurs anciens l'escrit, avec le moyen que luy bailla Ariadne, laquelle estant devenue amoureuse de luy, luy donna un peloton de fil, à l'aide duquel elle luy enseigna qu'il pourroit facilement issir des tours et destours du Labyrinthe : et disent

qu'ayant occis le Minotaure, il s'en retourna dont il estoit party, emmenant quand et luy les autres jeunes enfans d'Athenes, et Ariadne aussi. Pherecides dit davantage, qu'il brisa et gasta les quilles et carenes de tous les vaisseaux de Candie, à fin que lon ne les peust soubdainement poursuivre: et Demon escrit, que Taurus, capitaine de Minos, fut par Theseus occis dedans le port mesme, en combatant, ainsi comme ilz estoient tous prests à faire voile. Toutefois Philochorus raconte que le roy Minos ayant faict ouvrir les jeux, ainsi qu'il avoit accoustumé tous les ans, en l'honneur et memoire de son filz, chascun commencea à porter envie à ce capitaine Taurus, pource que lon s'attendoit bien qu'il en emporteroit encore le prix, comme il avoit faict ès années precedentes, avec ce que son auctorité le rendoit mal voulu, à cause qu'il estoit homme superbe, et si le souspeçonnoit on qu'il entretenoit la royne Pasiphaé. Parquoy quand Theseus vint à demander le combat contre luy, Minos le luy ottroya facilement. Et estant la coustume en Candie, que les dames se trouvoient aux esbatemens publiques, et assistoient à veoir les jeux, Ariadne se trouvant à ceulx là, y fut esprise de l'amour de Theseus, le voyant si beau, et si adroict à la lucte, qu'il surmonta tous ceulx qui se presenterent pour lucter. Et le roy mesme Minos fut si joyeux de ce qu'il avoit osté l'honneur au capitaine Taurus, qu'il le renvoya franc et quitte en son païs, en luy rendant aussi les autres prisonniers Atheniens, et remettant, pour

mour de luy, à la ville d'Athenes ce tribut qu'elle luy devoit payer.

XXIII. Mais Clidemus conte ces choses d'une autre et toute differente sorte, bien particulierement, en recherchant le commencement de plus hault. Car il dit, qu'il y avoit lors une ordonnance generale par toute la Grece, qui defendoit à toute maniere de gens, de faire voile en vaisseau où il y eust plus de cinq personnes, excepté à Jason seul, qui fut esleu capitaine de la grande nef d'Argo, avec commission d'aller çà et là, pour oster et chasser tous les coursaires et larrons escumans la mer : et que Dædalus s'en estant fouy de Candie à Athenes dedans un petit bateau, Minos contre les défenses publiques, le voulut poursuivre avec une flotte de plusieurs vaisseaux à rames, mais qu'il fut jetté par la tourmente en la coste de la Sicile, là où il deceda. Depuis son filz Deucalion estant griefvement courroucé contre les Atheniens, les envoya sommer de luy rendre Dædalus, ou autrement qu'il feroit mourir les enfans qui avoient esté baillez en ostage à Minos son pere : dequoy Theseus s'excusa, disant qu'il ne pouvoit abandonner Dædalus, attendu qu'il luy tenoit de si près, comme d'estre son cousin germain, pource qu'il estoit filz de Merope, fille d'Erechtheus : mais ce pendant il feit secrettement faire plusieurs vaisseaux, partie dedans l'Attique mesme, au bourg de Thymetades, arriere des grans chemins passans, et partie aussi en la ville de Trœzene par l'entremise de son ayeul Pitheus,

à fin que son entreprise en fust plus couverte. Puis quand tout son equippage fut prest[1], il monta sur mer, premier que les Candiots en fussent aucunement advertiz : de sorte que, quand ilz le descouvrirent de loing, ilz cuyderent que ce fussent vaisseaux d'amys. Au moyen dequoy, Theseus descendit en terre sans aucune resistence, et se saisit du port : puis, ayant Dædalus et les banniz de Candie pour guides, entra jusques dedans la ville mesme de Gnose, là où il desfeit en bataille Deucalion, devant les portes du Labyrinthe, avec tous ses gardes et satellites, et par ce moyen fallut que Ariadne sa sœur[2] prinst les affaires du royaume en main. Theseus feit appointement avec elle, et retira les jeunes garsons d'Athenes, qui estoient detenuz en ostage, remettant en bonne paix, amitié et concorde les Atheniens avec les Condiots : lesquelz promirent et jurerent, que jamais ilz ne leur commenceroient la guerre.

XXIV. On compte encore beaucoup d'autres choses sur ce propos, mesmement d'Ariadne, mais il n'y a rien d'asseuré ny de certain : car aucuns disent que Ariadne se pendit de douleur, quand elle se veit abandonnée par Theseus : les autres escrivent qu'elle fut menée par les mariniers en l'isle de Naxos, là où elle fut mariée à Oenarus le prebstre de Bacchus, et tiennent que Theseus la laissa, pource qu'il en aimoit une autre.

[1] Ajoutez ces mots : *ayant Dædalus et les bannis de Candie pour guides*, et supprimez-les dans la phrase suivante. C.

[2] *Sa sœur* n'est point dans le grec. ç.

Car il aimoit AEgle nymphe gentille,
Laquelle estoit de Panopeus fille.

Hereas Megarien dit que ces deux vers estoient anciennement entre les vers du poëte Hesiodus mais que Pisistratus les en osta : comme aussi adjousta il ces deux autres icy à la description des enfers en Homere, pour gratifier aux Atheniens :

Pirithous et Theseus enfans
Des immortelz en armes triumphans.

Les autres tiennent qu'Ariadne eut deux enfans de Theseus, l'un desquelz eut nom Oenopion, l'autre Staphylus : et l'escrit ainsi entre les autres le poëte Ion natif de l'isle de Chio, lequel parlant de sa ville dit ainsi :

Oenopion du preux Theseus filz,
Bastir jadis nostre ville tu feis.

Or quant à ce qui s'en lit le plus honneste ès fables des poëtes, il n'y a personne qui ne le chante, par maniere de dire : mais un Pæon natif de la ville d'Amathunte le recite d'une sorte toute diverse des autres, disant que Theseus fut jetté par une tourmente en l'isle de Cypre, ayant quand et luy Ariadne qui estoit enceinte, et si travaillée de l'agitation de la mer, qu'elle n'en pouvoit plus, tellement qu'il fut contraint de la mettre à terre, et que depuis il rentra dedans sa navire pour la cuyder defendre contre la tourmente, mais qu'il fut de rechef jetté loing de la coste en pleine mer par la violence des vents. Les femmes du païs receuillirent humainement Ariadne, et pour la reconforter

forter (à cause qu'elle se desconforta merveilleusement, quand elle se veit ainsi abandonnée) elles contrefirent des lettres comme si Theseus les luy eust escriptes, et quand elle fut preste à se delivrer de son enfant, elles feirent tout devoir de la secourir : mais toutefois elle mourut en travail, sans jamais s'en pouvoir delivrer, et fut inhumée honorablement par les dames de Cypre. Theseus un peu après y retourna, qui fut fort desplaisant de ceste mort, et laissa de l'argent à ceulx du païs pour luy sacrifier par chascun an : et en memoire d'elle feit fondre deux petites statues, l'une de cuivre, et l'autre d'argent, qu'il luy dedia. Ce sacrifice se faict le deuxieme jour de septembre, auquel on observe encore ceste cerimonie, que l'on couche un jeune garson dessus un lict, lequel crie, et se plaint ne plus ne moins que font les femmes en travail d'enfant; et si dit que les Amathusiens appellent encore le boscaige auquel est sa sepulture, *le bois de Venus Ariadne*. Encores y a il des Naxiens qui le racomptent autrement, disans qu'il y a eu deux Minos, et deux Ariadnes, dont l'une fut mariée à Bacchus en l'isle de Naxos, de laquelle nasquit Staphylus, l'autre plus jeune fut ravie et enlevée par Theseus, lequel puis après l'abandonna, et elle se retira en l'isle de Naxos avec sa nourrice nommée Corcyne, de laquelle on y monstre encores aujourd'huy la sepulture. Ceste seconde Ariadne y mourut aussi, mais elle n'eut pas de telz honneurs après sa mort comme la premiere, pource qu'ilz celebrent la feste

de la premiere en toute rejouïssance et toute liesse, là où les sacrifices qui se font en memoire de ceste seconde, sont entremeslez de dueil et de tristesse.

XXV. THESEUS donc partant de l'isle de Candie vint descendre en celle de Delos, où il sacrifia au temple d'Apollo, et y donna une petite image de Venus, qu'il avoit euë d'Ariadne : puis avec les autres jeunes garsons qu'il avoit delivrez, dansa une maniere de danse que les Deliens gardent encores aujourd'huy, comme lon dit : en laquelle il y a plusieurs tours et retours, à l'imitation des tournoyemens du Labyrinthe : et appellent les Deliens ceste sorte de bransle, *la Grue*, [1] ainsi que dit Dicæarchus : et la dansa Theseus premierement à l'entour de l'autel qui s'appelle *Ceraton*, c'est à dire, faict de cornes, pour autant qu'il est composé de cornes seulement, toutes du costé gauche, si bien entrelacées ensemble, sans autre liaison, qu'elle font un autel. On dit aussi qu'il feit en ceste mesme isle de Delos, un jeu de prix, auquel fut premierement donnée au vainqueur la branche de palme pour loyer de la victoire.

XXVI. MAIS quand ilz approcherent de la coste d'Attique, ilz furent tant espris de joye luy et son

[1] Cette danse, après trois mille ans, existe encore dans la Grèce, et se nomme la *Candiote*. M. Guys, témoin oculaire, en a donné des détails curieux. *Voyage littéraire de la Grèce Lettre XIII.* On la voit représentée dans le grand Ouvrage M. le Roy, *les Ruines des plus beaux monumens de la Grèce*, 2me. édition, page 22, planche X.

pilote, qu'ilz oublierent de mettre au vent la voile blanche, par laquelle ilz devoient donner signifiance de leur salut à AEgeus. Lequel voyant de loing la voile noire, et n'esperant plus de revoir jamais son filz, en eut si grand regret, qu'il se precipita du hault en bas d'un rocher, et se tua. Si tost que Theseus fut arrivé au port de Phalerus, il s'aquitta des sacrifices qu'il avoit vouez aux dieux à son partement, et envoya devant vers la ville un sien herault porter la nouvelle de sa venue. Le herault trouva plusieurs en la ville, qui lamentoient la mort du roy AEgeus, et plusieurs autres aussi qui le receurent à grand'joye, comme lon peult penser, et le voulurent couronner de chappeaux de fleurs, pour leur avoir apporté de si bonnes nouvelles, que les enfans de la ville estoient retournez à sauveté. Le herault receut bien les chappeaux de fleurs, mais il ne les voulut pas mettre sur sa teste, ains les meit à l'entour de sa verge de herault qu'il portoit en la main: puis s'en retourna vers la mer, là où Theseus faisoit ses sacrifices: et voyant qu'il n'avoit pas encores achevé, ne voulut point entrer dedans le temple, ains demoura dehors, à fin de ne troubler les sacrifices: puis quand toutes les cerimonies furent achevées, alors il luy alla dire les nouvelles de la mort de son pere: et adonc luy, et ceulx qui estoient en sa compagnie, demenans grand deuil, tirerent en diligence vers la ville. C'est la raison pourquoy jusques aujourd'huy, en la feste que lon nomme *Oschophoria*, comme qui diroit, *la feste des rameaux*, le herault

n'y a point la teste couronnée de fleurs, ains l'est sa verge seulement : et aussi pourquoy les assistans, après que le sacrifice est parachevé, font des telles exclamations, *Ele-leuf, iou, iou :* dont la premiere est le cry et la voix dont usent ordinairement ceulx qui s'entredonnent courage l'un à l'autre pour se haster, ou bien est le refrein d'un chant de triumphe : et l'autre est le cry et la voix de gens effroyez, ou bien affligez. Après avoir faict les obseques de son pere, il s'acquitta envers Apollo des sacrifices qu'il luy avoit vouez le septiesme jour du mois d'octobre [1], auquel ilz arriverent de retour en la ville d'Athenes. Ainsi la coustume que lon garde jusques aujourd'huy, de faire cuire à tel jour des legumages, vient de ce que ceulx qui retournerent lors avec Theseus, feirent cuire dedans une marmitte tout ce qui leur estoit demouré de vivres, et en banqueterent ensemble. Aussi en est procedée l'usance de porter la branche d'olive entortillée de laine, que lon appelle *Iresione*, pource que lors ilz porterent aussi le rameau de supplication, comme nous avons dit par cy devant : et y attache lon à l'entour toutes sortes de fruicts, pource que lors cessa la sterilité, ainsi que tesmoignent les vers que lon va chantant après :

Apportez luy de bon pain savoureux [2],
Figues aussi, et du miel amoureux,
De l'huile à s'oindre, avecques pleine tasse
De bon vin pur, qui endormir la face.

Toutefois il y en a qui veulent dire, que ces vers

[1] Grec : *Pyanepsion.* | [2] Voyez les observations, ch. XXVI.

furent faicts pour les Heraclides, c'est à dire, les descendans de Hercules, lesquelz s'estans retirez en la sauvegarde des Atheniens, furent par eulx ainsi nourriz quelque temps : mais la plus grande part tient, qu'ilz furent faicts pour l'occasion que nous avons dite.

XXVII. Le vaisseau sur lequel Theseus alla et retourna, estoit une galiotte à trente rames, que les Atheniens garderent jusques au temps de Demetrius le Phalerien [1], en ostant tousjours les vieilles pieces de bois, à mesure qu'elles se pourrissoient, et y en remettant des neuves en leurs places : tellement que depuis, ès disputes des philosophes touchant les choses qui s'augmentent, à sçavoir si elles demeurent unes, ou si elles se font autres, ceste galiotte estoit tousjours alleguée pour exemple de doubte, pource que les uns maintenoient que c'estoit un mesme vaisseau, les autres au contraire, soustenoient que non : et tient on que la feste [2] des rameaux, que lon celebre à Athenes encores aujourd'huy, fut lors premierement instituée par Theseus. On dit d'avantage qu'il ne mena pas toutes les filles, sur lesquelles estoit tumbé le sort, ains choisit deux beaux jeunes garsons, qui avoient le visages doulx et delicats comme pucelles, combien qu'ilz fussent au demeurant hardiz et prompts à la main : mais il les feit tant baigner en bains chaux, tenir à couvert sans sortir

[1] Démétrius de Phalère fut nommé chef des Athénien 318 ans avant Jesus-Christ.

[2] Le grec : *la fête des Oschophories.*

au hasle ny au soleil, tant laver, oindre et frotter d'huiles qui servent à attendrir le cuir, à garder le tainct frais, et à blondir les cheveux : et leur enseigna tant à contrefaire la parole, la contenance et la façon des jeunes filles, qu'ilz le sembloient estre plus tost que jeunes garsons, pource qu'il n'y avoit rien de difference que l'on eust peu au dehors appercevoir, de sorte qu'il les mesla parmy les autres filles, sans que personne y cogneust rien. Puis quand il fut de retour, il feit une procession, en laquelle luy et les autres jeunes garsons s'habillerent ainsi que le sont aujourd'huy ceulx qui portent les rameaux au jour de la feste : et les porte lon en l'honneur de Bacchus et d'Ariadne, suivant la fable que l'on en compte : ou plus tost, à cause qu'ilz retournerent justement au temps et en la saison que lon cueille les fruicts des arbres : et y a des femmes que lon appelle *Dipnophores*, c'est à dire, portant à soupper, lesquelles assistent et participent au sacrifice qui se faict ce jour là en representant les meres de ceulx sur qui le sort estoit tumbé, pource qu'elles leur apporterent ainsi à boire et à manger : et y compte lon des fables, pource que ces meres feirent aussi des comptes à leurs enfans, pour les reconforter, et leur donner bon courage. L'historien Demon a escrit toutes ces particularitez. Il fut d'avantage choisy lieu pour luy bastir un temple, et luy mesme ordonna, que les maisons qui avoient payé ès années precedentes le tribut au roy de Candie, contribuassent tous les ans à l'advenir aux fraiz d'un solennel sacrifice,

qui se feroit en son honneur : et en donna l'administration à la maison des Phytalides, en recompense de la courtoisie dont ilz userent en son endroit quand il arriva.

XXVIII. Au reste depuis la mort de son pere AEgeus, il entreprit une chose grande à merveilles : c'est qu'il assembla en une cité, et reduisit en un corps de ville les habitans de toute la province d'Attique, lesquelz auparavant estoient espars en plusieurs bourgs, et à ceste occasion mal aisez à assembler, quand il estoit question de donner ordre à une chose concernant le bien public : et si avoient bien souvent des querelles et des guerres les uns contre les autres. Mais Theseus print la peine d'aller de bourg en bourg, et de famille en famille leur donner à entendre les raisons, pour lesquelles ilz le devoient ainsi faire : si trouva les pauvres gens et les hommes privez bien prests d'obtemperer à sa semonce, mais les riches et ceulx qui avoient auctorité en chasque bourg, non : toutefois il les gaigna aussi en leur promettant, que ce seroit une chose publique non subjecte à la puissance d'un prince souverain, ains plus tost un gouvernement populaire, auquel il se retiendroit la superintendence de la guerre, et la garde des loix seulement : et au demeurant, que chasque citoyen y auroit en tout et par tout egale auctorité. Ainsi y en eut aucuns qui se rangerent à cela de leur bon gré : les autres qui n'en avoient point d'envie, fleschirent neantmoins, pour la crainte de sa puissance et de sa hardiesse, qui

estoit desja grande : tellement qu'ilz aimerent mieux luy consentir de bonne voulunté ce qu'il leur demandoit, que d'attendre qu'ilz y fussent contraintz par force. Si feit adonc demolir tous les palais à tenir la justice, et toutes les sales à assembler le conseil, osta tous juges et officiers, et bastit un palais commun, et une sale pour tenir le conseil au lieu où maintenant est assise la cité que les Atheniens appellent *Asty*, mais il appella tout le corps de la ville ensemble, *Athenes :* puis institua la feste generale et le sacrifice commun à tous ceulx de l'Attique, que lon appelle *Panathenea* [1] : et en ordonna aussi une autre le seiziesme jour du mois de juin, pour les estrangers qui viendroient s'habituer à Athenes, lequel fut appellé *Metoecia*, que l'on observe encores aujourd'huy. Et cela faict, il quitta son auctorité royale, comme il avoit promis, et se meit à ordonner l'estat et police de la chose publique, commenceant aux services des dieux, car il envoya en premier lieu devers l'oracle d'Apollo, en la ville de Delphes, pour enquerir des adventures de ceste nouvelle ville, dont luy fut rapporté une telle response :

Filz d'AEgeus, et de la fille chere
De Pitheus, le hault tonnant mon pere
En vostre ville a mis la destinée
D'autres plusieurs, et leur fin terminée.

[1] Les grandes Panathénées se célébroient tous les cinq ans, le vingt-trois du mois Hecatombæon, et les petites tous les ans, le vingt du mois Thargelion. Les Metoecia se célébroient le seizieme jour d'Hecatombæon.

Et quant à toy, ne va ton cueur vaillant
De trop d'ennuy à penser travaillant :
Car comme un cuir enflé, tousjours iras
Flottant sur mer, et point ne periras.

On treuve par escript, que la Sibylle depuis prononcea de sa bouche un tout semblable oracle pour la ville d'Athenes :

Le cuir enflé flotte bien sur la mer,
Mais il ne peult au dedans abysmer.

XXIX. Au demeurant, à fin de peupler et augmenter sa ville encore davantage, il convia tous ceulx qui vouldroient venir y habiter, en leur offrant tous mesme droictz, et mesme privileges de bourgeoisie, que les naturelz citoyens avoient : tellement que lon estime, que ces paroles dont on use encores aujourd'huy à Athenes, quand ont faict un cry public, *Tous peuples venez icy*, sont celles mesmes que Theseus feit alors proclamer, quand il amassa ainsi son peuple de toutes pieces. Toutefois il ne laissa pas la grande multitude d'hommes qui s'y jetta pesle mesle, sans ordre ny distinction quelconque des estats : car ce fut luy premier, qui divisa la noblesse d'avec les laboureurs, et d'avec les artizans et gens de mestier, donnant aux nobles la charge de cognoistre des choses appartenantes au faict de la religion et au service des dieux, de pouvoir estre esleus aux offices de la chose publique, d'interpreter les loix, d'enseigner les choses sainctes et sacrées, et [1]

[1] Le grec porte : *pour tout le reste, il les egala en tout, de maniere que les nobles*, etc.

par ce moyen egala la noblesse aux deux autres estats : car comme les nobles en honneur surpassoient les autres, aussi les artizans les surmontoient en nombre, et les laboureurs en utilité. Et qu'il soit vray, que ce ait esté luy, qui ait premier incliné au gouvernement de chose publique populaire, comme dit Aristote, et qui ait quitté la souveraineté royale, Homere mesme semble le tesmoigner au denombrement des navires qui estoient en l'armée des Grecs devant la ville Troye : par ce qu'il appelle les Atheniens seuls entre tous les Grecs, *peuple*. D'avantage il feit forger de la monnoye qui avoit pour marque la figure d'un beuf [1], en memoire du taureau de Marathon, ou du capitaine de Minos, ou pour inciter ses citoyens à s'addonner au labourage : at dit on, que de ceste monnoye ont esté depuis appellez *Hecatombœon* et *Decabœon*, qui signifient, valant cent beufs, et valant dix beufs.

XXX. Qui plus est, ayant joinct tout le territoire de la ville de Megare à celuy de l'Attique, il feit dresser celle tant renommée coulonne quarrée, qui est pour borne dans le destroit du Peloponese, et y feit engraver une inscription, qui declare la separation des deux païs qui là confinent. Les paroles de l'inscription sont telles :

Ionie est vers le soleil naissant,
Peloponese est devers le baissant [2].

[1] M. Pellerin a publié deux belles médailles d'Athènes, où l'on voit la tête d'un taureau, et le combat de Thésée contre le Minotaure. *Médailles de Peuples et de Villes*, tome I, p. 246.

[2] Voyez les observations, chap. xxx.

Ce fut aussi luy qui institua les jeux que lon appelle *Isthmia*, à l'imitation de Hercules, à celle fin que comme les Grecs celebroient la feste des jeux appellez *Olympia*, en l'honneur de Jupiter, par l'ordonnance de Hercules, ilz celebrassent aussi ceulx que lon appelle *Isthmia*, par son ordonnance, et de son institution, en l'honneur de Neptune : car ceulx qui se faisoient au mesme destroit en l'honneur de Melicerta, se faisoient de nuict, et avoient plus tost forme de sacrifice ou de mystere, que de jeux et de feste publique. Toutefois il y en a qui veulent dire, que ces jeux Isthmiques furent instituez en l'honneur et memoire de Scirron, et que Theseus les ordonna en satisfaction de sa mort, pource qu'il estoit son cousin germain, estant filz de Canethus, et de Henioche, fille de Pitheus : Les autres disent, que c'estoit Sinnis, et non pas Scirron, et que ce fut pour luy que Theseus establit les dicts jeux, non pas pour la memoire de l'autre. Quoy que ce soit, il ordonna notamment aux Corinthiens, de donner à ceulx qui viendroient d'Athenes pour voir l'esbatement des jeux, au plus honorable endroit du parc et pourpris où se faisoit la feste, autant de place que pourroit couvrir la voile de la navire sur laquelle ilz seroient venus : ainsi comme Hellanicus et Andron Halicarnassiens l'escrivent.

XXXI. Quant au voyage qu'il feit en mer Majour [1], Philochorus et quelques autres tiennent, qu'il y alla avec Hercules contre les Amazones,

[1] Le Pont-Euxin ou Mer noire.

TAYLOR INST. OXFORD

et que pour honorer sa vertu, Hercules luy donna Antiope : mais la plus part des autres historiens, mesmement Hellanicus, Pherecydes et Herodorus escrivent que Theseus y fut à part depuis le voyage de Hercules, et qu'il y print ceste Amazone prisonniere : ce qui est plus vraysemblable. Car on ne treuve point qu'autre de tous ceulx qui feirent ce voyage quand et luy, ayent jamais pris aucune Amazone captive : et si dit l'historien Bion, qu'encore l'emmena il par tromperie et par surprise, pource que les Amazones aimans (se dit-il) naturellement les hommes, ne s'en fouirent point quand elles le veirent aborder en leur païs, ains luy envoyerent des presens : et que Theseus convia celle qui les luy apporta, d'entrer dans sa navire : mais que si tost qu'elle y fut entrée, il feit mettre la voile au vent, et ainsi l'emmena.

XXXII. Un autre historien Menecrates, qui a escrit l'histoire de la ville de Nicée au païs de Bithynie, dit que Theseus ayant avec luy ceste Amazone Antiope, sejourna quelque temps en ces marches là, et qu'en sa compagnie estoient entre autres trois jeunes freres Atheniens, Euneus, Thoas et Soloon. Ce dernier Soloon devint amoureux d'Antiope, et n'en descouvrit rien à ses autres compagnons, si non à un, dont il estoit plus familier, et de qui il se fioit le plus : tellement qu'il en porta la parole à Antiope : laquelle rejeta bien arriere sa requeste, mais au demeurant coula la chose sagement et doucement, sans l'en accuser envers Theseus : mais le jeune homme desesperant

de pouvoir jouir de ses amours, en fut si desplaisant, qu'il se jetta la teste devant en une riviere, où il se noya. De quoy Theseus estant adverty, et aussi de la cause pour laquelle il s'estoit ainsi desesperé, en fut fort dolent et marry : si luy vint en memoire un certain oracle Pythique, par lequel il luy estoit commandé qu'il fondast une ville en païs estranger, à l'endroit où il se trouveroit le plus desplaisant, et d'y laisser pour gouverneurs d'icelle, quelques uns de ceulx qui seroient alors autour de luy. A ceste cause il fonda en ce lieu là une ville, laquelle il nomma *Pythopolis*, pour autant qu'il l'avoit bastie par ordonnance de la religieuse *Pythia* [1] : nomma la riviere où s'estoit noyé le jeune homme, *Soloon*, en memoire de luy : et laissa ses deux freres pour gouverneurs et superintendans de ceste nouvelle ville, avec un autre gentilhomme Athenien nommé Hermus : d'où vient qu'encores aujourd'huy les Pythopolitains appellent un certain lieu de leur ville, la maison de *Hermus :* mais ilz faillent à l'accent, en le mettant sur la derniere syllabe : car en le prononceant ainsi, *Hermu* [2] signifie *Mercure :* et par ce moyen ilz transportent l'honneur deu à la memoire de ce demi-dieu, au dieu Mercure.

XXXIII. Voila donques quelle fut l'occasion de la guerre des Amazones, laquelle ne me semble point avoir esté chose legere, ny entreprise de femmes : car elles n'eussent point planté leur camp

[1] Le grec : *de la Pythie.*

[2] Ἑρμοῦ, Mercure. Ἕρμυ, Hermus.

dedans la propre ville d'Athenes, ny n'eussent point combatu sur la place mesme que lon appelle *Pnyce*, joignant le temple des Muses [1], si premierement elles n'eussent conquis tout le païs d'alentour : ny ne fussent pas tout de primsault venues ainsi hardiment assaillir la ville. Or qu'elles soeint venues par terre de si loingtain païs, et qu'elles ayent passé par dessus le bras de mer qui s'appelle Bosphore Cimmerien estant glacé, comme l'a escrit Hellanicus, il est bien mal aisé à croire : mais qu'elles ayent campé dedans l'enceinte de la ville mesme, les noms des lieux, qui en sont demeurez jusques aujourd'huy, le tesmoignent, et les sepultures aussi de celles qui y moururent.

XXXIV. TANT y a, que les deux armées furent longuement l'une devant l'autre sans combatre : Toutefois à la fin Theseus ayant premier faict un sacrifice à *la Peur*, suivant le mandement d'une prophetie qu'il en avoit euë, leur donna la bataille au mois d'aoust [2], au mesme jour que les Atheniens solennizent encore de present la feste qu'ilz appellent *Boedromia*. Mais l'historien Clidemus voulant escrire par le menu toutes les particularitez de celle rencontre, dit que la pointe gauche de leur bataille s'estendoit jusques au lieu

[1] C'est une faute d'Amyot. Il falloit traduire, *joignant le Musée*. Le Musée étoit dans l'enceinte de la ville d'Athènes, vis-à-vis de la citadelle. Musée, poëte plus ancien qu'Homère, y récitoit ses vers, et y est inhumé. Pausanias, I, 25. C'est ce qui a fait donner à cette colline le nom de Musée.

[2] Dans le grec : *Boedromion*.

que lon appelle *Amazonion:* et que la pointe droite marcha par le costé de Chrysa, jusques sur la place que lon appelle *Pnyce,* contre laquelle les Atheniens venans devers [1] le temple des Muses choquerent les premiers. Et qu'il soit vray, que les sepultures de celles qui moururent en ceste premiere rencontre, se treuvent encores en la grande rue, qui va respondre à la porte Piraïque, près la chapelle du demidieu [1] Chalcodus : et furent, dit il, les Atheniens en cest endroit repoulsez par les Amazones, jusques là où sont les images des Eumenides, c'est à dire, des furies : mais de l'autre costé aussi, les Atheniens venans de devers les quartiers du Palladium, Ardettus et Lycium, rembarrerent leur pointe droitte jusques dedans leur camp, et en tuerent un bon nombre. Puis, au bout de quatre mois, fut faict appointement entre eulx, par le moyen d'une nommée Hippolyte : car cest historien appelle l'Amazone que Theseus espousa, Hippolyte, et non pas Antiope : toutefois aucuns disent qu'elle fut tuée en combatant du costé de Theseus, par une autre nommée Molpadia, d'un coup de javelot : en memoire de quoy la coulonne qui est joignant le temple de la Terre Olympique [2], luy fut dressée. Si ne fault pas s'esmerveiller, si l'histoire de choses tant anciennes se treuve escrite diversement : car

[1] Dans le grec : *devers le Musée.*

Dans le grec : *du heros Chalcodoon.*

[2] Ce temple étoit consacré à la Lune, que l'on appelloit, dans le système de la pluralité des Mondes, la *Terre Olympique.* J'en parlerai plus au long dans le Traité des *Oracles qui ont cessé.*

il y en a mesme qui escrivent, que la royne Antiope envoya secrettement celles qui furent lors blecées, en la ville de Chalcide, là où aucunes d'elles guarirent, et les autres moururent, qui y furent enterrées près du lieu que lon appelle *Amazonion.*

XXXV. Quoy que ce soit, il est bien certain, que ceste guerre se termina par appointement : car un lieu qui est joignant le temple de Theseus, le tesmoigne, en estant appellé *Orcomosium*, pource que la paix y fut jurée : et aussi en faict foy le sacrifice, que lon faict de toute ancienneté aux Amazones devant la feste de Theseus. Ceulx de Megare monstrent semblablement une sepulture d'Amazones en leur ville, qui est ainsi que lon va de la place vers le lieu que lon appelle *Rhus* [1], où lon voit une ancienne tumbe [2] en forme de losange. Lon dit qu'il en mourut aussi d'autres près la ville de Chæronée, lesquelles furent inhumées le long du petit ruisseau qui y passe, lequel s'appelloit anciennement, à mon advis, *Thermodon*, et maintenant s'appelle *Hæmon*, comme nous avons ailleurs escrit en la vie de Demosthenes. Et si semble qu'elles ne passerent pas par la Thessalie sans combatre, pource que lon y monstre encore de leurs sepultures à l'entour de la ville de Scotuse [3],

[1] On l'appelloit *Rhus* ou *Rhous*, c'est-à-dire, le torrent, à cause des eaux qui tomboient de la montagne voisine. Pausanias, I, 41.

[2] Dans le grec : *un édifice en forme de losange.*

[3] Le grec : *et près du rocher que l'on appelle Cynocephales.*

près

près des rochers, qui ont nom les *Testes de chien.*

XXXVI. C'est ce qui me semble digne de memoire, touchant ceste guerre des Amazones : car quant à l'emotion, que descrit le poëte, qui a faict la Theseïde, là où il dit que les Amazones meurent la guerre à Theseus, pour venger le tort qu'il faisoit à leur royne Antiope, en la repudiant pour espouser Phædra : et aussi quant à l'occision qu'il dict que Hercules en feit, cela me semble totalement fiction poëtique. Bien est vray, qu'après la mort d'Antiope, Theseus espousa Phædra, ayant desja eu d'Antiope un filz nommé Hippolytus, ou comme le poëte Pindarus escrit, Demophon. Et pource que les historiens ne contredisent en rien aux poëtes tragiques, en ce qui touche les malheurs qui luy advindrent ès personnes de ceste sienne femme, et de son filz, il fault estimer qu'il soit ainsi comme nous le lisons escrit ès tragedies : toutefois on treuve plusieurs autres comptes touchant les mariages de Theseus, dont les commencemens n'ont point esté honnestes, ny les issues bien fortunées : et neantmoins on n'en a point faict des tragedies, ny n'ont point esté jouez par les theatres.

XXXVII. Car on lit qu'il ravit Anaxo Trœzenienne, et qu'après avoir tué Sinnis et Cercyon, il prit à force leurs filles : qu'il espousa aussi Peribœa la mere d'Ajax, et puis Pherebœa, et Ioppe fille de Iphicles : et si le blasme lon d'avoir laschement abandonné sa femme Ariadne pour l'amour

d'AEgle fille de Panopeus, comme nous avons ja dit paravant. Et finablement il ravit Helene, lequel ravissement emplit de guerre toute la province d'Attique, et fut à la fin cause qui luy convint abandonner son païs : et après tout, le feit mourir, comme nous dirons cy après. Et combien que de son temps les autres princes de la Grece ayent faict plusieurs beaux et grands exploitz d'armes, Herodorus estime que Theseus ne se trouva pas en un, sinon qu'en la bataille des Lapithes contre les Centaures : et au contraire, les autres disent qu'il fut au voyage de la Colchide avec Jason, et qu'il aida à Meleager à desfaire le sanglier de Calydoine, dont est venu, se disent ilz, le proverbe, *Non sans Theseus :* quand on veult entendre que la chose n'a pas esté faicte sans grand secours d'autruy : mais que luy mesme executa plusieurs haultz faictz de prouesse, sans requerir aide de personne, et que pour sa vaillance vint en usage le proverbe que lon dit, *Cestuy cy est un autre Hercules.* Bien est il certain, qu'il aida au roy Adrastus à recouvrer les corps de ceulx qui estoient morts en la bataille devant la ville de Thebes : mais ce ne fut pas, comme dit le poëte Euripides, par force d'armes, après avoir vaincu les Thebains en bataille, ains fut par composition : car le plus grand nombre des anciens autheurs le met ainsi. Et d'avantage Philochorus escrit, que ce fut le premier traitté qui fut onques faict pour recouvrer les corps des morts en bataille : toutesfois si lit on ès histoires des gestes de Hercules, que ce fut luy le pre-

mier, qui permeit à ses ennemis d'enlever leurs morts, après les avoir passez au fil de l'espée. Mais comment qu'il en soit, on monstre encores aujourd'huy au bourg d'Eleutheres, le lieu auquel fut le peuple enterré, et les sepultures des princes se voyent à l'entour de la ville d'Eleusine : ce qu'il feit à la requeste d'Adrastus. Et qu'ainsi soit, la tragedie des Eleusiniens de AEschylus, là où il le fait dire ainsi à Theseus mesme, dement celle des Suppliantes de Euripides.

XXXVIII. Au demeurant, quant à l'amitié de Pirithous et de luy, on dit qu'elle commencea en ceste sorte : La renommée de sa vaillance estoit fort espandue par toute la Grece, et Pirithous la voulant cognoistre par experience, alla exprès courir ses terres, et en emmena quelques beufs, qui estoient à luy, au territoire de Marathon : de quoy Theseus estant adverty alla incontinent en armes à la rescousse. Pirithous en ayant la nouvelle ne s'en fouit point, ains retourna tout court au devant de luy : et incontinent qu'ilz s'entrevirent, ilz furent tous deux esbahiz de la beaulté et hardiesse l'un de l'autre, tellement qu'ilz n'eurent point envie de combatre : ains Pirithous tendant le premier la main à Theseus, luy dit, qu'il le faisoit luy mesme juge du dommage qu'il pouvoit avoir receu de ceste sienne course : et que voluntiers il en payeroit l'amende, telle qu'il la luy plairoit taxer. Theseus adonc luy quitta non seulement tout ce desdommagement, mais d'avantage le convia à

vouloir estre son amy et son frere d'armes. Ainsi jurerent ilz sur le champ amitié fraternelle : depuis laquelle jurée entre eulx, Pirithous espousa Deidamia, et envoya prier Theseus de venir à ses nopces, visiter son païs, et faire bonne chere avec les Lapithes. Or avoit il aussi faict convier à la feste, les Centaures : lesquelz s'y estant enyvrez commeirent plusieurs insolences, jusques à vouloir prendre les femmes à force : mais les Lapithes les en chastierent si bien, qu'ilz en tuerent aucuns sur l'heure en la place, et depuis chasserent les autres de tout le païs, moyennant l'aide de Theseus qui print les armes, et combatit pour eulx.

Toutefois Herodorus escrit la chose un peu diversement, disant que Theseus n'y alla point, que la guerre ne fust ja bien commencée : et que ce fut la premiere fois qu'il veit Hercules, et parla à luy près la ville de Trachine, lors qu'il estoit ja de repos, ayant mis fin à ses loingtains voyages, et à ses plus grands travaulx. Si dit lon que ceste entrevuë fut pleine de bonne chere, de caresses et d'honneurs qu'ilz s'entrefeirent, et de louanges qu'ilz s'entredonnerent l'un à l'autre : toutefois il me semble que lon doit adjouxter plus de foy à ceulx qui escrivent, qu'ilz se sont entreveuz par plusieurs fois, et que la reception de Hercules en la religion et confrairie des mysteres d'Eleusine, luy fut ottroyée moyennant le port et la faveur que luy feit Theseus : et semblablement aussi sa purification, pource qu'il falloit necessairement qu'il fust purifié, avant que de pouvoir entrer en la confrairie des sainctz mysteres, à

cause de quelque malheureux cas que par meschef il luy estoit advenu de faire.

XXXIX. Au reste Theseus avoit ja cinquante ans quand il ravit Helene, laquelle estoit encore fort jeunette, et non en aage d'estre mariée, comme dit Hellanicus : au moyen de quoy quelques uns voulant couvrir ce ravissement, comme un tres-grand crime, vont disant que ce ne fut pas luy qui la ravit, ains furent un Idas et un Lynceus, qui l'ayans la meirent en depost entre ses mains, et que Theseus la leur voulut garder sans la rendre à Castor et à Pollux ses freres, qui depuis la luy redemanderent : ou bien disent, que ce fut le pere mesme Tyndarus qui la luy bailla en garde, pour crainte qu'il avoit de Enarsphorus filz de Hippocoon, lequel à toute force la vouloit avoir [1]. Mais ce qui est plus vraysemblable en ce cas, et qui est tesmoigné par plus d'autheurs, se feit en ceste sorte : Theseus et Pirithous s'en allerent ensemble en la ville de Lacedæmone, là où ilz ravirent Helene estant encore fort jeune, ainsi comme elle dansoit au temple de Diane surnommée *Orthia* : et s'en fouirent à tout. Lon envoya après, mais ceulx qui y furent envoyez ne passerent point la ville de Tegée. Par quoy eschappez hors du païs de Peloponese, ilz accorderent entre eux de tirer au sort, à qui des deux elle demeureroit, à la charge, que celuy auquel elle escherroit, l'auroit pour sa femme, mais qu'il seroit aussi tenu d'aider à son compagnon à en recouvrer une autre. Le sort la donna à

[1] Le grec ajoute : *quoiqu'elle fut encore enfant.* C.

Theseus, qui l'emporta en la ville de Aphidnes, pource qu'elle n'estoit pas encores en aage de marier : et y ayant faict venir sa mere pour la gouverner, les bailla en garde à un sien amy nommé Aphidnus, luy recommandant de la garder si soigneusement, et si secrettement que personne n'en sceust rien : et à fin de rendre la pareille à Pirithous, selon qu'il avoit esté accordé entre eulx, il s'en alla quand et luy pour ravir la fille de AEdoneus roy des Molossiens, lequel avoit surnommé sa femme *Proserpine*, sa fille [1] Proserpine, et son chien *Cerberus*, contre lequel il faisoit combatre ceulx qui venoient demander sa fille en mariage, promettant de la donner à celuy qui demeureroit vainqueur : mais estant lors adverty que Pirithous estoit venu non pour requerir sa fille en mariage, ains pour la luy ravir, il le feit arrester prisonnier avec Theseus : et quant à Pirithous, il le feit incontinent desfaire par son chien, et feit serrer Theseus en estroite prison.

XL. Or ce pendant y avoit à Athenes un nommé Menestheus filz de Peteus, lequel Peteus fut fils d'Orneus, et Orneus filz d'Erechtheus. Cestuy Menestheus fut le premier qui commencea à flatter le peuple, et à tascher de gaigner la bonne grace de la commune par belles et attrayantes paroles, moyennant lequel artifice, il irrita à l'encontre de Theseus les principaux de la ville, qui ja de long temps commenceoient à se fascher de luy, luy mettant en avant qu'il avoit osté à chascun

[1] Dans le grec : *sa fille Coré.*

leurs royaultez et seigneuries, et les avoit ainsi renfermez dedans la closture d'une ville, à fin de les pouvoir mieux asservir et assubjettir de tout poinct à sa vouluntez. Quant au menu populaire, il le mutinoit aussi, en luy donnant à entendre, que ce n'estoit qu'un songe que la liberté qu'on leur avoit promise : mais au contraire, qu'ilz avoient realement et de faict esté privez de leurs propres maisons, de leurs temples, et des lieux de leurs naissance, à fin qu'au lieu de plusieurs bons et naturelz seigneurs, qu'ilz souloient avoir auparavant, ilz fussent contrains de servir à un seul maistre et seigneur estranger.

XCI. Ainsi comme Menestheus brassoit ceste menée, la guerre des Tyndarides survint là dessus, qui servit beaucoup à sa pratique : car ces Tyndarides, c'est à dire, enfans de Tyndarus, Castor et Pollux, vindrent à main armée contre la ville d'Athenes : et y en a qui tiennent que Menestheus mesme fut cause de les y faire venir : toutefois à leur premiere arrivée ilz ne feirent dommage quelconque au païs, ains demanderent seulement que lon leur rendist leur sœur. A quoy ceulx de la ville feirent response, qu'ilz ne sçavoient où elle avoit esté laissée : et adonque se meirent les freres à faire la guerre à bon esciant : toutefois il y eut un nommé Academus, lequel ayant entendu, ne sçay par quel moyen, qu'elle estoit recelée en la ville d'Aphidnes, le leur declara. A raison de quoy les Tyndarides luy porterent tousjours grand honneur, tant comme il vescut : et

depuis les Lacædémoniens, ayans par tant de fois bruslé et gasté entierement tout le reste du païs d'Attique, ne toucherent jamais à l'Academie, en l'honneur de cestuy Academus. Toutefois Dicæarchus dit qu'en l'armée des Tyndarides y avoit deux Arcadiens, Echedemus et Marathus, et que du nom de l'un fut alors appellé le lieu *Echedemie*, qui depuis a esté nommé *Academie*: et du nom de l'autre a esté aussi nommé le bourg de Marathon, à cause qu'il s'offrit vouluntairement à estre sacrifié devant la bataille, suivant ce qui leur avoit esté enjoint et ordonné par une prophetie. Si s'en allerent planter leur camp devant la ville d'Aphidnes, et y ayans gaigné la bataille et prins la ville d'assault, raserent la place. L'on dit qu'en ceste bataille mourut Alycus le fils de Scirron, qui estoit en l'ost des Tyndarides, et que de luy a esté appellé *Alycus* un certain quartier du territoire de Megare, auquel son corps fut enterré. Qui plus est, Hereas escrit que Theseus le tua luy mesme devant Aphidnes, en tesmoignage de quoy il allegue en ces vers qui parlent d'Alycus.

Es champs ouverts d'Aphines en la plaine,
En combattant pour la tresbelle Helene,
Par Theseus à mort dure il fut mis.

XLII. Toutefois il n'est pas vraysemblable que y estant Theseus, la ville d'Aphidnes, et sa mere mesme, ayent esté prises: mais quand elle fut prise, ceulx d'Athenes commencerent à avoir peur, et Menestheus leur conseilla de recevoir les

Tyndarides en la ville, et leur faire bonne chere, attendu qu'ilz ne faisoient la guerre qu'à Theseus, qui les avoit le premier oultragez, et qu'ilz faisoient au demourant plaisir et bien à tout le monde: comme il estoit vray. Car quand ilz eurent tout en leur puissance, ilz ne demanderent autre chose, sinon qu'on les receust en la confrairie des mysteres, attendu qu'ilz n'estoient point plus estrangers que Hercules: ce qui leur fut ottroyé, moyennant qu'Aphidnus les adopta pour ses enfans, comme Pylius avoit adopté Hercules: et d'avantage leur feit on honneur, ne plus ne moins que s'ilz eussent esté dieux, en les appellant *Anaces:* soit ou pource qu'ilz feirent cesser la guerre, ou pource qu'ilz donnerent si bon ordre à tout, qu'estant leur armée logée dedans la ville, il ny fut neantmoins fait tort ne desplaisir à personne, ainsi comme il appartient, que ceulx qui ont la charge d'aucune chose, veillent diligemment pour la conservation d'icelle: ce que signifie ceste parole grecque *Anacos*, dont vient à l'adventure que lon appelle les roys *Anactes*. Encores en y a il d'autres qui tiennent qu'ilz furent appellez *Anaces*, à cause de leurs estoilles qui apparoissent en l'air: pource que la langue Attique dit *Anecas* et *Anecathen*, là où la commune dit *Ano* et *Anothen*, c'est à dire, en hault. Ce neantmoins AEthra la mere de Theseus fut emmenée prisonniere à Lacedæmone, et de là à Troye aveques Helene, comme aucuns disent, et comme Homere mesme le tesmoigne en ces vers, où il parle des femmes qui suivirent Helene:

AEthra la fille à Pitheus le vieux,
Et Clymené avec elle aux beaux yeux.

Toutefois les autres rejettent ces deux vers, et maintiennent qu'ilz ne sont point d'Homere, comme aussi ilz reprouvent tout ce que lon compte de Munychus [1], sçavoir est, que Laodice l'ayant secrettement conceu de Demophon, il fut nourry à cachettes par AEthra dedans Troye : mais l'historien Hister en son treiziesme des histoires d'Attique en faict un recit tout different des autres, disant que quelques uns tiennent, que Paris Alexandre fut desfaict en bataille par Achilles et Patroclus, au pays de Thessalie, près la riviere de Sperchius, et que son frere Hector print la ville de Trœzene, dont il emmena AEthra : en quoy n'y a nulle apparence. Mais AEdoneus roy des Molossiens festoyant Hercules un jour qu'il passa par son royaume, tumba d'adventure en propos de Theseus et de Pirithous, comment ilz estoient venus pour luy ravir d'emblée sa fille : et comme ayans esté decouverts, ilz en avoient esté punis. Hercules fut bien desplaisant d'entendre que l'un estoit desja mort, et l'autre en danger de mourir, et pensa bien [2] que s'en plaindre à AEdoneus ne serviroit de rien : si le pria seulement de vouloir delivrer Theseus pour l'amour de luy : ce qu'il luy ottroya.

XLIII. Ainsi Theseus estant delivré de ceste captivité, s'en retourna à Athenes, là où ses amis

[1] Lycophron et Tzetzès l'appellent Munitus. Voyez Meziriac, *Commentaires sur les Epîtres d'Ovide*, tome I, page 127.

[2] Dans le grec : *qu'à l'égard de Pirithous, s'en plaindre.*

n'estoient point encore totalement opprimez par ses ennemis, et à son retour il dedia à Hercules tous les temples que la ville auparavant avoit faict bastir en son honneur et au lieu que premierement, ilz s'appelloient *Thesea*, il les surnomma tous *Herculea*, exceptez quatre, ainsi que l'escrit Philochorus. Or, incontinent qu'il fut arrivé à Athenes, il voulut commander et ordonner, comme il avoit accoustumé : mais il se trouva embrouillé de seditions civiles, à cause que ceulx qui le haissoient de longue main, avoient adjousté à leur haine ancienne le mespris de ne le craindre plus : et le commun populaire estoit devenu si corrompu, que là où il souloit auparavant faire, sans mot dire ny repliquer au contraire, tout ce qui luy estoit commandé, alors il vouloit estre obey et flaté. Si cuida Theseus au commencement user de force, mais il fut contraint par les brigues et menées de ses adversaires de s'en deporter : et à la fin n'esperant plus que ses affaires se portassent jamais comme il desiroit, il envoya secrettement ses enfans en l'isle de Eubœe à Elephenor filz de Chalcodus : et luy, après avoir faict plusieurs imprecations et maledictions contre les Atheniens dedans le bourg de Gargettus, en un lieu qui pour cela s'appelle encores aujourd'huy *Araterion*, c'est à dire, lieu des maledictions, il monta sur mer, et s'en alla en l'isle de Scyros, là où il avoit des biens, et y pensoit avoir aussi des amis.

XLIV. Lycomedes estoit pour lors roy de

l'isle, auquel Theseus demanda ses terres, comme ayant intention de s'y habituer : combien que les autres disent qu'il le requit de luy donner aide contre les Atheniens. Lycomedes, fust ou pource qu'il redoubtast la renommée d'un si grand personnage, ou pource qu'il voulust gratifier à Menestheus, le mena sur de haults rochers, feignant que c'estoit pour luy montrer de là ses terres : mais quand il y fut, il le precipita du hault en bas, et le feit ainsi malheureusement mourir. Toutefois les autres disent qu'il tumba de luy mesme par cas de meschef, en se proumenant un jour après souper, ainsi qu'il avoit accoustumé. Il n'y eut personne qui feist sur l'heure poursuite de ceste mort, ains demoura Menestheus paisible roy d'Athènes : et les enfans de Theseus, comme personnes privées, suivirent Elephenor en la guerre de Troye : mais après la mort de Menestheus, qui mourut en ce voyage, les enfans de Theseus retournerent à Athenes, où ilz recouvrerent le royaume. Et depuis y a eu beaucoup d'occasions qui ont emeu les Athéniens à le reverer et honorer comme demidieu : car en la bataille de Marathon [1] plusieurs penserent veoir son image en armes, combatant contre les Barbares : et depuis les guerres Medoises, l'année que Phædon [2] fut prevost à Athenes, la religieuse Pythia respondit aux Athe-

[1] L'an 490 avant Jesus-Christ.

[2] C'étoit Aphesion, qui étoit archonte d'Athènes, la quatrième année de la 74me. olympiade, lorsque Cimon rapporta de l'île de Scyros les ossemens de Thésée.

niens, qui avoient envoyé à l'oracle d'Apollo, qu'ilz retirassent les os de Theseus, et que les mettans en lieu honorable ilz les gardassent religieusement : Mais il estoit bien mal aisé de trouver sa sepulture : et quand bien on l'eust trouvée, encores estoit il plus difficile d'en emporter les os, pour la malice des Barbares habitans en l'isle, qui estoient si farouches, que l'on ne pouvoit frequenter avec eulx.

XLV. Toutefois. Cimon l'ayant prise, comme nous avons escrit en sa vie, et cherchant celle sepulture, apperçeut de bonne fortune une aigle qui frappoit du bec et grattoit des griphes en un endroit qui estoit un peu relevé : si lui vint incontinent en pensées, comme par inspiration divine, de faire fouiller en ce lieu, là où lon trouva la sepulture d'un grand corps, avec la pointe d'une lance, qui estoit d'airain, et une espée. Lesquelles choses furent toutes portées à Athenes par Cimon sur sa galere capitainesse, que les Atheniens receurent à grande joye, avec processions et sacrifices magnifiques, ny plus ny moins que si c'eut esté Theseus luy mesme vivant, qui fust retourné en la ville : et gisent encores aujourd'huy ces reliques tout au milieu de la ville, près du parc [1] où les jeunes hommes se dressent aux exercices de la personnes : et y a franchise pour les esclaves, et pour tous pauvres affligez qui sont poursuivis par plus puissans qu'eulx : en memoire de ce que Theseus en son vivant fut

[1] Dans le grec : *du Gymnase.* C.

protecteur des oppressez, et qu'il receut humainement les prieres de ceulx qui luy requirent aide.

XLVI. Le plus grand et le plus solennel sacrifice qu'on luy face, est le huictieme jour [1] d'octobre, auquel il retourna de Candie [2] avec les autres jeunes enfans d'Athenes : mais on ne laisse pas encore de l'honorer tous les huictiemes jours des autres mois, soit ou pource qu'il arriva de Trœzene à Athenes le huictieme jour de juin [3], ainsi que l'escrit Diodorus le geographe, ou pource qu'ilz estimoient ce nombre là luy estre plus convenable, attendu qu'il avoit le bruit d'avoir esté engendré par Neptune. Et lon sacrifie aussi à Neptune tous les huictiemes jours de chasque mois, à cause que le nombre de huict [4] est le premier cubique, procedant de nombre pair, et le double du nombre quarré, qui represente une fermeté immobile, proprement attribuée à la puissance de Neptune, lequel pour ceste raison nous surnommons *Asphalius* et *Gæiochus*, qui valent autant à dire comme, *asseurant et affermissant la terre:*

[1] Dans le grec : *du mois Pyaneprion.* C.

[2] Voyez les observations, chap. XLVI.

[3] Du mois Hecatombæon.

[4] A cause de la solidité du cube, le nombre *huit*, premier nombre cubique, étoit l'emblême de la fermeté immobile de Neptune, qui asure et affermit la terre. La doctrine de Pytagore étoit pleine de ces images. Il avoit pris ce goût en Egypte. C'est ce qu'on doit se rappeller souvent lorsqu'il s'agit de sa doctrine et de l'usage qu'il fait des nombres.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE ROMULUS.

Diversité des opinions sur l'origine de Rome. III. *Naissance de Romulus et de Remus son frère.* VI. *Ils sont allaités par une louve.* VII. *Leurs premieres inclinations.* XII. *Fondation de Rome.* XV. *Remus est tué par Romulus. Cérémonies observées pour tracer l'enceinte de Rome.* XIX. *Ordonnances militaires de Romulus. Formation de la Légion. Création du Sénat.* XX. *Enlevement de Sabines.* XXIV. *Victoire remportée sur Acron, roi des Céniniens.* XXV. *Origine du triomphe.* XXVI. *Premieres conquêtes des Romains. Le Capitole pris par les Sabins.* XXVIII. *Romulus invoque Jupiter Stator.* XXIX. *Les Sabines soutiennent le parti des Romains.* XXX. *Association des Romains et des Sabins. Commencement et nombre des Tribus.* XXXIII. *Fêtes.* XXXIV. *Institution des Vestales et du feu sacré.* XXXV. *Loix. Le parricide inconnu à Rome pendant six cents ans.* XXXVI. *Querelle de Tatius, roi des Sabins. Sa mort.* XXXVII. *Romulus s'empare de la ville de Fidenes, et en fait une Colonie. Peste violente dans Rome.* XXXVIII. *Défaite des Camerins.* XXXIX. *Guerres des Veïens.* XLI. *Ro-*

mulus victorieux commence à exercer un empire dur. XLIII. *Il disparoît.* XLV. *Honneurs divins qui lui sont rendus sous le nom de Quirinus.*

Depuis l'an 769 jusqu'à l'an 715 avant Jesus-Christ, 39eme. année depuis la fondation de Rome.

Comparaison de Thésée et de Romulus.

ROMULUS.

Les historiens ne s'accordent pas à escrire, par qui ne pour quelle cause le grand nom de la ville de Rome, la gloire duquel s'est estendue par tout le monde, luy ait esté premierement imposé : pource que les uns tiennent que les Pelasgiens, après avoir couru la plus grande partie de la terre habitable, et avoir dompté plusieurs nations, finablement s'arresterent au lieu où elle est à présent fondéé : et que pour leur grande puissance en armes, ilz imposerent le nom de Rome à la ville qu'ilz bastirent, qui signifie en langage grec *puissance*. Les autres disent que après la prise et destruction de Troye, il y eut quelques Troyens qui s'estant sauvez de l'espée, s'embarquerent sur des vaisseaux qu'ilz trouverent d'adventure au port, et furent jettez par les vens en la coste de Thoscane, où ils poserent les ancres près la riviere du Tybre : et là leurs femmes se trouvans desja si mal, qu'elles ne pouvoient plus nullement endurer le

travail de la mer, il y en eut une, la plus noble et la plus sage de toutes, nommée *Rome*, qui conseilla à ses compagnes de mettre le feu en leurs vaisseaux, ce qu'elles feirent : dont leurs maris du commencement furent bien mal contens : mais depuis estans contrains par la necessité de s'arrester auprès de la ville de Pallantium, quand ilz veirent que leurs affaires y prosperoient mieux qu'ilz n'eussent osé esperer, y trouvans la terre fertile, et les peuples voisins doulx et gracieux qui les receurent amiablement, entre autres honneurs qu'ilz feirent en recompense à ceste dame Rome, ilz appellerent leur ville de son nom, comme de celle qui avoit esté cause de la bastir. Et dit on que là commencea la coustume qui dure encores aujourd'huy à Rome, que les femmes saluent leurs parens et leurs maris en les baisant en la bouche, pource que lors ces dames Troyennes saluerent et caresserent ainsi leurs maris, après leur avoir bruslé leurs navires, en les priant de vouloir appaiser leur courroux et maltalent contre elles.

II. Les autres disent que Rome fut fille d'Italus et de Lucaria, ou bien de Telephus, filz de Hercules, et femme d'AEneas : autres disent, d'Ascanius filz d'AEneas : laquelle donna son nom à la ville. Autres y en a qui tiennent que ce fut Romanus filz d'Ulysses et de Circé, qui fonda Rome : autres veulent dire que ce fut Romus filz d'Emathion, que Diomedes y envoya de Troye. Les autres escrivent que ce fut un Romis tyran des Latins, qui chassa de ce quartier là les Thoscans, lesquelz partans de

la Thessalie estoient premierement passez en la Lydie, et puis de la Lydie en Italie.

III. Qui plus est, ceulx mesmes qui tiennent que Romulus (comme il y a plus d'apparence) fut celuy qui donna le nom à la ville, ne sont pas d'accord touchant ses ancestres, pource que les uns escrivent qu'il fut filz d'AEneas et de Dexithea fille de Phorbas, et qu'il fut apporté petit enfant en Italie avec son frere Remus, mais que lors la riviere du Tybre estant sortie hors de rive, tous les autres bateaux y perirent, exceptée la nacelle où estoient ces deux petits enfans, laquelle de bonne fortune vint à se poser tout doulcement en un endroit de la rive qui estoit uny et plain: et qu'estans par ce moyen les enfans saulvez contre toute esperance, le lieu en fut depuis appellé *Rome*. Les autres disent que Rome fille de celle premiere dame Troyenne, fut mariée avec Latinus, filz de Telemachus, duquel elle eut Romulus. Les autres escrivent que ce fut AEmilia fille d'AEneas et de Lavinia, laquelle fut engrossée par le dieu Mars. Les autres comptent une chose touchant la naissance de Romulus, où il n'y a verisimilitude quelconque: car ilz disent qu'il fut jadis un roy d'Alba nommé Tarchetius, homme fort meschant et cruel, en la maison duquel apparut par permission des dieux une telle vision: C'est qu'il sourdit en son foyer une forme de membre viril, laquelle y demoura par plusieurs jours: et disent qu'en ce temps là, y avoit en la Thoscane un oracle de Tethys, duquel on apporta à ce mauvais roy Tarchetius une telle response, qu'il feit que

sa fille [1] qui estoit encores à marier, eut la compagnie dudit monstre, pource qu'il en naistroit un filz lequel seroit très renommé pour sa vaillance, et qui en force de corps et prosperité de fortune surpasseroit tous ceulx de son temps. Tarchetius communiqua cest oracle à l'une de ses filles, et luy commanda qu'elle s'approchast du monstre : ce qu'elle desdaigna de faire, et y envoya l'une de ses servantes. Dont Tarchetius fut si aigrement courroucé, qu'il les feit toutes deux prendre pour les faire mourir : mais la nuict en dormant la deesse Vesta s'apparust, à luy, qui luy defendit de le faire : à l'occasion de quoy, il leur commanda de luy ordir une piece de toile en la prison, à la charge quelles seroient mariées quand elles l'auroient achevée. Ces filles estoient tout le long du jour après, mais la nuict il en venoit d'autres, par le commandement de Tarchetius, qui desfaisoient tout ce qu'elles avoient faict et tissu le jour. Cependant la servante, qui avoit esté engrossée du monstre, se delivra de deux beaulx filz jumeaux : lesquelz Tarchetius bailla à un nommé Teratius, luy enjoignant de les faire mourir. Ce Teratius les porta sur le bord de la riviere, là où il vint une louve qui leur donna la mammelle, et des oyseaux de toutes sortes qui leur apporterent de petites miettes, et les leur meirent dedans la bouche, jusques à ce qu'un bouvier les apperceut, qui s'en esmerveilla fort, et prit la hardiesse de s'en approcher, et enlever les enfans : lesquelz ayant ainsi

[1] Dans le grec : *qu'une fille*. C.

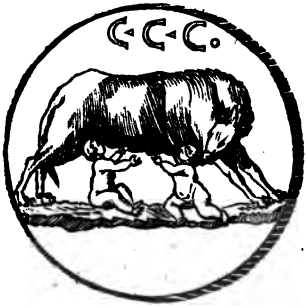
esté preservez, quand ilz furent depuis parvenus en aage d'hommes, coururent sus à Tarchetius, et le desfeirent. C'est un nommé Promathion lequel a escrit une histoire Italique, qui faict ce compte: mais quant au propos qui a plus d'apparence de verité, et qui est aussi confirmé par plus de tesmoings, ce a esté Diocles Peparethien, que Fabius Pictor suit en plusieurs choses, qui l'a le premier mis en avant entre les Grecs, au moins quant aux principaux points.

IV. Et combien qu'en ce propos mesme il y ait encore quelques varietez, toutefois en somme le discours en est tel: La lignée des roys d'Alba descendus d'AEneas, par succession de pere en filz, vint à tumber en deux freres, Numitor et Amulius, desquelz Amulius quand se vint à faire leurs partages, feit deux lots de tous leurs biens, mettant pour l'un le royaume, et pour l'autre tout l'or et l'argent comptant, et tout le tresor qui avoit esté apporté de Troye. Numitor choisit le royaume pour sa part, mais Amulius se trouvant l'or et l'argent entre mains, et à cause d'iceluy se sentant le plus fort, luy osta facilement le royaume: et craignant que sa fille n'eust des enfans qui l'en peussent un jour debouter, il la rendit religieuse à la deesse Vesta, pour user ses jours en virginité, et n'estre jamais mariée: (Aucuns la nomment *Rhea*, autres *Sylvia*, et autres *Ilia*). Mais toutefois peu de temps après, elle fut trouvée enceinte, contre la reglè et la profession des religieuses Vestales. Si n'y eut rien qui la sauvast qu'elle ne fut promptement mise à mort, que

les prieres de la fille du roy Amulius nommée Antho, laquelle interceda pour elle envers son pere : ce neantmoins elle fut estroittement resserrée, sans que personne hantast ny parlast avec elle, de peur qu'elle n'accouchast sans le sceu d'Amulius. A la fin elle se delivra de deux enfans jumeaux, beaulx et grands à merveilles : ce qui feit encore plus grande peur que devant à Amulius. Si commanda à l'un de ses serviteurs, qu'il prinst les deux enfans, et les allast jetter. Aucuns disent que ce serviteur avoit nom Faustulus : les autres tiennent, que c'estoit celuy qui les enleva : comment que ce soit, celuy qui eut charge de les jetter, les meit dedans une auge, et s'en alla vers la riviere en intention de les jetter dedans : mais il la trouva si enflée et courant si roide, qu'il ne s'oza approcher du fil de l'eau, et les posa sur le bord. Cependant la riviere croissant toujours vint à la fin à sortir de rive, tellement que l'eau alla jusques dessoubs l'auge, qui la soubleva tout doulcement, et la porta en un endroict uny et plain, que l'on appelle maintenant *Cermanum*, et anciennement *Germanum*, comme je croy, pource que les Romains appellent les freres de pere et de mere, *germani*.

V. Or y avoit il auprès de ce lieu là un figuier sauvage, que lon nommoit *Ruminalis* du nom de Romulus, comme la plus part estiment : ou à cause que les bestes puissantes se souloient retirer dessoubs, à la grande chaleur du jour, pour y ruminer à l'umbre : ou bien à cause que les deux enfans y furent allaictez par la louve, pource que les

anciens Latins appelloient la mammelle *Ruma*, et appellent encores aujourd'huy la deesse que lon reclame pour eslever les enfans de mammelle, *Rumilia* [1]: aux sacrifices de laquelle on n'use point de vins, ains y offre lon du laict, et [2] de l'eau meslée avec du miel.



VI. Ces deux enfans donques estans là ainsi gisans, on escrit, qu'il y survint une louve, laquelle leur donna à tetter, et un pivert qui aida aussi à les nourrir et garder. Ces deux bestes sont estimées estre sacrées au dieu Mars, et les Latins honorent et reverent sigulierement le pivert. Ce qui aida grandement à faire croire le dire de la mere, laquelle afferma qu'elle avoit conceu les deux enfans, du dieu Mars : toutefois aucuns disent qu'elle print ceste opinion par erreur, pource qu'Amulius qui la despucella, l'alla trouver tout armé, et la forcea. Les autres tiennent que le nom

[1] Dans les *Demandes Romaines*. Dem. LVII, Plutarque l'appelle la déesse *Rumina*.

[2] *Et de l'eau meslée avec du miel* n'est pas dans le grec. C,

de la nourrice, qui nourrit de mammelle les deux enfans, donna occasion au bruit commun de forvoyer en ceste fable, à cause de l'ambiguité de sa signification, pource que les Latins appellent d'un mesme nom *Lupas*, c'est à dire *louves*, les femelles des loups, et les femmes qui abandonnent leur corps à tous venans, comme faisoit celle nourrice, femme de Faustulus, qui emporta les enfans en sa maison. Elle s'appelloit en droit nom *Acca Larentia*, à qui les Romains sacrifient encores aujourd'huy : et luy offre le prebstre de Mars, au mois d'avril, les effusions de vin et de laict accoutumées ès funerailles : et la feste mesme s'appelle *Larentia*. Il est bien vray qu'ilz honorent encores une autre Larentia, pour telle occasion : Le sacristain du temple de Hercules ne sachant un jour à quoy passer son temps, comme il est vraysemblable, convia de gayeté de cueur le dieu à jouer aux dez avec luy, soubs condition, que s'il gaignoit, Hercules seroit tenu de luy envoyer quelque bon heur : et s'il perdoit aussi, qu'il appresteroit très bien à soupper à Hercules, et luy ameneroit une belle femme pour coucher avec luy. Les conditions du jeu ainsi articulées, le sacristain jetta les dez pour Hercules premierement, et puis après pour soy mesme. Il advint que Hercules gaigna, et le sacristain recognoissant bonne foy, et estimant estre raisonnable qu'il accomplist la paction que luy mesme avoit faicte, appresta un beau soupper, et loua ceste Larentia courtisane, laquelle estoit bien belle mais non encore guieres renommée : et l'ayant

festoyée dedans le temple mesme, y feit dresser un lict, et après le soupper l'enferma dedans, comme si Hercules eust deu venir coucher avec elle : et dit on que veritablement il y vint, et qu'il luy commanda, qu'elle s'en allast le matin sur la place, et y saluast le premier homme qu'elle y rencontreroit, en le retenant pour son amy. Ce qu'elle feit, et trouva le premier un nommé Tarrutius, homme ja fort aagé, lequel avoit amassé beaucoup de biens, et si n'avoit point d'enfans : aussi n'avoit il jamais esté marié. Il s'accointa de ceste Larentia, et l'aima tellement, que depuis venant à mourir, il la laissa son heritiere de plusienrs grands biens, dont elle mesme laissa depuis la plus grande partie au peuple Romain par son testament : et dit on qu'estant ja fort renommée et honorée, comme celle que lon estimoit estre l'amie d'un dieu, elle disparut au mesme lieu où estoit enterrée la premiere Larentia. Le lieu s'appelle aujourd'huy *Velabrum*, pour autant que la riviere venant à desborder, on estoit souvent contraint de passer en bateau pour aller par cest endroit là sur la place, et appelloit on ceste maniere de passer en bateau, *Velatura*. Les autres disent que ceulx qui faisoient des jeux et passetemps publiques, pour gaigner la faveur du peuple, avoient accoustumé de couvrir de voiles et de toiles ce passage là, par où lon va de la place aux lices [1] où se font les courses des chevaulx, en commenceant à cest endroit là : et les Romains appellent en leur langue une voile, *velum*. C'est la

[1] Le grand Cirque

cause pour laquelle ceste seconde Larentia est honorée à Rome.

VII. Faustulus donques, le maistre porchier d'Amulius, enleva les deux petits enfans, sans que personne en sceust rien, comme les uns disent, ou, comme les autres le comptent, avec plus de semblance de vérité, du sceu et avec intelligence de Numitor, lequel secrettement fournit argent à ceulx qui les nourrirent. Car on dit mesme qu'ilz furent portez en la ville des Gabiens, là où ilz apprirent les lettres, et toutes autres choses honnestes, que lon a accoustumé de faire apprendre aux enfans de bonne et noble maison : et dit on qu'ilz furent nommez Remus et Romulus, à cause que lon les trouva tettans le pis d'une louve. Si monstra bien incontinent la beaulté de leurs corps, seulement à veoir leur taille, et les traicts de leurs visages, de quelle nature ilz seroient : mais à mesure qu'ilz allerent croissans, le courage leur creut aussi, et devinrent hommes assurez et hardis, de sorte qu'ilz ne se troubloient, ny ne s'estonnoient aucunement pour quelque danger qui se presentast devant leurs yeulx. Toutefois il sembloit bien, que Romulus avoit plus de sens et d'entendement que son frere : car en toutes choses qu'ilz avoient à desmeler avec leurs voisins, touchant la chasse, ou les bornes de leurs pasturages, il donnoit evidemment à cognoistre qu'il estoit né pour commander, et non pas pour obeir. A ceste cause estoient ilz tous deux bien voulus de leurs semblables, et de ceulx qui estoient de plus basse

condition qu'eulx : mais au reste, quant à ceulx qui avoient la superintendance sur les trouppeaux du roy, ilz n'en faisoient compte, disant qu'ilz n'avoient rien de meilleur qu'eulx, et ne se soucioient point de leurs courroux ny de leurs menaces : ains s'addonnoient à tous exercices et toutes occupations honnestes, n'estimans point, que vivre en oysiveté, sans travailler, fust chose belle ny bonne : ains plustost exerciter et endurcir son corps à chasser, courir, combatre les brigandz, poursuivre les larrons, et à secourir ceulx ausquelz lon faisoit tort. Pour lesquelles raisons ilz furent en peu de temps fort renommez : et s'estant émeu d'adventure quelque debat et different entre les pasteurs d'Amulius et ceulx de Numitor, de maniere que ceulx de Numitor emmenoient par force partie du bestial des autres, ilz ne le peurent endurer, ains allerent après, et les batirent très bien : et leur ayant faict prendre la fuite, ramenerent la plus grande partie des bestes qu'ilz emmenoient : de quoy Numitor fut fort courroucé, mais eulx ne s'en soucierent guieres, ains amasserent à l'entour d'eulx bonne trouppe d'hommes vagabonds, qui n'avoient ne feu ne lieu, et de serfz fugitifs qu'ilz desbauchoient eulx mesmes, en leur donnant hardiesse et courage de se desrober de leurs maistres.

VIII. Mais un jour, pendant que Romulus estoit empesché à quelque sacrifice, pource qu'il estoit homme devot, aimant à sacrifier aux dieux, et qu'il s'entendoit en l'art de deviner et predire les choses à advenir, les bergers de Numitor rencontrerent

d'adventure Remus mal accompagné, et se ruerent soudainement sur luy, et y eut des coups donnez, et des gens blecez d'une part et d'autre : toutefois ceulx de Numitor à la fin furent les plus forts, et prirent au corps Remus, lequel ilz menerent aussi tost devant Numitor, et alleguerent plusieurs plaintes et charges à l'encontre de luy. Numitor ne l'osa faire punir de son auctorité privée, pource qu'il redoubtoit son frere qui estoit homme terrible : mais il s'en alla devers luy, et le pria à grande instance, de luy faire justice, et ne souffrir que luy, qui estoit son propre frere, fust ainsi oultragé par ses gens. Il n'y avoit celuy en la ville d'Alba qui ne trouvast fort mauvais le tort, que Numitor disoit luy avoir esté faict, et qui ne dist publiquement, que ce n'estoit pas un personnage que l'on deust ainsi offenser : de maniere que Amulius emeu de ces raisons, luy livra entre ses mains Remus, pour en faire punition telle que bon luy sembleroit. Par quoy Numitor l'emmena chez luy : mais quand il fut en sa maison, il se print à considerer mieulx, et non sans admiration, ce beau jeune homme, qui en haulteur et en force de corps surpassoit tous les autres : et appercevant en son visage une constance assurée, une hardiesse et fermeté de courage, qui ne flechissoit ny ne s'estonnoit point pour quelque danger qu'il veist devant ses yeulx : et oyant aussi racompter ses œuvres et ses faictz respondans à ce qu'il voyoit : mais principalement estant, à mon advis, incité par quelque secrette inspiration des dieux, qui bastissoient le fondement de grandes

choses, il commencea, partie par conjecture, et partie par cas d'adventure, à se doubter de la verité : si luy demanda qui il estoit, et qui estoit son pere et sa mere, parlant à luy d'une voix plus doulce, et avec un visage plus humain que devant, pour l'asseurer et luy donner bonne esperance.

IX. REMUS luy respondit hardiment : « Certes » je ne te celeray rien de la verité, car tu me » semble, seigneur, plus digne d'estre roy que ton » frere Amulius, pource que tu enquiers et escoutes, » avant que de condamner, et luy condamne avant » que ouir les parties. Jusques icy nous avons pensé » estre enfans de deux serviteurs du roy, c'est à » sçavoir de Faustulus et de Larentia : je dis nous, « pource que nous sommes deux freres jumeaux. « Mais depuis que lon nous a faulsement accusez « envers toy, et que par telles calumnies on nous « a mis à tort en danger de noz vies, nous en- « tendons dire des choses estranges de nous, des- « quelles le peril où nous sommes à present esclair- « cira la verité : car on dit que nous avons esté « engendrez miraculeusement, et nourris et allaictez « plus estrangement, ès premiers jours de nostre « enfance ayans esté alimentez par les oyseaux, et « par les bestes saulvages, ausquelles on nous avoit « exposez en proye. Car une louve nous donna la « mammelle (ce dit on) et un pivert nous apporta « des miettes à la bouche sur les bords de la grande « riviere, où nous avions esté jettez dedans une « auge, laquelle est encores aujourd'huy en son « entier, bandée de lames de cuivre, sur lesquelles

« y a quelques lettres engravées à demy effacées, « qui serviront à l'adventure un jour d'enseignes « de recognoissance inutiles à noz parents, lors « qu'il n'en sera plus temps, après que nous aurons « esté desfaicts «. Numitor adonc rapportant ces paroles au temps et à l'aage que le jeune homme monstroit avoir, à considerer son visage, ne rejetta point l'esperanse qui luy rioit, ains feit en sorte qu'il trouva moyen d'en parler secrettement à sa fille, laquelle pour lors estoit encores estroitement gardée.

X. Mais cependant Faustulus adverty que Remus estoit prisonnier, et que le roy l'avoit ja livré entre les mains de son frere Numitor pour en faire la justice, s'en alla solliciter Romulus de le secourir, en luy donnant lors à entendre de qui ilz estoient filz, pource qu'auparavant il ne leur avoit jamais dit, sinon en parolles couvertes, et ne leur avoit declaré qu'en passant, autant seulement qu'il suffisoit pour leur elever un petit le cœur : et quand et quand prenant luy mesme l'auge, s'en alla vers Numitor à grande haste, tout effroyé pour le danger present où il pensoit que fust Remus. Cela donna occasion de souspeçon aux gardes du roy qui estoient à la porte de la ville, et encore se rendit il plus suspect quand il se troubla en respondant aux interrogatoires que lon luy feit, avec ce que lon descouvrit l'auge qu'il portoit soubz son manteau. Or y avoit il d'adventure entre ces gardes un, qui estoit celuy auquel les enfans avoient esté baillez pour les aller jetter, et avoit

esté present quand ilz furent exposez à la mercy de la fortune : celuy là recogneut adonc l'auge, tant à la façon comme aux lettres qui estoient dessus engravées : et se doubta incontinent de ce qui estoit vray. Si ne meit pas la chose à nonchaloir, ains l'alla declarer au roy, et ensemble luy mena Faustulus pour luy en faire confesser la verité. Faustulus se trouvant en ceste perplexité, ne se peut pas maintenir du tout invincible, qu'il ne confessast quelque chose, mais aussi ne se laissa il pas du tout aller : car il advoua bien que les enfans estoient vivans, mais il dit que ilz estoient bien loing de la ville d'Alba, là où ilz gardoient les bestes aux champs : et quant à l'auge qu'il l'alloit porter à Ilia, pource qu'elle l'avoit par plusieurs fois prié de la luy faire veoir et toucher, à fin qu'elle se peust mieux asseurer de son esperance, qui luy promettoit qu'elle reverroit un jour ses enfans.

XI. Si advient lors à Amulius ce qui advient ordinairement à ceulx qui se troublent, et qui font quelque chose en crainte ou en courroux : car il fut si estourdy, qu'il envoya tout sur l'heure un, qui au demourant estoit homme de bien, mais grand amy de son frere Numitor, luy demander s'il avoit point entendu que les enfans de sa fille fussent en vie. Ce personnage arrivant au logis de Numitor, le trouva presque sur le poinct de embrasser et accoller Remus, et par son tesmoignage luy confirma son esperance, l'admonestant au surplus de mettre promptement la main

uvre : et dès lors en avant demoura de leur

I. D'AUTRE part aussi l'occasion ne leur don- pas loisir de differer l'entreprise, encore l'eussent voulu : car Romulus estoit ja bien de la ville, et s'alloient joindre à luy plusieurs itoyens d'Alba, qui craignoient ou haïssoient ius : oultre lesquelz, encores amenoit il bon re de combattans departiz par centeines, une desquelles estoit conduite par un cen- , qui marchoit devant sa troupe portant un au d'herbe ou de menu bois attaché au bout perche. Les Latins appellent ces faisceaux *anipulos*, d'où vient qu'encores aujourd'huy armée de Romains, les souldards qui sont une mesme enseigne s'appellent *manipulares*. Remus sollicitant ceulx de dedans la ville, et lus amenant gens de dehors, le tyran Amulius uva si effroyé, que sans se prouvoir d'aucune qui luy peust estre salutaire, il fut surprins palais, et tué. Voilà comment à peu près le nt Fabius Pictor, et Diocles Peparethien, qui mier, à mon avis, a escrit la fondation de la le Rome : toutefois il y en a qui estiment que t toutes fables, et comptes faicts à plaisir. i me semble il qu'ilz ne sont pas à rejetter, lescroire du tout, si nous voulons considerer anges effectz que la fortune faict bien sou- et aussi la grandeur de l'empire Romain, ne fust jamais parvenu à la puissance où il se maintenant, si les dieux ne s'en fussent meslez

meslez dès le commencement, et s'il n'eust eu quelque estrange origine, et miraculeux changement.

XIII. AYANT donques Amulius ainsi esté occis, après que toutes choses furent appaisées et remises en bon ordre, Remus et Romulus ne voulurent point demourer en la ville d'Alba n'en estans point seigneurs, ny aussi en estre seigneurs, tant que leur ayeul maternel seroit en vie. Parquoy après l'avoir remis en son estat, et avoir faict à leur mere l'honneur qui luy appartenoit, ilz proposerent de s'en aller bastir une ville ès lieux, où ilz avoient premierement esté nourriz : car c'estoit la plus honneste couleur qu'ilz pouvoient prendre pour se departir d'Alba : mais à l'adventure estoient ilz contraincts de ce faire, voulussent ou non, pour le grand nombre de bannis et de serfz fugitifz qui s'estoient amassez à l'entour d'eulx, ès quelz consistoit toute leur force, laquelle venoit à se perdre, si une fois ilz se debandoient et se departoient d'avec eulx. Ainsi falloit qu'ilz habitassent à part, en quelque lieu separé, pour les retenir : car que il soit vray, que les habitans de la ville d'Alba ne voulussent point, que telz bannis et fugitifs se meslassent parmi eulx, ny les recevoir en leur ville pour estre leurs concitoyens, il appert assez, premierement par ce qu'ilz ravirent des femmes : ce qu'ilz ne feirent point par insolence, ains par expresse necessité, pource qu'ilz ne trouvoient pas qui leur en voulust bailler, et le peult on cog-

noistre par ce qu'ilz porterent très grand honneur à celles qui furent ravies. D'advantage quand leur ville commencea un petit à prendre pied, ilz feirent un temple de refuge pour tous affligez et fugitifs, qu'ilz appellerent le temple du dieu *Asylæus*[1], où il y avoit franchise pour toute maniere de gens, qui le pouvoient gaigner, et se jetter dedans : car ilz ne rendoient ny le serf fugitif à son maistre, ny le debteur à son creancier, ny l'homicide au justicier : allegans pour toute defense, que l'oracle d'Apollo Delphique leur avoit expressement enjoint de donner franchise libre et assurée à tous ceulx qui recourroient à eulx : de maniere qu'en peu de temps leur ville par ce moyen fut toute pleine : car autrement lon dit, qu'à la premiere fondation il n'y eut pas plus de mille maisons, comme nous dirons icy après.

XIV. Quand se vint doncques à fonder leur ville, les deux freres eurent incontinent debat ensemble pour le lieu où elle devoit estre fondée, à cause que Romulus bastit ce que lon appelle Rome quarrée, et voulut qu'elle demeurast en la place qu'il avoit choisie : mais Remus son frere choisit un autre endroit fort d'assiette sur le mont Aventin, qui de son nom fut appellé *Remonium*, et maintenant se nomme *Rignarium* : à la fin toutefois ilz accorderent entre eulx, qu'ilz decideroient ce différend par le vol des oiseaux qui donnent heureux presage

[1] Il y avoit un asyle et un temple. Mais Plutarque est le seul qui parle d'un dieu *Asyle*.

des choses à advenir. Ainsi s'estans assis en divers lieux à part pour les contempler, on dit qu'il apparut à Remus six vaultours, et à Romulus douze. Les autres disent que Remus veritablement en veit six, et que Romulus feignit du commencement en avoir veu deux fois autant : mais que quand Remus fut venu devers luy, alors il luy en apparut douze veritablement. C'est la cause pour laquelle les Romains jusques aujourd'huy ès significations et pronostications du vol des oyseaux, observent fort les vaultours. Vray est que l'historien Herodorus Pontique escrit, que Hercules se resjouissoit, quand il luy apparoissoit un vaultour sur le poinct qu'il commenceoit quelque entreprise : pource que c'est la beste de ce monde la moins mal faisante, comme celle qui ne faict dommage ny ne gaste chose quelconque que les hommes sement, plantent ou nourrissent : attendu qu'elle se paist de charogne seulement, et ne blesse ny ne tue jamais chose qui ait vie : encore ne touche elle point aux oyseaux morts pour la conformité du genre qui est entre eulx : là où les aigles, les ducs et les sacres meurtrissent, tuent et mangent ceulx mesmes qui sont de leur propre espece : et toutes fois comme dit AEschylus :

Comment pourroit estre l'oyseau goulu,
Qui va mangeant son semblable impollu?

D'avantage les autres oyseaux sont tousjours par maniere de dire, devant noz yeux, et se presentent ordinairement à nous, là où le vaultour est chose bien rare, et mal aisée à veoir, et ne treuve

lon facilement leurs aires. Ce qui a donné occasion à quelque uns de prendre une opinion faulse, que les vaultours soient oyseaux de passage, et qu'ilz viennent par deça de quelque païs estrange. Et les devins tiennent que telles choses qui ne sont pas ordinaires, et que lon voit bien peu souvent advenir, ne sont point naturelles, ains envoyées miraculeusement par les dieux pour pronostiquer quelque chose.

XV. Quand Remus sceut la tromperie que son frere luy avoit faicte, il s'en courroucea à bon esciant : et comme Romulus feist faire un fossé à l'entour du pourpris, qu'il vouloit enfermer de murailles, non seulement il s'en moqua par mespris, mais encores empecha l'œuvre, et à la fin par maniere de moquerie sauta par dessus. Brief il feit tant, que finablement il y fut tué de la main propre de Romulus, comme les uns disent : ou, comme les autres tiennent, par la main de l'un de ses gens qui s'appelloit *Celer*. En ce debat moururent aussi Faustulus et Plistinus son frere, qui luy avoit aidé à nourrir et elever Romulus. Quoy que ce soit, cestuy Celer s'absenta de Rome, et se retira au païs de la Thoscane : et dit on, que de luy les hommes prompts et soubdains ont esté depuis appellez *Celeres*, comme entre autres Quintus Metellus, lequel après la mort de son pere, ayant en bien peu de jours faict veoir au peuple un combat d'escrimeurs à oultrance, que les Romains appellent *gladiateurs*, il en fut surnommé *Celer*, pour autant que les Romains s'esmerveillent, com

ment il avoit peu faire ses apprests en si peu de temps.

XVI. Au reste, Romulus ayant enterré son frere, et ses deux nourriciers, au lieu que lon appelle *Remonia*, se meit à bastir et fonder sa ville, envoyant querir des hommes en la Thoscane, qui luy nommerent et enseignerent de poinct en poinct toutes les cerimonies, qu'il avoit à y observer selon les formulaires qu'ilz en ont, ne plus ne moins que si c'estoit quelque mystere ou quelque sacrifice. Si feirent tout premierement une fosse ronde au lieu, qui maintenant s'appelle *Comitium*, dedans laquelle ilz meirent des primices de toutes les choses, dont les hommes usent legitimement comme bonnes, et naturellement comme necessaires : puis y jetterent aussi un peu de la terre dont chacun d'eulx estoit venu, et meslerent le tout ensemble (ceste fosse en leurs cerimonies s'appelle le *Monde*, du mesme nom que les Latins appellent l'*Univers*) et à l'entour de ceste fosse tracerent le pourpris de la ville qu'ilz vouloient bastir, ny plus ne moins que qui descriroit un cercle à l'entour d'un centre. Et cela faict, le fondateur de la ville prent une charrue, à laquelle il attache un soc d'airain, et y attelle un taureau et une vache, et luy mesme conduisant la charrue tout à l'entour du pourpris, faict un profond sillon, et ceulx qui le suivent ont la charge de renverser au dedans de la ville, les mottes de terre que le soc de la charrue enleve, et n'en laisser pas une tournée au dehors. Ceste trace du sillon est le circuit que

doit avoir la muraille : ce qu'ilz appellent en latin *Pomœrium*[1], par un racourcissement de syllabes, comme qui diroit *post murum*, c'est à dire, *derriere les murs*, ou joignant les murs. Mais au lieu où ilz ont pensé de faire une porte, ilz ostent le soc, et portent la charrue, en laissant un espace de la terre non labouré : d'où vient que les Romains estiment toute l'enceinte des murailles saincte et sacrée, exceptées les portes, pource que si elles eussent esté sacrées et sanctifiées, on eust faict conscience d'apporter ens, et d'emporter hors de la ville par icelles aucunes choses necessaires à la vie de l'homme, qui toutefois ne sont pas pures.

XVII. On tient on que ceste cerimonie de fondation fut certainement faicte le vingt et uniesme jour d'avril, pource ce que les Romains festent encore ce jour là, et l'appellent la feste de la nativité de leur païs : auquel jour ilz ne sacrifioient anciennement chose quelconque qui eust vie, estimans qu'il falloit, que le jour consacré à la naissance de leur ville demourast pur et net, sans estre souillé ne contaminé de sang : toutefois si avoient ilz, premier que Rome fust fondée, une autre feste pastorale, qu'ilz celebroient ce mesme jour là, et l'appelloient *Palilia*. Or sont maintenant les commencemens des mois des Romains tous dif-

[1] J'ai expliqué dans une Dissertation tout ce qui regarde l'enceinte de Rome, sa grandeur, sa population, depuis les premiers temps jusqu'à sa plus grande splendeur. J'ai comparé sa population avec celle de Paris, de Londres, de Peking. Voyez *Taciti Opera*. Tom. II, pag. 345, édit. *in*-4°.

erents de ceulx des Grecs : si est ce que lon tient pour tout certain que le jour, auquel Romulus fonda sa ville, fut asseurement celuy que les Grecs appellent *Triacada*, c'est à dire, le *trentieme*, auquel y eut eclipse de lune [1], que lon estime avoir esté veuë et observée par le poëte Antimachus natif de Teos, en la troisieme année de la sixieme olympiade [2].

XVIII. Mais du temps de Marcus Varro homme docte, qui avoit autant leu aux anciennes histoires, que Romain qui fut onques, il y avoit un de ses amis nommé Tarrutius, homme grand philosophe et mathematicien, et se meslant du calcul de l'astrologie pour le plaisir de la speculation seulement, en quoy il estoit tenu pour excellent : Varro luy proposa un theme qu'il cherchast l'heure et le jour de la naissance de Romulus, en la colligeant par la consequence de ses adventures, ne plus ne moins qu'il se faict ès resolutions de quelques propositions geometriques, pource qu'ilz disent que par un mesme artifice se peult predire ce qui doit advenir à un homme en sa vie, quand on a sceu l'heure de sa nativité : et cognoistre aussi l'heure de sa nativité, quand on sçait ce qui luy est advenu en sa vie. Tarrutius doncques fit ce que Varro luy proposa : et ayant bien considéré les adventures, les faictz et gestes de Romulus, combien il

[1] C'est une faute d'Amyot; il devoit traduire une éclipse de soleil. C'est là la jonction écliptique de la lune avec le soleil, qui est exprimée dans le grec de Plutarque. Il ne peut pas y avoir d'éclipse de lune le trentieme jour d'un mois lunaire.

[2] L'an 753 avant Jesus-Christ.

vescut, et comment il mourut : le tout assemblé et conferé ensemble, il prononcea hardiment, que pour certain il avoit esté conceu dedans le ventre de sa mere au premier an de la seconde olympiade le vingt et troisieme jour du mois que les AEgyptiens appellent *Chœac*, ([1] qui est le mois de decembre), environ les trois heures du jour, à laquelle heure y eut eclipse entiere de soleil [2] : et qu'il en estoit sorty le vingt et unieme du mois de *Thoth*, (qui est le mois de septembre), environ le soleil levant : et que Rome fut par luy fondée le neufieme jour du mois que les AEgyptiens appellent *Pharmuthi* (qui repond au mois d'avril), entre deux et trois heures du jour, car ilz veulent dire qu'une ville a sa revolution et son temps de durée prefix, aussi bien que la vie de l'homme, et que lon le cognoist par la situation des astres au jour de sa naissance. Ces choses et autres semblables plairont, à l'adventure, plus aux lecteurs pour la nouveauté et curiosité, qu'elles ne les offenseront pour leur faulseté.

XIX. Mais après qu'il eut fondé sa ville, il divisa premierement par trouppes tous ceulx qui estoient en aage de porter armes. Il y avoit en chascune de ces trouppes trois mille hommes de pied, et trois cens chevaulx : et furent appellées *legions*, pour autant qu'elles estoient composées d'hommes

[1] Ce qui est entre les parenthèses, dans cette page, n'est pas dans le grec.

[2] Le calcul astronomique ne donne point d'éclipse de soleil pour ce jour-là; ce qui montre la fausseté du calcul de Tarrutius.

esleuz et choisis entre tous les autres, pour combattre : et le surplus de la commune fut appellé *Populus*, qui vault autant à dire comme, *peuple*. Après cela il crea cent conseillers, les plus apparents, et les plus gens de bien de la ville, lesquelz il appella *Patriciens* : et toute la compagnie ensemble, *Senatus*, qui vault autant à dire proprement, comme qui diroit le *conseil des anciens*. Si furent appellez *Patriciens*, comme aucuns veulent dire, pource qu'ilz estoient peres d'enfans legitimes : ou comme les autres estiment, pource qu'ilz pouvoient monstrer leurs peres : ce que peu des premiers habitans eussent peu faire. Si ce n'est que lon veuille dire, que ce nom leur fut imposé de *Patrocinium*, qui vault autant à dire comme, *patronnage* ou *protection*, duquel mot on use encores aujourd'huy en la mesme signification : à cause que l'un de ceulx qui suivirent Evander en Italie s'appelloit *Patron*, lequel estant homme secourable et qui supportoit les pauvres et petits, donna son nom à cest office d'humanité. Mais il sembleroit plus vraysemblable de dire que Romulus les eust ainsi appellez, pource qu'il estimoit que les plus gros et les plus puissans devoient avoir soins et sollicitude paternelle des menuz : joinct aussi que c'estoit pour enseigner aux petits, qu'ilz ne devoient point craindre l'autorité des grandz, ny estre marris des honneurs et preeminences qu'ilz avoient, ains user de leur port et faveur en leurs affaires, avec toute bienveuillance, et les nommant, et les tenans pour leurs peres : car jusques aujourd'huy les es-

trangers appellent bien ceulx qui sont du senat, seigneurs ou capitaines : mais les naturelz Romains les appellent *Patres conscripti*, qui est un nom de grand honneur et de grande dignité, sans envie. Il est vray, que du commencement ilz furent appellez *Patres* seulement, mais depuis, pource qu'il y en eut plusieurs ajoustez aux premiers, on les nomma *Patres conscripti*, comme qui diroit, peres adjoustez, qui est le plus venerable nom qu'il eust sceu inventer pour mettre difference entre les senateurs et le peuple. Au demourant, il separa encore les autres puissans citoyens d'avec le bas et meuu populaire, en appellant les uns *Patroni*, qui est autant à dire comme, defenseurs et protecteurs : et les autres *Clientes*, qui signifie adherens, ou receuz en sauvegarde : et engendra entre eulx une merveilleuse bienveuillance, qui les lia les uns aux autres par plusieurs grandes obligations reciproques, pource que les patrons declaroient à leurs adherens les loix, defendoient leurs causes en jugement, les conseilloient et prenoient tous leurs affaires en main : et reciproquement aussi les adherens faisoient la court à leurs Patrons, non seulement en leur portant tout honneur et reverence, mais aussi en les secourant d'argent pour leur aider à marier leurs filles, ou à payer leurs debtes, s'ilz estoient pauvres : et n'y avoit ny loy ny magistrat qui peust contraindre le patron de porter tesmoignage à l'encontre de son adherent ou suivant, ny le suivant à l'encontre de son patron : et depuis, tous les autres droits d'alliance sont bien demourez entr'eux;

excepté seulement, que lon a trouvé laid et lasche, que les grands et puissans prinsent argent des petits.

XX. Mais à tant avons nous assez parlé de ceste matiere : au demourant, quatre mois [1] après que la ville eut esté fondée, ainsi comme l'escrit Fabius, fut faict le ravissement des femmes : et y en a aucuns qui disent, que ce fut Romulus, lequel estant hommes belliqueux de sa nature, et se confiant en quelques propheties et responses des dieux, qui disoient estre predestiné, que sa ville deviendroit très grande et très puissante, moyennant qu'elle fut elevée en guerres et accreuë par armes, chercha ceste couleur pour oultrager les Sabins : et qu'il soit vray, ilz disent qu'il n'en feit pas ravir beaucoup, ains trente filles seulement, comme celuy qui demandoit plus tost occasion de guerre, qu'il n'avoit besoing de mariages : ce qui toutefois ne me semble pas vraysemblable. Mais au contraire voyant que sa ville s'estoit incontinent remplie de gens de toutes pieces, dont il y en avoit bien peu qui eussent des femmes, pource que s'estoient gens ramassez de tous païs, et la plus part pauvres necessiteux, que lon ne cognoissoit point : de maniere que leurs voisins les avoient en grand mespris, et ne s'attendoit on pas qu'ilz deussent longuement demourer ensemble, il espera par le moyen de ce ravissement, de leur donner entrée en l'alliance des Sabins, et commencement de se mesler aucu-

[1] Denys d'Halicarnasse et la plupart des historiens placent l'enlèvement des Sabines à la quatrième année de la fondation de Rome.

nement avec eulx, quand ilz traicteroient leurs femmes doulcement. Si entreprit d'executer le rapt en ceste maniere : Il feit premierement courir un bruit par tout, qu'il avoit trouvé l'autel d'un dieu caché dedans la terre, et appellerent ce dieu *Consus*, soit que ce fust un dieu de conseil, pource que les Romains appellent encores aujourd'huy en leur langage le conseil, *consilium*, et les premiers magistrats de leur ville *Consules*, comme qui diroit, *Conseillers* : ou que ce fust Neptune que lon surnomme le *Chevalier*, ou bien le patron des chevaulx, pource que cest autel est aujourd'huy dedans les grandes lices, couvert et caché tout le reste du temps, excepté quand on faict les jeux des courses des chevaulx. Les autres disent que pource qu'il fault qu'un conseil soit ordinairement tenu secret et couvert, ilz teindrent à bonne cause cest autel du dieu *Consus*, caché dedans terre : mais quand il fut descouvert, Romulus en feit un sacrifice de joye magnifique, et envoya publier par tout qu'à certain jour prefix on joueroit à Rome des jeux publiques, et feroit on une feste solennelle, où tous ceulx qui y vouldroient venir seroient receuz. Grande multitude de peuple y accourut de toutes parts : et luy fut assis au plus honorable lieu des lices, vestu d'une belle robbe de pourpre, accompagné des principaux hommes de sa ville à l'entour de luy : et avoit baillé le signe pour commencer le ravissement, quand il se leveroit debout, et qu'il plieroit un pan de sa robbe, et puis le desplieroit. A ceste cause estoient ses gens au guet

avec leurs espées : lesquelz aussi tost qu'ilz apperceurent le signe, s'en coururent çà et là, les espées traittes au poing, avec grand cris, ravir et enlever les filles des Sabins, laissans fouir les hommes, sans leur faire autrement desplaisir. Si disent aucuns, qu'il n'y en eut que trente ravies seulement, des noms desquelles furent appellées les trente lignées du peuple Romain : toutefois Valerius Antias escrit, qu'il y en eut cinq cens vingt-sept : et Juba, six cens quatre vingts et trois. En quoy faict grandement à noter pour la descharge de Romulus, ce qu'il n'en print jamais qu'une seule, qui avoit nom Hersilia, laquelle depuis fut cause de moyenner et traitter appointement entre les Sabins, et ceulx de Rome : car cela monstre bien que ce ne fut point pour faire injure aux Sabins, ny pour satisfaire à aucun desordonné appetit, qu'ilz entreprirent ce ravissement, ains pour conjoindre deux peuples ensemble, avec les plus estroicts liens qui soient entre les hommes. Ceste Hersilia, comme aucuns disent, fut mariée à un Hostilius, le plus noble qui fust lors entre les Romains : ou, comme les autres escrivent, à Romulus mesme, qui en eut deux enfans : le premier fut une fille qui eut nom *Prima*, pource que c'estoit la premiere : l'autre fut un filz, qu'il nomma *Aollius*, à cause de l'amas du peuple qu'il avoit assemblé en sa ville, et depuis a esté surnommé *Abillius*. Ainsi l'escrit Zenodotus Troezenien : en quoy toutefois plusieurs luy contredisent.

XXI. Mais entre ceulx qui ravissoient alors les

filles des Sabins, on dit qu'il se trouva quelques gens de petit estat, qui en emmenoient une belle et grande à merveilles. Ilz rencontrerent par cas d'adventure en leur chemin aucuns des principaux de la ville, qui la leur voulurent oster par force: et l'eussent faict, n'eussent esté qu'ilz se prirent à crier qu'ilz la menoient à Talassius [1], lequel estoit un jeune homme bien estimé et bien voulu d'un chascun: car quand les autres entendirent que c'estoit pour luy, ilz en feirent grande feste, et les en louerent: de sorte qu'il y en eut aucuns qui tournerent tout court avec eulx, et les accompagnerent pour l'amour de Talassius, en criant à haulte voix, et repetant souvent son nom: dont est venue la coustume, que jusques aujourd'huy les Romains chantent en leurs nopces, Talassius, ne plus ne moins que les Grecs chantent Hymeneus, pource que lon dit qu'il fut heureux d'avoir rencontré ceste femme. Mais Sextius Sylla Carthaginois homme de gentil esprit et de bon sçavoir, m'a autrefois dit, que c'estoit le cry et le signe que Romulus avoit baillé à ses gens pour commencer le ravissement: à l'occasion de quoy, ceulx qui en emportoient, alloient crians ce mot Talassius, et que de là est demourée la coustume que lon le chante encores ès nopces. Toutefois la plus part des aucteurs, mesmement Juba, estiment que c'est un admonestement, pour advertir les nouvelles mariées à penser de faire leur besongne, qui est de filer, ce que les Grecz appellent *Talassia* [2], n'es-

[1] Dans le grec *Talasius*. | [2] Dans le grec *Talasia*.

ans pas encore pour lors les paroles italienes meslées parmy les grecques. Et si cela est vray, que pour lors les Romains usassent de ce terme de *Talassia*, comme nous autres Grecz, on en pourroit par conjecture rendre une autre raison, où il y auroit plus d'apparence : car quand les Sabins après la bataille eurent faict paix avec les Romains, ilz meirent au traitté un article, en faveur des femmes, qu'elles ne seroient point tenues de servir à leurs maris en autre besongne, qu'à filer la laine. Dont est depuis venue la coustume, que ceulx qui baillent leurs filles en mariage, ou qui conduisent les nouvelles mariées, ou bien qui sont presens aux nopces, crient par jeu aux nouveaux mariez, en riant, *Talassius* : comme tesmoignant que lon ne mene l'espousée en la maison de son mari à charge d'autre service, que de filer la laine.

XXII. De la est aussi demourée l'usance jusques aujourd'huy, que la nouvelle mariée n'entre pas d'elle mesme par dessus le seuil de l'huis de la maison de son mari, ains la porte lon au dedans, pource que lors les Sabines furent ainsi enlevées et emportées par force. Et dit on encore, que la coustume de mespartir les cheveux des nouvelles mariées avec le fer d'un javelot, vient aussi de là, estant signe que ces premieres nopces furent faictes par forces d'armes, et par maniere de dire, à la pointe de l'espée : ainsi comme nous avons plus amplement escrit au livre, où nous rendons les causes des façons de faire et coustumes de Rome. Ce ravissement fut executé environ le dix huitieme jour du

mois qui lors s'appelloit *Sextilis*, et maintenant se nomme *Augustus* : auquel jour on celebre encore la feste, que lon appelle *Consalia* [1].

XXIII. Or estoient bien les Sabins gens de guerre et avoient grand nombre de peuple, mais ilz habitoient en des bourgades non fermées de murailles, estant chose appartenante à leur magnanimité de ne craindre rien, comme ceulx qui estoient descendus des Lacedæmoniens : toutefois se voyans gagez et obligez par ostages qui leur tenoient de si près, et craignans que leurs filles ne fussent mal traittées, ilz envoyerent des ambassadeurs vers Romulus, par lesquelz ilz luy feirent des offres et remonstrances fort raisonnables : « Qu'il leur feist » rendre leurs filles sans user de force ny de vio» lence : et puis après qu'il les feist demander en » mariage à leurs parents, ainsi que la raison et » les loix le vouloient : à fin que du gré et con» sentement des parties, les deux peuples vinssent » à contracter amitié et alliance ensemble ». A quoy Romulus feit response, qu'il ne rendroit point les filles que ses gens avoient ravies : mais qu'il prioit bien fort les Sabins de vouloir avoir pour aggreable leur alliance.

XXIV. Par quoy ceste response ouïe, pendant que les autres princes et communaultez des Sabins s'amusoient à consulter, et à se preparer, Acron roy des Ceniniens, homme courageux et bien entendu au faict de la guerre, et qui dès le commen-

[1] Cette fête, que l'on nomme *Consualia*, est marquée dans les anciens calendriers Romains au 13 du mois d'août.

cement

cement avoit eu suspectes les hardies entreprises de Romulus, voyant encore de nouveau ce ravissement de leurs filles, estima qu'il devoit estre ja redoutable à tous ses voisins, et non tolerable s'il n'estoit chastié. Si commencea le premier à luy courir sus, et à luy faire la guerre avec une puissante armée. Romulus de l'autre costé luy alla aussi à l'encontre. Quand ilz furent si près l'un de l'autre qu'ilz se peurent entrevoir, ilz se desfierent l'un l'autre à combattre d'homme à homme au milieu de leurs deux armées, sans qu'elles se bougeassent. Et Romulus faisant sa priere à Jupiter luy promeit et voua, qu'il luy feroit offrande des armes de son ennemy, s'il luy donnoit la grace de le desfaire. Comme il feit : car il le tua sur le champ, puis donna la bataille à ses gens, qu'il rompit, et après tout, prit sa ville : là où il ne feit mal ny desplaisir quelconque à ceulx qu'il trouva dedans, sinon qu'il leur commanda de demolir et destruire leurs maisons, et s'en aller avec luy habiter à Rome, là où ilz auroient tous mesmes droicts et mesmes privileges que les premiers habitans. Il n'y a rien eu qui ait plus augmenté la ville de Rome, que celle façon de joindre et incorporer toujours avec soy ceulx qu'elle avoit vaicus.

XXV. Mais Romulus voulant s'acquitter de son veu, ensorte que son offrande fust très aggreable à Jupiter, et très delectable à veoir à ses concitoyens, couppa un beau grand et droit chesneau, qui se rencontra de bonne adventure au lieu, où son camp estoit logé, et l'accoustra en forme de

trophée, pendant et attachant à l'entour par ordre les armes du roy Acron : puis ceingnit sa robbe, et mettant un chapeau de laurier par dessus sa longue perruque [1], chargea sur son espaule droitte le chesneau, avec lequel il se prit à marcher devant, vers sa ville, commenceant à chanter un chant royal de victoire, estant suivy par tout son exercite en armes jusques dedans Rome : là où ses citoyens le receurent à grande joye et grandes louanges. Ceste pompeuse entrée a donné commencement, et reputation pour se faire desirer, aux triumphes qui se sont faictz depuis : mais l'offrande du trophée fut dediée à Jupiter surnommé *Feretrien*, pource que ce mot latin *Ferire*, signifie frapper et tuer : et la priere qu'avoit faite Romulus estoit, qu'il peust ferir et occire son ennemy. Telles despouilles s'appellent en latin *Spolia opima*, pour autant, ce dit Varro, que *Opes* signifie richesse : toutefois il me sembleroit plus vraysembable de dire, qu'elles aient esté nommées de ce mot *opus*, qui signifie œuvre ou acte, pource qu'il fault que ce soit le chef mesme de l'armée, qui ait tué de sa propre main le capitaine en chef des ennemis, pour pouvoir offrir cette offrande de despouilles, que l'on appelle *Spolia opima*, comme qui diroit, despouilles principales. Ce qui n'est encores advenu qu'à trois capitaines Romains seulement : dont le premier fut Romulus, qui tua Acron roy des Ceniniens : le second fut Cornelius Cossus, qui tua

[1] C'est le nom qu'on donnoit du temps d'Amyot à une longue chevelure.

Tolumnius capitaine general des Thoscans : le tiers fut Claudius Marcellus, qui occit de sa main Britomartus roy des Gaulois. Et quant aux deux derniers, Cossus et Marcellus, ilz entrerent en la ville portans leurs trophées sur des chariots triumphans : mais Romulus, non. Et pourtant a failly en cest endroit Dionysius l'historien, escrivant que Romulus entra dedans Rome dessus un chariot de triumphe : car ce fut Tarquinius filz de Demaratus, qui le premier eleva les triumphes en ceste superbe magnificence : les autres tiennent que ce fut Valerius Publicola, qui entra le premier dessus un chariot triumphal. Quant à Romulus, on voit encores à Rome ses statues portans ce trophée toutes à pied.

XXVI. Après ceste prise des Ceniniens, les habitans des villes de Fidene, Crustumerium, Antemne, se banderent ensemble contre les Romains, pendant que les autres Sabins estoient encores à s'apprester. Si y eut bataille, en laquelle ilz furent desfaicts : et abandonnerent leurs villes en proye à Romulus, et leurs terres à departir à qui il voudroit, et eulx à se transporter à Rome. Romulus distribua leurs terres à ses citoyens, exceptées celles qui appartenoient aux peres des filles qui avoient esté ravies. Car il voulut que ceulx là les reteinssent. Dequoy les autres Sabins estans griefvement indignez, eleurent capitaine general un nommé Tatius, et allerent avec une puissante armée devant la ville de Rome, laquelle estoit alors difficile à approcher, ayant pour boulevard le chasteau assis où est au-

jourd'huy le Capitole : et y avoit dedans grosse garnison, dont estoit capitaine Tarpeïus, et non pas sa fille Tarpeïa, comme aucuns veulent dire, qui font Romulus un sot : mais la fille du capitaine, Tarpeïa, vendit la place aux Sabins, pour l'envie qu'elle eut d'avoir les bracelets d'or qu'ilz portoient à l'entour de leurs bras : et leur demanda pour loyer de sa trahison, ce qu'ilz portoient en leurs bras gauches. Tatius le luy promeit : et elle leur ouvrit la nuict une porte, par laquelle elle meit les Sabins dedans le chasteau. Antigonus donques n'a pas esté seul, qui a dit qu'il aimoit ceulx qui trahissoient, et avoit en haine ceulx qui avoient trahy : ny Cæsar Auguste qui dit à Rymitalces Thracien, qu'il aimoit la trahison, mais qu'il haïssoit les traistres : ains est une commune affection que lon a vers les meschans, pendant que lon a affaire d'eulx : ne plus ne moins que ceulx qui ont affaire du fiel et du venin de quelques bestes venimeuses : car ilz sont bien aises quand ilz les treuvent, et qu'ilz les prennent, pour s'en servir à leur besoing : mais quand ilz en ont pris ce qu'ilz ont voulu, ilz haïssent leur malice. Ainsi en feit alors Tatius : car quand il fut dedans la forteresse, il commanda aux Sabins que suivant la promesse qu'il avoit faicte à Tarpeïa, ilz ne luy espargnassent ny reteinssent rien de tout ce qu'ilz portoient en leurs bras gauches : et en tirant luy mesme le premier de son bras le bracelet qu'il y portoit, luy jetta, et son escu après : tous les autres en feirent autant, de sorte qu'estant portée par terre à coups de bra-

celets et de pavois, elle mourut accablée soubs le faix : toutefois Tarpeïus fut aussi luy mesme atteinct et convaincu de trahison à la poursuite de Romulus, comme Juba dit que Sulpitius Galba l'a escrit. Au demourant ceulx qui escrivent autrement de ceste Tarpeïa, disant qu'elle estoit fille de Tatius capitaine des Sabins, et qu'elle couchoit par force avec Romulus : et qu'après avoir faict la trahison que nous avons ditte, elle en fut ainsi punie par son propre pere : ceulx là, dis-je, entre lesquelz est Antigonus, ne sont aucunement croyables. Et encore plus resve le poëte Simylus qui dit, que Tarpeïa vendit le Capitole, non aux Sabins, mais au roy des Gaulois, duquel elle estoit amoureuse : et le dit en ces vers :

Tarpeïa [1], la jeune garse folle,
Qui demouroit auprès du Capitole,
Feit prendre Rome, ayant si grande envie
D'estre en amours du roy Gaulois servie,
Qu'elle trahit dessoubs ceste esperance,
Le roy son pere avec sa demourance.

Et un petit après, en parlant de la maniere de sa mort, il dit encore :

Or des Gaulois la populeuse armée,
Dedans le Po ne l'a point abysmée,
Ains de leurs bras martiaux ont jetté
Dessus son corps si grande quantité

[1] On trouvera aux observations, une traduction plus fidèle de ces deux fragmens.

De leurs pavois, que la fille dolente
Dessous le faix souffrit mort violente.

Ceste fille donques ayant esté enterrée au lieu mesme, tout le mont en fut appellé *Tarpeïus*, et luy dura ce nom jusques à ce que le roy Tarquinius dedia toute la place à Jupiter : car lors on transporta ses os ailleurs, et faillit son nom, sinon que jusques aujourd'huy on appelle encores une roche, qui est en un endroict de ce mont du Capitole, *Rupes Tarpeïa*, de laquelle on souloit anciennement precipiter en bas les malfaiteurs.

XXVII. Quand donques les Sabins furent saisis de la forteresse, Romulus en estant fort courroucé, les envoya defier de venir à la bataille : ce que Tatius ne refusa point, voyant que si d'adventure ilz estoient forcez, ilz avoient une seure retraitte : car le lieu d'entre les deux armées, auquel ilz devoient combattre, estoit tout à l'entour environné de petites montagnes : de sorte qu'il estoit apparent, que le combat y seroit aspre et penible, à cause de la malaisance du lieu, auquel on ne pourroit ny fouir, ny chasser gueres loing, tant la place estoit contrainte. Or estoit, par cas d'adventure, quelques jours auparavant, la riviere du Tybre sortie hors de rive, et en estoit demouré un bourbier plus profond qu'il ne sembloit à le veoir par dessus, pource c'estoit en lieu plain, à l'endroit mesme où est la grande place de Rome : on n'en cognoissoit rien à l'œil, pource que le dessus estoit crousté : au moyen de quoy il estoit plus aisé d'y tumber,

[1] Roche Tarpeïenne.

et plus malaisé de s'en tirer, à cause que le dessoubs enfondroit. Si alloient les Sabins donner droit dedans, n'eust esté le danger de Curtius, qui de bonne fortune les en garda. C'estoit un des plus nobles et des plus vaillans hommes des Sabins, lequel estant monté sur un coursier, marchoit bien loing devant la trouppe des autres. Le coursier s'alla jetter dedans le bourbier, et luy qui estoit dessus, le sentant enfondrer, tascha bien du commencement à l'en faire sortir à force de picquer, et de le harasser : mais à la fin voyant qu'il ne s'en pouvoit tirer, il le laissa là, et se sauva. L'endroit où cela fut, en est encores aujourd'huy appellé de son nom, *Lacus Curtius*. Les Sabins donques evitans ce danger, commencerent la bataille, qui fut aspre, et dura longuement sans que la victoire inclinast plus d'une part que d'autre : et neantmoins y mourut grand nombre de gens, entre lesquelz fut Hostilius, que lon dit avoir esté mari de Hersilia, et ayeul de Hostilius, qui fut roy des Romains après Numa Pompilius.

XXVIII. Depuis y eut encore plusieurs autres rencontres en peu de jours, comme lon peult penser : mais on faict mention de la derniere sur toutes les autres, en laquelle Romulus receut un coup de pierre en la teste, si grand, que peu s'en fallut qu'il ne tumbast en terre [1], tellement qu'il fut contraint de se retirer un peu en arriere de la meslée : à l'occasion dequoy, les Romains reculerent aussi, et s'en fouirent vers le mont Palatin,

[1] Le grec : *comme il ne résistoit plus aux Sabins, il fut.* C.

estans par force chassez hors de la plaine. Romulus commenceoit desja à se revenir du coup qu'il avoit receu, et vouloit retourner au combat, criant tant qu'il pouvoit à ses gens, qu'ilz demourassent, et montrassent visage à l'ennemy : mais ilz ne laissoient point pour son hault crier, de fouir tousjours aval de roupte, et n'y en avoit pas un qui ozast se retourner. Parquoy levant adonc ses deux mains vers le ciel, il feit priere à Jupiter, qu'il lui pleust arrester la fuite de ses gens, et ne permettre point que les affaires des Romains allassent ainsi en ruine, ains les vouloir remettre sus. Il n'eust pas plus tost achevé sa priere, que plusieurs de ses gens, qui fouyoient, commencerent à avoir honte de fouir devant leur roy, et leur vint soudain une asseurance au lieu de frayeur, de sorte qu'ils s'arresterent premierement à l'endroit où est maintenant le temple de Jupiter Stator, qui vault autant à dire comme, *Arresteur* : puis se rallians ensemble repoulserent les Sabins jusques au lieu que lon appelle de present *Regia*, et jusques au temple de la deesse Vesta : là où ainsi comme les deux batailles se preparoient pour recommencer à combattre de rechef, il se presenta devant eulx une chose estrange à veoir, et plus merveilleuse que lon ne sauroit dire, qui les en garda. Car les Sabines, que les Romains avoient ravies, accoururent, les unes d'un costé, les autres d'un autre, avec pleurs, cris et clameurs, se jettans à travers les armes, et les morts gissans sur la terre, de maniere qu'il sembloit qu'elles fussent forcenées, ou

possedées de quelque esprit : et en tel estat allerent trouver leurs peres et leurs maris, les unes portans leurs petits enfans de mammelle entre leurs bras, les autres deschevelées, et toutes appellans ores les Sabins, et ores les Romains, par les plus doulx noms qui soient entre les hommes : ce qui attendrit les cueurs aux uns et aux autres, de façon qu'ilz se retirerent un petit, et leur feirent place entre les deux batailles. Si furent adonc leurs cris et leurs regrets entendus clairement de chascun, et n'y eut celuy à qui elles ne feissent grande pitié, tant de les veoir en tel estat, que d'ouir les paroles qu'elles disoient, en adjouxtant aux franches remonstrances de leurs raisons les plus humbles prieres et supplications, dont elles se pouvoient adviser.

XXIX. « Car quelle offense (disoient elles) ne » quel desplaisir vous avons nous faict, pour lequel » nous meritions tant de maulx, que nous avons » desja soufferts, et que vous nous faictes encore » souffrir maintenant? Nous avons esté violente- » ment et contre les loix ravies par ceulx à qui » nous sommes de present : mais nos peres, nos » freres, noz parents et noz amis nous y ont lais- » sées si longuement, que la longueur du temps » nous ayant liées des plus estroicts liens du monde » avec ceulx que nous haïssions mortellement, nous » contrainct à ceste heure d'avoir peur, en voyant » combattre, et lamenter, en voyant mourir ceulx » qui alors nous ravirent injustement. Car vous ne » nous estes pas venus recourir lorsque nous estions

cores entieres, et retirer des mains de ceulx
qui nous detenoient iniquement, et vous
venez maintenant pour oster les femmes à
leurs maris, et les meres à leurs petits enfans,
de sorte que le secours que vous nous cuidez
faire maintenant, nous est plus grief, que l'a-
bandon que vous feistes alors de nous, ne
» nous a esté douloureux : telle est l'amitié qu'ilz
» nous ont portée, et telle la pitié que vous avez
» ores de nous. Si donques vous combatiez pour
» quelque autre occasion que pour nous, encore
» seroit il raisonnable que vous cessissiez le combat
» pour l'amour de nous, par qui vous estes faicts
» beaux peres, ayeulx, alliez et beaux freres de
» ceulx contre qui vous combatez. Mais si ainsi
» est que toute ceste guerre ne soit entreprise que
» pour nous, nous vous supplions de tout nostre
» cueur que vous nous vouliez recevoir avec voz
» gendres, et voz arrieres filz, et que vous nous
» rendiez noz peres, noz freres et nos parents,
» sans nous vouloir priver de noz maris et de
» noz enfans, ny nous vouloir rendre captifves et
» prisonnieres encores une autre fois ».

XXX. Ces prieres et remonstrances de Hersilia, et des autres dames Sabines, entendues, les deux armées feirent une surseance d'armes, et parlerent les deux chefz ensemble : durant lequel parlement, elles amenerent leurs maris et leurs enfans à leurs peres, et à leurs freres, apporterent à boire et à manger à ceulx qui en voulurent, pen-
serent ceulx qui estoient blecez, et les emportans

en leurs logis leur monstrerent comme elles estoient maistresses chez leurs maris, et comme ilz faisoient grand compte d'elles, et leurs portoient tout honneur avec amitié conjugale : de maniere, que finablement ilz feirent appointement ensemble, par lequel fut accordé que les Sabines qui voudroient demourer avec ceulx qui les tenoient, y demoureroient, exemptes de toute autre besongne et de tout autre service, comme nous avons dit auparavant, sinon que de filer la laine : et aussi que les Sabins et les Romains habiteroient ensemble dedans la ville, laquelle seroit appellée *Rome* du nom de Romulus : et les habitans en seroient appellez *Quirites*, du nom de la ville dont estoit Tatius le roy des Sabins : et qu'ilz regneroient et gouverneroient par un commun accord tous deux ensemble. L'endroit où fut accordé cest appointement s'appelle encores aujourd'huy *Comitium* : pource que, *Coïre* [1], en langage latin signifie s'assembler. Ainsi la ville estant augmentée de la moitié, on ajouxta cent nouveaux patriciens Sabins aux cent premiers Romains, et furent adonc faites les legions de six mille hommes de pied [2], et de six cens de cheval, et distribua lon tous les habitans en trois lignées, dont ceulx de Romulus furent appellez *Ramnenses*, de son nom : ceulx du costé de Tatius, *Tatienses* : et ceulx de la troisieme, *Lucerenses*, à cause du boscaige, auquel il accourut grand nombre de gens ramassez de toutes pieces, depuis

[1] Dans le grec : *Comire.*

[2] Voyez les observations, chap xxx.

que lon y eut donné franchise à tous venans, lesquelz depuis furent faicts citoyens Romains : car on appelle en latin les boscaiges, *Lucos*. Or qu'il y ait eu du commencement à Rome trois lignées seulement, et non plus, le mot mesme de *tribus*, qui signifie *lignée*, le tesmoigne : car ainsi les appellent les Romains encore jusques aujourd'huy, et *tribuns* ceulx qui en sont chefs : mais chascune de ces lignées principales en avoit puis après dix autres particulieres soubs soy, lesquelles aucuns estiment avoir esté appellées des noms des dames Sabines, mais cela est faulx, pource que plusieurs portent les noms de quelques lieux.

XXXI. Toutefois il y eut lors plusieurs choses establies et ordonnées à l'honneur des dames, comme de leur ceder et donner le dessus quand on les rencontreroit par le chemin : ne dire rien de sale ny deshonneste en leur presence : de [1] ne se despouiller point à nud devant elles : ne pouvoir estre appellées en justice devant les juges criminelz cognoissans des homicides : que leurs enfans porteroient au col une façon de bague que lon appelloit *Bulla*, pour autant qu'elle est presque faicte comme ces petites bouteilles qui s'engendrent dessus l'eau quand il commence à plouvoir : et que leurs robbes seroient bordées de pourpre.

XXXII. Si ne conferoient pas les deux roys ensemble, tout aussi tost que les affaires survenoient, ains en deliberoit chacun d'eulx premierement à part avec ses cent senateurs, et puis ilz les assem-

[1] Dans le grec : *de ne point se montrer nud.* C.

bloient tous en un. Tatius se tenoit au lieu où maintenant est le temple de Juno Moneta : et Romulus, au lieu qui s'appelle aujourd'huy les *Degrez* de belle rive, qui sont à la descente du mont Palatin, ainsi que lon va au parc des grandes lices [1], où lon dit qu'autrefois estoit le sainct cormier [2], dont on faict un tel compte : Romulus un jour voulant esprouver sa force, lancea (ce dit on) depuis le mont Aventin jusques là, un javelot, duquel la hampe estoit de cormier : le fer entra si avant dedans la terre, qui estoit forte et grasse, que nul ne la peut arracher, encore que plusieurs y essayassent, et en feissent tout leur effort. La terre estant propre à nourrir arbres, couvrit le bout de la hampe, laquelle print, et commencea à jetter branches ; tellement que avec le temps elle devint un beau et grand cormier, que les successeurs de Romulus enfermerent de muraille tout à l'entour, en le reverant et contregardant comme chose très saincte : et si d'adventure quelcun l'alloit veoir, qui le trouvast non frais ne verdoyant, ains comme arbre qui se va fenant et sechant à faulte de prendre nourriture, il l'alloit disant en effroy à tous ceulx qu'il rencontroit : et eulx, ne plus ne moins que si c'eust esté pour esteindre un feu, alloient criant partout, *à l'eau, à l'eau :* et accouroit on de toutes parts avec des vaisseaux pleins d'eau, pour l'arroser et abbrever. Mais du temps de Caius Cæsar, qui feit refaire ces degrez, les ouvriers, comme lon

[1] Le grand Cirque.

[2] Dans le grec : le saint cornouillier.

dit, en fouillant, et creusant tout à l'entour de ce cormier, par mesgarde en offenserent les racines, tellement que l'arbre en secha de tout poinct.

XXXIII. Or receurent les Sabins les mois des Romains, touchant lesquelz nous avons escript suffisamment en la vie de Numa : mais aussi Romulus usa de leurs escus, et changea la façon des armes dont il usoit auparavant tant luy que ses gens : car ilz portoient de petits boucliers à la façon des Argiens. Et quant aux festes et sacrifices, ilz se les entrecommuniquerent, et n'en osterent pas une de celles que l'un et l'autre peuple observoit auparavant, mais ilz y en adjousterent d'autres nouvelles, comme celle que lon nomme *Matronalia* [1], qui fut instituée à l'honneur des dames, pource qu'elles avoient esté cause de faire la paix : et aussi celle de *Carmentalia* [2], en l'honneur de Carmenta, laquelle aucuns estiment estre la deesse fatale, qui preside et domine à la naissance de l'homme : à raison dequoy, les meres la reclament et l'honorent. Les autres disent que c'estoit la femme d'Evander Arcadien, laquelle estant prophetisse inspirée du dieu Phœbus, rendoit les oracles en vers, dont elle fut surnommée *Carmenta*, pource que *Carmina* en latin signifie des vers : car il est certain que son

[1] Cette fête se célébroit le premier jour de mars, et le premier jour d'avril.

[2] Elle se célébroit le 11 janvier. Il s'en faisoit encore une seconde fête le 15. Carmenta étoit la mere, et non pas la femme d'Evandre. Plutarque le dit lui-même dans les Demandes Romaines, *Dem.* LVI.

propre nom estoit Nicostrata. Toutefois il y en a qui donnent une autre derivation et interpretation de ce mot de *Carmenta*, qui est plus vraysemblable, comme si c'estoit à dire, *Carens mente*, qui signifie hors du sens, pour la fureur qui esprent ceulx qui sont inspirez d'esprit prophetique. Car en latin *Carere* signifie estre privé, et *Mens* signifie le sens et l'entendement. Quant à la feste de *Palilia*, nous en avons parlé ci-devant [1] : mais celle de *Lupercalia* [2], consideré le temps auquel on la celebre, semble avoir esté instituée pour une purification : car elle se celebre ès jours malencontreux du mois de febvrier, lequel nom, à l'interpreter, signifie autant comme purificatif : et s'appelloit anciennement le jour auquel on la celebroit, *Februata*. Mais le nom propre de la feste vault autant à dire comme, la feste aux Loups : pour laquelle cause il semble qu'elle soit fort ancienne, ayant esté instituée par les Arcadiens qui vindrent avec Evander : combien que le nom soit commun autant aux louves comme aux loups, et peult avoir esté imposé à cause de la louve qui nourrit Romulus : car nous voyons que ceulx qui courent ce jour là par la ville, que lon appelle *Luperci*, commencent leur course au lieu propre, où l'on dit que Romulus fut exposé. Mais il s'y faict des choses dont la cause et l'origine seroit bien malaisée à conjecturer : car on y tue des chevres, et amene lon deux jeunes garsons de noble

[1] Voyez le Chap. XVII.

[2] Elle se célébroit le 15 de février à l'honneur du dieu Pan, qu'on appelloit *Lupercus*, parce qu'il éloignoit les loups.

maison, à qui on touche le front avec le cousteau teinct au sang des chevres immolées, et puis les essuye lon incontinent avec de la laine trempée en laict, et fault que les jeunes garsons se prennent à rire après que lon leur a ainsi essuyé le front: cela faict, on couppe les peaux des chevres, et en faict lon des courroyes, qu'ilz prennent en leurs mains, et s'en vont courans par la ville tous nuds, fors qu'ilz ont un linge ceinct devant leur nature, et frappent avec ces courroyes ceulx qu'ilz rencontrent en leur chemin: mais les jeunes femmes ne les fuyent point, ains sont bien aises d'en estre frappées, estimans que cela leur sert à devenir grosses, et à facilement enfanter. Il y a encores une autre particularité en ceste feste: c'est que les *Luperques*, c'est à dire, ceulx qui y courent, sacrifient un chien: Mais un poëte nommé *Butas*, en certaines elegies qu'il a escriptes, où il rend des causes fabuleuses des coustumes et cerimonies de Rome, dit que Romulus après avoir desfaict Amulius, s'en alla courant, en grande joye, au lieu mesme où la louve leur donna à tetter à son frère et à luy: en memoire de laquelle course, il dit que cette feste de *Lupercalia* se celebre: et que des jeunes garsons de noble maison y courent par la ville, frappans et battans ceulx qu'ilz rencontrent en leur chemin, en memoire de ce que Remus et Romulus coururent depuis Alba jusques en ce lieu. là, ayans leurs espées traittes en leurs mains: et que lon leur touche le front avec un cousteau teinct en sang, pour souvenance du danger d'estre tuez, auquel

auquel ilz furent alors : et après tout, que lon leur essuye le front avec du laict, pour commemoration de la maniere comment ilz furent allaictez. Mais Caius Acilius escrit que Remus et Romulus, avant que Rome fust bastie, esgarerent un jour leurs bestes, et que pour les aller chercher, après avoir faict leurs prieres à Faunus, ilz se meirent à courir çà et là tous nuds, de peur que la sueur ne les empeschast : et que c'est la cause pour laquelle aujourd'huy les Luperques courent tous nuds. Et s'il est vray que ce sacrifice se face pour une purification, lon pourroit dire qu'ilz immolent un chien à ceste fin, ne plus ne moins que les Grecs en leurs sacrifices de purgation portent [1] dehors les chiens : et en plusieurs endroits observent celle cerimonie de chasser les chiens, ce que lon appelle *Periscylacismes :* ou bien, si c'est pour rendre graces à la louve qui allaicta et garda de perir Romulus, que les Romains solennisent ceste feste, ce n'est pas sans propos que lon y sacrifie un chien, pource que c'est l'ennemy des loups : si d'adventure lon ne vouloit dire que ce fust pour chastier ceste beste, laquelle fasche et empesche les Luperques, quand ilz courent.

XXXIV. Aucuns disent aussi que ce fut Romulus qui le premier institua la religion de garder le feu sainct, et qui ordonna les vierges sacrées que lon appelle *Vestales :* les autres l'attribuent à

[1] Dans le grec : *portent dehors des chiens, et observent encore cette cérémonie, nommée Periscylacisme.* Voyez pour l'explication de ce passage, les Questions Romaines, *quest.* 68. a.

Numa Pompilius. Quoy que ce soit, il est bien certain qu'il a esté homme fort devotieux, et bien entendu en l'art de deviner les choses futures par le vol des oyseaux, qui estoit la cause pour laquelle il portoit ordinairement le baston augural, qui s'appelle en latin *Lituus*. C'est une verge courbée par le bout, avec laquelle les devins quand ilz s'asseient pour contempler le vol des oyseaux, désignent et marquent les regions du ciel. On la gardoit soigneusement dedans le palais : mais elle fut esgarée du temps de la guerre des Gaulois, quand la ville de Rome fut prise, et depuis après que les barbares eussent esté chassez, fut retrouvée toute entiere, à ce que lon dit, dedans un hault monceau de cendres, sans avoir esté aucunement endommagée, là où toutes autres choses à l'entour avoient esté consommées, ou gastées par le feu.

XXXV. Il feit aussi quelques ordonnances, entre lesquelles il y en a une qui semble un peu dure, laquelle ne permet point à la femme de laisser son mary, et donne licence au mary de laisser sa femme, si d'adventure elle avoit empoisonné ses enfans, ou falsifié ses clefs, ou commis adultere : et si autrement il la repudioit, la moitié de ses biens estoit adjugée à sa femme, et l'autre à la deesse Cerès : et commandoit que celuy qui repudioit ainsi sa femme, sacrifiast aux dieux de la terre. Mais cela est propre et particulier à Romulus, que n'ayant estably aucune peine contre les parricides, c'est à dire, contre ceulx qui tuent leur pere ou mere, neantmoins il appelle parricide tout homi-

cide, comme estant l'un execrable, et l'autre impossible. Si a semblé longuement qu'il avoit eu raison de penser, que jamais une telle meschanceté n'adviendroit : car il ne s'est trouvé personne à Rome qui ait commis tel crime l'espace de six cens ans durans : et fut le premier parricide Lucius Ostius, après la guerre de Hannibal. Mais à tant est ce assez parlé de ce propos.

XXXVI. Au demourant, la cinquieme année du regne de Tatius, aucuns de ses parents et amis rencontrerent d'adventure en leur chemin quelques ambassadeurs venans de la ville de Laurentum à Rome, sur lesquelz ilz se ruerent, et tascherent à leur oster leur argent : et pource que ces ambassadeurs ne leur voulurent pas bailler, ains se meirent en defense, ilz les tuerent. Ce villain cas ayant ainsi esté commis, Romulus estoit d'advis que lon en devoit faire sur le champ punition exemplaire : mais Tatius le remettoit de jour à autre, et lui usoit tousjours de quelque desfaicte : ce qui seul fut cause qu'ilz entrerent en dissention apparente l'un contre l'autre : car au demourant ils s'estoient tousjours comportez le plus honnestement qu'il estoit possible l'un envers l'autre, en conduisant et gouvernaut toutes choses ensemble d'un commun accord et consentement. Mais les parents de ceulx qui avoient esté occis, voyans qu'ilz ne pouvoient avoir justice, à cause de Tatius, l'espierent un jour qu'il sacrifioit en la ville de Lavinium avec Romulus, et le tuerent, sans rien demander à Romulus : ains le louerent, comme prince

juste et droitturier. Romulus feit bien emporter le corps de Tatius, et l'inhuma fort honorablement au mont Aventin, environ l'endroit qui s'appelle maintenant *Armilustrium* [1] : mais au reste, il ne monstra aucun semblant de vouloir venger sa mort. Il y a quelques historiens qui escrivent, que ceulx de la ville de Laurentum effroyez de ce meurtre, luy livrerent ceulx qui l'avoient commis, mais que Romulus les laissa aller, disant qu'un meurtre avoit esté justement vengé par un autre. Cela donna occasion de dire et de penser, qu'il estoit bien aise d'estre delivré de compagnon : toutesfois les Sabins pour cela ne s'en emeurent ny ne s'en mutinerent point, ains les uns pour amitié qu'ilz avoient ja conceue envers luy, les autres pour sa puissance qu'ilz redoubtoient, et les autres pource qu'ilz l'adoroient comme un dieu, persevererent à lui porter tousjours tout honneur et obeïssance.

XXXVII. Plusieurs estrangers mesmes reveroient aussi la vertu de Romulus, comme entre les autres ceulx que lon nommoit alors les anciens Latins, lesquelz envoyerent devers luy, et traitterent amitié et alliance avec luy. Il prit aussi la ville de Fidenes, qui estoit fort voisine de Rome : et disent aucuns qu'il la surprit d'emblée, ayant envoyé devant, quelques gens de cheval, pour rompre les gons qui soustenoient les portes : et puis y survenant avec le demourant de son armée, avant que ceux de la ville s'en doubtassent. Les au-

[1] On y faisoit une fête et course militaire le 19 du mois d'octobre.

tres escrivent, que les Fidenates coururent et fourragerent les premiers son païs jusques aux faulxbourgs de Rome, là où ils feirent de grands maulx, mais que Romulus leur dressa embusche sur le chemin, à leur retour, et en tua un bien grand nombre : et si prit d'avantage leur ville, laquelle toutefois il ne demolit point, ains en feit une colonie, c'est à dire, ville dependante de Rome, en y envoyant deux mille cinq cents [1] bourgeois Romains pour y habiter. Ce qu'il feit le treizieme jour du mois d'avril, que les Romains appellent les *Ides*. Quelque temps après il se leva à Rome une peste si violente, que les hommes en mouroient tout subitement, sans estre malades : la terre ne produisoit point de fruict, les bestes ne faisoient point de petits, et si pleut des gouttes de sang [2] dedans la ville : tellement que, oultre les maulx qu'il est force que les hommes sentent en telz accidents, encores avoient ilz une très grande frayeur de l'ire et fureur des dieux. Et quand on veit le semblable advenir aux habitans de la ville de Laurentum, adonc n'y eut il celuy qui ne jugeast, que c'estoit expresse vengeance divine qui persecutoit et travailloit ces deux villes, pour le meurtre commis en la personne de Tatius, et semblablement ès personnes des am-

[1] Selon Denys d'Halicarnasse Romulus en envoya seulement trois cents. Ce nombre paroît foible, si l'on fait attention à ce que Plutarque rapporte dans le chapitre suivant.

[2] Ces pluies de sang, si effrayantes pour les Anciens, sont produites fort naturellement par des insectes, ou par des exhalaisons teintes en rouge, comme on l'a observé plusieurs fois dans le siècle dernier et dans celui-ci.

bassadeurs qui avoient etsé occis. Parquoy les homicides d'une part et d'autre furent mis en justice : et la punition faicte, les maux cesserent evidemment en l'une et en l'autre ville. Romulus purifia les villes avec quelques sacrifices de purgation, que l'on faict encores aujourd'huy [1] à la porte qui s'appelle *Ferentine.*

XXXVIII. Mais avant que la pestilence cessast, ceulx de Camerin estoient venus assaillir les Romains, et avoient couru tout leur païs, estimans qu'ilz ne le pourroient defendre pour l'inconvenient de la peste qui les travailloit. Toutefois Romulus leur alla incontinent au devant avec son armée. et les desfeit en bataille, en laquelle il [2] mourut six mille hommes : et ayant pris leur ville, en transporta à Rome la moitié des habitans qui estoient demourez de la desconfiture : puis feit venir de Rome deux fois autant que montoit le reste des naturelz Cameriniens pour habiter avec eulx à Camerin, et fut cela faict un premier jour d'aoust : tant il y avoit ja grande multitude d'habitans à Rome, depuis seize ans seulement qu'elle estoit bastie. Mais entre autre butin qu'il y gaigna, il en apporta un chariot de cuivre à quatre chevaulx, lequel il feit dresser au temple de Vulcain, et mettre dessus, sa statue, laquelle Victoire couronnoit d'un chappeau de triumphe [3].

[1] Dans le grec : *que l'on fait encore aujourd'hui, à ce que l'on dit.* C.

[2] Dans le grec : *il leur tua six mille hommes.* C.

[3] L'expression du grec est plus naturelle, *et plaça sur ce char sa statue couronnée par la Victoire.*

XXXIX. Sa puissance estant ainsi accreuë, les plus foibles de ses voisins ployoient soubz lui, et se contentoient de vivre en paix avec luy : mais les puissans en avoient peur, et portoient envie à son accroissement, estimans que ce n'estoit point sagement faict à eulx de le laisser ainsi croistre à veuë d'œil, et qu'il falloit de bonne heure empescher son accroissement, et lui rongner les ailes. Les premiers des Thoscans qui s'en meirent en effort furent les Veiens, lesquelz tenoient fort grand païs, et habitoient une grosse et puissante cité : et pour luy commencer la guerre, l'envoyerent sommer de leur rendre la ville de Fidenes, comme à eulx appartenante : ce qui n'estoit pas seulement desraisonnable, mais aussi digne de moquerie, attendu que lors que les Fidenates avoient la guerre, et estoient en danger, ilz ne les avoient pas secourus : ains avoient souffert occire les personnes, et puis venoient à demander les terres et maisons quand autres les possedoient. Pourtant Romulus leur ayant faict aussi une response pleine de moquerie et de derision, ilz diviserent leur armée en deux, et en envoyerent une partie contre les habitans de Fidenes, et avec l'autre s'en allerent à l'encontre de Romulus. Celle qui estoit allée devant la ville de Fidenes, gaigna la bataille, où elle tua deux mille Romains : mais l'autre fut aussi desfaicte par Romulus, et y mourut huit mille hommes des Veiens.

XL. Depuis ilz se rencontrerent encores une autre fois près la ville de Fidenes, où il y eut bataille, en laquelle tous confessent bien que le prin-

cipal exploit fut faict de la main propre de Romulus, lequel ce jour là monstra toute la ruze et la hardiesse qui sçauroit estre en un bon capitaine, et sembla avoir surpassé grandement l'ordinaire des hommes en force de corps et disposition de personne : mais neantmoins ce qu'aucuns en disent est bien mal-aisé à croire, ou, pour mieulx dire, du tout hors de creance et de verisimilitude : car ilz escrivent, qu'ayant esté tué en celle bataille quatorze mille hommes, plus de la moitié en fut occise de la propre main de Romulus, veu mesmement que chacun estime, que ce soit une vaine vanterie ce que les Messeniens racomptent d'Aristomenes [1], qu'il immola aux dieux trois cents victimes, pour autant de Lacedæmoniens qu'il avoit occis en une bataille. Leur armée donques ayant esté rompue, Romulus laissa fouir ceulx qui se peurent sauver de vistesse, et tira droit vers leur ville : mais ceulx de dedans, après avoir fait une si lourde perte, n'attendirent pas l'assault, ains sortirent au devant avec humbles prieres, et le requirent de paix et d'alliance, qui leur fut ottroyée pour cent ans, en perdant pour l'amende une bonne partie de leur territoire, qui s'appelle *Septemagium* [2], c'est à dire, la septieme partie, et en quittant aux Romains les salines qui sont joignant la

[1] Dans le grec : « qu'il offrit trois fois le sacrifice nommé « *Hecatomphonis*, pour avoir tué à chaque fois cent hommes « aux Lacédémoniens ». Pausanias, Messeniaques, ch. 19. C.

[2] Dans le grec *Septempagium*, c'est-à-dire, sept bourgs, ou villages, ou cantons.

riviere, et baillant pour ostages cinquante des principaux d'entre eulx. Romulus triumpha encore de ceux là le jour des ides d'octobre, qui est le quinzieme du mois, menant en triumphe plusieurs prisonniers de guerre, et entre autres le capitaine general des Veiens, homme ja ancien, qui s'estoit follement porté en sa charge, et avoit monstré par effect estre moins experimenté aux affaires de la guerre, que son aage ne requeroit. De là vient qu'encores aujourd'huy, quand on sacrifie aux dieux pour leur rendre graces de quelque victoire, on mene au Capitole à travers la place un vieillard vestu d'une robbe de pourpre, avec la bague que l'on appelle *bulla*, que les jeunes enfans de bonne maison portent à leur col, et y a un herault qui marche après, criant à vendre les Sardianiens, pource que lon tient que les Thoscans sont extraicts des Sardianiens [1], et la ville de Veies est assise au païs de la Thoscane.

XLI. Ceste guerre fut la derniere qu'eut Romulus, après laquelle il ne se peut garder qu'il ne luy advinst ce, qui a accoustumé d'advenir presqu'à tous ceulx, qui par extraordinaires faveurs de la fortune sont elevez en hault estat, et en grande puissance : car se confiant en la prosperité de ses affaires, il commencea à devenir presumptueux, et à tenir plus de gravité qu'il ne souloit auparavant, sortant des termes de prince courtois et accointable à tout le monde, et se desvoyant ès façons de faire de monarchie superbe et odieuse à chascun,

[1] Voyez les Observations, chap. XL.

premierement pour les habits, et pour le port et contenance qu'il prit : car il portoit tousjours un saye teinct en pourpre [1], et par dessus une longue robbe de pourpre aussi, et donnoit audience estant assis en une chaire à dossier renversé en arriere, ayant tousjours à l'entour de luy de jeunes hommes que lon appelloit *Celeres*, c'est à dire, vistes, pour la grande promptitude et celerité de laquelle ilz executoient ses mandemens, et d'autres qui marchoiẽt devant luy portans des bastons en leurs mains, dont ils faisoient retirer la foule du peuple, et estans ceincts de courroyes, dont ils lioient et garrotoient incontinent ceulx qu'il commandoit. Or les Latins disoient anciennement *ligare*, pour lier, mais maintenant ilz disent *alligare*, d'où vient que les huissiers et sergens sont appellez *Lictores :* toutefois il me sembleroit vraysemblable de dire, que lon y auroit adjouxté un *c*, et que paravant ilz s'appelloient *Litores* sans *c*, pource que ce sont les mesmes que les Grecs appellent *Liturgos*, c'est à dire, officiers publiques : et encores aujourd'huy, *Leïtos*, ou *Laos*, en langage grec signifie le peuple.

XLII. Mais après que son ayeul Numitor fut decedé en la ville d'Alba, se pouvant emparer du royaume, comme à luy appartenant par droit de succession, il en remeit le gouvernement à la commune, pour gaigner en ce faisant la grace du peu-

[1] L'habillement de Romulus étoit le *sagum* de pourpre. Par-dessus le *sagum*, il portoit le *paludamentum* ou *chlamys* de pourpre, bordé d'une pourpre plus précieuse et attaché sur l'épaule.

ple : et tous les ans elisoit un magistrat pour faire droit, et administrer justice aux Sabins [1]. Cela enseigna aux nobles de Rome à desirer et chercher un gouvernement libre, qui ne fut point subject au vouloir d'un roy seul, et où chascun commandast et obeïst à son tour. Car ceulx que lon nommoit patriciens ne manioient rien, ains avoient le nom et l'habit honorable seulement, et les assembloit on en conseil plus pour une maniere de faire, que pour avoir leur advis : car quand ilz estoient assemblez, il falloit qu'ilz escoutassent le commandement et l'ordonnance du roy sans dire mot, et puis qu'ilz se retirassent, n'ayans autre avantage, par dessus le menu populaire, sinon qu'ilz sçavoient les premiers ce qui s'estoit faict : et encore leur estoient toutes autres choses moins griefves, mais quand il distribua luy mesme de son authorité privée, à ses soudards les terres conquises sur les ennemis, et qu'il rendit les ostages aux Veiens sans leur en parler, adonc sembla il manifestement, qu'il faisoit grande injure au senat.

XLIII. A l'occasion de quoy les senateurs furent depuis souspeçonnez de l'avoir faict mourir, quand peu de jours après il disparut si estrangement que lon ne sceut jamais ce qu'il devint : ce qui fut le septieme jour du mois que lon appelle maintenant *juillet*, qui lors se nommoit *quintilis* : sans laisser rien de certain que lon peust asseurer de sa mort ; sinon le temps tel que nous l'avons dit : car ce

[1] C'est une faute de Plutarque ou de ses copistes, il faut corriger, *aux Albains*.

jour là [1] ont fait encore maintenant beaucoup de choses en commemoration de l'accident qui lors advint. Et ne se fault pas trop esmerveiller de l'incertitude de sa mort : attendu que Scipion l'Africain ayant esté après soupper trouvé mort en sa maison, on ne sceut jamais adverer ny sçavoir comment il estoit mort. Car les uns disent qu'estant maladif de sa complexion, il defaillit et mourut soudainement : les autres disent qu'il se feit luy mesme mourir avec du poison : les autres cuident que ses ennemis entrerent secrettement la nuict en sa maison, et qu'ilz l'estoufferent en son lict : toutefois au moins trouva lon son corps tout estendu, que chascun peut considerer à loisir, pour veoir si lon y trouveroit quelque indice, par lequel on peust conjecturer la maniere comment il seroit mort. Mais Romulus estant soudainement disparu, on ne trouva ny partie aucune de son corps, ny piece quelconque de ses habillemens. Et pourtant ont aucuns estimé que les senateurs se ruerent tous ensemble sur luy dedans le temple de Vulcain, et qu'après l'avoir mis en pieces, chascun d'eulx en emporta une dedans le reply de sa robbe.

XLIV. Les autres pensent que ceste disparition ne se feit ny dedans le temple de Vulcain, ny en la presence des senateurs seulement : ains disent que Romulus à l'heure estoit hors la ville, près du lieu qui s'appelle le *Marez de la chevre*, là où il preschoit le peuple, et que tout soudain le temps se

[1] Outre ces cérémonies du 7 juillet, il se faisoit encore une fête appellée *Quirinalia* le 17 février.

changea, et se mua l'air si horriblement, que lon ne le sçauroit n'exprimer ne croire : car premierement le soleil perdit entierement sa lumiere, comme s'il eust esté nuict toute noire : et ces tenebres ne furent pas doulces ny tranquilles, ains y eut des tonnoirres horribles, des vents impetueux, orages et tempestes de tous costez, qui feirent fouyr le menu peuple, et l'escarterent çà et là, mais les senateurs se serrerent ensemble. Puis quand l'orage fut passé, le jour revenu clair, et le ciel serein comme devant, le peuple se rassembla, qui se meit à chercher le roy, et à demander qu'il estoit devenu : mais les seigneurs ne voulurent pas souffrir qu'ilz en enquissent davantage, ains les admonesterent de l'honorer et reverer comme celuy qui avoit esté ravy au ciel, et qui desormais au lieu de bon roy leur seroit dieu propice et favorable. Le menu populaire pour la plus grande partie prit cela en payement, et fut tout resjouy d'entendre ces nouvelles, et s'en alla adorant Romulus en son cueur avec bonne esperance : mais il y en eut quelques uns qui recherchans la verité du faict asprement et aigrement, troublerent fort les patriciens, leur mettans sus qu'ilz abusoient la rude multitude de vaines et folles persuasions, et ce pendant que c'estoient eulx mesmes qui de leurs propres mains avoient occis le roy.

XLV. Estans donques les choses en ce trouble, on dit qu'il y eut l'un des plus nobles patriciens, Julius Proculus, estimé fort homme de bien, et qui avoit esté grand amy familier de Romulus,

estant venu de la ville d'Alba avec luy, lequel se presenta sur la place à tout le peuple, et afferma par les plus grands et les plus saincts sermens qu'on sçauroit faire, qu'il avoit rencontré Romulus en son chemin, plus grand et plus beau qu'il ne l'avoit onques veu, armé à blanc d'armeures claires et luisantes comme feu, et que s'estant effroyé de le veoir en tel estat, il luy avoit demandé : « Sire, » pour quelle nostre forfaitture, et à quelle intention nous as tu laissez exposez aux faulses calumnies, et imputations iniques, dont nous sommes mescreuz par ton departement? et pourquoy as tu abandonné ta ville orpheline en deuil » infiny »? A quoy Romulus luy avoit respondu : » Proculus, il a pleu aux dieux, desquelz j'estois » venu, que je demourasse entre les hommes, autant de temps comme j'y ai demouré, et qu'après » y avoir basty une cité, qui en gloire et en grandeur d'empire sera une fois la premiere du monde, » je m'en retournasse demourer, comme devant, » au ciel. Pourtant fais bonne chere, et dit aux » Romains, qu'en exerceant prouësse et tempe- » rance, ilz attaindront à la cyme de puissance humaine : et quant à moy, je vous seray desormais » dieu protecteur et patron, que vous appellerez » *Quirinus* ». Ces paroles semblerent croyables aux Romains, tant pour les meurs de celuy qui les disoit, que pour le grand serment qu'il avoit faict : mais encore y eut il ne sçay quelle emotion celeste, semblable à une inspiration divine, qui y aida : car personne n'y contredit, ains tout souspeçon

et toute calumnie rejettée en arriere chacun se meit à invoquer, prier et adorer *Quirinus*.

XLVI. Ces propos là certainement ressemblent fort aux comptes que les Grecz font d'Aristeas Proconnesien, et de Cleomedes Astypalæien : car ilz disent qu'Aristeas mourut en l'ouvroir d'un foulon, et que ses amis vindrent pour enlever son corps, mais qu'on ne sceut qu'il devint : et que sur l'heure mesme il y eut quelques gens revenans des champs, qui affermerent l'avoir rencontré, et parlé à luy, et qu'il tenoit le chemin de la ville de Crotone. Ilz disent aussi que Cleomedes fut homme de grandeur et de force oultre nature, mais au demourant furieux et insensé : car après avoir faict plusieurs autres violences, finablement il entra un jour dedans une eschole pleine de petits enfans, dont le comble estoit soutenu avec un pillier, et qu'il frappa de sa main contre le pillier un si grand coup, qu'il le rompit par le milieu, tellement que toute la couverture tumba, qui froissa et tua tous les petits enfans. On courut incontinent après luy pour le prendre : mais il se jetta dedans un grand coffre, qu'il ferma sur luy, et teint le couvercle si ferme par le dedans, que plusieurs ensemble, qui se preforcerent de l'ouvrir, n'y sceurent onques rien faire : à raison dequoy ilz rompirent tout le coffre, mais quand il fut en pieces, ilz ne trouverent leur homme dedans ne vif ne mort : dont ilz furent fort estonnez, et envoyerent devers Apollo Pythique, où la prophetisse leur respondit ce verset :

Cleomedes dernier des demidieux.

XLVII. On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut, ainsi que lon le portoit en sepulture, et qu'en son lieu on trouva une pierre dedans le lict. Brief les hommes racomptent plusieurs autres telles merveilles, où il n'y a apparence quelconque de verité, voulans deïfier la nature humaine, à l'associer avec les dieux. Bien est il vray, que ce seroit laschement et meschamment faict, que de reprouver et nier la divinité de la vertu : mais aussi de vouloir mesler la terre avec le ciel, ce seroit une grande sottie. Pourtant fault il laisser là telles fables : estans chose toute asseurée, que, comme dit Pindare :

Il n'est point de corps qui ne meure :
L'ame seule vive demeure,
Image de l'eternité.

Car elle est venue du ciel, et là s'en retourne, non avec le corps, mais plus tost, lors que plus elle est esloignée et separée du corps, quand elle est nette, saincte, et qu'elle ne tient plus rien de la chair. C'est ce que vouloit dire le philosophe Heraclitus, quand il disoit, que la [1] *lumiere seiche* est la meilleure ame, qui s'envole hors du corps, ne plus ne moins que la fouldre hors la nuée : mais celle qui est destrempée avec le corps, pleine de passions corporelles, est comme une vapeur grosse, pesante et tenebreuse, qui ne se peult enflammer ny elever. Pourtant n'est il point besoing de vouloir envoyer, contre la nature, le corps des hommes vertueux, quand et leurs ames, au ciel : ains fault estimer et

[1] Dans le grec : *l'ame seiche est la meilleure ame.* C.

croire

croire fermement, que leurs vertus, et leurs ames, selon nature et selon justice divine, deviennent d'hommes, saincts: et de saincts, demidieux: et de demidieux, après qu'ilz sont parfaitement, comme ès sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estans delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ilz devienent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin très heureuse et très glorieuse.

XLVIII. Au demourant quant au surnom de Romulus, qui depuis fut appellé *Quirinus*, les uns disent qu'il signifie autant comme belliqueux: les autres tienent qu'il fut ainsi appellé, pource que les Romains mesmes s'appellerent *Quirites*. Les autres escrivent que les anciens nommerent la pointe d'une javeline, ou la javeline mesme, *Quiris*: à raison de quoy la statue de Juno surnommée *Quiritide*, estoit assise dessus un fer de lance, et que la lance qui estoit consacrée au palais royal, s'appelloit *Mars*: d'avantage que lon a accoustumé de donner par honneur, à ceulx qui font bien leur devoir en une bataille, une lance, ou une javeline: et que pour ces raisons Romulus fut surnommé *Quirinus*, comme qui diroit, dieu des armes et des batailles. Il luy a depuis esté basty un temple au mont, qui de luy s'appelle *Quirinalis*: et le jour auquel il disparut se nomme, *la Fuite du peuple*[1], ou autrement les *Nones Capratines*, pource que

[1] La fête nommée *Poplifugium* est marquée dans les calendriers anciens au 15 juillet.

lon va ce jour là hors la ville sacrifier au lieu qui s'appelle le *Marez de la chevre :* et les Romains appellent une chevre, *Capra :* et en y allant ilz ont accoustumé d'appeler à haults cris plusieurs noms romains, comme Marcus, Cneus, Gaius, en souvenance de la fuite qui fut adonc, et de ce qu'ilz s'entreappellerent les uns et les autres, fuyans en grande frayeur et en grand desarroy.

XLIX. Toutefois les autres disent, que cela ne se fait point pour representation de fuite, mais bien de haste et de diligence, le rapportans à une telle histoire. Après que les Gaulois qui avoient pris Rome en furent chassez par Camillus, la ville se trouva si affoiblie, qu'à peine se pouvoit elle ravoir et remettre sus : à l'occasion dequoy plusieurs peuples Latins s'allierent ensemble, et avec grosse et puissante armée allerent courir sus aux Romains, ayans pour capitaine Livius Posthumius, lequel alla loger son camp au plus près de la ville de Rome, et envoya par une trompette faire sçavoir aux Romains, que les Latins vouloient par nouveaux mariages renouveller et rafreschir l'ancienne alliance et parenté qui estoit entre eulx, à cause qu'elle commençoit ja à faillir : et pourtant, que si les Romains leur vouloient envoyer quelque nombre de leurs filles à marier, ou de leurs jeunes femmes vefves, qu'ilz auroient paix et amitié avec eulx, comme ilz l'avoient jadis euë avec les Sabins par ce mesme moyen. Les Romains, ces nouvelles ouyes, se trouverent bien ennuyez, estimans que livrer ainsi leurs femmes ne seroit autre chose,

que se rendre et se soubmettre à la mercy de leurs ennemis : mais ainsi qu'ilz estoient en cette perplexité, une servante nommée *Philotis*, ou comme les autres l'appellent, *Tutola*, leur conseilla de ne faire ne l'un ne l'autre, ains leur user d'une ruze, moyennant laquelle ilz eschapperoient le danger de la guerre, et si ne seroient point gagez ni obligez par ostages. La ruze estoit qu'ilz l'envoyassent elle mesme, avec quelque nombre d'autres esclaves, les plus belles, accoustrées en bourgeoises et filles de bonne maison, et que la nuict elle leur haulseroit en l'air un flambeau allumé, au signe duquel ilz viendroient avec leurs armes courir sus à leurs ennemis, pendant qu'ilz seroient endormis. Ce qui fut faict. Les Latins cuiderent que ce fussent veritablement les filles des Romains : et Philotis ne faillit pas la nuict de leur haulser en l'air, et leur monstrer un flambeau ardent de dessus un figuier sauvage, en estendant derriere quelques tapis et couvertures, à celle fin que les ennemis n'en peussent veoir la lumiere, et que les Romains au contraire la veissent plus clairement. Si tost donques qu'ilz l'apperceurent, ilz sortirent en diligence, en s'entreappellant plusieurs fois les uns les autres par leurs noms, au sortir des portes de la ville, pour la grand'haste qu'ilz avoient, et allerent surprendre leurs ennemis au desprouveu, de maniere qu'ilz les desfirent : en memoire de laquelle desfaitte, ilz sollennisent encore ceste feste que lon appelle les *Nones Capratines*, à cause du figuier sauvage qui s'appelle en latin *Caprificus*, et festoient les

dames hors la ville, soubs des ramées faittes de branches de figuier : et les servantes questent en allant çà et là, et se jouent ensemble, puis s'entrefrappent, et se ruent des pierres les unes aux autres, ainsi comme lors elles secoururent les Romains qui combatoient : mais peu d'historiens approuvent ce compte. Et pource que c'est de plein jour qu'ilz appellent ainsi les noms les uns des autres, et qu'ilz vont au lieu que lon nomme le *Marez de la chevre*, comme à un sacrifice, il semble que cela convient mieulx à la premiere histoire : si ce n'est d'aventure que ces deux cas soient advenus en diverses années à mesme jour. Au demourant on dit que Romulus disparut d'entre les hommes en l'aage de cinquante et quatre ans, au trente huitieme de son regne[1].

COMPARAISON DE THESEUS AVEC ROMULUS.

C'est ce que nous avons peu recueillir, qui soit digne de memoire, des faicts de Romulus et de Theseus : mais pour venir à les comparer l'un à l'autre, il semble premierement que Theseus de sa propre voulunté, sans contraincte de personne, pouvant regner hors de crainte en la ville de Tre-

[1] Denys d'Halicarnasse donne à Romulus cinquante-cinq ans de vie, et trente sept de règne. Voyez Plutarque lui-même dans la vie de Numa, chap. III.

zème, et succeder à son ayeul en un estat non petit, ait de luy mesme plus tost desiré et cherché les moyens de faire de grandes choses : et que Romulus au contraire, pour se delivrer de la servitude qui le pressoit, et eschapper la punition qui le menaçoit, se monstra certainement, ce que dit Platon, hardy de peur : et que pour crainte de souffrir peine extrême, il fut contraint, voulust ou non, de se hazarder à essayer de faire de grandes choses. Et puis son plus grand chef d'œuvre est, d'avoir occis un seul tyran de la ville d'Alba : là où Theseus en passant chemin seulement, et en se preparant à plus grandes entreprises, desfeit Scirron, Sinnis, Procrustes, Corynetes : et en les punissant, et ostant de ce monde, il delivra la Grèce de très cruelz tyrans, avant que ceulx qu'il delivroit cogneussent qui il estoit. D'avantage il pouvoit faire son voyage sans se travailler, ny se mettre en danger, en montant sur mer, attendu mesmement que ces brigands ne luy avoient rien mesfait : là où Romulus ne pouvoit demourer en seureté, estant Amulius en vie : en confirmation dequoy lon peult alleguer, que Theseus n'estant provoqué de nulle offense particuliere faicte à l'encontre de luy, courut sus et feit la guerre aux meschans : et au contraire, Remus et Romulus, tant que le tyran ne les offensa point particulierement, luy laisserent fouller et oultrager tous les autres. Et si lon allegue que ce soient actes memorables, que Romulus ait esté blecé en combatant contre les Sabins, qu'il ait occis de sa main Acron, qu'il ait vaincu et subju-

gué beaucoup d'ennemis : aussi peult on mettre à l'encontre, de la part de Theseus, la bataille des Centaures, et la guerre des Amazones.

II. Mais cē que Theseus osa entreprendre touchant le payement du tribut deu au roy de Candie, en y allant franchement avec les autres jeunes garsons et jeunes filles d'Athenes, et en se presentant vouluntairement au danger d'estre devoré par une cruelle beste, ou d'estre immolé dessus la sepulture d'Androgeos, ou de servir en captivité vile et deshonneste à hommes oultrageux et ennemis, qui est le moins de mal que lon en treuve par escript, ce fut un acte de si grande prouësse, magnanimité, justice, desir de gloire, et brief de vertu si accomplie, qu'il n'est pas possible de le deuëment exprimer. Si me semble, que les philosophes n'ont point mal definy amour, quand ilz ont dit, que c'est comme une entremise des dieux, voulans sauver et garder quelques jeunes personnes. Car l'amour d'Ariadne fut, à mon advis, œuvre de quelque dieu, et un moyen expressement preparé pour le salut de Theseus : et pourtant n'en fault il point blasmer ny reprendre l'amante, ains plus tost s'esmerveiller, que tout le reste des hommes et des femmes ne fut affectionné de mesme envers luy. Et si elle seule se sentit passionnée de son amour, je dis, et non sans grande verisimilitude, qu'elle en merita aussi d'estre depuis aimée par un dieu, comme celle qui de sa nature aimoit le bien et la vertu, et portoit affection aux hommes de singuliere valeur.

III. Mais ayans tous deux eu la nature propre

à commander et gouverner, ne l'un ne l'autre ne retreint les façons de faire d'un vray roy, ains en sortirent tous deux, l'un se changeant en homme populaire, et l'autre en tyran : si que par diverses passions ilz tumberent tous deux en mesme inconvenient et erreur. Car il fault qu'un prince, devant toutes choses, conserve son estat : lequel se conserve non moins en ne faisant rien qui ne luy soit bien seant, qu'en faisant tout ce qui luy est bien convenable : mais celuy qui se roidit, ou se lasche, plus ou moins qu'il ne doibt, ne demeure plus ne roy ne prince, ains devient ou populaire flatteur, ou maistre superbe : et faict que ses subjectz le mesprisent, ou le haïssent : toutefois il semble que l'un soit erreur de trop grande bonté et humanité, l'autre d'arrogance et de fierté. Et s'il n'est point raisonnable de rejetter sur la fortune tous les malheurs entierement qui advienent aux hommes, ains qu'il faille en iceulx rechercher et considerer la difference de leurs passions et de leurs meurs, on ne sçauroit absouldre l'un n'y soustenir qu'il n'ait esté meu de courroux trop desraisonnable, et d'ire trop precipitée, en ce qu'il commeit en la personne de son frere, ny l'autre en la personne de son filz : toutefois l'occasion qui excita leur courroux, excuse plus celuy, qui par une plus grande cause, comme par un plus violent coup, a esté renversé : car si le maltalent que Romulus eut à l'encontre de son frere, fust procedé de meure deliberation, pour le bien et utilité publique, il n'y a personne qui cuidast, que son jugement se fust ainsi soudainement

laissé transporter à une si violente cholere : là où, au contraire, Theseus forfeit à l'encontre de son filz, emeu par les passions que peu d'hommes ont jamais peu eviter, c'est à sçavoir, amour, jalousie et faulx rapport de sa femme. Qui plus est, le courroux de Romulus passa oultre jusques à l'effect, dont l'issue fut très calamiteuse : et l'ire de Theseus ne proceda que jusques à paroles injurieuses, et à maledictions de vieillesse irritée : pource qu'il semble que ce qui advint oultre cela à son filz, lui advinst plus tost par cas d'adventure, qu'autrement. Voilà les points que lon pourroit alleguer à l'avantage de Theseus.

IV. Mais quant à Romulus, tout premierement il a cela de grand, que son commencement fut très petit : car son frere et luy estans estimez serfz, et reputez enfans de porchers, devant que d'estre eulx mesmes affranchiz, affranchirent, par maniere de dire, presque tous les Latins, acquerans tout à un coup, et à un mesme temps, plusieurs tiltres de très grande gloire, oppresseurs de leurs ennemis, sauveurs de leurs parents, roys de nations, fondateurs de villes nouvelles, non pas remueurs des anciennes, comme Theseus, qui de plusieurs habitations en composa une seule, et en demolit et ruina plusieurs qui portoient les noms des anciens roys, princes et demidieux de l'Attique : ce que toutefois Romulus feit aussi depuis, en contraignant ceulx qu'il avoit vaincus, de destruire leurs maisons pour s'en aller habiter avec les vainqueurs : mais il ne remua ny n'augmenta point une ville qui auparavant

luy eut esté, ains en edifia une tout de nouveau, acquerant tout ensemble, terre, païs, royaume, alliances, mariages, sans perdre ny tuer personne: ains au contraire, en faisant beaucoup de bien à beaucoup de pauvres vagabonds, qui n'avoient ne païs, ny terres, ne maisons, et ne demandoient autre chose, que de faire d'entre eulx un peuple, et devenir bourgeois de quelque ville: et si ne s'amusa point à poursuivre des brigands et des voleurs, ains conquit par force d'armes plusieurs puissans peuples, prit des villes, et triumpha de princes et roys qu'il avoit defaicts en bataille. Et quant au meurtre de Remus, on ne sçait pas certainement qui fut celuy qui l'occit, et y a la plus part des autheurs qui en chargent d'autres que luy: mais c'est chose certaine qu'il delivra sa mere de mort evidente, et remeit son ayeul sur le throsne royal d'AEneas, qui paravant estoit contraint de servir et obeir vilement, sans honneur ne dignité quelconque et luy ayant faict sciemment plusieurs bons services, jamais ne lui feit un seul desplaisir, non pas mesme par ignorance.

V. Et à l'opposite, je pense que l'oubliance ou nonchalance de Theseus, qui faillit à son retour de faire tendre la voile blanche, ne se sçauroit justifier ny laver du crime de parricide: quelque longue harengue qu'elle employast pour sa defense, encore que ce fust devant juges trop molz et favorables: au moyen de quoy, un Athenien voyant bien qu'il estoit trop malaisé d'excuser et defendre une si lourde faulte, fainct que le bon AEgeus ayant

nouvelles que la navire de son filz approchoit, s'en courut à grand'haste vers le chasteau, pour le veoir de loing arriver : et qu'en courant, il heurta contre quelque chose qui le feit tumber : comme s'il n'y eust eu pas un de ses gens autour de luy, et qu'en le voyant aller ainsi à grand'haste vers la mer, personne ne l'eust accompagné ne suivy.

VI. D'AVANTAGE quant aux faultes qu'ilz commeirent tous deux en ravissant des femmes, celles de Theseus n'ont aucune couverture ne couleur honneste : premierement, pource qu'il le feit par plusieurs fois, car il ravit Ariadne, Antiope, Anaxo Trœzeniene, et après toutes, estant ja suraagé, et ayant passé les ans propres à faire nopces, quoy qu'elles fussent legitimes, il ravit Helene qui n'estoit pas encores en aage de marier, tant elle estoit jeunette. Et secondement, pour la cause : car les filles des Trœzeniens et des Lacedæmoniens, ny les Amazones, oultre ce qu'elles ne luy estoient point fiancées legitimement, n'estoient point telles qu'elles deussent estre preferées, pour en avoir lignée, à celles qui estoient à Athenes descendues des races d'Erechtheus et de Cecrops : ce qui donne occasion de souspeçonner, que ce qu'il en feit fut plus tost par concuspicence et desordonné appetit, qu'autrement.

VII. AU contraire, Romulus premierement en ayant ravy bien huit cents, ou environ, ne les reteint point toutes pour luy, ains en prit une seulement, Hersilia, ainsi comme lon dit : et distribua les autres aux plus gens de bien de ses ci-

toyens : et puis par l'honneur, l'amitié et le bon traitement, dont il feit user envers elles, il convertit celle force et violent ravissement en un très bel acte et très sage, lequel unit et allia ces deux nations ensemble : et fut la source de la mutuelle bienvueillance qui a depuis esté entre ces deux peuples, et par consequent, le fondement de la puissance qui en est ensuivie. Au demourant, le temps a esté bon tesmoing de l'amour, reverence, constance et fermeté conjugale, qu'il establit lors ès mariages entre le mary et la femme [1] : car en l'espace de deux cents trente ans depuis, il n'y eut jamais homme qui ozast laisser sa femme, ny femme son mary : ains, comme entre les Grecs les plus sçavans et les plus curieux de l'antiquité sçavent comment s'appelloit celuy, qui premier tua son pere ou sa mere, aussi tous les Romains sçavent qui fut celuy, qui premier repudia sa femme. Ce fut un nommé Spurius Carvilius, pource qu'elle ne portoit point d'enfans. Et au tesmoignage d'un si long temps s'accordent aussi les effects ; car le royaume fut commun entre les deux roys, et tous les droits de la chose publique egalement communiquez entre les deux nations, par l'alliance provenue de ce ravissement.

VIII. Et au contraire, les Atheniens n'acqui-

[1] C'est une faute dans le grec. On n'a point vu de divorce chez les Romains avant l'an de Rome 523. Denys d'Halicarnasse, liv. II. Voyez la comparaison de Lycurgue avec Numa, Chap. XVII, où je ferai connoître la cause de cette erreur, et la manière de la corriger.

TAYLOR INST. OXFORD

rent amitié ny alliance avec personne quelconque par les nopces de Theseus, ains plus tost guerre, inimitiez et occisions de leurs citoyens, avec la perte finablement de la ville d'Aphidnes : encores à grand'peine, et par la mercy de leurs ennemis, qu'ilz adorerent et reclamerent comme dieux, eschapperent ilz le danger de souffrir par luy ce que les Troyens souffrirent depuis pour une mesme cause par Alexandre Paris. Tant y a au moins, que sa mere n'en fut pas seulement en danger, ains en souffrit realement et de faict la mesme captivité, que feit depuis Hecuba, ayant esté delaissée et abandonnée par son filz : si d'adventure ce que lon lit de la prise d'AEthra n'est chose controuvée, comme il seroit besoing pour la memoire de Theseus, que et cela et plusieurs autres choses le fussent.

IX. Car mesme ce que l'on racompte de la divinité, met grande difference entr'eux, pource que Romulus à sa nativité fut preservé par une singuliere faveur des dieux : et au contraire, l'oracle qui fut respondu à AEgeus, qu'il ne touchast à femme en païs estranger, semble faire foy, que Theseus fut engendré contre la voulunté divine.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE LYCURGUE.

Diversité d'opinions sur le temps où Lycurgue a vécu. II. *Son origine.* III. *Il monte sur le trône de Lacédémone, et devient ensuite tuteur du roi Charilaüs son neveu.* IV. *Ses voyages.* VII. *Son retour.* VIII. *Il va à Delphes.* IX. *Loix qu'il donne à Lacédémone. Création du sénat.* XI. *Autorité des éphores.* XII. *Partage des terres.* XIII. *Monnoie d'or et d'argent bannie. Etablissement de la monnoie de fer.* XV. *Ordonnance des repas publics. Mécontentement des riches sur cette ordonnance.* XVI. *Alcandre crève un œil à Lycurgue, et devient son ami.* XVII. *Loix et avantages des repas publics.* XXIII. *Réglement pour les bâtimens.* XXIV. *Ordonnance militaire.* XXV. *Mariages des femmes, éducation des filles.* XXXII. *Education des garçons.* XXXIX. *Reparties courtes et vives des Lacédémoniens et de Lycurgue.* XLIII. *Divertissemens, chansons.* XLV. *Musique.* XLVI. *Parure dans les jours de bataille.* LI. *Vie militaire.* LII. *Exclusion des arts méchaniques qui sont abandonnés aux Hilotes.* LIII. *Nuls procès. Réjouissances continuelles.* LIV. *Le dieu* Ris *révéré par Lycurgue.* LV. *Loix pour l'élection des sénateurs.* LVI. *Ré-*

glemens pour les funérailles, pour le deuil. LVII. *Pour les voyages en pays étranger et pour les étrangers.* LVIII. *Observation sur les loix de Lycurgue* LX. *Il en fait jurer l'observation aux Lacédémoniens, et part pour Delphes.* LXI. *Ses loix sont en vigueur pendant cinq siècles.* LXII *Leur corruption, dès que le roi Agis eut introduit l'or et l'argent.* LXIII. *Avantages des loix Lacédémoniennes.* LXVI. *Honneurs divins rendus à Lycurgue après sa mort.*

Vers l'an 884 avant Jesus-Christ.

LYCURGUS.

ON ne sçauroit du tout rien dire de Lycurgus, qui establit les loix des Lacedæmoniens, en quoy il s'y ait toujours quelque diversité entre les historiens : car et de sa race, et de la saillie qu'il feit hors de son païs, de sa mort, et mesme de ses loix, et de la forme du gouvernement qu'il institua, ilz ont presque tous escrit differentement. Mais moins encore, que de toute autre chose, s'accordent ilz du temps auquel il a vescu : pource que les uns, entre lesquelz est le philosophe Aristote, veulent qu'il ait esté du temps d'Iphitus, et qu'il luy ait aidé à ordonner la surseance d'armes qui se garde durant la feste des jeux olympiques : en tesmoignage dequoy ilz alleguent la placque de cuivre [1] dont on jouë ès dits jeux, sur laquelle est encores aujourd'huy engravé le nom de Lycurgus. Au contraire, ceulx qui comptent les temps par la suitte des roys de Lacedæmone, comme font Eratosthenes

[1] Disque dont on se servoit dans les jeux du palet.

et Apollodorus, le mettent plusieurs années avant la premiere olympiade[1] : et Timæus se doubte qu'il y ait eu deux de ce nom, en divers temps, mais que l'un ayant esté plus renommé que l'autre, on luy ait attribué les faits de tous les deux, et que le plus ancien n'ait esté gueres de temps après Homere : encore y en a il qui veulent dire qu'il l'a veu. Xenophon mesme nous donne bien à penser qu'il soit fort ancien, quand il dit, qu'il a esté du temps des Heraclides, c'est à dire, des prochains descendans de Hercules : car il n'est pas vraysemblable, qu'il ait voulu entendre indifferemment des descendans de Hercules, pource que les derniers roys de Sparte ont esté de sa race aussi bien que les premiers, ainsi fault il entendre de ceulx qui ont esté, sans moyen, prochains du temps mesme de Hercules. Mais toutefois, encore qu'il y ait tant de diversité entre les historiens, nous ne laisserons pas pour cela de recueillir et mettre par escript ce que lon treuve de luy ès anciennes histoires, en elisant les choses où il y aura moins de contradiction, ou qui auront de plus graves et plus approuvez tesmoings.

I. Car tout premierement le poëte Simonides dit, que son pere fut nommé Prytanis, non pas Eunomus : et la plus part escrit autrement la genealogie tant de Lycurgus mesme, que de Eunomus : pource qu'ilz disent que Patrocles filz de Aristodemus engendra Soüs, de Soüs nasquit Eurytion, duquel Prytanis fut filz, de Prytanis nasquit Eunomus, de

[1] La première Olympiade remonte à l'an 776 avant Jésus-Christ.

Eunomus

Eunomus Polydectes, qu'il eut de sa premiere femme, et de sa seconde, qui eut nom *Dianasse*, nasquit Lycurgus : toutefois Eutychides, qui est un autre historien, le met sixieme en droitte ligne après Polydectes, et unzieme après Hercules. Mais entre tous ses ancestres le plus renommé a esté Soüs, du temps duquel ceulx de la ville de Sparte subjuguerent les Ilotes, qu'ilz feirent esclaves, et s'augmenterent et eslargirent de plusieurs terres qu'ilz conquirent sur les Arcadiens. Et dit on que luy mesme estant un jour assiegé fort à destroit par les Clitoriens, en un lieu aspre, où il n'y avoit point d'eau, leur feit offre de leur rendre toutes les terres qu'ilz avoient conquises sur eulx, moyennant qu'il beust luy et toute sa compagnie en une fontaine qui estoit assez près de là. Les Clitoriens le luy accorderent : et fut l'appointement ainsi juré entre eulx. Si feit adonc assembler ses gens, et leur declara s'il y avoit aucun d'eulx qui se voulust abstenir de boire, qu'il luy cederoit et donneroit sa royauté : il n'y eut pas un en toute la trouppe qui s'en peust garder, tant ilz estoient pressez de la soif, ains beurent tous à bon esciant, excepté luy, qui descendant le dernier, ne feit autre chose, que seulement se refreschir, et arroser un petit par dehors en presence des ennemis mesmes, sans boire goutte quelconque : au moyen dequoy il ne voulut point depuis rendre les terres, comme il avoit promis, alleguant qu'ilz n'avoient pas tous beu.

II. Mais encore que pour ses faicts il ait esté fort estimé, si est-ce que sa maison n'a point esté

nommée de son nom, ains du nom de son filz Eurytion : car elle a esté appellée la maison des Eurytionides : dont la raison est, pource que son filz Eurytion fut le premier, qui voulant gratifier et complaire au peuple, lascha un petit la trop roide et trop absoluë puissance des roys. De laquelle indulgence ensuivit puis après un desordre, et une dissolution grande, et qui dura longuement en la ville de Sparte, à cause que le peuple se sentant la bride lasche, en devint audacieux : et en furent aucuns des roys successeurs haïs de mort, pource qu'ilz voulurent par force retenir leur authorité ancienne sur le peuple : les autres pour gaigner la bonne grace du populaire, ou pource qu'ilz ne se sentoient pas assez forts, furent contraincts de dissimuler. Ce qui augmenta tellement l'audace et l'insolence du peuple, que le pere mesme de Lycurgus, qui estoit roy, en fut tué : car en voulant un jour departir quelques uns qui s'entrebatoient, il receut un coup de cousteau de cuisine, dont il mourut, laissant le royaume à son filz aisné Polydectes, lequel mourut aussi tost après sans hoirs : de maniere que chascun estimoit que Lygurgus deust estre roy, comme aussi le fut il, jusques à ce que lon cogneut que la femme de son frere estoit demourée enceinte : dequoy si tost qu'il se fut apperceu, il declara luy mesme que le royaume appartenoit à l'enfant qui naistroit, si c'estoit un filz : et depuis administra le royaume comme tuteur du roy seulement. Les Lacedæmoniens appellent les tuteurs de leurs roys, qui demeurent orphelins en bas aage, *Prodicos.*

Lycurgue fait reconoître son neveu Roi de Lacédémone.

Tom. I. Chap. III. P. 16.

J. M.c Moreau le jeune, Del. 1788. L. M. Halbou, Sculp.

Mais la vefve de son frere envoya secrettement luy faire entendre soubs main, s'il luy vouloit promettre de l'espouser quand il seroit roy, qu'elle se feroit avorter pour perdre le fruict qu'elle avoit en son ventre. Lycurgus eut en grande horreur la meschanceté et mauvaise voulunté de ceste femme, toutefois il ne rejetta point de paroles l'offre qu'elle luy faisoit, ains feit semblant d'en estre bien aise, et de l'accepter : mais il luy manda qu'il n'estoit point besoing, que par breuvages ou medecines elle se deschargeast avant temps, pource que en ce faisant, elle se pourroit bien gaster, et se mettre en danger elle mesme, ains falloit seulement qu'elle eust patience jusques à ce qu'elle fust accouchée ; car lors il trouveroit assez moyen de se desfaire de l'enfant qui seroit né.

III. Ainsi entretient il par telz langage ceste femme, jusques au temps de son enfantement, et si tost qu'il sentit qu'elle fut preste d'accoucher, il envoya des gardes pour assister à son travail, auxquelz il donna charge que si elle faisoit une fille, ilz la laissassent entre les mains des femmes : et si c'estoit un filz, qu'ilz le luy apportassent incontinent en quelque lieu qu'il fust, et quelque affaire qu'il eust. Si advint qu'elle se delivra d'un filz, environ l'heure de souppér, ainsi qu'il estoit à table avec les officiers de la ville, et entrerent ses serviteurs dedans la sale qui luy presenterent le petit enfant, lequel il prit entre ses bras, et dit aux assistans, « Voicy un roy qui nous vient de naistre, seigneurs Spartiates ». En disant ces paroles

il le coucha en la place du roy, et le nomma *Charilaus*, qui vault autant à dire comme, joye du peuple, pource qu'il veit tous les assistans fort joyeux, louans et benissans sa magnanime preudhommie, et sa justice.

Par ce moyen il ne fut roy que huit mois seulement, en tout : mais il estoit d'ailleurs tant reveré, et estimé si homme de bien par ses citoyens, qu'il y en avoit plus qui lui obeïssoient vouluntairement pour sa vertu, que pource qu'il fust tuteur du roy, ne pource qu'il eust l'authorité royale en sa main : toutefois encore y en avoit il quelques uns qui luy portoient envie, et qui taschoient à empescher son accroissement lors qu'il estoit jeune, mesmement les parents, amis et alliez de la mere du roy, laquelle ilz estimoient avoir esté mesprisée et deshonorée par luy : de maniere qu'un frere d'elle, nommé *Leonidas*, entrant un jour audacieusement en grosses paroles contre luy, ne faignit pas de luy dire, « Je sçay bien certaine« ment que tu seras un de ces jours roy » : le voulant rendre suspect, et le prevenir par cette calumnieuse presumption, à fin que si d'adventure le petit roy venoit à deceder en aage de pupillarité, on le mescreust de l'avoir secrettement fait mourir. La mere mesme alloit aussi semant de semblables langages, lesquelz à la fin le fascherent tant avec la peur qu'il avoit de l'incertitude de l'avenir, qu'il resolut de s'en aller hors du païs, pour éviter par son absence la suspicion que lon pourroit avoir sur luy : et alla errant çà et là par le monde, jusques à ce

que son nepveu eust engendré un filz qui fust pour luy succeder au royaume.

IV. Estant donques party en ceste intention, il dressa premierement son voyage en Candie, là où il observa et considera diligemment la forme de vivre et de gouverner la chose publique que lon y gardoit, en hantant et conferant avec les plus gens de bien et les plus renommez qui y fussent. Si y trouva quelques loix qui luy semblerent bonnes, et en feit extraict, en deliberation de les porter en son païs pour s'en servir à l'advenir : aussi en trouva il d'autres, dont il ne feit compte. Or y avoit il un personnage entre les autres qui estoit estimé bien sage, et bien entendu en matiere d'estat et de gouvernement, et s'appelloit *Thales* [1] : envers lequel Lycurgus feit tant par prieres, et par amitié qu'il avoit prise avec luy, qu'il luy persuada de s'en aller à Sparte. Cestuy Thales avoit bruit d'estre poëte lyrique, et prenoit le tiltre de cest art là ; mais en effect il faisoit tout ce que pourroient faire les meilleurs et plus suffisans gouverneurs et reformateurs du monde : car tous ses propos estoient belles chansons, ès quelles il preschoit et admonestoit le peuple de vivre soubs l'obeïssance des loix, en union et concorde les uns avec les autres, estans les paroles accompagnées de chants, de gestes et d'accents pleins de doulceur et de gravité, qui secrettement addoucissoient les cueurs felons des escoutans, et les induisoient à aimer les choses

[1] Thalès, poëte lyrique, est bien différent de Thalès, l'un des sept sages de la Grèce, né deux cent ans après Lycurgue.

estes, en les destournant des seditions, ini-
ez et divisions, qui pour lors regnoient entre
: tellement que lon peult dire, que ce fut luy
prepara la voye à Lycurgus, par où il con-
isit et rengea depuis les Lacædemoniens à la
ison.

V. Au partir de Candie, il s'en alla en Asie, voulant, comme lon dit, par la comparaison de la maniere de vivre et de la police des Candiots (qui pour lors estoit austere et estroite) avec les superfluitez et delices Ioniques, considerer la différence, qu'il y avoit entre leurs meurs et leurs gouvernemens : ne plus ne moins qu'un medecin, qui pour mieulx cognoistre quelz sont les corps sains et nets, les compareroit aux gastez et tarez. Il est vraysemblable que ce fut là, où il veit premierement la poësie d'Homère entre les mains des heritiers et successeurs de Cleophylus[1] : et trouvant en icelle le fruict de l'instruction politique non moindre, que le plaisir de la fiction poëtique, il la copia diligemment, et l'assembla en un corps pour la porter en la Grece. Vray est qu'il estoit ja bien quelque bruit de la poësie d'Homere entre les Grecs, mais c'estoit bien peu, et y avoit quelques particuliers çà et là qui en avoient des pieces descousues, sans ordre ne suite quelconque, mais celuy qui plus la feit venir en lumière ès mains des hommes fut Lycurgus.

VI. Les AEgyptiens disent qu'il fut aussi en leur

[1] Il faut lire *Créophylus*, d'après Strabon, Liv. 14, page 946. c.

païs, et qu'y ayant trouvé entre autres ordonnances, celle là singuliere que les gens de guerre y sont en tout et par tout separez d'avec le demourant du peuple, il la transporta à Sparte, là où mettant à part les marchands, artizans et gens de mestier, il establit une chose publique veritablement noble, nette et gentille. Les historiens de l'AEgypte, et encore quelques uns des Grecs, le disent ainsi. Mais au demourant qu'il ait esté en Afrique et en Espagne, et jusques aux Indes, pour y avoir communication avec les sages du païs, que lon appelle gymnosophistes, je ne sache personne qui l'ait escrit, sinon Aristocrates fils de Hipparchus [1].

VII. Mais les Lacedæmoniens le regretterent fort quand il s'en fut allé, et le renvoyerent querir par plusieurs fois, estimans que leurs roys n'avoient que l'honneur et le nom de roys tant seulement, sans autre qualité qui les feist apparoir par dessus le commun populaire: et que luy, au contraire, estoit né pour commander, ayant de nature une grace et une efficace d'attraire les hommes à vouluntairement luy obeïr: et si n'estoient point les roys mesmes malcontens qu'il retournast, pource qu'ilz esperoient que sa presence refreneroit et contiendroit un petit le peuple qu'il ne fust si insolent envers eulx. Parquoy retournant en ceste opinion et affection de chascun envers luy, il ne fut pas plus tost arrivé, qu'il commencea à vouloir remuer tout le gouvernement de la chose publique, et changer entierement toute la police: estimant que faire

[1] Ajoutez, d'après le grec, Spartiate. C.

seulement quelques loix et ordonnances particulieres ne serviroit de rien, non plus qu'à un corps tout gasté, et plein de toutes sortes de maladies, rien ne proufiteroit ordonner quelque legere medecine, qui ne donneroit ordre de purger, resouldre et consumer premierement toutes ses mauvaises humeurs, pour puis après luy donner une nouvelle forme et regle de vivre.

VIII. AYANT donques pris ceste resolution en son entendement, il s'en alla devant toute œuvre en la ville de Delphes, là où après avoir sacrifié à Apollo, il luy demanda de son affaire, et en rapporta celuy tant renommé oracle, par lequel la prophetisse Pythie l'appelle *Aimé des dieux*, et dieu plus tost qu'homme: et au demourant quant à ce qu'il requeroit la grace de pouvoir establir de bonnes loix en son païs, elle luy respondit, qu'Apollo la luy ottroyoit, et qu'il ordonneroit une forme de chose publique la meilleure et la plus parfaitte qui fust en tout le monde. Ceste response l'encouragea encore d'avantage: de maniere qu'il commencea à s'en descouvrir à quelques uns des principaux de la ville, et à les prier et enhorter secrettement, de le vouloir aider, s'addressant premierement à ceulx qu'il sçavoit estre ses amis, et petit à petit en gaignant tousjours quelques autres, qui se joignoient à son entreprise. Puis quand l'opportunité fut venue, il feit un matin trouver sur la place trente des premiers hommes de la ville, avec leurs armes, pour effroyer et contenir ceulx qui auroient voulunté de s'opposer à ce qu'ilz avoient proposé de

faire. L'historien Hermippus en nomme vingt des plus apparents : mais celuy d'entre tous les autres qui plus luy assista en toutes choses, et plus luy aida à establir ses loix, fut un nommé Arithmiadas. Or sur le commencement de l'emeute, le roy Charilaus pensant que ce fust une conjuration à l'encontre de sa personne, s'en effroya si fort, qu'il s'en fouyt dedans le temple de Minerve surnommé *Chalcioecos*, c'est à dire, au temple d'airain : toutefois depuis, quand on luy eut fait entendre au vray que c'estoit, il s'asseura, sortit du temple, et lui mesme favorisa l'entreprise, estant homme de bonne et doulce nature, comme tesmoigne ce que Archelaus, qui estoit au mesme temps l'autre roy de Lacedæmone, respondit à quelques uns qui en sa presence le louoient, disans que c'estoit une bonne personne : « Et comment[1] ne seroit il bon, dit il, quand il « ne sçauroit estre mauvais non pas aux meschans « mesmes » ?

IX. Il y eut à ce changement de l'estat que remua Lycurgus, beaucoup de nouvelletez, mais la premiere et la plus grande fut, l'institution du *Senat*, lequel meslé avec la puissance des roys, et egalé à eulx quant à l'authorité ès choses de consequence, fut, ainsi que dit Platon, un contrepois salutaire au corps universel de la chose publique :

[1] Ce trait se trouve cité dans deux autres endroits de Plutarque : dans le livre de *la différence entre l'Amy et le Trompeur*, et dans celui *de l'Envie et de la Haine*. On y lit, *comment seroit-il bon quand il ne sçauroit*, etc. ; et c'est ainsi qu'il faut lire, en retranchant la négation.

laquelle auparavant estoit tousjours en branle, inclinant tantost à tyrannie, quand les roys y avoient trop de puissance, et tantost à confusion populaire, quand le commun peuple venoit à y usurper trop d'authorité. Et Lycurgus meit entre deux ce conseil des senateurs, qui fut comme une forte barriere tenant les deux extremitez en egale balance, et donnant pied ferme et asseuré à l'estat de la chose publique : pource que les vingt et huit senateurs qui faisoient le corps du senat, se rangeoient aucunefois du costé des roys, tant que besoing estoit pour resister à la temerité populaire : et au contraire aussi, fortifioient aucunefois la partie du peuple à l'encontre des roys, pour les garder qu'ilz n'usurpassent une puissance tyrannique. Et dit Aristote, qu'il establit ce nombre de vingt et huit senateurs pour autant que des trente, qui avoient du commencement entrepris de remuer le gouvernement avec luy, il y en eut deux qui abandonnerent l'entreprise, de peur : toutefois Sphærus escrit, que dès le commencement il n'y en eut jamais plus de vingt et huit qui fussent de la conspiration. Et à l'adventure aussi eut il esgard que c'estoit un nombre complet, attendu qu'il est composé du sept multiplié par quatre : et que c'est le premier nombre parfait, après le six, estant egal à toutes ses parties amassées et recueillies ensemble. Mais quant à moy, mon advis est, qu'il choisit ce nombre là plus tost qu'un autre, à fin que le corps entier du conseil fust de trente personnes en tout, en y adjouxtant les deux roys. Et eut Lycurgus si grand soing de bien

establir et authoriser ce conseil, qu'il en apporta un oracle du temple d'Apollo en la ville de Delphes. Cest oracle s'appelle encores aujourd'huy, *Retra*, comme qui diroit, le decret: et en est la sentence telle: « Après [1] que tu auras edifié un temple à Jupiter Syllanien et à Minerve Syllanienne, et divisé le peuple en lignées, tu establiras un senat de trente conseillers, y comprenant les deux roys: et assembleras le peuple, selon les occurrences des temps, sur la place qui est entre le pont et la riviere de Gnacion: là où les senateurs proposeront les matieres, et rompront les assemblées, sans qu'il soit loisible au peuple d'y harenguer ». En ce temps là les assemblées du peuple se faisoient entre deux rivieres [2]: car il n'y avoit point de sale pour assembler le grand conseil, ny de place qui fust autrement embellie ny ornée: pource que Lycurgus estimoit cela ne servir de rien à bien deliberer et choisir bon conseil, ains plus tost y nuire, à cause qu'il rend communement les hommes, qui s'assemblent en telz lieux pour deliberer d'affaires, resvans à choses vaines, en destournant leurs entendemens à considerer des statues, ou des tableaux et peintures, que lon met ordinairement pour embellir telz lieux publics: ou, si c'est en un theatre, à regarder la scene, c'est à dire, le lieu où l'on jouë les jeux: ou, si

[1] Tout ce passage est altéré et tronqué. Voyez les observations, ch. IX.

[2] Entre l'Eurotas et le Gnacion, petite rivière qui se jette dans l'Eurotas, près de Sparte.

c'est en une grande sale, à contempler le lambriz, ou la voulte qui sera ingenieusement ouvrée, et sumptueusement enrichie de quelque belle manufacture.

X. Quand tout le peuple estoit assemblé en conseil, il n'estoit pas loisible à qui vouloit, de proposer et mettre en avant quelque matiere à deliberer, ny d'en dire son advis, ains avoit le peuple authorité seulement d'approuver et confirmer, si bon luy sembloit, ce qui estoit proposé par les senateurs, ou par les roys: mais depuis, pource que le peuple alloit souvent forceant ou destournant les propositions du senat, en y ostant ou adjouxtant quelque chose, les roys, Polydorus et Theopompus, adjouxterent à la teneur de l'oracle susdict, que là où le peuple voudroit aucunement alterer les adviz proposez au conseil par le senat, il fust loisible aux roys et aux senateurs, rompre le conseil et annuler l'arrest d'iceluy, comme ayant alteré, desguisé et changé en pis les sentences et propositions mises en avant par le senat. Ces deux roys persuaderent semblablement au peuple que cest accessoire, aussi bien que le principal, venoit de l'oracle d'Apollo, ainsi que le poëte Tyrtæus en fait mention en un endroit, où il dit :

Rapporté ont du sainct temple Delphique,
En leur païs cest oracle Pythique:
Les roys ausquelz appartient par devoir,
Au bien de Sparte amiable prouvoir,
Seront les chefs et les moderateurs
Du grand conseil, avec les senateurs :

Et après eulx, le commun populaire
Confirmera ce qu'il verra leur plaire.

XI. AYANT donques Lycurgus ainsi temperé la forme de la chose publique, il sembla neantmoins à ceulx qui vindrent après luy, que ce petit nombre de trente personnes qui faisoient le senat, estoit encore trop puissant, et avoit trop d'authorité: au moyen de quoy, pour les tenir un petit en bride, ilz leur donnerent, comme dit Platon, un mors, qui fut la puissance et l'authorité des ephores, qui vault autant à dire comme contrerolleurs, lesquelz furent creez environ cent trente ans après la mort de Lycurgus[1]: et fut le premier eleu un nommé *Elatus*, du temps que regnoit le roy Theopompus, auquel sa femme reprocha un jour en courroux, que par sa lascheté il laisseroit à ses successeurs le royaume moindre, qu'il ne l'avoit eu de ses predecesseurs: « et il luy respondit, Mais plus grand, » d'autant qu'il sera plus durable, et plus seur ». Car aussi à la vérité, en perdant la trop absoluë puissance qui leur causoit l'envie et la haine de leurs citoyens, ilz eschapperent le danger de souffrir ce que leurs voisins, les Argiens et les Messeniens, feirent à leurs roys, qui ne voulurent rien lascher ny remettre de leur authorité souveraine. Cela fait, autant que nulle autre chose, cognoistre evidem-

[1] Hérodote, Xénophon et d'autres historiens disent que les éphores furent créés par Lycurgus. Ils n'étoient alors que les conseillers des rois. Mais cent ans après, quand les rois eurent abusé de leur pouvoir, l'autorité des éphores s'accrut, et ils devinrent les maîtres des rois.

ment le grand sens et la longue prevoyance de Lycurgus, à qui vouldra de près considerer les seditions et mauvais gouvernemens des Argiens et Messeniens leurs prochains voisins et parents, autant des peuples que des roys, lesquelz ayans eu du commencement toutes choses semblables à ceulx de Sparte, et encores au departement des terres en ayans eu de meilleures qu'eulx, ne prospererent pas neantmoins longuement: ains pour l'arrogance des roys, et la desobeissance des peuples, entrerent en guerres civiles les uns contre les autres: et monstrerent par effect que c'estoit une grace speciale que les dieux faisoient à ceulx de Sparte, de leur donner un reformateur, qui temperast et ordonnast si sagement l'estat et le gouvernement de leur chose publique, comme nous deduirons cy après.

XII. La seconde nouvelleté que feit Lycurgus, et celle qui fut de plus hardie et plus difficile entreprise, fut de faire de nouveau departir les terres[1]: car y ayant au païs de Lacedæmone très grande difformité et inegalité entre les habitans, pource que les uns, et la plus grande partie, estoient si pauvres, qu'ilz n'avoient pas un seul poulce de terre, et les autres, en bien petit nombre, si opulents, qu'ilz possedoient tout, il advisa que pour bannir et chasser hors de sa ville l'insolence, l'envie, l'avarice, les delices, et d'avantage la richesse et la pauvreté, qui sont encore plus grandes et plus an-

[1] Pour connoître le caractère de Lycurgue et l'esprit de ses loix, il faut se rappeller les réflexions de Montesquieu. Voyez les observations, chap. XII.

ciennes pestes des citez et des choses publiques, il n'y avoit point de moyen plus expedient, que de persuader à ses citoyens, qu'ilz remeissent en commun toutes les terres, possessions et heritages de leur païs, et qu'ilz les departissent de nouveau entre eulx egalement, pour dès lors en avant vivre tous ensemble comme freres, de maniere que l'un n'eust en biens rien d'avantage que l'autre, et qu'ilz ne cherchassent point à preceder les uns les autres en autre chose, qu'en la seule vertu: estimant ne devoir estre autre inegalité ne difference entre les habitans d'une mesme cité, que celle qui procede du blasme des choses deshonnestes, et de la louange des choses vertueuses et honnestes. Suivant laquelle imagination, il executa de faict le departement des terres: car il divisa tout le reste du païs de la Laconie entierement, en trente mille parts egales, lesquelles il distribua aux habitans à l'environ de Sparte: et des terres plus prochaines de la propre ville de Sparte, qui estoit capitale de tout le païs de la Laconie, en feit autres neuf mille parts, qu'il departit aux naturelz bourgeois de Sparte, qui sont ceulx que proprement on appelle les Spartiates.

Toutefois aucuns veulent dire, qu'il n'en feit que six mille parts, et que depuis le roy Polydorus en y adjouxta autres trois mille: et y en a qui disent encore, que de ces neuf mille Lycurgus n'en feit que la moitié seulement, et Polydorus l'autre. Chascune de ces parts estoit telle, qu'elle pouvoit rendre à son maistre par chascun an

soixante et dix minots d'orge [1] pour l'homme, et douze pour la femme, et de vin, et autres fruicts, liquides, en pareille proportion : estimant cette quantité estre suffisante pour maintenir le corps de l'homme sain, dispos et robuste, et qu'il n'a besoing de rien d'avantage. Si dit on que depuis en retournant un jour des champs, et passant à travers les terres, où les bledz avoient esté non gueres avant siez, voyant les tas des gerbes tous egaulx, et aussi grands les uns que les autres, il se prit à rire, et dit à ceulx qui estoient en sa compagnie, que tout le païs de Laconie luy sembloit un heritage de plusieurs freres, qui eussent nouvellement fait leurs partages.

XIII. Il essaya aussi de faire semblablement mettre en commun, et partager les meubles, à fin d'oster entierement toute inegalité : mais voyant que les citoyens portoient fort impatiemment qu'on les leur ostast ainsi à la descouverte, il y proceda par voye couverte, et affina subtilement leur avarice et convoitise en cela : car premierement il descria toute sorte de monnoye d'or et d'argent, et ordonna que lon useroit de monnoye de fer seulement, de laquelle encores une grosse et pesante masse estoit de bien peu de prix : tellement que

[1] Dans le grec, soixante et dix médimnes. L'évaluation d'Amyot est trop foible. Le minot de Paris n'est que de trois boisseaux ; et le boisseau de bled pese vingt-une à vingt-deux livres. Le médimne contenoit plus de quatre boisseaux mesure de Paris.

pour

pour en loger la valeur de cent escus [1], il falloit en empescher tout un grand celier en la maison, et falloit une paire de beufs pour l'y trainner. Or estant par ce moyen l'or et l'argent banny du païs de Laconie, il estoit force que plusieurs crimes et malefices en sortissent aussi. Car qui eust voulu desrober, prendre, recelèr, ravir, ou retenir une chose qu'il n'eust sceu cacher, et qu'il n'y avoit pas grande occasion de desirer, ny de proufit à la posseder, attendu que lon ne s'en pouvoit pas servir à l'employer en autre usage? Pource que quand le fer qu'on vouloit monnoyer estoit tout rouge du feu, on jettoit du vinaigre dessus, qui venoit à esteindre sa force et sa roideur, de maniere qu'il perdoit toute aptitude de servir à en faire autre ouvrage, pource qu'il devenoit si aigre, et si esclatant, que lon ne le pouvoit plus battre ne forger.

XIV. Après cela il bannit aussi tous mestiers superflus et inutiles, et encore que par edict il ne les eust point chassez, si s'en fussent ilz tous, ou la plus grande partie, allez d'eulx mesmes, avec l'usage de la monnoye, quand ilz n'eussent plus trouvé à qui se desfaire de leurs ouvrages, pource que leur monnoye de fer n'avoit point de cours aux autres villes de la Grece, ains s'en moquoit on par tout ailleurs, et par ce moyen ne pouvoient les Lacedæmoniens achepter marchandises estrangeres,

[1] Dans le grec, dix mines, qui valent maintenant sept cents soixante-dix-huit livres de notre monnoie. En monnoie de fer elles devoient faire un poids de plus de seize cens livres.

ny ne hantoit en leur port aucune navire pour y traffiquer, ny n'entroit en leur païs aucun affetté rhetoricien pour enseigner à finement plaider, ny aucun devin pour y dire la bonne adventure, ny maquereau pour y tenir bordeau, ou orfevre, ny joyaulier pour y faire ou y vendre aucuns affiquetz d'or et d'argent à parer les dames, attendu que ce sont toutes choses, qui se font seulement pour gaigner et amasser argent, dont il n'y avoit point: et ainsi les delices estans destituées des choses qui les nourrissent, et qui les entretiennent, venoient à se fener petit à petit, et finablement à tumber d'elles mesmes, ne pouvant les plus riches avoir rien d'avantage que les plus pauvres, et n'y ayant la richesse moyen aucun de se monstrer en public et se mettre en evidence, ains demourant recluse en la maison, oisifve, sans pouvoir de rien servir à son maistre. Et pourtant les utensiles dont on ne se peult passer, et dont on a tous les jours à faire, comme chalits, tables, chaires, et autres telz meubles, s'y faisoient très bien: et louoit on beaucoup la forme et façon du gobelet laconique, que lon appelloit *Cothon*, mesmement pour l'usage de gens de guerre, ainsi que souloit dire Critias, pource qu'il estoit fait de sorte que la couleur engardoit l'œil de cognoistre les eaux, que lon est aucunefois contrainct de boire en un camp, si troubles et si ordes, qu'elles font mal au cueur à les veoir seulement: et si d'adventure il y avoit quelque ordure, et quelque limon au fond, il s'arrestoit aux orées du ventre, et n'en venoit par le goulet que la plus nette

partie à la bouche de celuy qui y beuvoit. Dequoy fut aussi cause le reformateur, pource que les artizans n'estans plus occupez à besongner en ouvrages superflus, employerent leur suffisance à bien ouvrer les necessaires.

XV. Mais voulant encore d'avantage persecuter la superfluité et les delices, à fin d'exterminer de tout poinct la convoitise d'avoir et de s'enrichir, il feit une autre troisieme ordonnance nouvelle, très belle, qui fut celle des convives, par laquelle il voulut et ordonna, qu'ilz mangeassent ensemble de mesmes viandes, et de celles qui estoient notamment specifiées par son ordonnance, par laquelle il leur estoit expressement defendu de manger à part en privé dessus riches tables et licts sumptueux, en abusant du labeur des excellents ouvriers, et des frians cuisiniers, pour s'engresser en secret et en tenebres, comme lon engresse les bestes gourmandes: ce qui gaste et corrompt non seulement les conditions de l'ame, mais aussi les complexions du corps, quand on luy lasche ainsi en abandon la bride à toute sensualité, et à toute gloutonnie: dont il advient qu'il a besoing puis après de beaucoup dormir, pour cuire et digerer ce qu'il a trop pris de viande, et veult estre aide de baings chaulds, de long repos, et du traittement ordinaire qu'il fault à un malade.

XVI. Ce fut doncques chose grande à luy que d'avoir peu faire cela, mais encore plus d'avoir rendu la richesse non subjette à estre desrobée, et moins encores à estre convoitée, comme dit Theo-

phraste, ce qu'il feit par le moyen de ce statut, de les faire manger ensemble avec si grande sobrieté en leur vivre ordinaire. Car il n'y avoit plus moyen d'user ny de jouïr, non pas de monstrer seulement sa richesse à qui en eust eu, veu que le pauvre et le riche estoient contraincts de se trouver en mesme lieu, pour y manger de mesmes viandes : tellement que ce que lon dit communement, que *Pluto*, c'est à dire, le dieu des richesses, est aveugle, estoit vray en la seule ville de Sparte entre toutes celles qui furent onques au monde : car il y estoit gisant par terre, comme une peinture sans ame qui n'a aucun mouvement : attendu qu'il n'estoit pas loisible de manger devant que de venir ès sales publiques à part en sa maison, et puis s'en venir par contenance tout saoul au lieu du convive : car chascun avoit l'œil à regarder expressement, ceulx qui ne beuvoient et ne mangeoient pas de bon appetit en la compagnie, et les en blasmoit et reprenoit on comme gourmands, ou comme desdaignans par delicatesse de manger en commun avec les autres : de sorte que ce fut, à ce que lon dit, l'ordonnance qui plus fascha les riches, entre toutes celles que lors establit Lycurgus, et pour laquelle ilz crierent et se courroucerent plus contre luy, jusques à ce que voyant qu'ilz se ruoient tous ensemble contre luy, il fut contrainct de s'en fouyr de la place. Si gaigna le devant et se jetta en franchise dedans une eglise, avant que les autres le peussent atteindre, excepté un jeune homme nommé *Alcander*, lequel n'estoit point au demourant de mauvaise nature,

sinon qu'il estoit un peu prompt à la main, et cholere : et poursuivant Lycurgus de plus près que les autres, ainsi comme il se cuida retourner devers luy, il luy donna un coup de baston sur le visage, dont il luy creva un œil. Mais pour cela Lycurgus ne fleschit point, ains se presenta la teste levée à ceulx qui le poursuivoient, leur monstrant son visage tout ensanglanté, et son œil crevé : dont ilz eurent tous si grande honte, qu'il n'y eut celuy d'eulx qui ozast ouvrir la bouche pour parler contre luy : ains au contraire, luy livrerent entre ses mains Alcander, qui l'avoit frappé, pour en faire punition telle que bon luy sembleroit, et le convoyerent tous jusques en sa maison, monstrant qu'ilz estoient bien marris de son inconvenient. Lycurgus en les remerciant les renvoya, et feit entrer Alcander en sa maison avec lui, là où il ne mesfeit ne mesdit jamais d'une parole, ains luy commanda seulement qu'il le servist, faisant retirer ses domestiques qui avoient accoustumé de le servir ordinairement. Le jeune homme qui n'estoit point lourdant de luy mesme, le feit vouluntiers, sans rien repliquer au contraire : et quand il eut demouré quelque temps auprès de luy, estant toujours à l'entour de sa personne, il commencea à cognoistre et gouster la bonté de son naturel, et l'affection et intention qui le mouvoit à faire ce qu'il faisoit, l'austerité de sa vie ordinaire et sa constance à supporter tous travaux, sans jamais se lasser : dont il se prit à l'aimer et honorer fort affectueusement, et depuis alla preschant à ses parents et

amis, que Lycurgus n'estoit pas ainsi rude ne rebours, comme il sembloit de prime face, ains estoit le plus doulx et le plus amiable envers les autres qu'il estoit possible. Voilà comment Alcander fut chastié par Lycurgus, et la punition qu'il en receut: c'est, que de mal conditionné jouvenceau, oultrageux et temeraire qu'il estoit au paravant, il devint homme très sage et très moderé.

XVII. Mais pour memoire de cestuy sien inconvenient Lycurgus edifia un temple à Minerve, qu'il suruomma *Optiletide*, pour autant que les Doriens qui habitent en ces quartiers là de la Morée, appellent les yeulx *Optiles*. Il y en a d'autres, entre lesquelz est Dioscorides, qui disent que Lycurgus receut bien un coup de baston, mais qu'il n'eut pas pourtant l'œil crevé, et que au contraire, il fonda ce temple à Minerve, pour luy rendre grace de la guarison de son œil: tant y a que depuis ce temps là les Spartiates cesserent de porter des bastons ès assemblées de conseil.

XVIII. Et pour retourner aux convives publiques, les Candiots les appelloient *Andria*, et les Lacedæmoniens *Phiditia*, fust ou pource que c'estoient lieux, ès quelz on apprenoit à vivre sobrement et estroittement, à cause que l'espargne en langage grec s'appelle *Phido*: ou pource que là s'engendroient les amitiez des uns avec les autres, comme s'ilz eussent voulu dire, *Philitia*, en mettant un *d*, pour une *l*. Il pourroit aussi estre, que lon y adjouxte de superflu la premiere lettre, comme si on eust voulu dire, *Editia*, pource que c'estoient

lieux où lon alloit manger et prendre son repas : et s'y assembloient par quinzaines en chasque sale, peu plus ou peu moins : et apportoit chascun d'eulx au commencement du mois un minot de farine [1], huit brochs de vin [2], cinq livres de fourmage, et deux livres et demie de figues, et oultre cela un bien petit de leur monnoye pour achepter de la pitance. Mais par dessus cela, quand quelcun d'eulx sacrifioit en sa maison, il envoyoit les premices de son sacrifice, en la sale de son convive : semblablement s'il avoit pris quelque venaison à la chasse, il y en envoyoit une piece : car c'estoient les deux cas ès quelz il estoit loisible de manger à part en sa maison, quand on avoit immolé quelque beste aux dieux, ou que lon estoit retourné trop tard de la chasse : autrement ilz estoient contraincts de se trouver ès sales des convives, s'ilz vouloient manger. Ce qu'ilz garderent long temps fort estroittement : de maniere qu'un jour estant le roy Agis retourné de la guerre, où il avoit desfaict les Atheniens, et voulant soupper en son privé, avec sa femme, il envoya demander sa portion : mais les Polemarches, qui sont certains officiers qui assistent aux roys à la guerre comme leurs collateraux, la luy refuserent : et le lendemain Agis ayant, par despit, omis à faire le sacrifice accoustumé d'estre

[1] Dans le grec, un médimne de farine. Voyez sa vraie évaluation, Chap. XII.

[2] Dans le grec, huit *choûs* de vin : ce qui fait un peu plus de vingt-huit pintes de vin, mesure de Paris. C'est presque une pinte par jour.

fait à l'issue d'une guerre, il fut par eulx condemné à l'amende.

XIX. Les enfans mesmes alloient à ces convives, ne plus ne moins qu'à des escholes d'honneur et de temperance, là où ilz entendoient de bons et graves devis touchant le gouvernement de la chose publique, soubs maistres qui n'estoient point mercenaires, et y apprenoient à se jouer de paroles les uns avec les autres, et à s'entremoquer plaisamment, sans toutefois piquer aigrement ny gaudir deshonnestement, et à ne se courroucer point pour estre semblablement moquez : car c'est une qualité, entre autres, fort propre aux Lacedæmoniens que d'endurer patiemment un traict de moquerie : toutefois s'il y avoit aucun qui n'y prist point de plaisir, il falloit seulement qu'il priast l'autre de s'en abstenir, et incontinent il cessoit. Mais c'estoit une chose ordinaire qu'à tous ceulx qui entroient dedans la sale du convive, le plus vieil de la compagnie leur disoit, en leur monstrant la porte, « Il ne sort pas une parole hors de « ceste porte ».

XX. Aussi falloit il que celuy qui vouloit estre receu en la compagnie du convive, fust premierement approuvé et receu par tous les autres, en ceste maniere : chascun d'eulx prenoit une petite boule faicte de son, ou de mie de pain, à laver les mains, et la jettoit sans mot dire dedans un bassin, que portoit sur sa teste le valet du convive qui les servoit à table, celuy qui se contentoit que l'autre fust receu, jettoit sa petite boule tout sim-

plement : si non, il la serroit si fort entre ses doigts, qu'il la rendoit platte. Ceste boule de son ainsi applatie, valoit autant comme la febve percée, laquelle estoit ès jugemens le signe de sentence condemnatoire : et s'il s'y en trouvoit une seule de ceste sorte, le pretendant n'estoit point receu : car ilz ne vouloient pas qu'il entrast en la compagnie personne, qui ne fust aggreable à tous les autres. Celuy qui estoit ainsi rebuté, ilz disoient qu'il estoit *decaddé*, pource que le vaisseau dedans lequel ilz jettoient leurs petites boules de son, s'appelloit *Caddos*.

XXI. La plus exquise viande que lon servist en ces convives là, estoit celle qu'ilz appelloient le brouet noir [1], tellement que quand il y en avoit, les vieillards ne mangeoient point de chair, ains la laissoient toute aux jeunes hommes, et eulx à part mangeoient le brouet. Il y eut jadis un roy de Pont, qui pour gouster de ce brouet noir, achepta expressement un cuisinier Lacedæmonien : mais quand il en eut une fois tasté, il s'en fascha incontinent : et le cuisinier lui dit : « Sire, pour trouver « ce brouet bon, il se faudroit premierement estre « baigné dedans la riviere d'Eurotas [2] ». Après qu'ilz avoient sobrement beu et mangé ensemble, ilz s'en retournoient sans lumiere chascun en sa maison : car il ne leur estoit pas loisible d'aller ny là ny ailleurs avec de la chandelle, à fin qu'ilz s'accoustu-

[1] Espece de potage. On en faisoit avec des anguilles, qu'on appelloit le *potage blanc*.

[2] Riviere qui passoit à Sparte.

massent à marcher hardiment la nuict et en tenebres par tout. Tel estoit l'ordre et la manière de leurs convives.

XXII. Mais il fait bien à noter, que jamais Lycurgus ne voulut qu'il y eust pas une de ces loix mise par escript, ains est expressement porté par l'une de ses ordonnances qu'ilz appellent *Retres*, qu'il ne veult point qu'il y en ait aucune escripte : car quant à ce qui est de principale force et efficace pour rendre une cité heureuse et vertueuse, il estimoit que cela devoit estre empraint, par la nourriture, ès cueurs et ès meurs des hommes, pour y demourer à jamais immuable : c'est la bonne voulunté, qui est un lien plus fort que toute autre contraincte que lon sçauroit donner aux hommes, et le ply qu'ilz prennent par bonne institution dès leur premiere enfance, qui fait que chascun d'eulx se sert de loy à soy mesme. Et au demourant, quant à ce qui concerne les contraux des hommes les uns avec les autres, qui sont choses legieres, et que lon change tantost en une sorte, et tantost en une autre, selon le besoing : il pensa qu'il valoit mieux ne les estraindre point soubs contrainctes redigées par escript, ny en establir des coustumes qui ne se peussent changer, ains plus tost les laisser à la discretion, et à l'arbitrage des hommes qui auroient esté bien nourriz et bien instituez, pour en oster, ou y adjouxter, selon que l'occurrence et la disposition des temps le requerroit : car en somme il estima que le but principal d'un bon establisseur et reformateur de chose publique, devoit estre, faire bien

nourrir et bien instituer les hommes. L'une donques de ses ordonnances portoit expressement, qu'il n'y eust pas une loy escripte.

XXIII. Il y en avoit une autre contre la superfluité, laquelle ordonnoit, que les couvertures des maisons se feissent avec la cognée, et les huisseries[1] avec la sie seulement, sans autre util de menuiserie. En quoy il eut la mesme imagination que depuis eut aussi Epaminondas quand il dit, en parlant de sa table, « Un tel ordinaire ne reçoit jamais « trahison » : aussi estimoit Lycurgus, qu'une telle maison ne recevroit point de superfluité ny de delices: pource qu'il n'est point d'homme si impertinent, ny de si mauvais jugement, qui portast dedans une telle maison si pauvre, et si pietre, des chalits aux pieds d'argent, ny des couvertures et tours de licts teincts en pourpre, ny de la vaisselle d'or ou d'argent, et toute la suite de superfluité et delices, que cela trainne après soy, pource qu'il fault que les licts soient proportionnez à la maison, les vestemens sortables aux licts, et tout le reste des meubles et de la maniere de vivre convenable et correspondante aux vestemens. De ceste accoustumance proceda ce que le roy Leotychidas, premier de ce nom, dit une fois: lequel souppant un jour en la ville de Corinthe, et voyant le planché de la sale, où il soupoit, sumptueusement lambrissé et ouvré, demanda à son hoste si les arbres croissoient ainsi quarrez en leur païs.

XXIV. La troisieme ordonnance fut, qu'il

[1] Les portes, les garnitures des portes.

defendit de souvent faire la guerre contre mesmes ennemis, de peur qu'estans souvent contraincts de prendre les armes pour soy defendre, ilz n'en devinssent à la fin vaillans hommes et bons combatans. C'est de quoy lon blasme le roy Agesilaus, qui fut long temps depuis : car, par estre souvent entré en armes dedans le païs de la Bœoce, il rendit à la fin les Thebains aussi bons hommes de guerre comme les Lacedæmoniens. A l'occasion dequoy, Antalcidas le voyant un jour blecé, luy dit : « Tu reçois « des Thebains le loyer de leur apprentissage, tel « que tu l'as merité : car tu leur as, malgré eulx « enseigné le mestier de la guerre, que paravant « ilz ne vouloient apprendre ny exercer ». Ce sont les ordonnances que Lycurgus luy mesme appella *Retres*, qui vault autant à dire comme graves sentences, ou oracles que le dieu Apollo luy auroit donnez.

XXV. Mais quant à la nourriture des enfans, qu'il estimoit estre la plus belle et la plus grande chose que sçauroit establir ny introduire un reformateur de loix, commenceant de loing, il regarda premierement aux mariages, et à la generation des enfans. Car quant à ce que dit Aristote, que il essaya de reformer les femmes, et qu'il s'en deporta incontinent, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, à cause de la trop grande licence qu'elles avoient usurpée en l'absence de leurs maris, pource qu'ilz estoient contraincts d'aller souvent aux guerres, pendant lesquelles les hommes estoient contraincts de les laisser maistresses à la maison, et les hono-

roient et cherissoient oultre mesure, en les appelant dames et maistresses : je treuve que cela est faulx : il est bien vray, qu'il eut l'œil à les regler, et ordonner de leur maniere de vivre, aussi bien que des hommes, ainsi que la raison le vouloit. Premierement donques, il voulut que les filles endurcissent leurs corps, en s'exercitant à courir, lucter, jetter la barre, et lancer le dard, à celle fin que le fruict qu'elles concevroient, venant à prendre racine forte en un corps dispos et robuste, en germast mieux : et aussi qu'elles s'estans renforcées par telz exercices, en portassent plus vigoureusement et plus facilement les douleurs de leurs enfantemens. Et pour leur oster toute delicatesse et toute tendreur effeminée, il accoustuma les jeunes filles, aussi bien que les garsons, à [1] se trouver aux processions, à danser nues en quelques festes et sacrifices solennelz, et à chanter en la presence et à la veuë des jeunes jouvenceaux : aux quelz bien souvent elles donnoient en passant quelque brocard à poinct, touchans au vif ceulx qui en quelque chose auroient oublié leur devoir : quelquefois aussi recitoient en leurs chansons, les louanges de ceulx qui en estoient dignes. En quoy faisant elles imprimoient ès cueurs des jeunes hommes une très grande jalouzie et contention d'honneur : car celuy qui avoit esté loué par elles comme vaillant, et duquel elles avoient chanté les actes de prouësse, s'en alloit elevé en courage de faire encore mieulx

[1] Dans le grec : *à aller nues par la ville.* Voyez les observations, chap. xxv. c.

à l'advenir : et les attaintes et pioqueures qu'elles donnoient aux autres, ne leur estoient moins poignantes, que les plus severes admonestemens et corrections que lon leur eust sceu donner : attendu mesmement que cela se faisoit en presence des roys, des senateurs et de tout le reste des citoyens, qui se trouvoient là pour veoir l'esbatement.

XXVI. Mais quant à ce que les filles se monstroient ainsi toutes nues en public, il n'y avoit pour cela villanie aucune, ains estoit l'esbatement accompagné de toute honnesteté, sans lubricité ny dissolution quelconque : et plus tost, au contraire portoit avec soy une accoustumance à la simplicité, et un envy entre elles, à qui auroit le corps plus robuste, et mieux dispos : et qui plus est, cela leur elevoit encores aucunement le cueur, et les rendoit plus magnanimes, en donnant à cognoistre qu'il ne leur estoit pas moins bien seant de s'exerciter à la prouësse, et estriver entre elles à qui en emporteroit le prix, qu'il est aux hommes. Dont procedoit que les femmes Lacedæmonienes avoient bien aussi le cueur de dire et de penser d'elles, ce que respondit un jour Gorgone femme du roy Leonidas : laquelle, ainsi que lon treuve par escript comme une dame estrangere divisant avec elle luy dist, « Il n'y a femmes au monde que vous autres Lacedæmonienes qui commandiez à vos hommes : elle luy repliqua incontinent, « Aussi n'y a il que « nous qui portions des hommes ». D'avantage cela estoit une emorche, qui attiroit les jeunes homme à

se marier : j'entens ces jeux, danses et esbatemens, que faisoient les filles toutes nues en la presence des jeunes hommes : non point par contraincte de raisons geometriques, comme dit Platon, mais par attraicts d'amour.

XXVII. Et toutefois oultre ces attraicts là, encores establit il note d'infamie à l'encontre de ceulx qui ne se voudroient marier : car il ne leur estoit pas loisible de soy trouver ès lieux, où lon faisoit ces jeux et passetemps publiques à nud : et qui plus est, les officiers de la ville les contraignoient d'environner tous nuds, au cueur d'hyver, la place : et cheminant falloit qu'ilz chantassent une certaine chanson faitte contre eulx, laquelle disoit en somme, qu'ilz estoient à bon droit punitz, pour n'avoir pas obey aux loix : avec ce que quand ilz devenoient vieux, on ne leur portoit pas l'honneur ny la reverence, que l'on faisoit aux autres vieillards. Pourtant n'y eut il personne qui reprist, ou trouvast mauvais, ce qui fut dit à l'encontre de Dercyllidas, combien que ce fut au demourant un bon et vaillant capitaine : car luy entrant en une compagnie, il y eut un jeune homme qui ne se daigna lever pour luy faire honneur, et luy donner place à se seoir : « A cause, dit-il, que tu n'as point » engendré d'enfans, qui fust pour m'en faire au» tant à l'advenir ».

XXVIII. Mais il falloit que ceulx qui se vouloient marier, ravissent celles qu'ilz vouloient espouser, non point petites garses, qui ne fussent pas encores en aage de marier, ains grandes filles,

vigoureuses, et ja meures pour porter enfans : et quand il y en avoit une ravie, celle qui avoit moyenné le mariage venoit, qui luy rasoit ses cheveux entierement jusques au cuir, puis la vestoit d'un habillement d'homme avec la chausseure de mesme, et la couchoit dessus une paillasse toute seule, sans chandelle. Cela fait le nouveau marié n'estant ny yvre, ny plus delicatement vestu que de coustume, ains ayant sobrement souppé [1] à son ordinaire, s'en retournoit secrettement en la maison : là où il deslioit la ceinture à son espousée, et la prenant entre ses bras la couchoit sur un lict, et y demouroit quelque temps avec elle, puis s'en retournoit tout doulcement au lieu où il avoit accoustumé de dormir avec les autres jeunes hommes : et de là en avant continuoit tousjours à faire de mesme, estant tout le long du jour, et dormant la nuict avec ses compagnons, excepté qu'il alloit aucune fois veoir sa femme à la desrobée, ayant crainte et honte d'estre apperceu par aucun de la maison : à quoy la nouvelle mariée l'aidoit aussi de son costé, espiant les occasions et moyens, comment ilz se pourroient trouver ensemble sans qu'ilz feussent apperceuz. Ceste façon de faire duroit assez longuement, et tant que quelques uns d'eulx avoient des enfans, avant qu'ilz hantassent librement ensemble, et qu'ilz veissent leurs femmes en plein jour. Si leur servoit ceste entreveue ainsi recelée, non seulement à ce, que ce leur estoit une exer-

[1] Dans le grec : *comme à son ordinaire*, dans les *Phidities*. C.

cice

cice de continence et de pudicité, mais aussi à ce, que leurs personnes en estoient plus vigoureuses pour engendrer, et maintenoit les deux parties en ardeur et appetit de nouveaux amoureux, non tiedes, ne languissans, comme le sont ordinairement ceulx qui jouissent à cueur saoul de leurs amours, tant comme ilz veulent: car ilz se entrelaissoient tousjours au despartir l'un d'avec l'autre un aguillon de desir, et un reste et relais de chaleur amoureuse.

XXIX. Mais ayant estably une si grande honnesteté, et si reservée temperance ès mariages, il n'eut pas moins de soing d'en oster toute vaine et feminine jalouzie: estimant estre bien raisonnable de garder, qu'il n'y eust point de violence ny de confusion, mais aussi que la raison vouloit, que lon permeist à ceulx qui en estoient dignes, engendrer des enfans en commun: se moquant de la folie de ceulx qui vengent telles choses avec guerres et effusion de sang humain, comme si les hommes ne deussent avoir en cela participation ny communication quelconque les uns avec les autres. Pourtant n'estoit il point reprochable à homme qui se trouvast ja sur l'aage, et eust jeune femme, s'il voyoit quelque beau jeune homme qui luy aggreast, et luy semblast de gentile nature, le mener coucher avec sa femme pour la faire emplir de bonne semence, et puis advouer le fruict qui en naissoit, comme s'il eust esté engendré par luy mesme. Aussi estoit il loisible à un honneste hommei qui aimast la femme d'un autre pour la veoir sage, pudique, et portant de beaux enfans, prier son

mary de le laisser coucher avec elle, pour y semer comme en terre grasse et fertile, de beaux et bons enfans, qui par ce moyen venoient à avoir communication de sang et de parentelle avec gens de bien et d'honneur.

XXX. Car premierement Lycurgus ne vouloit point que les enfans fussent propres aux particuliers, ains communs à la chose publique : au moyen dequoy il vouloit aussi, que ceulx qui avoient à en estre citoyens fussent engendrez non de tous les hommes, ains des plus gens de bien seulement. Si luy sembloit que ès loix et ordonnances des autres nations, touchant les mariages, il y avoit beaucoup de sottises et de vanité, attendu qu'ilz faisoient couvrir leurs chiennes, et leurs juments, par les plus beaux chiens, et les meilleurs estalons qu'ilz pouvoient recouvrer, en priant ou payant ceulx qui en estoient seigneurs : et gardoient neantmoins leurs femmes enfermées soubs la clef, de peur qu'elles ne conceussent d'autres que d'eulx, encore qu'ilz fussent escervelez, maladifs, ou suraagez : comme si ce n'estoit pas premierement et principalement au dommage des peres et meres, et de ceulx qui les nourrissent, que les enfans naissent vicieux et defectueux, quand ilz naissent de personnes tarées : et au contraire, au proufit et contentement d'iceulx, quand ilz naissent beaux et bons, pour avoir esté engendrez de semblable semence.

XXXI. Ces choses se faisoient alors ainsi par raison naturelle et civile, mais neantmoins tant

s'en falloit, que les femmes fussent si faciles, comme lon dit qu'elles furent depuis, que lon ne sçavoit anciennement en la ville de Sparte, que c'estoit que d'adultere : en tesmoignage dequoy se peult alleguer la response, que feit un de ces premiers anciens Spartiates nommé Geradas, à un estranger qui luy demandoit, quelle peine on faisoit souffrir à ceulx qui estoient surpris en adultere. « Mon amy, dit il, il n'y en a point. Mais s'il y « en avoit, luy repliqua l'estranger. Il faudroit, dit « il, qu'il payast un taureau si grand, qu'il pust « boire de dessus la montagne de Taugete[1] dedans « la riviere d'Eurotas ». Voire mais, comment seroit « il possible de trouver un taureau si grand, dit « l'estranger ». Et Geradas en riant luy respondit : « Et comment seroit il aussi possible de trouver à « Sparte un adultere » ? C'est ce que lon treuve par escript des ordonnances de Lycurgus, touchant les mariages.

XXXII. Au demourant, depuis que l'enfant estoit né, le pere n'en estoit plus le maistre, pour le pouvoir faire nourrir à sa voulunté, ains le portoit luy mesme en un certain lieu à ce deputé, qui s'appelloit *Lesche*, là où les plus anciens de la lignée estans assis visitoient l'enfant : et s'ilz le trouvoient beau, bien formé de tous ses membres, et robuste, ilz ordonnoient qu'il fust nourry, en luy destinant une des neuf mille parts des heritages pour sa nourriture : mais s'il leur sembloit

[1] La montagne de Taygète, maintenant la montagne des *Mainotes*.

laid, contrefait, ou flouet, ilz l'envoyoient jetter dedans une fondriere, que lon appelloit vulgairement les *Apothetes*, comme qui diroit, les depositoires, ayans opinion qu'il n'estoit expedient ny pour l'enfant, ny pour la chose publique, qu'il vescust, attendu que dès sa naissance il ne se trouvoit pas bien composé pour estre sain, fort et roide toute sa vie. Et à ceste cause les femmes mesmes qui les gouvernoient, ne les lavoient pas d'eau simple, comme il se fait par tout ailleurs, ains [1] d'eau meslée avec du vin, et esprouvoient par ce moyen, si la complexion et la trempe de leurs corps estoit bonne ou mauvaise : pource que lon dit, que les enfans qui sont pour estre subjects au mal caduque, ou autrement catarreux ou maladifz, ne peuvent resister ny durer à ce lavement de vin, ains en sechent, et en tumbent en langueur : et au contraire, ceulx qui sont bien sains, en deviennent plus roides et plus forts.

XXXIII. Les nourrices aussi usoient de certaine diligence avec artifice à nourrir leurs enfans, sans les emmailloter, ny lier de bandes, ny de langes, de sorte qu'elles les rendoient plus delivres [2] de leurs membres, mieulx formez, et de plus belle et gentille corpulence : et si en devenoient indifferents en leur vivre, sans estre difficiles à elever, ny mignards ou frians, ny peureux et craignans d'estre laissez seuls en tenebres, ny criards, ou pervers aucunement, qui sont tous signes de natur

[1] Dans le grec : *ains avec du vin.* C.

[2] Plus libres, plus agiles.

lasche et vile. Tellement qu'il se trouvoit des estrangers, qui acheptoient des nourrices du païs de Laconie, expressement pour leur faire nourrir leurs enfans : comme lon dit que Amylca, celle qui nourrit Alcibiades, en estoit : mais Pericles son tuteur luy bailla depuis [1] pour son maistre et gouverneur, un serf nommé Zopyrus, lequel n'avoit partie quelconque meilleure que les autres communs esclaves. Ce que ne feit pas Lycurgus : car il ne meit point la nourriture et le gouvernement des enfans de Sparte entre les mains de maistres mercenaires, ou de serfs acheptez à prix d'argent : et si n'estoit pas loisible au pere de nourrir ses enfans à sa mode, ainsi que bon luy sembloit. Car si tost qu'ilz estoient arrivez à l'aage de sept ans, il les prenoit et les distribuoit par trouppes pour les faire nourrir ensemble, et les accoustumer à jouer, apprendre et estudier les uns avec les autres : puis choisissoit en chasque trouppe celuy qui avoit apparence d'estre le mieulx advisé, et le plus courageux au combat, auquel il donnoit la superintendence de toute la trouppe. Les autres avoient tousjours l'œil sur luy, et obeïssoient à ses commandemens, en endurant patiemment les punitions qu'il leur ordonnoit, et les courvées qu'il leur commandoit : de maniere que presque toute leur estude estoit d'apprendre à obeir : mais oultre cela, les vieillards assistoient souvent à les veoir jouer ensemble, et la plus part du temps leur mettoient en avant les occasions de debat et de querelles les uns contre les autres, pour

[1] Ajoutez, d'après le grec, *à ce que dit Platon.* C.

mieulx cognoistre et decouvrir quel estoit le naturel de chascun, et s'ilz monstroient signes de devoir estre une fois couards, ou hardis.

XXXIV. Quant aux lettres, ilz en apprenoient seulement autant qu'il leur en falloit pour le besoing: et au demourant, tout leur apprentissage estoit, apprendre à bien obeïr, endurer le travail, et à demourer vaincueurs en tout combat. A raison dequoy, à mesure qu'ilz croissoient en aage, on leur augmentoit aussi les exercices du corps: on leur rasoit leurs cheveux, on les faisoit aller deschaux, et les contraignoit on de jouer ensemble la plus part du temps tous nuds: puis quand ilz estoient parvenus jusques en l'aage de douze ans, ilz ne portoient de là en avant plus de sayons, et ne leur donnoit on tous les ans que une robbe simple seulement: qui estoit cause qu'ilz estoient tousjours sales et crasseux, comme ceulx qui ne s'estuvoient ny ne s'oignoient jamais, sinon à certains jours de l'année, que lon leur faisoit un petit gouster de celle doulceur. Ilz couchoient et dormoient ensemble sur des paillasses, qu'ilz faisoient eulx mesmes des bouts des cannes et des rouzeaux qui croissoient en la riviere d'Eurotas, lesquelz il falloit qu'ilz allassent cueillir et rompre eulx mesmes avec leurs mains seules, sans aucun ferrement: mais en hyver ilz y adjouxtoient et mesloient parmy, ce que lon appelle *Lycophanos* [1], pource qu'il sem-

[1] C'est une espèce de chardons en la langue des Messeniens. Voyez Hesychius. *Amyot.* C'est le chardon cotoneux. *Carduus tomentosus.*

ble que celle matiere ait en soy quelque peu de chaleur.

XXXV. Environ cest aage leurs amoureux, qui estoient les plus gaillards et les plus gentilz jeunes hommes, commençoient à hanter plus souvent autour d'eulx, et les vieillards aussi semblablement avoient plus l'œil sur eulx, se trouvans plus ordinairement ès lieux où ilz faisoient leurs exercices, et là où ilz combatoient, et leur assistans quand ilz se jouoient à s'entre moquer les uns des autres: ce que les vieux faisoient non par maniere de passetemps seulement, ains avec telle diligence et telle affection, comme s'ilz eussent esté peres, maistres et gouverneurs de tout tant qu'ilz estoient d'enfans: de maniere qu'il n'y avoit jamais temps ne lieu, où ilz n'eussent tousjours quelcun pour les admonester, reprendre et chastier, s'ilz faisoient aucune faulte.

XXXVI. Et neantmoins oultre tout cela, encore y avoit il tousjours un des plus hommes de bien de la ville, qui avoit expressement le tiltre et la charge de gouverneur des enfans, lequel les departoit par bandes, et puis donnoit la superintendence à celuy des garsons qui luy sembloit le plus sage, le plus hardy et le plus courageux. Ilz appelloient les garsons *Irenes* deux ans après qu'ilz estoient sortis hors d'enfance, et les plus grands enfans ilz les appelloient *Melirenes*: comme qui diroit, prests à sortir d'enfance. Ce garson à qui se bailloit ceste charge, avoit ja vingt ans, et estoit leur capitaine quand ilz combatoient, et leur commandoit quand

lz estoient en la maison, commé à ses valets, enjoignant à ceulx qui estoient plus faits et plus forts, qu'ilz apportassent du bois quand il falloit soupper: et à ceulx qui estoient plus petits et plus foibles, des herbes. Il falloit qu'ilz les desrobassent s'ilz en vouloient avoir. Si en alloient desrober les uns aux jardins, les autres ès sales des convives, où les hommes mangeoient ensemble, dedans lesquelles ilz se couloient le plus finement, et le plus cautement qu'ilz pouvoient: car si d'adventure ilz estoient pris sur le faict, ilz estoient fouettez à bon esciant, pour avoir esté trop paresseux, et non assez fins et rusez à desrober. Ilz desroboient aussi toute autre sorte de viande sur laquelle ilz pouvoient mettre la main, espians les occasions de les pouvoir prendre habilement, quand les hommes dormoient, ou qu'ilz ne faisoient pas bon guet: mais celui qui y estoit surpris estoit bien fouetté, et [1] si le faisoit on d'avantage jeuner: car on leur donnoit bien fort peu à manger, à fin que la necessité les contraignist à soy hazarder hardiment, et à inventer quelque habilité pour en desrober subtilement. C'estoit la cause premiere et principale, pour laquelle on leur donnoit si petit à manger, mais l'accessoire estoit à fin que leurs corps en creussent en haulteur d'avantage, pource que les esprits de vie n'estans point occupez à cuire et digerer beaucoup de viande, ny rebatus contrebas, ou estendus en large, pour la quantité ou pesanteur trop grande d'icelle, s'estendoient en long, et mon-

[1] Dans le grec *et estoit obligé de jeuner.* C.

toient contremont, à cause de leur legereté : et par ce moyen le corps en croissoit en haulteur, n'ayant rien qui l'empeschast de monter. Et semble que la mesme cause les rendoit aussi plus beaux, pource que les corps qui sont menus et gresles, obeïssent mieulx et plus facilement à la vertu de nature, qui donne le moule et la forme à chascun des membres : et au contraire, il semble que les corps qui sont gros, gras et trop nourriz, y resistent, n'estans pas si maniables que les autres, à cause de leur pesanteur : ne plus ne moins que lon voit par experience, que les enfans que portent les femmes qui ont leurs fleurs, et qui se purgent durant leur grossesse, sont plus gresles, et plus beaux aussi, et plus polis ordinairement que les autres, pource que la matiere dont leur corps est formé, estant plus soupple, est aussi plus facilement regie par la force de nature, qui luy donne la forme : toutefois quant à la cause naturelle de cest effect, laissons la disputer à qui voudra, sans en rien decider.

XXXVII. Mais pour retourner au propos des enfans Lacedæmoniens, ils desroboient avec si grand soing, et si grande crainte d'estre descouverts, que lon compte d'un, lequel ayant desrobé un renardeau, le cacha dessoubs sa robbe, et se laissa deschirer tout le ventre avec les ongles et les dents de celle beste, sans jamais crier, de peur d'estre decouvert, jusques à ce qu'il en trespassa sur la place. Ce qui n'est pas incroyable, à veoir

s jeunes garsons y endurent encores au-
r : car nous y en avons veu plusieurs qui
t estre fouettez jusques au mourir sur l'au-
Diane, surnommée *Orthia*. Or ce soubs-
qui avoit la superintendehce sur chasque
e des enfans, après le soupper, seant en-
à table, commandoit à l'un qu'il chantast une
son, et proposoit quelque question à un autre,
falloit avoir bien pensé pour y respondre à
pos, comme, Qui est le plus homme de bien de
ville? ou, Que te semble de ce qu'un tel a fait?
r laquelle exercitation ilz s'accoustumoient dès
urs jeunes ans à pouvoir faire jugement des choses
ien ou mal faittes, et à s'enquerir de la vie et du
gouvernement de leurs citoyens. Car qui ne res-
pondoit promptement et pertinemment à telles de-
mandes, Qui est homme de bien, qui est bon ci-
toyen, et qui non, ilz estimoient que c'estoit signe
de nature lasche, nonchalante, et qui n'estoit
point incitée à la vertu par le desir d'honneur: et
si falloit que la response fut tousjours accompa-
gnée de sa raison, et de sa preuve, courte et es-
trainte en peu de paroles: autrement la punition
de celuy qui respondoit mal à propos estoit, que
le maistre luy mordoit le poulce, et le faisoit le
plus souvent en presence des vieillards et des ma-
gistrats de la ville, pour veoir s'il les punissoit
avec raison, et ainsi qu'il appartenoit. Et encore
qu'il le feist mal, si ne l'en reprenoient ilz pas su
l'heure: mais quand les enfans estoient retirez

alors il estoit luy mesme repris, et puny, s'il les avoit trop aigrement chastiez, ou : au contraire, trop laschement.

XXXVIII. Qui plus est, on imputoit aux amoureux l'opinion bonne ou mauvaise que lon concevoit des enfans qu'ilz avoient pris à aimer, de sorte que lon dit que quelquefois un jeune enfant, en combattant contre un autre, s'estant laissé eschapper de la bouche un cry qui sentoit son cueur lasche et failly, son amoureux en fut condemné à l'amende par les officiers de la ville. Mais combien que l'amour fust chose si incorporée avec eulx, que mesme les honestes et vertueuses femmes aimoient les jeunes filles, il n'y avoit neantmoins point de jalouzie entre eulx, ains plus tost, au contraire, estoit cela un commencement d'amitié mutuelle entre ceulx qui aimoient en mesme lieu : et procuroient ensemblement par tous les moyens dont ilz se pouvoient adviser, de faire que l'enfant qu'ilz aimoient en commun, fust le plus gentil et le mieux conditionné de tous les autres. Ilz enseignoient aux enfans à parler, de sorte que leur langage eust une poincte meslée avec grace et plaisir, et qu'en peu de paroles il comprist beaucoup de substance.

XXXIX. Car Lycurgus vouloit que la monnoie de fer en grand poids et grosse masse eust bien peu de valeur, comme nous avons ja dit ailleurs : et au contraire, que la parole en peu de mots, non fardez ny affettez, comprist beaucoup de grave et de bonne sentence, accoustumant les enfans par un long silence à estre briefs et aguz en leurs res-

ponses. Car tout ainsi que la semence des hommes luxurieux, qui se meslent trop souvent et trop dissoluëment avec les femmes, ne peult germer ne fructifier : aussi l'intemperance de trop parler rend la parole vaine, folle et vuide de sens. De là vient, que les responses Laconienes estoient si aguës et si subtiles, comme [1] lon dit, que le roy Agis respondit un jour à un Athenien, qui se moquoit des espées que portoient les Lacedæmoniens, disant qu'elles estoient si courtes, que les basteleurs et joueurs de passe passe, les avaloient facilement en la place devant tout le monde : « Et toutefois, dit « Agis, si en assenons nous bien noz ennemis ».

XL. Quant à moy, il m'est bien advis que les Laconiens, en leur maniere de parler, n'usent pas de beaucoup de langage, mais qu'ilz touchent très bien au poinct, et qu'ilz se font très bien entendre aux escoutans : et si me semble que Lycurgus luy mesme estoit ainsi court et agu en son parler, à ce que lon peult conjecturer par quelques siennes responses que lon treuve par escript, comme fut celle qu'il feit à un, qui luy suadoit d'establir en Lacedæmone un gouvernement populaire, là où le petit eust autant d'authorité que le grand : « Commence, luy dit il, à le faire toy mesme en ta « maison ». Semblablement aussi ce qu'il respondit à un autre, qui luy demandoit pourquoy il avoit ordonné que lon offrist aux dieux choses si petites et de si peu de valeur : « Afin dit il, [2] que nous ne

[1] Voyez les observations, ch. xxxix. c.

[2] Le grec : *que nous ayons toujours de quoi les honorer.* c.

« cessions jamais de les honorer ». Et ce qu'il dit une autre fois touchant les combats [1], qu'il n'en defendoit à ses citoyens si non ceulx, ès quelz on tend la main, c'est à dire, où lon se rend.

XLI. On treuve aussi aucunes telles responses, en quelques lettres missives qu'il escrivoit à ses citoyens, comme quand ilz luy demanderent : « Comment nous pourrons nous defendre contre noz « ennemiz » ? Il leur respondit, « Si vous demourez pauvres, et que l'un ne convoite point avoir « davantage que l'autre ». Et en une autre missive, où il discourt, s'il estoit expedient de fermer la ville de murailles : « Comment, dit il, pourroit on dire « que celle ville soit sans muraille, qui est ceinte « et environnée d'hommes tout à l'entour, et non « pas de brique » ? Toutefois quant à ces lettres là, et autres semblables que lon monstre de luy, il est mal aisé de resoudre, si lon doibt croire ou decroire qu'elles soient de luy.

XLII. Mais quant à ce, que le beaucoup parler fust repris et blasmé des Lacedæmoniens, on le peult evidemment monstrer par les mots aguz que quelques uns d'entre eulx ont autrefois respondu. Le roy Leonidas dit un jour à quelcun qui devisoit, et alleguoit beaucoup de bonnes choses, mais hors de temps et de saison : « Amy, tu tiens sans pro- « pos beaucoup de bons propos ». Et Charilaüs, le nepveu de Lycurgus, interrogué pourquoy son oncle avoit fait si peu de loix : « Pource, dit il, « qu'il ne fault pas beaucoup de loix à ceulx qui

[1] Gymnastiques. c.

« ne parlent pas beaucoup ». Et Archidamidas dit à quelques uns, qui reprenoient l'orateur [1] Hecatæus de ce, qu'ayant esté convié à soupper en un de leurs convives, il n'y parla point tout le long du soupper : « Celuy, dit il, qui sçait bien parler, « sçait aussi quand il fault parler ». Et quant à ce que j'ay dit ailleurs cy devant, qu'en leurs responses aguës et subtiles, il y avoit ordinairement quelque peu de poincte meslé avec grace, on le peult veoir et cognoistre par ces autres mots icy : Demaratus respondit à un fascheux, qui luy rompoit la teste de questions impertinentes et importunes, en luy demandant souvent, Qui estoit le plus homme de bien de Lacedæmone : « Celuy, dit » il, qui te ressemble le moins ». Et Agis dit à quelques uns qui hault louoient les Eliens de ce, qu'ilz jugeoient selon droict et justice ès jeux Olympiques : « Quelle grande merveille est ce, dit il, si « en l'espace de cinq ans les Eliens font un seul « jour bonne justice » ? Et Theopompus à un estranger, lequel voulant monstrer l'affection qu'il portoit à ceulx de Lacedæmone, disoit : « En nostre » ville tout le monde m'appelle *Philolacon* », c'est à dire amateur des Lacedæmoniens : « Il te seroit « plus honneste, respondit il, d'estre surnommé « *Philopolites* », c'est à dire, aimant ses citoyens. Et Plistonax filz de Pausanias, comme un orateur Athenien appellast les Lacedæmoniens grossiers et ignorans : « Tu dis vray, luy respondit il, car « nous sommes seuls entre les Grecs, qui n'avons

[1] Dans le grec : *le sophiste Hecatæus*. C.

« apprins rien de mal de vous ». Et Archidamidas à un qui luy demandoit, combien ilz estoient de Spartiates : « Assez, lui respondit il, pour chasser « les meschans ».

XLIII. Lon peult aussi faire conjecture de leur maniere de parler par les mots de risée qu'ilz disoient aucunefois en jouant, pource qu'ilz s'accoustumoient à ne dire jamais parole à la volée et en vain, soubs laquelle il n'y eust tousjours quelque intelligence secrette, qui meritoit que lon la considerast de près. Comme celuy que lon invitoit à aller ouyr un qui contrefaisoit naïfvement le rossignol : « J'ai, dit il, ouy le rossignol mesme ». Et un autre, qui ayant leu ceste inscription de sepulture,

Après avoir la tyrannie esteinte
De leur païs, par martiale attainte,
Ceulx cy jadis devant les haultes tours
De Selinunte acheverent leurs jours :

« Ilz meritoient, dit il, bien la mort, d'avoir esteint une tyrannie : car ilz la devoient laisser « toute brusler ». Et un jeune garson à quelque autre, qui promettoit de luy donner des coqz si courageux, qu'ilz mouroient sur la place en combatant : « Ne me donne point, dit il, de ceulx qui « meurent, mais de ceulx qui font mourir les autres en combatant ». Un autre voyant des hommes qui s'en alloient estans assis dedans des coches et littieres : « Ja Dieu ne plaise, dit il, que je seye « jamais en chaire, dont je ne me puisse lever au « devant d'un plus vieil que moy ». Telles donques

toient leurs responses et rencontres : de maniere que ce n'est pas sans raison que quelques uns ont autrefois dit, que laconiser estoit plus tost philosopher, c'est à dire, exercer l'ame, que le corps.

XLIV. Mais oultre cela, ilz n'estudioient pas moins à bien chanter, et composer de beaux cantiques, qu'à rondement et proprement parler : et si y avoit tousjours en leurs chansons, ne sçay quel aguillon qui excitoit les courages des escoutans, et leur inspiroit un ardent desir de faire quelque belle chose. Le langage estoit simple sans affeterie quelconque, et le subject grave et moral, contenant le plus souvent louange de ceulx qui estoient morts en la guerre, pour la defense de Sparte, comme estans bien heureux : et blasme de ceulx, qui par lascheté de cueur avoient restivé à mourir, comme vivans une vie miserable et malheureuse : ou bien estoient ce promesse d'estre à l'advenir, ou vanterie d'estre presentement hommes vertueux, selon la diversité des aages de ceulx qui chantoient. Si ne sera point hors de propos, pour mieulx l'entendre, d'en mettre quelque exemple en ce lieu. Car ès festes publiques y avoit tousjours trois danses, selon la difference des trois aages. Celle des vieillards commenceoit la premiere à chanter, en disant :

Nous avons esté jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

Celle des hommes suivoit après, qui disoit :

Nous le sommes maintenant,
A l'espreuve à tout venant.

La

La troisieme, des enfans, venoit après, et disoit:

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

XLV. Brief, qui regardera de près les œuvres et compositions des poëtes Laconiques, dont il se treuve encore quelques unes, jusques au temps present, et considerera la note qu'ilz faisoient sonner avec des flustes, au son et à la cadence de laquelle ilz marchoient en bataille, quand ilz alloient chocquer l'ennemy, il trouvera que ce n'est pas sans raison, que Terpander et Pindarus conjoignent la hardiesse avec la musique. Car Terpander parlant des Lacedæmoniens dit en un endroit:

C'est où florit la hardiesse unie
En guerre avec musicale harmonie:
Où regne aussi justice plantureuse.

Et Pindarus parlant d'eulx mesmes, dit:

Là sont sages les vieillards,
Les jeunes preux et gaillards,
Qui savent baller, chanter,
Et leur ennemy dompter.

Par lesquelz temoignages il appert, que l'un et l'autre les fait et descrit aimans la musique et les armes tout ensemble: car, ainsi comme dit un autre poëte Laconique,

Sçavoir [1] doulcement chanter,
Sur la lyre de beaux carmes,
Siet bien avec le hanter
Vaillamment le faict des armes.

[1] Bien jouer de la lyre, et bien se servir des armes, vont de pair. C.

XLVI. Pour ceste cause en toutes leurs guerres, quand ilz venoient à donner une bataille, le roy sacrifioit premierement aux Muses [1], pour ramentevoir aux combattans, comme il me semble, la discipline en laquelle ilz avoient esté nourriz, et les jugemens, à fin qu'au plus fort et plus dangereux de la meslée, ilz se representassent devant les yeux des soudards, et fussent cause de les inciter à faire actes dignes de memoire. Mais lors ilz relaschoient un petit aux jeunes gens la roide austerité et dureté de leur regle de vivre ordinaire, leur permettans adonc d'accoustrer leurs cheveux, et embellir leurs armes et leurs habillemens, et prenans plaisir à les voir ainsi s'esgayer, ne plus ne moins que des jeunes chevaulx hennissans et soufflans d'ardeur de combatre. Pourtant encore que dès le temps de leur premiere jeunesse ilz commençassent à porter longs cheveux, ilz n'estoient jamais si soigneux de les peigner et agencer, que quand ilz estoient près de donner une bataille = car lors ilz les oignoient (2 d'huyles de senteurs, (et les mespartissoient, se souvenans d'un propos de Lycurgus, lequel souloit dire que les cheveux rendent ceulx qui sont beaux encore plus beaux, et ceulx qui sont laids plus espouvantables et plus hideux à veoir. Les exercices mesmes de leurs personnes estoient plus doulx et moins penibles en guerre qu'en autre temps, et generalement tout

[1] Ce passage est corrompu. Voyez les observations, chap. XLVI. C.

[2] Cela n'est pas dans le texte. C.

leur vivre moins estroittement reformé et moins contrerollé, de maniere qu'ilz se trouvoient seulz au monde à qui la guerre estoit repos des travaux, que les hommes ordinairement endurent pour se rendre idoines à la guerre.

XLVII. Puis quand toute leur armée estoit rangée en bataille à la veuë de l'ennemy, le roy adonc sacrifioit aux dieux une chevre, et quand et quand commandoit aux combatans qu'ilz meissent tous sur leurs testes des chapeaux de fleurs, et aux joueurs de flustes, qu'ilz sonnassent l'aubade qu'ilz appellent la chanson de *Castor*, au son et à la cadence de laquelle luy mesme commenceoit à marcher le premier: de sorte que c'estoit chose plaisante, et non moins effroyable, de les veoir ainsi marcher tous ensemble en si bonne ordonnance au son des flustes, sans jamais troubler leur ordre ny confondre leurs rengs, et sans se perdre ny estonner aucunement, ains aller poseement et joyeusement au son des instruments se hazarder au peril de la mort. Car il est vraysemblable, que telz courages ne sont passionnez ny de frayeur ny de courroux oultre mesure: et, au contraire, qu'ilz ont une constance et hardiesse asseurée, avec bonne esperance, comme estans accompagnez de la faveur des dieux.

XLVIII. Le roy marchant en ceste ordonnance, avoit toujours auprès de luy quelcun, qui avoit autrefois emporté le prix ès jeux et tournois publiques: et dit on, qu'une fois il y en eut un, auquel à la feste des jeux Olympiques on offrit bonne

somme de deniers, à fin qu'il ne se presentast point pour combattre : ce qu'il ne voulut faire, ains aima mieulx avec grande peine y gaigner le prix de la lucte. Et adonc quelcun luy dit : « Et bien, Laco-« nien, qu'as tu gaigné d'avoir emporté avec tant « de sueur le prix de la lucte »? Le Laconien luy respondit en riant : « J'en combatray en bataille « devant le roy ».

XLIX. Quand ilz avoient rompu les ennemis, ilz les chassoient et poursuivoient jusques à ce que par la route et fuite entiere d'iceulx, leur victoire fust de tout poinct asseurée, et lors ilz s'en retournoient tous en leur camp, estimans que ce n'estoit acte ny de gentil cueur, ny de nation noble et genereuse, comme la Grecque, de tuer et de mettre en pieces ceulx qui estoient si desbendez, qu'ilz ne se pouvoient plus r'allier, et qui quittoient toute esperance de victoire. Cela leur estoit non seulement honorable, mais aussi grandement proufitable, pource que ceulx qui estoient en bataille contre eulx, sachans qu'ilz occioient ceulx qui s'opiniastroient à leur faire teste, et laissoient aller ceulx qui fuyoient devant eulx, trouvoient le fouir plus utile que l'attendre et demourer.

L. Hippias le sophiste dit, que Lycurgus mesme fut bon capitaine, et grand homme de guerre, comme celuy qui s'estoit trouvé en plusieurs batailles : et Philostephanus luy attribue le departement des gens de cheval par compagnies, qu'ilz appelloient *Oulames*, dont chascune estoit de cinquante hommes d'armes, qui se rengeoient en

marré. Mais au contraire Demetrius le Phalerien escript, qu'il ne fut onques à la guerre, et qu'il establit ses loix et son gouvernement en pleine paix. Quant à moy, il me semble que l'institution de la surseance d'armes durant la feste des jeux Olympiques, laquelle on dit avoir esté inventée par luy, est bien signe d'une nature doulce, et qui aime le repos de la paix : toutefois il y en a aucuns, entre lesquelz est Hermippus, qui disent qu'il ne fut point dès le commencement avec Iphitus à ordonner les cerimonies des jeux Olympiques, mais qu'il s'y rencontra une fois par cas d'adventure, en passant chemin seulement, et s'y arresta pour en veoir l'esbatement : là où il luy fut advis, qu'il ouit derriere luy comme la voix d'un homme qui le tensoit, en disant qu'il s'esmerveilloit comment il ne persuadoit à ses citoyens de vouloir participer à ceste belle assemblée : et comme il se fust retourné pour veoir qui c'estoit qui parloit à luy, il ne veit personne. Au moyen dequoy il estima que ce fust admonestement venant de la part des dieux : si s'en alla incontinent trouver Iphitus, avec lequel il ordonna tous les statuts et toutes les cerimonies de celle feste, laquelle depuis en fut beaucoup plus renommée, mieulx establie, et plus asseurée qu'elle n'avoit esté au paravant.

LI. Mais pour retourner aux Lacedæmoniens, leur discipline et regle de vivre duroit encores après qu'ilz estoient parvenus en aage d'hommes : car il n'y avoit personne à qui il fust loisible ny permis de vivre à sa voulunté, ains estoient dedans leur

ville ne plus ne moins que dedans un camp, où chascun sçait ce qu'il doibt avoir pour son vivre, et ce qu'il a à faire pour le public. Brief ilz estimoient tous, qu'ilz n'estoient nez pour servir à eulx mesmes, ains pour servir à leur païs: et pourtant si autre chose ne leur estoit commandée, ilz continuoient tousjours à aller veoir ce que faisoient les enfans, et à leur enseigner quelque chose qui tournast à l'utilité publique, ou bien à l'apprendre eulx mesmes de ceulx qui estoient plus aagez qu'eulx.

LII. Car l'une des plus belles et des plus heureuses choses que Lycurgus introduisit onques en sa ville, fut le grand loisir qu'il feit avoir à ses citoyens, ne leur permettant point qu'ilz se peussent employer à mestier quelconque vil ne mechanique: et si n'estoit point besoing de se travailler pour amasser de grandes richesses en lieu où l'opulence n'estoit aucunement utile ne prisée: car les Ilotes qui estoient hommes asserviz par le droit de guerre, leur labouroient leurs terres, et leur en faisoient certain revenu tous les ans. Auquel propos on racompte d'un Lacedæmonien, lequel se trouvant à Athenes un jour que lon y tenoit les plaids, entendit dire comme un bourgeois de la ville venoit d'estre convaincu et condemné d'oisiveté, et qu'il s'en alloit en sa maison tout deconforté, accompagné de ses amis, qui le plaignoient grandement, et estoient fort desplaisans de la fortune: et que le Lacedæmonien adonc pria ceulx qui estoient auprès de luy, qu'ilz luy monstrassent

celuy qui avoit esté condemné pour vivre noblement et en gentilhomme. Ce que j'ai allegué pour monstrer combien il estimoit estre chose roturiere et servile, que d'exercer aucun mestier mechanique, ou faire aucun ouvrage de main pour gaigner de l'argent.

LIII. QUANT aux procès, on peult bien penser qu'ilz furent bannis de Lacedæmone avec l'argent, attendu mesmement qu'il n'y avoit plus d'avarice, de convoitise, de pauvreté ny de disette, ains egalité avec abondance, et grande aisance de vivre à cause de leur sobriété; sans aucune superfluité. Ce n'estoient que danses, festes, jeux, banquets, passetemps de chasses, ou d'exercices de la personne, et assemblées pour deviser durant tout le temps qu'ilz n'estoient point occupez à la guerre: car les jeunes hommes jusques à l'aage de trente ans ne se trouvoient jamais au marché pour achepter ou faire aucune provision de mesnage, ains faisoient leurs affaires et provisions necessaires par leurs parents et amis, encores estoit-ce chose honteuse aux plus vieux mesmes, de s'y trouver souvent: et au contraire leur estoit honorable assister la plus part du jour ès lices où se faisoient les exercices du corps, ou bien aux reduicts et ès assemblées pour deviser: là où ilz passoient leur temps à discourir honnestement les uns avec les autres, sans jamais tenir propos de gaigner, de traffiquer, ny d'amasser argent: pource que tous leurs devis, ou la plupart, estoient de louer quelque chose honneste, ou blasmer les deshonestes par maniere

de jeu, et avec risée, laquelle neantmoins emportoit tousjours quand et elle un doulx admonestement et une correction en passant.

LIV. Car Lycurgus mesme n'estoit point si austere que lon ne le vist jamais rire, ains escrit Sosibius, que ce fut luy qui dedia la petite image du *Ris*, qui est à Lacedæmone, ayant voulu entremesler le rire parmy leurs convives et autres assemblées, comme une saulse plaisante pour adoulcir le travail et la dureté de leur regle de vivre. En somme, il accoustuma ses citoyens à ne vouloir et ne pouvoir jamais vivre seuls, ains estre par maniere de dire, collez et incorporez les uns avec les autres, et à se trouver tousjours ensemble, comme les abeilles, à l'entour de leurs superieurs, sortans hors d'eulx mesmes presque par un ravissement d'amour envers leur païs, et de desir d'honneur pour servir entierement au bien de la chose publique, laquelle affection on peult facilement et clairement veoir empreinte en quelques unes de leurs responses, comme en ce que dit un jour Pædaretus ayant failly à estre eleu du nombre des trois cents : car il s'en retourna tout joyeux et tout gay en sa maison, disant qu'il s'esjouïssoit de ce qu'il s'estoit trouvé en la ville trois cents hommes meilleurs que luy. Et Polystratidas ayant esté envoyé ambassadeur avec quelques autres devers les capitaines et lieutenans du roy de Perse, les seigneurs Persiens luy demanderent s'ilz venoient de leur privé motif, ou s'ilz estoient envoyez par le public ; « Si nous obtenons, dit-il,

« c'est de par le public : si nous n'obtenons, c'est « de notre privé mouvement que nous venons ». Et Argileonide la mere de Brasidas, demanda à quelques uns, qui au retour du voyage d'Amphipolis à Lacedæmone l'estoient allé visiter, si son filz estoit mort en homme de bien, et digne d'estre né à Sparte : et comme ilz le luy hault louassent, en disant qu'il n'y avoit pas encores un aussi vaillant homme en tout le païs de Lacedæmone, elle leur repliqua, « Ne dites pas cela, mes amis : car « Brasidas estoit bien vaillant homme certainement « mais le païs de Lacedæmone en a beaucoup d'au- « tres, qui le sont encore plus que luy ».

LV. Or quant au senat, Lycurgus l'establit premierement de ceulx qui furent adherens à son entreprise, comme nous avons dit au paravant : mais il ordonna que quand il viendroit puis après à en mourir quelcun, que lon substituast en son lieu, celuy qui seroit trouvé le plus homme de bien de la ville, moyennant qu'il passast soixante ans. C'estoit bien le plus honorable combat, qui sçauroit estre entre les hommes, auquel celuy emportoit le prix, non qui estoit le plus viste entre les vistes, ny le plus fort entre les forts : mais bien le plus vertueux entre les vertueux, ayant pour le loyer de sa vertu plein pouvoir, en maniere de dire, et authorité souveraine au gouvernement de la chose publique, et tenant l'honneur, la vie et les biens de tous ses citoyens en sa puissance : mais l'election s'en faisoit en ceste maniere. Le peuple premierement s'assembloit dessus la

place, où il y avoit quelques deputez que lon enfermoit dedans une maison, dont ilz ne pouvoient ny veoir, ny estre veus de ceulx qui estoient assemblez sur la place, ains seulement en entendoient le bruit : car le peuple declaroit par sa clameur celuy qu'il acceptoit, ou qu'il refusoit, des pretendans, comme aussi declaroit il sa voulunté par ce mesme moyen en toute autre chose. Les pretendans n'estoient pas introduits ny presentez tous ensemble, ains les uns après les autres par ordre, lequel se tiroit au sort. Celuy à qui le sort escheoit, passoit à travers l'assemblée du peuple sans dire mot, et les deputez qui estoient enfermez, avoient des tablettes, ès quelles ilz notoient la grandeur du bruit et de la clameur du peuple, ainsi que chascun des poursuivans passoit, sans qu'ilz sceussent, ne qu'ilz veissent qui il estoit : et cottoient seulement que c'estoit le premier, le second, le troisieme, ou le tantieme qu'il se trouvoit en ordre, de ceulx qui s'estoient presentez : et celuy au passage duquel la clameur du peuple avoit esté la plus grande, estoit par eulx declaré eleu senateur. Et luy adonc portant un chapeau de fleurs dessus sa teste, s'en alloit par tous les temples des dieux pour leur rendre graces, estant suivy de grand nombre de jeunes hommes qui alloient hault louant et magnifiant sa vertu : et aussi d'une grande trouppe de femmes, qui alloient chantant des cantiques à sa louange, en le benissant de ce qu'il avoit si vertueusement vescu : puis chascun de ses parents luy apprestoit chez soy une collation, et ainsi qu'il en-

troit en la maison, luy disoit: « La ville t'honore « de ce banquet ». Cela fait il s'en retournoit au lieu ordinaire de son convive, là où il faisoit en toute autre chose comme de coustume, sinon qu'on luy servoit à table devant luy double portion, dont il en gardoit l'une: et après le soupper toutes ses parentes se trouvoient à l'entrée de la sale du convive, où il avoit souppé: et luy en appelloit celle que plus il estimoit, à laquelle il donnoit sa seconde portion, et luy disoit: « Cecy m'a esté donné en « tesmoignage, que j'ay ce jourd'huy emporté le « prix de vertu: et je te le donne de mesme ». Adonc celle là estoit reconvoyée par toutes les autres dames jusques en sa maison, ne plus ne moins que luy par les hommes.

LVI. Au demourant, quant aux sepultures, Lycurgus en ordonna aussi très sagement: car en premier lieu, pour oster toute superstition, il [1] voulut que les morts s'enterrassent dedans la ville, et que les sepultures fussent à l'entour des eglises, pour accoustumer les jeunes gens à les avoir tousjours devant les yeulx, sans s'effroyer de voir un trespassé, comme si ce fust chose qui par le toucher seulement, ou passer à travers des sepultures, rendist l'homme pollu: puis il defendit de rien enterrer avec eulx, et voulut seulement que lon enveloppast le corps d'un drap rouge, avec des feuilles d'olivier. Il n'estoit point permis d'escrire dessus la sepulture le nom du trespassé, sinon d'un homme mort en guerre, ou d'une femme religieuse et sa-

[1] Dans le grec: *il n'empêcha pas que.* G.

crée. D'avantage le temps prefix à porter le dueil estoit fort court: car il ne duroit que unze jours seulement, et falloit qu'au douzieme ilz sacrifiassent à Proserpine, et qu'ilz laissassent leur dueil.

LVII. Bref il ne laissa rien oiseux: car parmy toutes les choses dont les hommes ne se peuvent passer, il y mesla tousjours quelque aguillon incitant les hommes à la vertu, et leur faisant haïr le vice: et remplit sa ville de beaux et bons enseignemens et exemples, parmy lesquelz l'homme estant nourry, et les rencontrant tousjours devant ses yeulx en quelque lieu où il allast, venoit par force à se mouler et former au patron de la vertu. Et pour ceste cause il ne permeit point à qui vouloit de sortir hors du païs, et aller çà et là, sans congé, par le monde, de peur que ceulx qui sortiroient ainsi à leur plaisir, ne rapportassent quant et eulx des meurs estrangeres, et des exemples de vie corrompue et desordonnée: ce qui, petit à petit, eust pu amener une alteration et un changement de la police. Qui plus est, il chassa encore de Sparte les estrangers, sinon ceulx qui y auroient necessairement affaire, et qui y seroient venus pour quelque chose bonne et proufitable: non qu'il eust peur qu'ilz y apprissent quelque chose qui leur servist à leur faire aimer la vertu, comme le dit Thucydides, et qu'ilz n'y prissent envie de suivre la forme de sa police, ains plus tost de peur qu'ilz n'enseignassent à ses citoyens quelque chose mauvaise et vicieuse: car il est force qu'avec personnes estrangeres il entre en une ville

propos et devis nouveaux : ces nouveaux devis apportent quant et eulx de nouveaux advis : les nouveaux advis engendrent nouvelles affections et vouluntez discordantes et repugnantes bien souvent aux loix, et à la forme de police ja establie, ne plus ne moins qu'à une harmonie de musique bien accordée : pourtant estima il estre chose necessaire de maintenir sa ville pure et nette de meurs et façons de faire estrangeres, ne plus ne moins que de personnes infectes de maladie contagieuse.

LVIII. Or en tout ce que nous avons dit entierement jusques icy, il ny a marque ny apparence quelconque d'iniquité ne d'injustice, dont aucuns blasment les ordonnances de Lycurgus, disans qu'elles sont bien ordonnées pour rendre les hommes belliqueux et vaillans, non pas justes ny droitturiers, mais quant à celle qu'ilz appelloient *Cryptia*, comme qui diroit, la secrette, si c'est ordonnance de Lycurgus, comme le met Aristote, elle pourroit avoir imprimé à Platon une mesme opinion de luy, que de sa chose publique. Ceste ordonnance estoit telle : Les gouverneurs qui avoient la superintendence sur les jeunes hommes, à certains intervalles de temps choisissoient ceulx qui leur sembloient plus advisez, et les envoyoient aux champs, l'un deçà, l'autre delà, portans quand et eulx des dagues, et ce qui estoit necessaire pour leur vivre seulement. Ces jeunes hommes estans espars emmy les champs, se cachoient durant le jour en quelques lieux couverts, là où ilz se reposoient, puis sur la nuict s'en alloient espier les che-

mins, et y tuoient le premier qu'ilz rencontroient des Ilotes : et quelques fois alloient de plein jour parmy les champs en occire les plus forts et les plus robustes, comme racompte Thucydides en son histoire de la guerre Peloponesiaque, où il dit que quelques Ilotes, en bon nombre, furent par edict public des Spartiates courònnez, comme estans affranchiz, et menez par tous les temples des dieux pour les bons services qu'ilz avoient vaillamment faits à la chose publique : et en peu de temps on ne sceut qu'ilz devindrent, encore qu'ilz fussent plus de deux mille, de sorte que jamais homme n'entendit dire ny lors ny depuis comment ilz estoient morts. Et Aristote, oultre tous les autres, dit que les ephores si tost qu'ilz estoient installez en leurs offices, denonceoient la guerre aux Ilotes, à celle fin qu'il fust loisible de les occire. Bien est il certain qu'en autres choses encore les traitoient ilz fort durement : car ilz les faisoient aucune fois boire par force du vin sans eau, oultre mesure, tant qu'ilz les enyvroient, puis les amenoient tous yvres ès sales de leurs convives, pour faire veoir à leurs enfans quelle vilanie c'est que une personne yvre : et leur faisoient chanter des chansons, et danser des danses indignes de personnes honestes, et pleines de derision et de moquerie, leur defendans expressement de chanter de celles qui estoient honestes. De sorte que lon dit [1] qu'au voyage que feirent les Thebains dedans la Laconie, les Ilotes que lon y prenoit prisonniers, quand on leur com-

[1] Qu'en l'invasion.

mandoit qu'ilz chantassent des vers de Terpander, ou d'Alcman, ou de Spendon Laconien, ne le vouloient pas faire, disans qu'ilz n'ozeroient chanter les chansons de leurs maistres. Tellement que celuy qui s'advisa le premier de dire, qu'au païs de Lacedæmone celuy qui est libre, est plus libre, et celuy qui y est serf, est plus serf, que nulle part ailleurs en tout le monde, cognéut très bien la difference qu'il y a entre la liberté et la servitude de là et d'ailleurs.

LIX. Mais quant à moy, je pense que les Lacedæmoniens commencerent à user de ces grandes rudesses et cruaultez long temps après la mort de Lycurgus, et mesmement depuis le grand tremblement de terre qui survint à Sparte [1], auquel temps les Ilotes se soubleverent contre eulx avec les Messeniens, et feirent beaucoup de maulx en tout le païs, et meirent la ville au plus grand danger quelle fut onques: car je ne sçaurois penser, que Lycurgus ait jamais inventé ny institué une chose si malheureuse ne si meschante, comme ceste ordonnance là: conjecturant que sa nature estoit doulce et debonnaire, par la clemence et l'equité que lon apperçoit en tous ses autres faicts, attendu mesmement, qu'elle a esté temoignée par exprès oracle des dieux.

LX. Au demourant, quand il veit que ja par usage les principaux poincts de son gouvernement avoient pris pied, et que sa forme de police estoit

[1] L'an 489 avant Jesus-Christ. Il périt plus de vingt mille hommes, au rapport de Diodore de Sicile, XI, 63.

assez forte pour se maintenir et se conserver d'elle mesme, ainsi comme Platon dit, que dieu s'esjouit grandement après qu'il eut achevé le monde, quand il le veit tourner et mouveoir son premier mouvement : aussi luy ayant singulier plaisir et contentement en son esprit de veoir ses ordonnances si belles et si grandes mises en usage, et si bien acheminées par reale experience, chercha encore de les rendre immortelles, autant qu'il luy estoit possible par prevoyance humaine ; de sorte qu'elles ne pussent à l'advenir jamais estre changées ny alterées. Pour à quoy parvenir, il feit assembler tout le peuple, et en pleine assemblée leur remonstra, que la police, et l'estat de la chose publique luy sembloit assez bien estably pour vivre heureusement et vertueusement : mais qu'il y avoit neantmoins un poinct de plus grande consequence que tout le demourant, lequel il ne leur pouvoit encore declarer, jusques à ce qu'il en eust communiqué et demandé conseil à l'oracle d'Apollo : et pourtant qu'il falloit qu'ilz observassent ses loix et ordonnances inviolablement, sans y rien changer, remuer, ou alterer, jusqu'à ce qu'il fust de retour de la ville de Delphes : et quand il en seroit retourné, alors ilz feroient ce que le dieu luy auroit conseillé. Ilz promeirent tous de le faire ainsi, et le prierent qu'il se hastast d'y aller : mais avant que partir il feit jurer premierement aux roys et aux senateurs, puis consequemment à tout le peuple, qu'ilz garderoient ses ordonnances et statuts, sans y rien changer ny remuer aucunement, jusque

ques à tant qu'ilz fust de retour: quoy fait, il s'en alla vers la ville de Delphes, là où si tost qu'il fut arrivé il sacrifia au temple à Apollo, et luy demanda, si les loix qu'il avoit establies estoient bonnes pour bien et heureusement vivre: Apollo luy feit response, que ses loix estoient voirement fort bonnes, et que sa ville gardant la forme de gouvernement qu'il leur avoit ordonnée, deviendroit très glorieuse et très renommée.

LXI. Lycurgus feit escrire cest oracle qu'il envoya à Sparte, et après avoir encore de rechef sacrifié à Apollo, et pris congé de ses amis et de son filz, resolut de mourir, à fin que ses citoyens ne peussent jamais estre absoulz du serment, qu'ilz avoient fait entre ses mains. Il estoit lors qu'il prit ceste resolution parvenu à l'aage que l'homme est assez vigoureux pour vivre encore, et meur aussi pour mourir s'il veult: parquoy se sentant heureux d'estre parvenu au dessus de son entreprise, il se feit mourir à faulte de prendre nourriture, en s'abstenant vouluntairement de manger: pource qu'il estimoit estre convenable, que la mort mesme des grands personnages portast quelque fruict à la chose publique, et que la fin de leur vie ne fust non plus oiseuse ny inutile que le demourant, ains fut un de leurs actes plus meritoires, et de leurs plus vertueux exploits. Si pensa que sa mort viendroit à estre le comble et le couronnement de sa felicité, après avoir fait et ordonné tant de si belles, si bonnes et si grandes choses à l'honneur et au bien de son pays: et seroit comme un seau de sauvegarde,

qui conserveroit en estre les bonnes ordonnances qu'il avoit acheminées, attendu que ses citoyens avoient tous juré de les garder inviolablement jusques à ce qu'il fust de retour. Il n'a point esté deceu de son esperance, car sa ville a esté la premiere du monde en gloire et en bonté de gouvernement l'espace de cinq cents ans durant, autant comme elle a observé ses loix, sans que nul des roys successeurs y changeast ou alterast chose quelconque, jusques au roy Agis filz de Archidamus: car la creation des ephores ne lascha point, ains plus tost roidit les loix de Lycurgus, encore que de prime face il semblast qu'ilz fussent instituez pour maintenir et defendre la liberté du peuple, car [1] ilz fortifierent aussi l'authorité des roys et du senat.

LXII. Mais durant le regne d'Agis commencea premierement l'or et l'argent à se couler dedans la ville de Sparte, et avec l'argent l'avarice et la convoitise d'avoir, par le moyen de Lysander, lequel encore que de luy il fust imprenable et incorrompable par argent, apporta neantmoins en son païs la richesse et l'avarice, et le remplit de delices, en y apportant de la guerre force or et argent, et contrevenant directement aux loix et ordonnances de Lycurgus : pendant la vigueur et durée desquelles le gouvernement de Sparte ne sembloit pas estre police de chose publique, ains plus tost regle de quelque devote et sainte religion. Et tout ainsi que les poëtes faignent, que Hercules avec sa mas—

[1] Dans le grec : *car elle donna plus de force à l'aristocratie*. C.

sue et sa peau de lion alloit par tout le monde punissant les voleurs cruelz, et inhumains tyrans: aussi la ville de Sparte avec [1] un petit billet de parchemin, et une pauvre cappe, commandoit et donnoit loy à tout le demourant de la Grece, du gré, consentement et voulunté d'icelle, ostant les tyrans qui usurpoient domination violente sur leurs citoyens ès autres villes, decidant leurs querelles, et appaisant leurs seditions, bien souvent sans faire marcher un seul homme de guerre, ains seulement y envoyant un simple ambassadeur, au commandement duquel les autres peuples obeïssoient incontinent, ne plus ne moins que les abeilles qui se rengent et assemblent à l'entour de leur roy, si tost qu'elles l'apperçoivent: tant estoit la reverence grande que lon portoit au bon gouvernement, et à la justice de ceste ville.

LXIII. POURTANT ne me puis-je assez esbahir de ceulx, qui vont disant que la ville de Lacedæmone sçavoit bien obeïr, et non pas commander: et louent un propos du roy Theopompus, lequel respondit à un qui disoit, que Sparte se maintenoit, parce que les roys y sçavoient bien commander: « Mais plus tost, dit il, parce que les habitans « y sçavent bien obeïr ». Car les hommes ordinairement desdaignent d'obeir à ceulx qui ne sçavent pas bien commander: de maniere que la fidele obeïssance des subjects depend de la suffisance de bien commander du bon prince: car qui bien conduit, fait qu'il est bien suivy. Et tout ainsi que la

[1] Dans le grec: *avec une scytale.* G.

perfection de l'art d'un bon escuyer d'escuirie est rendre le cheval obeïssant, et le sçavoir renger à la raison : aussi l'effect principal de la science d'un roy est, de bien enseigner l'obeïssance à ses subjects.

LXIV. Mais les Lacedæmoniens ne faisoient pas seulement que les autres peuples leur obeïssent vouluntiers, ains desiroient estre gouvernez, regiz et commandez par eulx, pource qu'ilz ne leur demandoient ny navires, ny argent, et si ne leur envoyoient point nombre de gens de guerre pour les contraindre, ains seulement un citoyen de Sparte pour les gouverner, auquel les autres peuples se soubmettoient, et s'en aidoient à leur besoing, en le craignant et reverant : comme les Siciliens s'aiderent de Gylippus, et les Chalcidiens de Brasidas, et tous les Grecs habitans en Asie de Lysander, de Callicratidas et d'Agesilaüs, en les nommant reformateurs et correcteurs des princes, peuples et roys, vers lesquelz ilz estoient çà et là envoyez, et ayans tousjours les yeulx sur toute la ville de Sparte, comme sur un parfaict exemple de vie entierement reformée, et de police bien ordonnée. Auquel propos se rapporte bien à poinct le mot de risée, que dit un jour Stratonicus en se jouant : car il disoit, « Qu'il ordonnoit que les Atheniens feissent « des mysteres, processions et autres cerimonies « touchant le service des dieux : que les Eliens « feissent des jeux de prix, comme choses qu'ilz « sçavoient bien faire : et [1] s'ilz y faisoient faute,

[1] Et s'ils faisoient quelques fautes, que les Lacédémoniens fussent bien fouettés. C.

« que les Lacedæmoniens fussent bien fouettez ». Cela fut dit en jouant par une maniere de risée : mais Antisthenes philosophe Socratique, voyant les Thebains devenus superbes et glorieux, après qu'ilz eurent une fois vaincu les Lacedæmoniens en la journée de Leuctres : « Il me semble, dit il, « que ces Thebains ici font ne plus ne moins que « les enfans de l'eschole, qui se glorifient quand « ilz ont quelque fois battu leur maistre ».

LXV. Toutefois cela n'estoit pas la fin ny le but auquel tendoit Lycurgus, que de laisser sa cité commandant à plusieurs : ainçois estimant que la felicité de toute une ville, comme celle d'un homme particulier, consiste principalement en l'exercice de la vertu, et en union et concorde des habitans, il composa et dressa la forme de son gouvernement, à ceste fin que ses citoyens devinssent francs de cueur, contens du leur, attrempez en tous leurs faicts, pour se pouvoir maintenir et conserver en leur entier très longuement. Ceste mesme intention eurent aussi Platon, Diogenes et Zenon, en escrivant leurs livres, ès quelz ilz discourent du gouvernement des choses publiques, et semblablement tous les autres grands et sçavans personnages, qui se sont mis à escrire de mesme subject : mais ilz n'ont laissé après eulx que des escriptures et des paroles seulement : et, au contraire, Lycurgus n'a point laissé de livres ny de papiers, ains a produit et mis realement en estre une forme de gouvernement, que nul avant luy n'avoit jamais inventé, et que depuis autre quelconque n'a peu

imiter : et a fait veoir à ceulx qui cuident, que la definition du parfaitement sage soit chose imaginée en l'air seulement, et qui ne peult estre realement en ce monde, toute une ville entiere vivant et se gouvernant philosophalement, c'est à dire, selon les preceptes et les regles de parfaitte sapience : au moyen de quoy il a à bon droit surmonté la gloire de tous ceulx qui se sont jamais entremis d'escrire ou d'establir le gouvernement d'aucun estat politique.

LXVI. Et à ceste cause, dit Aristote, qu'après sa mort on lui feit en Lacedæmone moins d'honneur qu'il n'en avoit merité, encore que lon luy en feist autant qu'il fust possible : car on luy edifia un temple, et luy institua lon un sacrifice solennel tous les ans, comme à un dieu. Qui plus est, on dit que les cendres de son corps ayans esté rapportées à Sparte, la foudre tumba dessus sa sepulture : ce que lon n'a gueres veu advenir à autres personnages de nom, après leur decès, sinon au poëte Euripides, lequel estant mort en Macedoine, fut enterré près la ville d'Arethuse : qui est un grand argument aux amateurs de la memoire de ce poëte pour respondre à ceulx qui le calumnient, qu'à luy seul soit advenu après sa mort, ce qui paravant estoit echeu à un si sainct homme, et tant aimé des dieux.

LXVII. Aucuns veulent dire, que Lycurgus mourut en la ville de Cirrhe, mais Apollothemis dit, que ce fut en Elide, où il fut porté : et Timæus et Aristoxenus escrivent, qu'il acheva ses

jours en Candie : et dit encore de plus Aristoxenus, que les Candiots monstrent sa sepulture en la contrée que lon appelle Pergamie, le long du grand chemin. Il laissa un filz unique nommé Antiorus, lequel mourut sans enfans, de sorte que sa race faillit en luy. Mais ses familiers, parents et amis feirent une compagnie et confrairie en memoire de luy, qui dura bien long temps, et appellerent les jours ès quelz ilz se reduisoient ensemble, *les Lycurgides*. Il y a un autre Aristocrates filz de Hipparchus, qui dit, que luy estant mort en Candie, ses amis bruslerent son corps, et puis en espandirent les cendres en la mer, ainsi comme il leur avoit requis et prié, pource qu'il craingnoit, si d'adventure les reliques de son corps venoient à estre quelquefois reportées à Sparte, que les habitans ne voulussent dire qu'il y seroit retourné, et que par ce moyen, se disans absoulz du serment qu'ilz avoient fait, ilz n'entreprissent de remuer le gouvernement que il avoit institué. Voilà quant à la vie de Lycurgus.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE NUMA.

Antiquité des registres de Rome. II. *Origine de Numa. Ses entretiens avec Pythagore. Distinction de deux philosophes de ce nom.* III. *Interregne après la mort de Romulus.* V. *Numa est élu roi.* VI. *Ses vertus.* XII. *Ses mœurs populaires. Ses institutions religieuses.* XIII. *Ses vues, ses établissemens pacifiques.* XIV. *La nymphe Egérie.* XVI. *Création du college des pontifes.* XVII. *Consécration des Vestales. Feu sacré : maniere de l'allumer.* XVIII. *Privilèges et punition des vestales.* XIX. *Temple de Vesta.* XX. *Culte de la déesse Libitine : loix du deuil.* XXI. *Prêtres Saliens, Fécialiens.* XXIII. *Maladie pestilentielle dans Rome. Bouclier qu'on dit tombé du ciel. Boucliers sacrés.* XXIV. *Palais de Numa. Cérémonies religieuses.* XXVI. *Leurs effets sur les mœurs des Romains.* XXIX. *Police de Rome. Création des corps et metiers.* XXX. *Loi en faveur des enfants.* XXXI. *Réforme du calendrier.* XXXII. *Temple de Janus, fermé pendant la paix.* XXXIV. *Mort de Numa.* XXXV. *Ses obséques. Ses livres.* XXXVI. *Sa gloire s'accroît sous le regne de ses successeurs.*

Depuis l'an 754 jusqu'à l'an 671 avant Jésus-Christ, 83 ans après la fondation de Rome.

Comparaison de Lycurgus avec Numa.

NUMA POMPILIUS.

Il y a aussi semblablement diversité grande entre les historiens touchant le temps auquel regna le roy Numa Pompilius, encore que quelques uns vueillent deriver de luy la noblesse de plusieurs grosses maisons de Rome. Car un certain Clodius, qui a escript le livre intitulé la Table des temps, afferme que les anciens registres de la ville de Rome furent perdus du temps qu'elle fut prise et saccagée par les Gaulois, et que ceulx que lon a aujourd'hui ne sont pas veritables, ains ont esté composez par hommes qui ont voulu gratifier à aucuns, qui se vont à toute force ingerans ès anciennes maisons et familles des premiers Romains, qui ne leur tiennent du tout rien. D'autre costé, encore que l'opinion commune soit, que Numa ait esté disciple et familier amy du philosophe Pythagoras, il y en a neantmoins qui veulent dire, qu'il n'eut onques cognoissance des lettres et disciplines Grecques,

soustenans qu'il est bien possible qu'il ait esté si bien né, et si parfaitement composé à toute vertu, qu'il n'ait eu aucun besoing de maistre : et encore qu'il en eust eu besoing, ilz aiment mieulx attribuer l'honneur de l'institution de ce roy à quelque barbare qui fust plus excellent que Pythagoras.

II. Les autres disent, que le philosophe Pythagoras a esté long temps depuis le regne de Numa [1], et bien cinq aages d'hommes après luy, mais qu'un autre Pythagoras natif de Sparte, ayant gaigné le prix de la course ès jeux olympiques en la seizieme olympiade, au troisieme an de laquelle Numa fut eleu roy, vint en Italie, là où il hanta autour de Numa, et luy aida à gouverner et ordonner son royaume, dont vient qu'il y a encore beaucoup de coustumes Laconiques meslées parmy celles des Romains, que ce second Pythagoras luy enseigna : toutefois sans cela, Numa estoit natif du païs des Sabins, lesquelz se disent estre descendus des Lacedæmoniens. Ainsi est il bien malaisé d'accorder certainement les temps, mesmement à ceulx qui veulent suivre le rolle et la table de ceulx, qui ont consecutivement d'olympiade en olympiade gaigné le prix ès jeux olympiques, attendu que ce rolle là que lon en a maintenant, a esté bien tard publié par un Hippias Elien, lequel n'allegue argument quelconque necessaire, pourquoy lon doive ajoux-

[1] Cette opinion est la vraie. Quoiqu'il y ait beaucoup de difficultés sur l'âge de Pythagore, il est constant qu'il vivoit encore dans la cinquantième olympiade, près de deux cens ans après la mort de Numa, et 580 ans avant Jesus-Christ.

ter foy indubitable à ce qu'il en a recueilly. Ce nonobstant nous ne laisserons pas non plus de coucher par escript les choses dignes de memoire que nous avons peu amasser du roy Numa, en commenceant à l'endroit qui nous semble le plus convenable.

III. Il y avoit ja trente sept ans, autant comme avoit duré le regne de Romulus, que Rome estoit fondée, quand Romulus le cinquieme jour du mois de juillet, que lon appelle maintenant les *Nones Capratines*, feit un sacrifice solennel hors de la ville, près d'un lieu qui s'appelloit vulgairement le *Marez de la chevre:* et estant tout le senat present à ce sacrifice, avec la plus grande partie du peuple, il se leva soudainement en l'air un fort gros orage, et une nuée noire et espesse, laquelle tumba contre terre avec vents impetueux, foudres, esclairs et tonnoirres ensemble: de maniere que le menu peuple effroyé de si violente tempeste s'escarta fuyant çà et là: et le roy Romulus disparut, si bien qu'onques depuis on ne le veit ny mort ny vif. Cela rendit les senateurs, et les nobles que lon appelloit *Patriciens*, fort suspects, et courut un bruit sourd parmy la commune, que de long temps ilz portoient impatiemment d'estre subjects à un roy, voulans usurper et s'attribuer à eulx mesmes la souveraine puissance, et qu'à ces fins ilz avoient occis le roy Romulus: joinct aussi qu'il avoit depuis un peu commencé à les traitter plus rigoureusement, et à leur commander plus fierement que de coustume: toutefois ilz trouverent moyen d'assopir ces murmures, et esteindre toutes les suspicions par

honneurs divins qu'ilz luy decernerent, comme celuy qui n'estoit point mort, ains estoit passé de ceste vie en une autre meilleure : et si eut un des plus notables personnages d'entre eulx, nommé Proculus, qui afferma par serment devant tout le peuple, qu'il avoit veu Romulus montant au ciel, armé de toutes pieces, et avoit ouy une voix, laquelle commandoit que de là en avant on l'appellast *Quirinus*.

IV. Mais ce tumulte appaisé il sourdit un autre trouble à sçavoir qui on eliroit en son lieu, pource que les estrangers estans venus d'ailleurs habiter à Rome, n'estoient point encore bien meslez, ny entierement incorporez et confus avec les naturels Romains, de sorte que non seulement le commun peuple flottoit et branloit en ce doubte, mais aussi les senateurs, pour estre de plusieurs pieces, entroient en souspeçon les uns des autres. Ce neantmoins ilz s'accordoient bien tous en cela, qu'il falloit necessairement elire un roy : mais au reste ilz estoient en different de sçavoir, non seulement qui ilz eliroient, mais aussi de quelle nation : pource que ceulx qui avoient commencé à bastir et fonder Rome avec Romulus, ne pouvoient supporter que les Sabins, auxquelz ilz avoient fait part de leur ville et de leurs terres, attentassent et presumassent de commander à ceulx qui les avoient receus et associez avec eulx. Les Sabins de l'autre costé alleguoient une raison, où il y avoit grande apparence, c'estoit que depuis la mort de leur prince Tatius, ilz n'avoient point troublé ny inquieté Romulus,

ains avoient souffert qu'il regnast paisiblement, et à ceste cause, que lors qu'il estoit decedé, la raison vouloit que le nouveau roy fust eleu de leur nation : et si bien les Romains les avoient receus en leur ville, ce n'estoit pas à dire qu'au temps de ceste association ilz fussent moindres qu'eulx en chose quelconque, et qu'en se joignant avec eulx ilz avoient augmenté leur puissance au double, et fait un corps de peuple qui meritoit l'honneur et le tiltre de cité. Voilà les causes de leur different : mais pour obvier à ce, que de ce debat il ne sourdist quelque confusion en la ville, si elle demouroit sans magistrat ayant authorité de commander, les senateurs, qui estoient cent cinquante en nombre, adviserent que chascun d'eulx, l'un après l'autre, à son tour auroit les marques et enseignes royales, qui feroit les sacrifices ordinaires, et despecheroit les affaires six heures du jour, et six heures de la nuict, comme [1] souverain : et leur sembla qu'il valoit mieulx ainsi compartir le temps, de sorte qu'il y en eust autant de l'un que de l'autre, tant pour le regard d'eulx mesmes, comme aussi pour le regard du peuple, pource que ceste mutation et ce transport de l'authorité souveraine passant ainsi de l'un à l'autre, diminueroit l'envie, quand on verroit qu'en un mesme jour et en une mesme nuict l'un d'eulx seroit roy et homme privé. Les Romains appellent ceste sorte de principaulté *Interregnum*,

[1] *Comme souverain*, n'est point dans le texte. *Amyot* a traduit d'après sa correction, qui a été approuvée par Méziriac et par Dacier. C.

comme qui diroit entreregne : mais combien qu'ilz gouvernassent fort civilement et fort modereement, ilz ne peurent neantmoins eviter qu'ilz ne tumbassent en soupeçons et murmures du peuple, lequel alloit disant qu'ilz avoient finement inventé ce moyen de changer le royaume en domination de petit nombre de la noblesse, à fin que toute l'authorité et le gouvernement des affaires demourast toujours entre leurs mains, pource qu'il leur faschoit d'estre subjects à un roy : finablement les deux parts de la ville vindrent en cest accord, que l'une eliroit le roy lequel seroit du corps de l'autre.

V. Cest expedient leur sembla très bon, tant pour pacifier leur dissension presente, comme aussi pource, que celuy qui seroit ainsi eleu auroit affection egale envers les deux parts, aimant l'une pource qu'elle l'auroit eleu, et l'autre, pource qu'il seroit de leur nation. Les Sabins defererent les premiers l'option d'eslire aux Romains et les Romains estimerent qu'il valoit mieux qu'ilz en eleussent un de la nation Sabine, que d'en voir un de leur nation qui fust eleu par les Sabins : et après en avoir deliberé et consulté entre eulx, eleurent du corps des Sabins Numa Pompilius, lequel n'estoit pas du nombre de ceulx qui s'en estoient venus demourer à Rome, mais homme tant renommé pour sa vertu, que les Sabins si tost qu'ilz l'entendirent nommer, le receurent plus vouluntiers que ceulx mesmes qui l'avoient eleu. Ayans donques fait entendre au peuple leur election, on deputa les premiers et principaux personnages de l'une et de l'autre partie

pour envoyer devers luy, le prier de s'en venir à Rome, et accepter le royaume qu'on luy offroit.

VI. Or estoit Numa Pompilius natif de l'une des meilleures villes qu'eussent les Sabins, qui s'appelloit *Cures*, dont les Romains avec les associez Sabins, s'appellent depuis *Quirites*, et estoit filz de Pomponius homme d'honneur, le plus jeune de quatre freres, estant par une divine rencontre né le mesme jour que la ville de Rome fut premierement fondée par Romulus, qui fut le vingt et unieme jour d'apvril. Cestuy donc estant naturellement enclin et addonné à toute vertu, se polit encore d'avantage par l'estude de bonnes disciplines et par l'exercice de patience et de la philosophie : de sorte, que non seulement il nettoya son ame des vices et passions que tout le monde estime reprochables, mais en osta la violence et la convoitise d'usurper à force l'autruy, qui lors estoient louées entre les barbares, estimant que la vraye force estoit maistriser et contenir en soy mesme, par le jugement de la raison, toutes cupiditez. Suivant laquelle opinion il bannit à un coup de sa maison toute superfluité et toutes delices, servant à qui vouloit user de luy, autant à l'estranger qu'à celuy du païs, de juge droicturier, et de sage conseiller, et employant son loisir, non à prendre ses plaisirs ou à amasser des biens, ains à servir aux dieux, et à contempler leur nature et leur puissance, autant que l'entendement humain par raison en peult comprendre : dont il acquit si bon nom, et si grande reputation, que Tatius qui fut roy de Rome

avec Romulus, n'ayant qu'une seule fille nommée Tatia, le feit son gendre : mais pour ce mariage, il ne s'en eleva point tant, qu'il voulust aller demourer à Rome, auprès de son beau pere, ains se teint en sa maison, au païs des Sabins, pour y servir et traitter son pere vieil, avec sa femme Tatia, laquelle aima mieulx vivre doulcement en repos auprès de son mary, estant homme privé, que d'aller à Rome, là où elle eust peu vivre en triumphe et en honneur à cause de son pere. Elle mourut, comme lon dit, treze ans après qu'elle eut esté mariée : et depuis sa mort, Numa laissantla demourance de la ville, aima à se tenir aux champs, et aller tout seul se proumenant par les bois et par les prez sacrez aux dieux, et à mener vie solitaire ès lieux escartez de la compagnie des hommes. Dont proceda, à mon advis, ce que lon dit de luy et de la deesse, que ce n'estoit point pour aucun ennuy, ne pour aucune melancholie, que Numa se retiroit de la conversation des hommes, mais pource qu'il avoit essayé d'une autre plus venerable et plus saincte compagnie, luy ayant la nymphe et deesse *Egerie* tant fait d'honneur, que de le recevoir à mary : avec laquelle siene amie il vivoit heureusement, comme celuy qui par la frequentation ordinaire qu'il avoit avec elle, estoit inspiré de l'amour et de la cognoissance des choses celestes.

VII. Ces propos là certainement sont fort semblables à quelques unes des plus anciennes fables que les Phrygiens, qui les ont apprises de pere en filz, aiment à racompter d'un Attis : les Bithyniens

niens, d'un [1] Rodotus : et les Arcadiens, d'un Endymion, et de plusieurs autres telz hommes, qui en leurs vies ont esté reputez saincts et bien vouluz des dieux. Toutefois si est il bien vraysemblable, que la divinité n'aime ny les oyseaux ny les chevaulx, ains les hommes, et a plaisir de hanter quelque fois familierement avec ceulx qui sont parfaictement bons, et qu'elle ne desdaigne point la conversation de ceulx qui sont saincts et religieux : mais qu'une divine essence ait compagnie charnelle, et prenne plaisir à la beauté d'un corps humain, cela est bien malaisé à croire : et neantmoins les sages AEgyptiens cuident en cela faire une distinction bien vraysemblable, disant qu'il n'est pas impossible que l'esprit d'un dieu ne s'approche d'une femme, et face germer en son corps quelque commencement de geniture : mais que l'homme ne peult avoir cohabitation ny commixion quelconque corporelle avec une nature divine : en quoy ilz ne considerent pas que tout ce qui se mesle donne autant de communication de son estre, comme il en reçoit de ce avec quoy il est meslé. Ce neantmoins il est très raisonnable de croire, que les dieux portent amitié aux hommes, et que de celle amitié naist l'amour, duquel on dit qu'ilz sont amoureux de ceulx dont ilz purifient les meurs, et les addressent à la vertu. Et ne pechent point ceulx qui feignent que Phorbas, Hyacintus et Admetus

[1] Il y a dans toutes les éditions *Herodotus*. *Amyot* a mis *Rodotus* en marge de son exemplaire, d'après un manuscrit ; au reste ce trait de mythologie est entièrement inconnu. C.

ayent jadis esté les amours d'Apollo, et semblablement Hippolytus le Sicyonien, duquel on dit que toutes les fois qu'il traversoit le bras de mer, qui est entre la ville de Sicyone et celle de Cirrhe, le dieu qui le sentoit venir s'en esjouïssoit, et faisoit prononcer par la prophetisse Pythie ces vers heroïques :

Dessus la mer Hippolytus le chef
Que j'aime tant remonte de rechef.

Aussi dit on que Pan fut amoureux de Pindarus et de ses vers, et que la divinité honora les poëtes Hesiodus et Archilochus après leur mort par les Muses : et dit on plus, qu'AEsculapius logea chez Sophocles de son vivant, dont on monstre encores aujourd'huy plusieurs indices : et après sa mort un autre dieu, à ce que lon dit, luy feit avoir honorable sepulture [1].

VIII. Or si lon concede telles choses pouvoir estre veritables, comment peult on refuser à croire que quelques dieux n'aient voulu hanter familierement avec Zaleucus, Minos, Zoroastres, Lycurgus, Numa et autres telz personnages, qui ont gouverné des royaumes, et estably des choses publiques? N'est il pas vraysemblable que les dieux ayent frequenté à bon esciant avec eulx, pour leur inspirer et enseigner tant de belles choses, et qu'ilz ne se soient approchez de ces poëtes et joueurs de lyre larmoyans et plaintifz, aumoins si jamais ilz s'en sont approchez, que par esbat et en jeu seulement? Toutefois s'il y a quelcun qui soit d'autre advis,

[1] Voyez Pausanias, *Attique*, ch. 21. c.

le chemin est large et ouvert, comme dit Bacchylides. Car mesme je ne treuve pas sans apparence ce que d'autres discourent touchant Lycurgus, Numa et autres semblables personnages, qu'ayans à manier des peuples rudes et farouches, et voulans introduire de grandes nouvelletez ès gouvernemens de leur païs, ilz ont sagement feinct d'avoir communication avec les dieux, attendu que ceste fiction estoit utile et salutaire à ceulx mesmes à qui ilz le faisoient à croire.

IX. Mais pour retourner à notre histoire, Numa estoit aagé de quarante ans, quand les ambassadeurs de Rome furent envoyez devers luy, pour luy offrir et le prier d'accepter le royaume, et porterent la parole Proculus et Velesus, desquelz on s'attendoit que l'un deust estre eleu roy, à cause que ceulx du costé de Romulus favorisoient à Proculus, et ceulx de la part de Tatius favorisoient à Velesus : si ne luy userent pas de longue harengue, à cause qu'ilz estimoient qu'il deust estre bien joyeux d'une telle adventure : mais au contraire c'estoit à la verité chose bien malaisée, et qui avoit besoing de grandes persuasions et de beaucoup de prieres, que d'esbranler un homme qui avoit tousjours vescu en repos et en tranquillité, et de luy persuader qu'il acceptast la seigneurie d'une ville qui estoit, par maniere de dire, née, accreue et elevée en armes et par guerre : si leur respondit en la presence de son pere et d'un autre sien parent nommé Martius, « Que toute mutation de la vie « de l'homme estoit dangereuse : mais que celuy

« qui n'a faulte de rien qui luy soit necessaire,
« et qui ne se pouvant plaindre de sa fortune et
« condition presente, delaisse neantmoins son es-
« tat, et abandonne sa maniere de vivre accoustu-
« mée, pour en prendre une autre, ne peult dire
« qu'il ne face une grande folie, attendu que quand
« il n'y auroit autre chose, il laisse le certain pour
« prendre l'incertain. Mais il y a d'avantage en ce
« cas, c'est, que les inconveniens et dangers de
« ceste royauté que lon m'offre, ne sont pas incer-
« tains, si nous voulons considerer ce qui est en-
« trevenu à Romulus, lequel a luy mesme esté
« souspeçonné d'avoir par aguet fait mourir Ta-
« tius son pair et compagnon au royaume, et après
« sa mort a laissé les senateurs semblablement mes-
« creuz de l'avoir occis en trahison : et toutefois
« on va disant et chantant par tout qu'il estoit filz
« d'un dieu, qu'il fut à sa naissance sauvé miracu-
« leusement, et depuis nourry presque incroya-
« blement. Là où, quant à moy, je suis né de se-
« mence mortelle, et ay esté nourry, elevé et ins-
« truit par personnes que vous cognoissez : et ce
« peu de qualitez que lon prise et loue en moy,
« sont toutes conditions bien esloignées de per-
« sonnes idoine à regner. J'ai tousjours aimé la
« vie retirée, le repos et l'estude loing de manie-
« mens d'affaires, j'ay toute ma vie aimé, cherché
« et desiré la paix sur toutes choses, sans avoir rien
« de commun avec la guerre : ma conversation a
« esté de hanter avec hommes qui ne se treuvent
« ensemble que pour servir et honorer les dieux,

« ou pour se resjouir les uns avec les autres, et « qui au demourant en leur privé vaquent à leur « labourage, ou entendent à leur bestail et à leurs « pasturages, là où, seigneurs Romains, Romulus « vous a laissé beaucoup de guerres encommencées, « que vous seriez à l'adventure contents de ne « point avoir, pour lesquelles soustenir, vostre ville « auroit besoing d'un roy belliqueux, actif et vi- « goureux. D'avantage vostre peuple pour la lon- « gue accoustumance, et pour l'accroissement « qu'il a receu des armes, ne demande autre chose « que la guerre : et voit on clairement qu'il se veult « encores accroistre, et commander à ses voisins. « De sorte que quand il n'y auroit autre conside- « ration, si est-ce que ce seroit une moquerie, de « vouloir maintenant enseigner à servir aux dieux, « aimer justice, haïr la guerre et la violence, à une « ville qui a besoing plus tost d'un capitaine con- « querant, que d'un roy pacifique ».

X. Telles raisons et remonstrances alleguoit Numa pour se descharger de la royauté qu'on luy presentoit: mais les ambassadeurs Romains se meirent adonc à le prier et supplier avec toute l'instance qu'il leur fut possible, qu'il ne voulust point estre cause qu'ilz retumbassent encores une autre fois en seditions et en guerres civiles les uns contre les autres, attendu qu'il n'y avoit que luy seul, duquel les deux parties de la ville s'accordassent. D'avantage quand les Ambassadeurs se furent retirez, son pere, et Martius son parent, à part commencerent aussi à luy suader et remonstrer qu'il ne devoit

point refuser un si beau et si divin present, et que si pour estre content de sa fortune il ne desiroit point plus de biens qu'il en avoit, ny ne convoitoit point l'honneur et la gloire d'estre roy, pource qu'il en avoit une autre plus veritable et plus certaine, qui estoit celle de la vertu, il devoit neantmoins estimer, que bien regner estoit faire service à dieu, lequel vouloit employer la justice qui estoit en luy, sans la laisser oyseuse: « Ne fuy donques, et ne refuse point, luy dirent ilz, ceste « dignité royale, laquelle est à homme prudent et « sage un beau champ pour faire de grandes et « louables œuvres. Là pourras-tu faire de magnifiques services aux dieux, en addoulcissant les « cueurs de ces hommes martiaux jusques à les rendre devots et religieux, pource qu'ilz se tournent « promptement, et se conforment facilement à la « nature de leur prince. Ilz ont aimé cherement « Tatius, encore qu'il fust estranger, et ont consacré la memoire de Romulus par honneurs divins « qu'ilz luy font aujourd'huy: et à l'adventure que « le peuple se voyant victorieux se saoulera facilement de la guerre, et que les Romains se trouvans pleins de triumphes et de despouilles auront « maintenant à cher un prince doulx et aimant la « justice, pour desormais vivre en paix soubz bonnes « et sainctes loix: ou si tant est qu'ilz bouillent encore d'ardeur de combattre, ne vault il pas mieulx « tourner ailleurs ceste envie de guerroyer quand « on peut avoir en main la bride pour ce faire, « et estre ce pendant moyen de conjoindre par

« amitié, et alliance perpétuelle ton païs et toute « la nation des Sabins avec une ville si puissante « et si florissante » ? Oultre toutes ces remonstrances et raisons, il y avoit encore, ce disoit on, plusieurs signes qui luy en promettoient bonne encontre, avec l'affection et la solicitation de ses citoyens, lesquelz si tost qu'ilz entendirent la venue et la commission des ambassadeurs de Rome, le presserent d'y aller et d'accepter l'offre du royaume, pour les plus unir et incorporer avec eulx.

XI. PARQUOY Numa ayant accepté le royaume, après avoir sacrifié aux dieux, se meit en chemin pour aller à Rome, où le peuple et le senat sortit au devant de luy, avec un merveilleux desir de le veoir. Les femmes alloient après le benissant, et chantant ses louanges, on sacrifioit en tous les temples des dieux, et n'y avoit celuy qui ne montrast autant d'aise et de resjouissance, comme s'il fust advenu un nouveau royaume à la ville, et non pas un nouveau roy. Si fut conduit en ceste joye publique jusques sur la place, là où celuy des senateurs, qui pour lors se trouvoit *visroy*, appellé Spurius Vettius, feit proceder à l'election, et fut unanimement eleu roy par toutes les voix et suffrages du peuple. Adonc luy furent apportées les marques et enseignes de la dignité royale, mais luy mesme commanda, que lon attendist encore, disant qu'il falloit premierement qu'il fust confirmé roy par les dieux. Si prit les devins et les presbtres, avec lesquelz il monta au Capitole, qui lors s'appelloit encore le mont *Tarpeïen*, et là le principal des devins

le tourna vers le midy, ayant la face voilée, et se teint debout derriere luy, en luy touchant de la main droitte sur la teste, et faisant prieres aux dieux qu'il leur pleust par le vol des oyseaux, et autres indices, declarer leur voulunté touchant ceste election, jettant sa veue de tous costez au plus loing qu'elle se pouvoit estendre. Il y avoit cependant un silence merveilleux sur la place, encore que tout le peuple en nombre infiny y fust assemblé, attendant avec grande devotion, quelle seroit l'issue de ceste divination, jusques à ce qu'il leur apparut à main droitte des oyseaux de bon presage, qui confirmerent l'election. Et lors Numa vestant la robbe royale descendit de ce mont *Tarpeien* dessus la place, où tout le peuple le receut avec grandes clameurs de joye, comme le plus sainct et le mieulx aimé des dieux que lon eust sceu elire.

XII. Ainsi estant entré en possession du royaume, la premiere chose qu'il feit, fut qu'il cassa la compagnie de trois cents satellites, que Romulus avoit tousjours euz autour de sa personne, et qu'il appelloit *Celeres*, c'est à dire, *legers*: disant qu'il ne se vouloit point desfier de ceulx qui se fioient en luy. La seconde fut, qu'il adjouxta aux deux presbtres de Jupiter et de Mars un troisieme en l'honneur de Romulus, lequel fut appellé *Flamen Quirinalis*, pource que les Romains appelloient aussi bien les autres presbtres plus anciennement instituez *Flamines*, à cause de certains chapeaux estroicts qu'ilz portoient sur leurs testes, comme s'ilz les eussent nommez *Pilamines*, pource que

Pilos en langage Grec signifie un chapeau. Et lors ainsi que lon dit, il y avoit beaucoup plus de paroles grecques meslées parmy les latines, qu'il n'y en a maintenant : car ilz appelloient les manteaux que les roys portoient, *Lænas*, et Juba dit que c'est cela mesme que les Grecs appellent *Chlænas*, et que le jeune garson qui estoit ministre au temple de Jupiter s'appelloit *Camillus*, ainsi comme aucuns peuples Grecs appellent encore le dieu *Mercure*, pource qu'il est ministre des dieux.

XIII. AYANT donques Numa fait ces choses à son entrée pour tousjours gaigner de plus en plus l'amour et la bienveuillance du peuple, il commencea incontinent à tascher d'amollir et adoulcir, ne plus ne moins qu'un fer, sa ville, en la rendant au lieu de rude, aspre et belliqueuse, qu'elle estoit, plus doulce et plus juste. Car sans point de doubte elle estoit proprement, ce que Platon appelle, une *ville bouillante*, ayant premierement esté fondée par hommes les plus courageux et les plus belliqueux du monde, qui de tous costez avec une audace desesperée, s'estoient illec jettez et assemblez : et depuis s'estoit accreuë et fortifiée par armes et guerres continuelles, tout ainsi que les pilotis que lon fiche dedans terre, plus on les secoue, et plus on les affermit et les fait on entrer plus avant.

Parquoy Numa pensant bien que ce n'estoit pas petite ne legere entreprise, que de vouloir addoulcir et renger à vie pacifique un peuple si hault à la main, si fier et si farouche, il se servit de l'aide

des dieux, amollissant petit à petit, et attiedissant ceste fierté de courage, et ceste ardeur de combatre par sacrifices, festes, danses et processions ordinaires qu'il celebroit luy mesme; ès quelles avec la devotion y avoit du passetemps et de la delectation meslée parmy, et quelquefois leur mettoit des frayeurs et craintes des dieux devant les yeux, leur faisant à croire qu'il avoit veu quelques visions estranges, ou qu'il avoit ouy des voix par lesquelles les dieux les menaçoient de quelques grandes calamitez, pour tousjours humilier et abaisser leurs cueurs soubz la crainte des dieux: ce qui a esté cause que lon a depuis estimé qu'il eust appris sa sagesse du philosophe Pythagoras, pource que la plus grande part de la philosophie de l'un, et du gouvernement de l'autre consistoit en telles ceremonies et vacations aux choses divines: et si on dit qu'il vestit le masque et l'apparence exterieure de saincteté, à mesme intention et à l'exemple mesme de luy.

XIV. Car comme lon dit que Pythagoras apprivoisa une aigle, qu'il feit descendre et venir à luy par certaines voix, ainsi comme elle voloit en l'air dessus sa teste, et qu'en passant à travers l'assemblée des jeux olympiques, il laissa veoir sa cuisse qui estoit d'or, et plusieurs autres telles habilitez et actes que lon en compte, qui sembloient estre miracles, et pour lesquelz Timon le Phliasien a escript ces vers de luy,

Pythagoras le subtil enchanteur,
De l'apparence et de gloire amateur,

Qui pour tirer les hommes en ses retz,
Parloit tousjours en graves mots dorez :

Aussi la feinte dont Numa s'affubla, fut l'amour d'une deesse, ou bien d'une nymphe de montagne, et les secrettes entrevues et parlemens, qu'il feignit avoir avec elles, comme nous avons ja dit par cy devant, et aussi la frequentation des muses. Car il disoit tenir des muses la plus grande partie de ses revelations, et enseigna aux Romains à en reverer une par dessus toutes les autres, laquelle il appelloit *Tacita*, comme qui diroit, taisible, ou muette : ce qu'il semble avoir inventé à l'exemple et imitation de Pythagoras [1], qui tant commandoit et recommandoit le silence à ses disciples : joinct aussi, que ce qu'il ordonna touchant les images et representations des dieux, se conforme du tout à la doctrine de Pythagoras, lequel estimoit que la premiere cause n'estoit ny sensible ny passible, ains invisible et incorruptible, et seulement intelligible. Et Numa semblablement defendit aux Romains de croire que dieu eust forme de beste ou d'homme : de sorte qu'en ces premiers temps là il n'y eut à Rome image de dieu ny peinte ny moulée, et furent l'espace de cent soixante et dix premiers ans, qu'ilz edifierent bien des temples et des chappelles aux dieux : mais il n'y avoit dedans statue ne figure quelconque de dieu, estimans que ce fust un sacrilege de vouloir representer les choses

[1] Plutarque suppose toujours que Pythagore a été contemporain de Numa, quoiqu'il soit beaucoup plus récent. Voyez chap. II.

divines par les terrestres, attendu qu'il n'est pas possible d'atteindre aucunement à la cognoissance de la divinité, sinon par le moyen de l'entendement. Les sacrifices mesmes que Numa institua, s'accordoient et se rapportoient fort à la maniere de servir les dieux, dont usoient les Pythagoriens: car on n'y espandoit point de sang, ains se faisoient pour la plus part avec un peu de farine, et un peu d'effusion de vin et de laict, et avec autres telles choses legeres.

XV. Mais ceulx qui veulent que ces deux personnages ayent hanté et eu communication ensemble, combatent encores avec d'autres arguments et preuves plus loingtaines. L'une est, que les Romains donnerent droit de bourgeoisie en leur ville à Pythagoras, ainsi que dit Epicharmus poëte comique, en un petit traitté qu'il a escrit et addressé à Antenor [1], qui est un autheur fort ancien, comme celuy qui fut des disciples mesmes de Pythagoras: l'autre argument est, que Numa ayant eu quatre enfans, il en nomma l'un Mamercus, du nom du filz de Pythagoras, duquel on dit que la famille des AEmiliens, qui est entre les plus nobles patricienes, est descendue, pource que le roy luy donna le surnom de *AEmilius*, à cause de son doulx et gracieux parler. D'avantage, j'ay moy mesme plusieurs fois ouy dire et compter à Rome, que les Romains ayans eu un oracle, par lequel il leur estoit commandé de dresser en leur ville des images

[1] Ajoutez: *cet Epicharmus est un auteur ancien, et*, etc. Il y a équivoque dans la manière dont Amyot a traduit. E.

au plus sage et au plus vaillant homme qui eust onques esté entre les Grecz, ilz feirent mettre deux statues de cuivre sur la place, l'une de Pythagoras, et l'autre d'Alcibiades : toutefois quant à cela, puis qu'il y a tant de doubtes, s'efforcer de le plus amplement refuter, ou prouver, me sembleroit une sotte et folle opiniastreté.

XVI. Au demourant, on attribue à Numa l'erection et l'institution du college des pontifes, et dit on qu'il en fut luy mesme le premier : mais quant au nom de pontife, aucuns veulent dire, qu'ilz furent ainsi appellez, pource qu'ilz sont principalement destinez au service [1] du tout puissant : car ce mot *Potens* signifie en langage Romain, ce que nous disons puissans. Les autres cuident que ce nom leur ait esté imposé par maniere d'exception, comme si le fondateur leur eust eu enjoint de faire les services et sacrifices aux dieux, qui leur seroient possibles, mais que si d'adventure aussi ilz avoient quelque legitime empeschement, il ne les condemnoit point pour les avoir omis : toutefois la plus part appreuve une autre derivation de ce nom, où il y a, ce me semble, moins de raison, comme s'ilz eussent esté appellez pontifes, pour leur avoir esté commise la charge de entretenir le pont, ou pour raison de quelques uns des plus anciens et plus saincts sacrifices, lesquelz se font dessus le pont. Car ce que les Grecz appellent *Gephyran*, les Latins le nomment *Pontem*, c'est à

[1] Dans le grec : *des dieux, qui sont tout-puissans, et maîtres de tout, car.* ç.

dire, pont. Et à la vérité, la charge de faire réparer le pont appartient aux pontifes, ne plus ne moins que la garde des plus sainctes et immuables cérimonies, à cause que les Romains estimoient n'estre pas loisible, ains reputoient un damnable malefice, que de violer ou rompre le pont de bois, lequel, comme lon dit, estoit tout conjoint et lié ensemble avec du bois seulement, sans ferrure quelconque, suivant le commandement d'un ancien oracle. Mais le pont de pierre [1] fut basty long temps depuis le regne de Numa, durant que regnoit son nepveu Martius. Or le premier et principal de ces pontifes, qu'ilz appellent le grand pontife, tient le lieu, l'authorité et la dignité de souverain presbtre, et maistre de la loy, qui doibt avoir l'œil, non seulement sur les cérimonies et sacrifices publiques, mais aussi sur les particuliers, pour engarder, que nul en son privé n'oultrepasse les cerimonies anciennes, ou innove aucune chose en la religion, et pour enseigner à chascun comment et de quoy il doibt servir et honorer les dieux.

XVII. Il a aussi la garde des vierges sacrées, que lon appelle *Vestales* : car on attribue semblablement à Numa, la premiere fondation et consécration d'icelles, et aussi l'institution de garder avec honneur et reverence le feu immortel qu'elles ont en garde, soit ou pource qu'il estimoit estre convenable de déposer la substance du feu, qui est pure et nette, en garde de personnes non corrom-

[1] Voyez les observations, chap. XVI.

pues ny polhues, où qu'il pensoit que la nature du feu qui est sterile et qui ne produit rien, estoit bien seante avec la virginité : car aussi en la Grece ès lieux où lon garde ainsi du feu perpetuel, comme au temple d'Apollo Pythique en la ville de Delphes, et à Athenes, ce ne sont pas vierges qui en ont le soing, ains sont femmes, qui ont passé l'aage d'estre mariées. Et si d'adventure ce feu vient à faillir, comme lon dit qu'à Athenes la saincte lampe s'esteignit du temps de la tyrannie d'Ariston : et en la ville de Delphes lors que le temple d'Apollo fut ars et bruslé par les Medois : et aussi à Rome du temps de la guerre, que les Romains eurent contre le roy Mithridates : et du temps des guerres civiles, quand le feu et l'autel furent ensemble tous consommez : ilz disent qu'il ne le fault pas rallumer d'un autre feu materiel, ains en faire de tout neuf, en tirant de la flamme pure et nette des rayons du soleil, ce qu'ilz font en ceste maniere : Ilz ont un vase creux composé de la coste d'un triangle [1], ayant un angle droit, et deux jambes egales : de sorte que de tous les endroits de son tour et de sa circonference, il va aboutissant en un poinct : puis ilz dressent ce vase droit contre le soleil rayant, de sorte que les rayons allumez se vont de tous costez unir et assembler au centre du vase, là où ilz subtilisent l'air si fort qu'ilz l'enflamment : et quand on en approche quelque matiere aride et

[1] On voit ici un effet bien marqué de catoptrique et des miroirs ardens. La traduction d'Amyot n'est ni assez precise, ni assez exacte. Voyez les observations, ch. xvii.

ı y prend incontinent, à cause que le
moyen de la reverberation prent corps
rce d'enflammer. Aucuns estiment que
ıses Vestales ne gardent autre chose que
jamais ne s'esteint : les autres disent qu'il
: d'autres choses sainctes qu'il n'est loisible
à personne qu'à elles seules, touchant les-
nous avons escript plus amplement en la
amillus, au moins ce que lon en peult sça-
dire. Les premieres filles qui furent rendues
ees à cette religion par Numa, furent, comme
ıt, Gegania et Verenia, et après celles là Ca-
a et Tarpeïa : depuis, le roy Servius y en ad-
ta deux autres, et est demouré ce nombre jus-
au temps present.

XVIII. Leur regle fut ainsi ordonnée par le
, qu'il falloit qu'elles vouassent et gardassent
asteté l'espace de trente ans, ès dix premiers des-
uelz elles apprennent ce qu'il leur fault faire, les
ix d'après elles font ce qu'elles ont appris, et les
dix derniers elles enseignent les novices : passé le-
quel temps, il leur est permis soy marier si bon
semble, et prendre une autre maniere de vivre, en
sortant de celle religion : mais à ce que lon dit,
il n'y en a gueres eu qui jamais ayent usé de ceste
licence, et encore moins en est il bien pris à celles
qui en ont usé, ains s'en sont toutes repenties, et
ont vescu en langueur et en tristesse tout le reste
de leur vie, ce qui a donné une crainte aux autres,
de maniere qu'elles ont mieulx aimé soy contenir,
et sont demourées vierges jusques en leur vieillesse

et

et jusqu'à la mort. Aussi leur donna il de grands privileges et de grandes prerogatives, comme de pouvoir faire testament du vivant mesme de leur pere : de pouvoir faire toutes choses sans entremise de curateur, comme les femmes qui ont trois enfans [1] : quand elles sortent en public, on porte des masses devant elles par honneur, et si par cas d'adventure elles rencontrent en leur chemin quelque pauvre criminel que lon mene à la mort, elles luy sauvent la vie : mais il fault que la religieuse afferme par serment, que la rencontre soit casuelle, et non point faicte à propos : si aucun se jette soubs leur chaire, où on les porte par la ville, il est puny de mort : aussi quand elles ont fait quelque faulte, elles sont batues par le grand pontife, qui quelquefois les fouette toutes nues, selon la qualité du delict, en lieu obscur, et soubs une courtine : mais celle qui a forfait à son honneur et violé sa virginité, est enterrée toute vive joignant une des portes de la ville, que lon appelle *Porte Colline*, là où il y a au dedans de la ville une motte de terre, qui s'estend assez en long, et l'appellent les Latins par un mot, qui signifie autant comme *levée*. Soubs ceste levée on creuse un petit caveau, et laisse lon une ouverture, par laquelle on y peult devaler, et au dedans y a un petit lict dressé, une lampe ardente, et quelque peu de vivres necessaires à soustenir la vie de l'homme, comme un peu de pain, d'eau et de laict en un pot, et un peu d'huile, par

[1] Voyez les observations, chap. XVIII.

maniere de descharge et acquit de conscience, à fin qu'il ne semble que lon face mourir de faim un corps qui a esté sacré par les plus devotes et plus sainctes cerimonies du monde. Cela fait, on prend la criminelle, et la met on dedans une littiere, que lon couvre fort par dehors, et la serre lon avec des courroyes, de sorte que lon n'en sçauroit pas seulement ouyr la voix, et la porte lon ainsi enfermée à travers la place. De tout loing qu'on voit venir ceste littiere, chascun se retire pour luy faire place, et va lon après avec une chere basse et morne sans mot dire. Il ne se fait chose en toute la ville, qui soit si effroyable à veoir que cela, ne n'y a jour auquel les personnes soient si tristes qu'à celuy là. Puis quand elle est arrivée au lieu de ce caveau, les sergens incontinent deslient les fermens de la littiere: et alors le grand pontife après avoir fait certaines prieres secrettes aux dieux, et levé ses mains au ciel, tire la patiente [1] toute bouchée hors de la littiere, et la met dessus l'eschelle, par laquelle on descend dedans le caveau. Cela fait, il se retire et tous les autres presbtres aussi: puis quand la criminelle est descendue, on retire à mont l'eschelle, et jette lon force terre dedans l'ouverture, de sorte que lon la comble au niveau du reste de la levée. Voilà comment les religieuses vestales, qui ont souillé leur virginité sont punies.

XIX. Lon tient aussi que ce fut Numa, qui feit bastir le temple rond de la deesse *Vesta*, auquel

[1] Entièrement voilée.

est gardé le feu eternel [1], voulant representer non la forme de la terre, que lon dit estre *Vesta*, mais la figure du monde universel, au milieu duquel les Pythagoriens veulent que soit le siege et le sejour propre du feu, lequel ilz appellent *Vesta*, et disent estre l'unité : car ilz ne tiennent point que la terre soit immobile [2] ny située au milieu du monde, ny que le ciel tourne à l'environ, ains au contraire disent qu'elle est suspendue à l'entour du feu, comme du centre du monde : et si ne veulent point que ce soit l'une des premieres et principales parties de l'univers, laquelle opinion lon dit, que Platon mesme teint en sa vieillesse, que la terre estoit en autre place qu'en celle du milieu, et que le centre du monde, comme le plus honorable siege appartenoit à quelque autre plus digne substance.

XX. Mais oultre cela, l'office des pontifes est encore, de montrer à ceulx qui en ont affaire, tous les droits, us et coustumes des sepultures, leur ayant Numa enseigné à ne croire point qu'il y ait en cela pollution ny contamination quelconque, ains plus tost de reverer et honorer de services usitez et legitimes les deitez soubterraines, comme celles qui reçoivent à nostre mort l'une des prin-

[1] Plutarque explique dans la vie de Camille, chap. xxxvi, pourquoi Numa établit le culte du feu.

[2] Cette vérité si ancienne de la mobilité de la terre, que Pythagore avoit sans doute connue en Egypte, a été démontrée dans notre siècle par les observations astronomiques de Bradley.

cipales parties de nous : mais sur toutes les autres ilz ont en singuliere reverence la deesse qu'ilz appellent *Libitina*, comme celle qui est superintendente et conservatrice des droits des morts, soit *Proserpine*, ou bien *Venus*, ainsi que les plus sçavans des Romains estiment, qui non sans cause attribuent la superiorité de ce qui concerne le commencement et à la fin de la vie des hommes, à une mesme puissance de la divinité. Il ordonna aussi combien de temps on devroit porter le dueil selon la diversité des aages des trepassez : comme il ne voulut point que lon portast aucunement le deuil pour la mort d'un enfant, qui seroit decedé au dessoubs de l'aage de trois ans : et au dessus jusqu'à l'aage de dix ans, il ordonna que lon ne le portast point plus de mois qu'il auroit vescu d'ans, sans y adjouxter un seul jour d'avantage : car il voulut que le plus long deuil fust de dix mois seulement, autant comme il ordonna aussi que les femmes vefves demourassent en viduité, pour le moins, après le decès de leurs maris : autrement celle [x] qui se vouloit remarier avant ce terme, estoit tenue de sacrifier par son ordonnance une vache pleine.

XXI. Numa institua encore plusieurs autres sortes de presbtres, mais je n'en mentionneray plus que deux : l'une sera celle des *Saliens*, et l'autre celle des *Fecialiens*, pource qu'il me semble, que l'une et l'autre monstre evidemment la grande saincteté et devotion singuliere qui estoit

[x] Dans le grec : *qui se remarioit avant ce terme.* G.

en luy. Les Fecialiens sont proprement ceulx que les Grecs appellent *Irenophylaces*, comme qui diroit, conservateurs de la paix; et ont ce me semble eu le nom de l'effect qu'ilz devoient faire selon le deu de leur office, pource qu'ilz appaisoient les differents avec la raison par voye d'appointement, ne permettans point, s'il leur estoit possible, que lon vinst à la voye de faict et des armes, que premierement toute esperance de paix ne fust retrenchée: car les Grecs appellent proprement *Irenen*, quand les deux parties accordent et decident leurs differents avec la raison, et non pas avec les armes. Aussi ceulx que les Romains appellent *Fecialiens*, alloient bien souvent eulx mesmes en personnes, devers ceulx qui tenoient tort aux Romains, et taschoient à leur persuader par vives raisons, qu'ilz recogneussent bonne foy: mais s'ilz ne vouloient se soubmettre à la raison, alors ilz appelloient les dieux à tesmoings, en leur priant que s'ilz ne poursuivoient justement ce qui par droit leur appartenoit, tous les maulx et malheurs de la guerre tumbassent sur eulx mesmes, et sur leur païs. Cela fait, ilz denonçoient la guerre à leurs ennemis: et si d'adventure ces Fecialiens s'opposoient, ou ne vouloient consentir à l'ouverture d'une guerre, en ce cas il n'estoit loisible ny à homme privé, ny au roy mesme, mouvoir les armes: ains falloit que comme juste prince il prist le congé d'ouvrir une guerre par leur permission: et lors il consideroit et consultoit par quel moyen il luy seroit plus expedient de la conduire.

XXII. Auquel propos, on tient que le malheur qui advint aux Romains, quand la ville fut prise et saccagée par les Gaulois, advint pour avoir transgressé ceste saincte coustume : car les Barbares tenoient alors la ville des Clusiniens assiegée, et fut envoyé devers eulx ambassadeur Fabius Ambustus, pour veoir s'il pourroit moyenner appointement entre eulx. Il eut mauvaise response des Barbares, au moyen dequoy estimant que son ambassade fut expirée, il fut si temeraire qu'il prit les armes pour les Clusiniens, et deffia au combat d'homme à homme le plus vaillant des Gaulois. La fortune luy favorisa en ce combat, de maniere qu'il desfeit le Gaulois, et le despouilla sur le champ. Les Gaulois ayans veu desfaire leur homme, envoyerent incontinent un herault à Rome pour accuser ce Fabius, comme leur ayant contre droit et raison commencé la guerre sans la leur avoir premierement denoncée. Les Fecialiens adonc remonstrerent qu'il le falloit livrer entre les mains des Gaulois, mais il eut recours au peuple, qui luy fut favorable, et eschapa par ce moyen la peine qu'il avoit meritée : mais peu de temps après, les Gaulois avec toute leur puissance allerent devant Rome, qu'ilz prirent, saccagerent et bruslerent toute, excepté le Capitole, ainsi comme nous avons plus amplement escript en la vie de Camillus.

XXIII. Et quant aux presbtres Saliens, on dit qu'il les institua pour une telle occasion : environ la huitiemie année de son regne il se leva une maladie pestilentielle, laquelle après avoir couru toute

l'Italie, finablement envahit aussi la ville de Rome : dequoy estant tout le monde grandement espouvanté et descouragé, on dit qu'il tumba du ciel un bouclier de cuivre, lequel vint entre les mains de Numa : et en compte lon un propos merveilleux, que le roy mesme afferma avoir entendu de la nymphe Egeria et des Muses, c'est à sçavoir, que ce bouclier estoit envoyé du ciel pour le salut et pour la conservation de la ville : à ceste cause qu'il le falloit diligemment contregarder, et en faire fondre et forger autres unze, qui fussent de façon et de grandeur tous semblables à celuy là, à fin que si d'adventure il y avoit quelcun qui entreprist de le desrober, qu'il ne sceust lequel prendre pour le vray. D'avantage il dit encore, qu'il falloit dedier et consacrer aux Muses, le lieu auquel il se trouvoit souvent avec elles, et les prez qui estoient à l'entour : et qu'il falloit aussi destiner la fonteine qui sourdoit au lieu mesme, aux religieuses vestales, à fin que tous les jours elles en allassent puiser de l'eau pour laver et arroser le sanctuaire de leur temple. L'evenement tesmoigna que son dire estoit veritable, car la maladie cessa incontinent : et il proposa le bouclier à tous les fevres [1] qui pour lors estoient à Rome, pour essayer qui en feroit de plus semblables : tous les autres desesperererent d'y pouvoir advenir, mais un nommé Veturius Mamurius, le plus excellent ouvrier qui fust pour lors, les feit tous si fort semblables, que Numa mesme ne les

[1] Fevre, ouvrier en métal : d'où nous vient encore le mot orfèvre, et quantité de noms propres, *le Fevre*, *le Febvre*.

sceut plus recognoistre quand ilz furent meslez. Si ordonna ces presbtres Saliens pour les garder, et en avoir la charge, et furent nommez *Saliens*, non pas du nom d'un Salien natif de Samothrace ou de Mantinée, comme aucuns ont faulsement voulu dire, pource que ce fut luy qui le premier inventa la maniere de baller armé : mais plus tost furent ainsi appellez pour leur façon de danser en saultant : car au mois de mars ilz vont sautelans par toute la ville, portans ces boucliers en leurs bras, vestus de hoquetons rouges, et ceints par dessus de bauldriers plats et larges de cuivre, ayans sur leurs testes des armets de cuivre aussi, et frappans contre leurs boucliers avec des courtes dagues qu'ilz portent en leurs mains. Au demourant tout leur bal consiste au mouvement de leurs pieds : car ilz se remuent plaisamment, faisans plusieurs tours et retours d'une mesure soudaine, avec force et agilité grande. Ilz appellent ces boucliers *Ancylia* à cause de la forme qu'ilz ont [1], laquelle n'est pas du tout en cercle, pource qu'ilz n'ont pas leur tour entierement rond, comme les autres boucliers ordinaires, ains y a une coupe et incisure de ligne entortillée, dont les deux bouts se recourbent en plusieurs tours fort près à près l'un de l'autre, de maniere que le tout ensemble vient à faire une forme courbe, que les Grecs appellent *Ancylon :*

[1] Deux de ces boucliers, échancrés aux deux côtés, sont représentés au revers de deux médailles de la famille Licinia. L'armet, c'est-à-dire, le casque ou le bonnet de pontife, est placé au milieu des deux boucliers.

ou bien sont ainsi appellez à cause que *Ancon* signifie le coude, autour duquel ilz les portent. Toutes ces derivations sont escrites en l'histoire de Juba, qui veult à toute force que ce mot *Ancylia* ait esté tiré de la langue grecque: et pourroit estre aussi qu'ilz auroient ainsi esté nommez, pource qu'ilz seroient descendus d'en hault, ce que les Grecs disent *Anecathen:* ou pour la guerison des malades, qui s'appellent *Acesis:* ou pour la cessation de la secheresse, qui se dit en grec *Aüelimón lysis*, et pour le finissement des maulx et malheurs, dont les Atheniens appellent Castor et Pollux *Anacas*, au moins si lon veult donner à ce mot la derivation prise de la langue grecque. Or le loyer que reçeut le fevre Mamurius pour avoir forgé ces boucliers, fut que jusques aujourd'huy les Saliens font encore mention de luy, en un certain cantique qu'ilz vont chantans par la ville, en ballant leur danse armée: toutefois il y en a qui estiment qu'ilz ne disent pas Veturius Mamurius, ains vont disans *Veterem memoriam*, c'est à dire, ancienne memoire.

XXIV. Mais Numa après avoir ordonné et institué ces ordres de presbtres, bastit auprès du temple de Vesta sa maison, qui s'appelle encores aujourd'huy *Regia*, c'est à dire, le palais du roy, auquel il se tenoit la plus part du temps, vaquant ou à sacrifier aux dieux, ou à enseigner aux presbtres ce qu'ilz avoient à faire, ou à estudier avec eulx à la contemplation des choses divines: il est vray qu'il avoit une autre maison dessus le mont, que lon appelle maintenant *Quirinal*, dont on

monstre encores aujourd'huy la place. Mais en tous les sacrifices, cerimonies et processions des presbtres, il y avoit tousjours des sergens qui marchoient devant, et alloient crians au peuple que lon se teust, laissant toute autre œuvre pour estre attentif au service divin. Car comme lon dit que les Pythagoriens ne trouvoient point bon, que lon adorast les dieux, ny qu'on leur feist prieres, en passant, ou faisant autre chose, ains vouloient que lon sortist de la maison, expressement en intention de les aller servir et prier; aussi pensa le roy Numa, qu'il falloit que ses subjects ne veissent, ny n'ouyssent rien du service divin, par maniere d'acquit, en faisant autre chose, ains vouloit qu'ilz entremeissent toute autre besongne, et qu'ilz y employassent toute leur pensée et tout leur entendement, comme au principal acte de la religion et devotion envers les dieux: de sorte qu'il vouloit pendant le service divin, que lon n'entendist parmy les rues ny bruire, ne congner, ne frapper, ny souspirer d'ahan, comme lon oyt ordinairement ès lieux où lon exerce mestiers necessaires et mechaniques, dequoy lon voit encore jusques aujourd'huy ès sacrifices de Rome quelque trace qui en est demourée: car pendant que le magistrat contemple le vol des oyseaux, ou qu'il fait quelque sacrifice, lon crie tout hault, *Hoc age*, qui vault autant à dire comme, fais cecy: et est un advertissement aux assistans, de soy recueillir pour penser à ce qui se fait.

XXV. Aussi y a il lusieurs de ses ordonnan-

ces semblables aux preceptes des Pythagoriens : « car comme ilz admonestoient, de ne se seoir « point sur le picotin [1] : de ne fendre point le « feu avec l'espée [2] : de ne regarder point derriere « soy quand on va dehors [3] : de sacrifier aux dieux « celestes en nombre non pair [4], et aux dieux ter- « restres en nombre pair » : desquelz preceptes ilz ne vouloient point que le commun populaire eust intelligence: Aussi y a il beaucoup d'institutions de Numa, dont la raison est occulte [5], « comme de « n'offrir point aux dieux vin de vigne non taillée, « et de ne leur sacrifier point sans farine, de tour- « noyer un tour en adorant et saluant les dieux, « et de se seoir après les avoir adorez ». Or quand aux deux premieres ordonnances, il semble que

[1] Dans le grec, sur le *çhœnix*, mesure qui étoit la quarante-huitieme partie du médimne, et contenoit à-peu-près ce qu'il falloit pour la nourriture journalière d'un homme. Pythagore vouloit qu'on travaillât pour gagner sa vie, et qu'on pensât au lendemain.

[2] C'est-à-dire, de ne point irriter un homme courroucé.

[3] Faire ce que l'on fait, sans s'arrêter, sans perdre de temps.

[4] Dans la doctrine de Pythagore, dieu étoit l'unité, et le nombre binaire étoit le Diable. *Opinions des Philosophes*, I, 7.

[5] Je n'en crois pas la raison si occulte. Le vin de la vigne qui n'est point taillée, ne vaut rien, il ne doit point être offert aux dieux. On ne sacrifie point sans farine, parce que le bled est un des dons les plus précieux de la nature, et la nourriture de l'homme. On se tournoit en adorant, moins peut-être pour se rappeller ou pour imiter le mouvement des dieux, que pour saluer le bon génie. La doctrine des génies est fort ancienne.

par icelles il ait voulu recommander la clemence, et la doulceur, comme estant partie de la devotion envers les dieux : mais quant à ce tournoyement qu'il veult que facent ceulx qui adorent les dieux, on dit que c'est une representation du tour que fait le ciel par son mouvement : mais il me sembleroit plus tost que ce seroit, pource qu'estans les temples tournez vers le soleil levant, l'adorateur en y entrant monstre le dos à l'orient, à ceste cause se tourne vers celle part, et puis se retourne devers le dieu, faisant le tour entier, et parachevant la consommation de sa priere par ceste double adoration qu'il fait devant et derriere : si ce n'est d'adventure, qu'il ait secrettement voulu signifier et donner à entendre par ce tournoyement et changement de regard, ce que les AEgyptiens figurent par leurs roues, voulans monstrer que les choses humaines ne demeurent jamais fermes en un estat : et pource qu'il nous fault prendre en gré et endurer patiemment, en quelque sorte qu'il plaise à dieu remuer et tourner nostre vie. Et quant à ce qu'il commandoit, que lon s'asseist après que lon avoit adoré, lon dit que c'estoit un presage de bonne esperance aux prians, que leurs prieres seroient exaucées, et que leurs biens leur demoureroient fermes : les autres disent que le repos, est une separation des actions, et pourtant qu'il vouloit que lon s'asseist aux temples des dieux, pour monstrer que lon avoit mis fin à l'affaire que lon avoit en main au paravant, à fin d'en reprendre des dieux le commencement d'un autre. Et peult estre aussi que

cela se rapportoit à ce que nous avons dit nagueres, que Numa vouloit accoustumer ses gens à ne servir ny ne parler point aux dieux, en passant, ou en faisant autre chose, et à la haste, ains vouloit que lon le feist quand on a temps et loisir, toutes autres choses ce pendant entremises.

XXVI. Par cest apprentissage et acheminement à la religion, la ville de Rome petit à petit devint si maniable, et eut en telle admiration la grande puissance du roy Numa, qu'elle receut pour veritables des comptes, où il n'y avoit non plus d'apparence qu'aux fables controuvées à plaisir : et pensa qu'il n'y avoit plus rien incroyable ny impossible à luy, pourveu qu'il le voulust. Auquel propos on racompte qu'un jour ayant convié à souper avec luy bon nombre des citoyens de la ville, il les feit servir de viandes fort simples et communes, et en bien pauvre vaisselle : et comme ilz commenceassent ja à soupper, il leur jetta en avant une parole, que la deesse avec laquelle il hantoit, à l'instant mesme l'estoit venue veoir, et que tout incontinent la sale devint pleine de precieux meubles, et les tables couvertes de toutes sortes de viandes exquises et delicieuses.

XXVII. Mais encores excede plus toute vanité de mensonge, ce que lon treuve par escript touchant son parlement avec Jupiter. Car le mont Aventin n'estoit pas encores alors habité ny renfermé dedans la ville, ains y avoit force fonteines et boscaiges umbrageux, là où se venoient ordinaire-

ment esbastre des dieux, *Picus* et *Faunus*, lesquelz on pourroit au demourant estimer estre de[illegible] satyres, ou de la race des Titaniens [1], excepté que lon dit qu'ilz alloient par toute l'Italie, faisans les mesmes miracles et preuves merveilleuses par vertu de medecines, de charmes et d'art magique, que lon racompte de ceulx que les Grecz appellent *Idæes Dactyles* : si disent que Numa les surprit tous deux, ayant mis du vin et du miel dedans la fonteine, où ilz souloient boire coustumierement. Quand ilz se sentirent pris, ilz se transfigurerent en beaucoup de diverses formes, desguisans et transmuans leur essence en plusieurs fantasmes terribles et espouvantables à veoir : toutefois à la fin quand ilz se sentirent si bien pris, qu'ilz ne pouvoient aucunement eschapper, ilz luy revelerent plusieurs choses à advenir, et luy enseignerent la purification contre la fouldre et contre le tonnerre, que lon fait encores aujourd'huy avec des oignons, des cheveux et des sardelles [2]. Les autres disent que ce ne furent pas eulx, qui la luy enseignerent : mais que par conjuration d'art magique, ilz feirent descendre du ciel Jupiter : dequoy Jupiter estant courroucé respondit en cholere, « qu'il la falloit faire avec des testes », et Numa y ajouxta incontinent, d'*oignons :* Jupiter repliqua, d'*hommes*. Numa de rechef luy demanda, pour

[1] Voyez les observations, chap. XXVII.

[2] En grec, des Mænides : petit poisson blanc, qui devient noir en été, et qu'on nomme *mendole*.

divertir un peu la cruaulté de ce commandement, quelz cheveux : Jupiter respondit, *de vives* [1], et Numa y ajouxta, *sardelles :* et disent que ce fut la deesse *Egeria*, qui enseigna ceste subtilité à Numa. Cela fait, Jupiter s'en retourna appaisé, au moyen dequoy le lieu en fut appellé *Ilicium*, pource que *Ileos* en langage grec signifie appaisé et propice, et la purification fut depuis ainsi faicte. Ces comptes, non seulement fabuleux, mais aussi dignes de moquerie, nous monstrent clairement l'affection et la devotion des hommes de ce temps là envers les dieux, à laquelle Numa par accoustumance les avoit rengez.

XXVIII. Et quant à Numa mesme, lon dit qu'il avoit si fort fiché son esperance et sa confiance en l'aide des dieux, qu'un jour quand on luy vint dire, que les ennemis venoient en armes luy courir sus, il ne s'en feit que rire, et respondit : Et je sacrifie. Ce fut luy, comme lon dit, qui premier edifia un temple à la Foy et au Terme, et qui donna à entendre aux Romains, que le plus sainct et le plus grand serment qu'ilz eussent sceu faire, estoit de jurer leur foy, comme ilz le gardent encores aujourd'huy. Mais *Terme* qui vault autant à dire comme borne, est le dieu des confins [2], auquel ilz sacri-

[1] Pour empêcher Jupiter d'achever et de dire de vives personnes, ou de personnes vivantes, Numa ajouta sur le champ, sardelles, ou mendoles.

[2] On célébroit en son honneur les fêtes Terminales, *Terminalia*, le 23 février; et ce jour étoit anciennement le terme de l'année. Voyez Varron, *de Ling. Lat.* Liv. V. pag. 32.

fient en public et en privé sur les confins des heritages, et luy sacrifie lon maintenant des bestes vives, mais anciennement les sacrifices se faisoient sans effusion de sang par la sage institution de Numa, qui leur remonstroit et preschoit, que ce dieu des confins devoit estre pur et net de sang et de meurtre, comme celuy qui est tesmoing de justice et garde de la paix. Ce fut aussi luy, à mon advis, qui premier borna le territoire de Rome, ce que Romulus n'avoit jamais voulu faire, de peur qu'en bornant le sien, il ne confessast ce qu'il occupoit de l'autruy, pource que la borne, qui la veult justement garder, est un lien qui bride la puissance, et qui ne la veult garder, est une preuve et tesmoignage qui argue l'injustice: aussi à la verité, le territoire de Rome n'estoit pas de grande estendue au commencement, et en avoit Romulus conquis la plus grande partie, et Numa le distribua tout entierement aux habitans qui estoient pauvres, pour les oster de pauvreté, qui contraint les hommes à estre meschans, et aussi pour destourner le peuple au labourage, à fin que cultivant la terre il se cultivast et s'addoulcist aussi soy mesme: car il n'y a mestier ny vacation quelconque au monde, qui engendre en l'homme si soudain ne si vehement desir de la paix, comme fait la vie rustique, en laquelle la hardiesse de combattre pour defendre le sien demeure, et y est tousjours prompte, et la convoitise de ravir violentement et occuper injustement l'autruy en est osté. Pourtant Numa voulant donner à ses subjects le labourage de la terre comme un breuvage,

breuvage, qui leur feist aimer la paix, et desirant les faire addonner à ce mestier plust tost pour leur addoulcir leurs meurs, que pour augmenter leurs biens, il departit tout le territoire en certaines portions qu'il appella *Pagos*, qui vault autant à dire, comme villages : en chascun desquelz il ordonna des contrerolleurs et visiteurs, qui allassent par tout : et luy mesme quelquefois y alloit en personne, conjecturant par le labeur les meurs et la nature de chascun : et ceulx qu'il cognoissoit diligents, il les avançoit aux honneurs, et leur donnoit authorité et credit : et ceulx qu'il trouvoit laches et paresseux, en les tensant et reprenant les emendoit.

XXIX. Mais entre ses constitutions, on prise et loue sur toutes les autres, celle qu'il feit touchant le departement du peuple par mestiers : car la ville de Rome sembloit encores estre composée de deux nations, comme nous avons dit ailleurs : et pour mieulx dire estoit divisée en deux ligues, tellement qu'elle ne pouvoit, ou ne vouloit aucunement se reduire en un, n'estant pas possible d'en oster entierement toutes partialitez, et faire qu'il n'y eust continuellement des querelles, noises et debats entre les deux parties. Parquoy il pensa que quand on veult mesler deux corps ensemble, qui pour leur dureté ou contrarieté de nature ne peuvent recevoir meslange l'un avec l'autre, on les brise et concasse le plus menu que lon peult : car alors pour la petitesse des parties ilz se confondent mieulx l'un avec l'autre : aussi pensa il qu'il valloit

mieulx diviser encore tout le peuple en plusieurs petites parcelles, par le moyen desquelles il les jetteroit en autres partialitez, lesquelles viendroient à effacer plus facilement celle principale et premiere, quand elle seroit divisée et separée en plusieurs petites. Si feit ceste division par mestiers comme, menestriers, orfevres, charpentiers, teinturiers, cordonniers, megiciers, tanneurs, fondeurs, potiers : et ainsi des autres mestiers : dont il rengea tous les suppos artisans en un mesme corps, et ordonna à chascun leurs confrairies, leurs festes, assemblées et services qu'ilz feroient aux dieux, selon la dignité de chasque mestier : en quoy faisant il osta le premier ceste diversité que lon ne dit, ny n'estima lon plus, ceulx là sont Sabins, ceulx cy sont Romains, et ceulx là sont bourgeois de Tatius, et ceulx cy de Romulus : de sorte que ceste division fut une incorporation, meslange et reünion de tous avec tous.

XXX. On loue aussi entre ses ordonnances, la reformation et limitation qu'il donna à la loy, qui permettoit aux peres de pouvoir vendre leurs enfans : car il en excepta ceulx qui ja seroient mariez, pourveu qu'ilz eussent esté mariez du gré et consentement de leurs peres, estimant que c'estoit chose trop inique et trop dure, que la femme qui penseroit avoir espousé un homme libre, se trouvast mariée avec un serf.

XXXI. Il commencea aussi à racconstrer un petit le calandrier, non pas du tout precisement comme il falloit qu'il fust, ny du tout aussi igno-

rammẽnt : car durant le regne de Romulus ilz usoient des mois confuseement sans ordre ny raison quelconque, en faisant les uns de vingt jours et de moins, et les autres de trente cinq et de plus, sans avoir cognoissance aucune de l'inegalité qu'il y a entre le cours du soleil et celuy de la lune, et en observant ceste regle seulement, qu'il y eust en l'année trois cents soixante jours [1]. Mais Numa considerant que la tare [2] de l'inegalité est de unze jours, pource que les douze revolutions de la lune se font en trois cents cinquante et quatre jours, et celle du soleil en trois cents soixante et cinq, il doubla les unze jours, dont il feit un mois, qu'il meit de deux ans en deux ans après le mois de febvrier, et appelloient les Romains ce mois interposé, *Mercedinum* [3], lequel avoit vingt et deux jours. Voilà la correction que Numa y feit, laquelle depuis a eu besoing encore de plus grande emendation. Il remua aussi l'ordre des mois : car le mois de mars qui paravant estoit le premier, il le meit le troisieme, et feit janvier le premier, qui soubs Romulus estoit l'unzieme,

[1] Voilà une des plus anciennes formes de l'année, telle qu'elle étoit chez les Egyptiens, avant qu'ils eussent ajouté les cinq jours, qu'ils nommerent *Epagomenes*. Le 23 de février étoit alors le dernier de l'année, comme je l'ai remarqué plus haut, Chap. XXVIII.

[2] La défectuosité. La tare n'est plus connue que dans le langage des finances, où elle signifie un déchet.

[3] Ce mois se nommoit aussi *Mercedonius*. L'origine de ces noms, c'est que ce mois étant le dernier de l'année, on payoit alors les loyers. Le mot vient de *merx*, *mercis*.

et [1] febvrier le douzieme et dernier : toutefois plusieurs ont opinion que Numa y adjouxta ces deux, janvier et febvrier, par ce que les Romains au commencement n'avoient que dix mois en l'an, comme aucuns des barbares n'en font que trois, et les Arcadiens entre les Grecs n'en ont que quatre, et les Acarnaniens six : et les AEgyptiens ne faisoient leur année que d'un mois, et depuis l'ont faitte de quatre. C'est pourquoy, encore qu'ilz habitent en païs fort neuf [2], ilz semble neantmoins estre les plus anciens du monde, et qu'en leurs annales ilz comptent un nombre infiny d'années, comme ceulx qui comptent les mois pour ans. Et qu'il soit vray que les Romains n'eussent au commencement que dix mois en l'an, et non pas douze, on le peult juger par le nom du dernier, qu'ilz appellent encores aujourd'huy decembre : et que le mois de mars fust aussi le premier, on le peult conjecturer par ce, qu'encore le cinquieme d'après s'appelle *quintilis*, le sixieme *sextilis*, et les autres consecutivement, suivant l'ordre des nombres : car si janvier et febvrier eussent alors esté les premiers, il eust fallu que le mois de juillet, qu'ilz appellent *quintilis*, eust eu nom septembre : joinct aussi qu'il est bien vraysemblable que le mois, lequel Romulus avoit dedié à Mars, eust

[1] Voyez les observations, chap. XXXI.

[2] La haute Egypte est un pays fort ancien, et un des premiers empires du monde. La basse Egypte, ou le Delta, étoit un pays neuf, parce qu'il a fallu faire couler les eaux, ouvrir des canaux : cette partie de l'Egypte a été habitée plus tard.

aussi esté par luy ordonné le premier. Le second estoit apvril, ainsi nommé du nom d'*Aphroditè*, c'est à dire, Venus, à laquelle on sacrifie publiquement en ce mois là : et le premier jour d'iceluy les femmes se baignent ayans un chapeau de meurte [1] sur la teste : toutefois il y en a d'autres qui disent, qu'il n'a point esté appellé du nom d'*Aphrodite*, mais seulement a esté nommé *aprilis*, pource que lors est la force et vigueur du printemps, auquel la terre s'ouvre, et les germes des plantes et des herbes commencent à bouter et sortir dehors : ce que le mot de soy mesme signifie. Le mois ensuivant s'appelle *may*, du nom de *Maia* la mere de Mercure, auquel le mois est consacré. Le mois de juin est aussi nommé ainsi pour la qualité de celle saison [2], qui est comme la jeunesse de l'année : combien qu'aucuns veuillent dire, que le mois de may ait esté nommé de ce mot, *Majores*, qui vault autant à dire comme, les vieux : et le mois de juin, de *Juniores*, qui signifie les jeunes hommes. Tous les autres ensuivans estoient anciennement nommez par les nombres selon leur ordre, *quintilis*, *sextilis*, *september*, *october*, *november* et *december* : mais depuis *quintilis* a esté nommé

[1] De myrte.

[2] A l'adventure fault il lire au texte grec, ἀπὸ τῆς Ἥρας, qui seroit à dire, du nom de Juno. *Amyot.* Dans le grec, ἀπὸ τῆς ὥρας. La correction qu'Amyot propose est heureuse. Reiske l'a introduite dans le texte. Il faut traduire : *Le mois de juin tire son nom de Junon.* Quelques-uns rapportent ces noms à l'âge de la vieillesse et de la jeunesse. On appelle les vieillards *Majores*, et les jeunes gens *Juniores*.

julius, du nom de Julius Cæsar, qui desfeit Pompeius : et *sextilis* a esté surnommé *augustus*, du nom de son successeur à l'empire, Octavius, qui fut aussi surnommé *Auguste*. Vray est que Domitian voulust aussi que lon appellast les deux ensuivans, qui sont septembre et octobre, l'un *Germanicus*, et l'autre *Domitianus* : mais cela ne dura gueres : car incontinent qu'il eust esté tué, les mois reprirent leurs anciens noms. Les deux derniers seuls sont demourez sans jamais avoir changé leurs denominations. Mais des deux que Numa y adjouxta, ou au moins qu'il transposa, celuy de febvrier vault autant à dire comme, purificatif, au moins la derivation du terme en approche bien fort : et en ce mois on sacrifie pour les plantes [1], et solennise lon la feste *des Lupercales* [2], en laquelle y a beaucoup de choses conformes et semblables aux sacrifices qui se font pour purification : et le premier, qui est janvier, a esté appellé du nom de *Janus*.

XXXII. Si me semble que Numa osta le mois de mars du premier lieu, et le donna à janvier, entre autres causes, pource qu'il vouloit que la

[1] Aucuns vieux exemplaires grecs lisent en ce lieu φθιτοῖς, qui seroit à dire pour les trespassez. *Amyot.* Cette leçon est excellente. Il faut traduire : *En ce mois on sacrifie pour les morts.* Ce sacrifice se faisoit le 13 février. Le calendrier de Polemeus Sylvius marque à ce jour *Parentatio tumulorum*, le service des tombeaux. On faisoit encore une autre fête le 21, qu'on nommoit *Feralia diis inferis*, fêtes funèbres, aux dieux infernaux.

[2] Elle se célébroit le 15 février.

paix en tout et par tout allast devant la guerre, et les choses civiles devant les militaires. Car ce Janus, ou roy, ou demidieu qu'il fust, au premier temps fut civil et politique : car il changea le vivre des hommes, qui avant luy estoit rude, aspre et sauvage, en maniere de vivre plus honneste, plus doulce et plus civile. C'est la raison pour laquelle on le peint encores aujourd'huy avec deux visages, l'un devant et l'autre derriere, pour ce changement de la vie des hommes : et y a à Rome un temple qui luy est dedié, ayant deux portes, lesquelles on appelle les portes de la guerre, pource que la coustume est de l'ouvrir quand les Romains ont guerre en quelque part, et de la clorre quand il y a paix universelle : ce qui est bien malaisé à veoir, et advient bien peu souvent, pour la grandeur de leur empire, qui de tous costez est environné de nations barbares, lesquelles il faut contenir et arrester par armes. Ce neantmoins il fut une fois fermé du temps d'Auguste [1], après qu'il eust desfait Antonius, et paravant encore, l'année que Marcus Attilius et Titus Manlius furent consuls [2] : mais cela ne dura gueres, ains fut incontinent r'ouvert, pour une guerre qui survint : mais

[1] Le temple de Janus fut encore fermé sous l'empire de Néron et sous Vespasien. J'en ai parlé dans les Supplémens de Tacite. Il avoit même été fermé trois fois sous Auguste dans les années de Rome 725, 729 et 744.

[2] L'an de Rome DXIX, après la première guerre Punique, 235 ans avant Jesus-Christ. Depuis Numa jusqu'à cette année Rome n'avoit pas cessé de faire la guerre. Attilius s'appelloit Caius, et non pas Marcus.

durant le regne de Numa il ne fut jamais ouvert une seule journée, ains demoura fermé continuellement l'espace de quarante et trois ans entiers, tant estoient toutes occasions de guerres et par tout esteintes et amorties : à cause que non seulement à Rome le peuple se trouva amolli et addoulci par l'exemple de la justice, clemence et bonté du roy, mais aussi ès villes d'alenviron commencea une merveilleuse mutation de meurs, ne plus ne moins que si c'eust esté quelque doulce haleine d'un vent salubre et gracieux, qui leur eust soufflé du costé de Rome pour les rafreschir : et se coula tout doulcement ès cueurs des hommes un desir de vivre en paix, de labourer la terre, d'elever des enfans en repos et tranquillité, et de servir et honorer les dieux : de maniere que par toute l'Italie n'y avoit que festes, jeux, sacrifices et banquets. Les peuples hantoient et trafiquoient les uns avec les autres sans crainte ne danger, et s'entrevisitoient en toute cordiale hospitalité, comme si la sapience de Numa eust esté une vifve source de toutes bonnes et honnestes choses, de laquelle plusieurs ruisseaux se fussent derivez pour arroser toute l'Italie, et que la tranquillité de sa prudence se fust de main en main communiquée à tout le monde : tellement que les excessives figures de parler, dont les poëtes ont accoustumé d'user, ne seroient pas encores assez amples pour suffisamment exprimer le repos de ce regne là :

Harnois de guerre en ce pais là sont
Tous pleins de retz que les araignes font ;

La rouille y mange espées esmoulues
A deux trenchans, lances sont vermoulues:
Et n'y oit on jamais ne jour ne nuict.
Des haults clairons et trompettes le bruit,
Qui en sursault ravisse aux pauvres yeux
Le doux repos du sommeil gracieux.

XXXIII. Car lon ne treuve point tant que Numa fut en regne, qu'il y ait jamais eu ne guerre ne sedition civile, ny attentat de nouvelleté au gouvernement de la chose publique, et encore moins d'inimitié ou d'envie particulierement encontre luy, ny de conjuration contre sa personne pour convoitise de regner : ains fust ou pour la crainte d'offenser les dieux, qui sembloient visiblement l'avoir pris en leur protection, et sauvegarde, ou pour la reverence de sa vertu, ou pour sa bonne fortune, qui durant tout son regne mainteinst la vie des hommes pure et nette de toute meschanceté : comment que ce soit, il meit en evidence devant les yeux de tout le monde un clair exemple de ce que Platon long temps depuis osa dire et affermer, touchant le gouvernement des estats politiques, que le seul moyen de vray repos et delivrance de tous maulx, qui ont accoustumé de travailler les hommes, est quand par quelque divine fortune il se rencontre en une mesme personne la souveraine authorité de puissance royale, avec la voulunté de sage philosophe, pour rendre la vertu maistresse et la mettre au dessus du vice. Car bien heureux à la verité est l'homme sage, et bien heureux aussi consequemment sont ceulx qui

peuvent ouyr les beaux discours et bons enseignemens qui sortent de sa bouche : et me semble que là n'est aucunement besoing de force, contrainte, ne menace quelconque, pour contenir la multitude du peuple : car les hommes voyans la vertu naïfve emprainte en un si visible patron, que la vie exemplaire de leur prince, ilz en deviennent voluntairement sages, et se conforment d'eulx mesmes en amitié, charité et concorde, avec attrempance et justice les uns envers les autres, à une vie irreprehensible et veritablement heureuse : ce qui est le poinct dernier du plus grand bien et du plus noble secours que lon sçauroit apporter aux hommes : et est celuy là, par nature, plus digne d'estre roy, qui par sa vertu peult imprimer ès meurs des hommes une telle disposition : ce que Numa semble avoir sceu et entendu mieulx que nul autre.

XXXIV. A demourant, quant à ses femmes, et à ses enfans, il y a des contrarietez entre les historiens : pource que les uns disent qu'il n'espousa jamais autre femme que Tatia, et qu'il n'eut onques enfans, qu'une seule fille, qui fut nommée *Pompilia :* les autres escrivent au contraire, qu'il eut quatre filz, Pomponius, Pinus, Calpus et Mamercus : de chacun desquelz sont, par succession de pere en filz, demourée des plus nobles races et plus anciennes maisons de Rome, sçavoir est celle des Pomponiens de Pomponius, celle des Pinariens de Pinus, celle des Calphurniens de Calpus, et celle des Mamerciens de Mamercus : toutes lesquelles

familles pour raison de ceste premiere origine ont retenu le surnom de *Reges*, c'est à dire, roys. Il y en a encore d'autres troisiemes qui reprennent ces deux premiers, comme voulans gratifier à ces familles, en les faisant, à faulses enseignes, descendre de la race du roy Numa : et si disent d'avantage, qu'il eust ceste sienne fille Pompilia, non de sa femme Tatia, mais d'une autre nommée *Lucretia*, qu'il espousa depuis qu'il fut devenu roy. Mais tous sont bien d'accord, que sa fille Pompilia fut mariée avec un nommé *Martius*, filz de celuy Martius qui luy suada d'accepter le royaume de Rome : car il s'y en alla quand et luy demourer, là où lon luy feit l'honneur de le recevoir au nombre des Senateurs : et après la mort de Numa, ayant entrepris la poursuite de la succession du royaume à l'encontre d'Ostilius, et y estant demourez vaincu, il se feit luy mesme mourir de regret. Mais son filz Martius, qui avoit espousé Pompilia, demoura tousjours à Rome, où il engendra Ancus Martius, lequel fut roy de Rome après Tullus Ostilius, et n'avoit que cinq ans quand Numa deceda : la mort duquel ne fut point soudaine : car il mourut en defaillant petit à petit, tant pour sa vieillesse, que pour une maladie lente qui luy survint, ainsi comme Piso l'a escrit, et trespassa ayant vescu peu plus de quatre vingts ans.

XXXV. Mais l'honneur que lon luy feit à ses funerailles, rendit sa vie encore plus heureuse et plus glorieuse : car tous les peuples voisins, amiz, alliez et confederez des Romains s'y trouverent,

apportans des couronnes et autres contributions publiques pour honorer ses obseques. Les nobles de la ville, que lon appelle *les Patriciens*, porterent sur leurs propres espaules le lict, dedans lequel fut posé son corps quand on le porta en sa sepulture : et les presbtres assisterent à son convoy : aussi feit tout le demourant du peuple, jusques aux femmes et aux petits enfans, qui l'accompagnerent au tumbeau avec pleurs, souspirs et gemissemens, non comme roy ja suraagé, mais comme si c'eust esté un proche parent, ou amy singulier, mort avant aage, que chascun d'eulx eust regretté. Ilz ne bruslerent point son corps, pource qu'il l'avoit defendu par son testament, ainsi que lon dit : ains feirent deux coffres de pierre, qu'ilz enterrerent au pied du mont appellé *Janiculum*, et meirent son corps dedans l'un, et dedans l'autre les livres sacrez qu'il avoit escrits luy mesme, ne plus ne moins que ceulx qui ont fait les loix des Grecs, les ont escriptes en des tables : mais pource que de son vivant, il avoit enseigné aux presbtres la substance de tout entierement ce qui estoit contenu dedans, il voulut que les tables sacrées qu'il en avoit escriptes, fussent ensepvelies avec son corps, comme n'estant pas raisonnable, que choses si sainctes fussent gardées par lettres et escriptures mortes. Suivant laquelle raison, lon dit que les Pythagoriens ne vouloient point mettre par escript leurs œuvres, ny leurs inventions, ains en imprimoient la science en la memoire de ceulx qu'ilz en cognoissoient dignes, sans escripture quelconque. Et comme quelquefois

on eust communiqué aucuns des plus reclus secrets, et plus cachées subtilitez de la geometrie à quelque personnage qui n'en estoit pas digne, ilz dirent que les dieux par evidens presages menaçoient de venger ce sacrilege et ceste impieté, avec quelque grande et publique calamité. Tellement que voyant tant de choses conformes et du tout semblables entr'eulx, je pardonne facilement à ceulx, qui s'opiniastrent à soustenir que Numa et Pythagoras ayent hanté et communiqué ensemble. Mais Valerius Antias historien escript, qu'il y avoit douze livres touchant ce qui appartenoit à l'office des presbtres, et douze autres contenans la philosophie des Grecs: et que quatre cents ans depuis, en l'année que Publius Cornelius et Marcus Bebius furent consuls [1], il y eust un grand ravage d'eaux et de pluyes, qui fendit la terre, et descouvrit ces coffres, desquelz les couvercles estans arrachez, on en trouva l'un totalement vuide, sans qu'il y eust apparence ne relique quelconque du corps: et en l'autre on trouva ces livres, lesquelz un nommé *Petilius*, qui pour lors estoit prœteur, eut charge de lire: et les ayant leuz, feit son rapport au senat, qu'il ne luy sembloit point expedient, que ce qui estoit escript dedans ces livres fust publié ny divulgué au simple peuple: et pour ceste cause qu'ilz furent apportez sur la place, où ilz furent bruslez.

XXXVI. Or est ce chose qui advient commu-

[1] L'an de Rome 573. Il y avoit 470 ans que Numa étoit mort. Pline a des détails curieux sur l'invention de ces livres. Pline, XIII, 13. Voyez aussi Tite-Live, Lib. 40, ch. 29.

nement à tous bons et justes hommes, qu'ilz sont plus louez et plus estimez après leur mort que devant, pource que l'envie ne demeure gueres ordinairement après leur trespas, et bien souvent meurt avant eulx: mais neantmoins les accidents qui sont advenuz aux cinq roys, qui regnerent à Rome depuis Numa, ont rendu sa gloire encore plus claire et plus illustre. Car le dernier d'eulx fut chassé de son estat, et mourut en exil après y estre envieilly: et des autres quatre nul n'est decedé de sa mort naturelle, ains ont esté les trois occis en trahison: et Tullus Ostilius, qui regna après Numa, se moquant avec un mespris de la plus part de ses bonnes et sainctes institutions, mesmement de la devotion envers les dieux, comme chose qui rend les hommes lasches et effeminez, soudain qu'il fut devenu roy, tourna ses subjects à la guerre: mais il ne dura gueres en cesté folle temerité, pource qu'il tumba en une griefve, estrange et perverse maladie, qui luy feit bien changer d'advis: et au contraire tourna son mespris de la religion en trop craintifve superstition, laquelle n'avoit rien de commun avec la vraye devotion et religion de Numa: et encores infecta il d'avantage les autres de ce contagieux erreur, par l'inconvenient qui luy advint à sa mort: car il fut frappé et bruslé de la fouldre [1].

[1] Il voulut conjurer le tonnerre, n'observa pas les cérémonies prescrites par Numa, et fut frappé de la foudre. La superstition en devint plus fière et plus hardie. Pline, XXVIII, 2.

COMPARAISON DE LYCURGUS AVEC NUMA POMPILIUS.

MAIS à tant ayans achevé d'escrire les vies de Lycurgus et de Numa, il est desormais temps qu'en les mettant l'un devant l'autre nous taschions, encore que ce soit chose bien difficile, à trouver les differences qu'il y a de l'un à l'autre : car quant aux similitudes et choses communes entre eulx, elles se demonstrent assez d'elles mesmes en leurs faictz, comme leur temperance, leur devotion vers les dieux, leur sagesse à gouverner, leur dexterité à manier leurs peuples, et leur faire croire et donner à entendre, que les dieux leur avoient revelé les loix qu'ilz establissoient. Mais pour venir aux qualitez, qui sont diversement et separeement louables en chascun d'eulx, la premiere est, que Numa, accepta le royaume, et Lycurgus le rendit : l'un le receut sans l'avoir prochassé, et l'autre l'ayant entre ses mains le restitua : l'un estant estranger et homme privé, fut par estrangers eleu et choisi pour leur seigneur et leur roy : l'autre se feit luy mesme de roy qu'il estoit, homme privé. Or est-ce une belle chose que par justice acquerir un royaume : mais aussi est bien belle chose, que preferer la justice à un royaume. La vertu meit l'un en telle reputation, qu'il en fut estimé digne d'estre eleu roy, et rendit l'autre si magnanime qu'il ne feit compte

d'estre roy. La seconde est, que ne plus ne moins qu'en un instrument de musique, l'un roidit et tendit les chordes qui estoient trop lasches à Sparte, et l'autre lascha celles qui estoient trop tendues à Romé : en quoy la difficulté plus grande est du costé de Lycurgus : car il ne persuada pas à ses citoyens de despouiller des brigandines et cuiraces, ni de poser des espées, ains de laisser leur or et leur argent, quitter licts, tables et autres meubles precieux : non pas se reposer du labeur de la guerre pour vaquer à faire festes, sacrifices et jeux, mais au contraire laisser banquets et festins, pour continuellement se travailler en armes et en tous penibles exercicès du corps. Au moyen dequoy, l'un pour l'amour et reverence qu'on luy portoit, persuada facilement tout ce qu'il voulut : et l'autre s'estant mis en danger, et y ayant esté blecé, n'en vint à la fin à bout qu'avec beaucoup de peine.

II. Ainsi fut doulce, amiable et benigne la muse de Numa, qui si bien sceut amollir et attiedir les meurs de ses citoyens, qui paravant estoient ardents et violents, qu'il leur apprit à aimer la paix et la justice : et au contraire, si lon ne me veult contraindre de nombrer entre les ordonnances et statuts de Lycurgus, ce que nous avons escrit touchant les Ilotes, qui estoit une chose trop barbare et cruelle, il me sera force de confesser que Numa fut beaucoup plus sage, plus doulx et plus humain en ces loix, attendu qu'à ceulx mesmes qui veritablement estoient nez serfs, encore feit il gouster un petit l'honneur et la doulceur de liberté,

liberté, ayant voulu qu'ès festes de Saturne ilz se seissent à table pour manger avec leurs propres maistres. Car il y en a qui veulent que ceste coustume ait esté introduitte par le roy Numa, et qu'il voulut que ceulx qui avoient porté leur part du labeur de cultiver la terre, eussent aussi part au plaisir de faire bonne chere des premiers fruicts d'icelle : les autres vont devinans, que c'est encores une marque de celle egalité, qui estoit au monde entre les hommes du temps de Saturne, lors qu'il n'y avoit ny maistre ny valet, ains estoient tous les humains egaulx comme freres ou bien proches parents.

III. Brief, il semble que l'un et l'autre ayent egalement voulu acheminer et conduire leurs peuples à temperance et à contentement du sien : mais quant aux autres vertus, il semble que l'un ait plus aimé la force, et l'autre la justice, si ce n'est que lon veuille dire, que pour la diversité de la nature ou coustume de leurs peuples, qui estoient presque contraires en meurs, ilz ayent esté contraincts de tenir aussi des moyens tous differens. Car ce ne fut point par lascheté de cueur, que Numa osta aux siens l'usage des armes et l'envie de guerroyer, ains fut à fin qu'ilz ne feissent tort à autruy : ny Lycurgus ne s'estudia de rendre les siens belliqueux pour faire oultrage aux autres, mais plus tost de peur qu'on ne leur en feist : ainsi pour retrencher ce qui excedoit ès uns, et suppleer à ce qui defailloit ès autres, il

fut force que chascun d'eulx introduisist de grandes nouvelletez en leurs gouvernemens.

IV. Au demourant, quant à l'establissement de leur police, et la distribution des estats de leur chose publique, celle de Numa estoit merveilleusement basse, et accommodée au gré du plus menu populaire, faisant un corps de ville, et un peuple composé pesle-mesle d'orfevres, menestriers, fondeurs, cordonniers, et de toute autre maniere de gens mechaniques : mais celle de Lycurgus à l'opposite, estoit austere et plus tirant au gouvernement de la noblesse, rejettant tous mestiers et arts mechaniques entre les mains des serfs et des estrangers, et mettant en main de ses citoyens l'escu et la lance, sans leur permettre l'exercice d'autre mestier, que de celuy des armes, comme à vrais supposts de Mars, qui ne sçavoient ny n'apprenoient autre science en toute leur vie, sinon d'obeir à leurs capitaines, et de commander à leurs ennemis : car le mesnager, marchander et trafiquer y estoit defendu aux hommes libres, à fin qu'ilz fussent absolument et entierement libres : et tout artifice pour amasser argent [1] y estoit permis aux esclaves et aux Ilotes, estant estimé aussi vil, comme le mestier d'habiller à soupper et de faire la cuisine.

V. Numa ne meit point ceste difference parmy son peuple, seulement leur osta il la convoitise de s'enrichir par armes : mais au demourant il ne leur defendit point de s'enrichir par autres voyes li-

[1] Dans le grec : *y étoit laissé aux esclaves.* C.

cites, ny n'eut point l'œil à unir et applanir toute inegalité, ains permeit de se faire riche tant que lon pourroit, ne se souciant point d'oster la pauvreté qui se couloit et se multiplioit fort en sa ville : ce qu'il falloit faire dès le commencement, lors qu'il n'y avoit pas encore trop grande inegalité, et que ses citoyens estoient assez pareils et semblables en biens : c'estoit lors qu'il devoit faire teste à l'avarice, pour destourner les inconveniens qui en sont depuis advenus, lesquelz n'ont pas esté petits : car ce a esté la source, le commencement et la racine de la plus part des plus grands et plus pernicieux maulx qui depuis sont advenus. Mais quant au departement des biens, ny Lycurgus ne dóibt estre blasmé pour l'avoir fait, ny Numa pour ne l'avoir pas fait : car ceste egalité fut à l'un la base et le fondement de la police, qu'il institua puis après, et à l'autre, non : pource qu'ayant ce departement esté fait, non gueres avant du temps de son predecesseur, il n'estoit pas grand besoing de remuer ce premier partage, qui, comme il est vraysemblable, estoit encore pour la plus part en son entier.

VI. Quant aux mariages et à la communaulté des enfans, l'un et l'autre a sagement voulu oster toute occasion de jalousie : mais ilz n'ont pas du tout suivy mesmes chemins. Car le mary Romain, ayant ja assez d'enfans à son gré, si un autre qui en desirast avoir, le venoit prier de luy bailler sa femme, il la luy pouvoit ceder : et estoit en luy de la donner du tout, ou de la prester à temps,

pour la reprendre puis après. Mais le Laconien retenant sa femme en sa maison, et demourant le mariage en son entier, pouvoit communiquer sa femme à qui la luy demandoit, pour en avoir enfans : et qui plus est, plusieurs, ainsi que nous avons dit ailleurs, prioient eulx mesmes les hommes, desquelz ilz esperoient avoir race de beaulx et bons enfans, et les mettoient eulx mesmes avec leurs femmes. Quelle difference donques y avoit il entre ces deux coustumes [1] ? sinon que celle des Laconiens monstroit, que les maris ne sentoient aucun ennuy ny passion quelconque pour leurs femmes, ès choses qui tant travaillent et tourmentent de douleur et de jalousie la plus part des autres hommes : et celle des Romains estoit une simplicité un peu plus honteuse, qui pour se couvrir tiroit dessus elle le voile de mariage, et la stipulation des espousailles, confessant que ceste communaulté d'avoir femme et enfans à moitié avec un autre, luy estoit chose insurpportable. D'avantage la garde des filles à marier par les ordonnances de Numa estoit plus estroitte et mieulx seante à l'honneur du sexe : et celle de Lycurgus estant par trop libre et trop franche, a donné aux poëtes occasion de parler, et de leur donner des surnoms qui ne sont gueres honnestes, comme Ibycus les appelle *Phenomeridas*, c'est à dire, monstrans la cuisse, et *Andromanes*, c'est à dire, enrageans d'avoir le masle : Euripides [2] dit aussi d'elles,

[1] On verra dans les observations sur le chap. VI, comment Amyot a corrigé ce passage, qui étoit très-corrompu. C.

[2] Dans sa tragédie d'*Andromaque*, v. 597. C.

Filles qui hors leurs maisons paternelles
Sortent, ayans des garsons avec elles,
Monstrans à nud les cuisses descouvertes,
Aux deux costez de leurs cottes ouvertes.

Aussi à la verité, les flancs de leurs cottes n'estoient point cousuz par embas, de sorte qu'en marchant elles monstroient à nud la cuisse descouverte, ce que Sophocles donne bien clairement à entendre par ces vers :

Vous [1] chanterez la robuste pucelle
Hermioné, la cotte de laquelle
Sans rien cacher à l'entour de la cuisse,
Qui sort dehors toute nue, se plisse.

Pourtant dit on, qu'elles estoient audacieuses, viriles et magnanimes contre leurs maris mesmes les premiers : car elles estoient entierement maistresses en leurs maisons, et en public encores avoient elles loy de dire franchement leur avis touchant les principaux affaires.

VII. Mais Numa garda bien aux femmes l'honneur et la dignité qu'elles avoient euë au temps de Romulus, lors que les maris s'estudioient de leur faire tout le plus gracieux traittement qu'ilz pouvoient après les avoir ravies : mais au demourant, il y adjouxta une honnesteté grande, leur osta toute curiosité, leur enseigna sobrieté, et les accoustuma à peu parler : car il leur defendit entierement le vin, et leur interdit le parler, encore que ce fust pour chose necessaire, sinon en la presence de

[1] Voyez dans les observations sur le chap. VI, comment il faut corriger et traduire ces vers. C.

leurs maris : de sorte que lon compte, qu'estant un jour advenu, qu'une femme plaida elle mesme en personne sa cause en pleine audience devant les juges, le senat qui en fut adverty, envoya incontinent devers l'oracle d'Apollo, pour enquerir que cela pronostiquoit devoir advenir à la ville. Et au reste, pour monstrer leur grande humilité, doulceur et obeïssance, on peut alleguer ce que lon treuve escrit, de celles où il y a eu à redire : car tout ainsi comme noz historiens Grecs cottent ceulx qui premiers ont occis de leurs citoyens, ou qui ont fait la guerre à leurs freres, ou qui ont tué leurs peres ou meres : aussi les Romains cottent, que le premier qui repudia sa femmme fut Spurius Carvilius deux cents trente ans [1] après la premiere fondation de Rome, ce qui paravant n'avoit jamais esté fait : et que la femme d'un Pinarius nommée *Thalæa*, fut la premiere qui eut noise et

[1] C'est une faute de Plutarque ou de ses copistes. Carvilius ne fit le premier divorce que l'an de Rome 523. Sa femme qu'il chérissoit étoit stérile. Il fut contraint de jurer devant les censeurs qu'il se séparoit pour avoir des enfans. Denys d'Halicarnasse, lib. II. Aul. Gell. Noct. Artic. IV, 3. XVII, 21. La source de l'erreur, à ce qu'il me paroit, vient de ce qu'on a omis un nombre. Je crois qu'il faut corriger : « Aussi « les Romains cottent que le premier qui repudia sa femme « fut Furius Carvilius cinq cents vingt-trois ans après la pre- « miere fondation de Rome, ce qui paravant n'avoit jamais « esté fait : et que la femme d'un Pinarius nommée Thalæa « fut la premiere qui eut noise et debat avec sa belle mere, « qui avoit nom Gegania, du temps que regnoit le roy Tar- « quin surnommé le *Superbe*, l'an de Rome deux cent trente ». Cette année étoit la dixieme du regne de Tarquin.

debat avec sa belle mere, qui avoit nom *Gegania*, du temps que regnoit le roy Tarquin surnommé le *Superbe :* tant avoient esté bien et honnestement ordonnez les statuts de mariage par Numa.

VIII. Au surplus l'aage et le temps de marier les filles, que l'un et l'autre ordonna, s'accorde avec le reste de leur nourriture : car Lycurgus ne voulut point qu'on les mariast, qu'elles ne fussent toutes faittes et toutes meures, à fin que la compagnie de l'homme leur estant baillée au temps que la nature le demandoit, leur fust commencement de plaisir et d'amour, non pas de crainte ne de haine, quand elle seroit avancée par force avant le temps prefix par la nature : et à fin aussi que leurs corps en fussent plus robustes pour porter leurs enfans, et soustenir les travaux et douleurs de l'enfantement, attendu que lon ne les marie à autre intention que pour porter des enfans : mais les Romains au contraire les marient à douze ans, et encore plus jeunes, disans que par ce moyen, le corps et les meurs sont entierement à ceulx qui les espousent, sans qu'autre y puisse avoir aucunement touché. Par ainsi est il evident, que l'un est plus naturel pour les rendre fortes à porter enfans, et l'autre plus moral pour leur donner le ply des conditions que lon veult qu'elles retiennent tout le temps de leur vie.

IX. Au demourant, quant à ordonner de la nourriture des enfans, qu'ilz fussent elevez, instruits et enseignez soubs mesmes maistres et gouverneurs, qui eussent l'œil à les faire boire, man-

ger, jouer et exerciter honestement et regleement ensemble, Numa n'y prouvent, non plus que le moindre autheur de loy qui fut onques, mesmement à comparaison de Lycurgus : car il laissa à la discretion des peres selon leur avarice, ou leur besoing, la liberté de faire nourrir et elever leurs enfans ainsi que bon leur sembloit, soit qu'ilz en voulussent faire des laboureurs, ou des charpentiers, ou des fondeurs, ou des menestriers : comme si lon ne devoit pas former les meurs des enfans, et les duire et addresser dès et depuis leur naissance à une mesme fin, et que si c'estoient ne plus ne moins que des passagers en une mesme navire, lesquelz y estans l'un pour une affaire, l'autre pour une autre, et tous à diverses intentions, ne communiquent jamais ensemble, sinon en tourmente, pour la crainte qu'ilz ont de leur propre et particulier peril : car autrement chascun d'eulx ne pense que pour soy mesme. Et encores est il pardonnable aux autres establisseurs de loix s'ilz ont omis quelque chose, ou par ignorance, ou quelquesfois pour n'avoir pas assez d'authorité et de puissance : mais un sage philosophe ayant receu le royaume d'un peuple nouvellement amassé, qui ne luy contredisoit en rien, à quoy devoit il plus tost employer son estude, qu'à faire bien nourrir les enfans, et à faire exerciter les jeunes gens, à celle fin qu'ilz ne fussent differents de meurs, ny turbulents pour la diversité de leur nourriture, ains fussent tous accordans ensemble pour avoir esté dès leur enfance acheminez à une mesme trace,

et moulez sur une mesme forme de la vertu? Cela oultre les autres utilitez, servit encores à maintenir les loix de Lycurgus : car la crainte du serment qu'ilz avoient juré eust eu bien peu d'efficace, si par l'institution et la nourriture il n'eust, par maniere de dire, tainct en laine les meurs des enfans, et ne leur eust avec le laict de leurs nourrices presque fait succer l'amour de ses loix et de sa police : ce qui a tant eu de force, que l'espace de plus de cinq cents ans durant, ses principales institutions et ordonnances sont demourées en leur entier, comme une bonne et forte taincture, qui auroit attaint jusques au fond, et trenché tout oultre : et au contraire, ce qui estoit le but et la fin principale où tendoit Numa, de maintenir la ville de Rome en paix et amitié, faillit incontinent avec luy : car il ne fut pas plus tost mort, qu'ilz ouvrirent toutes les deux portes du temple de Janus, qu'il avoit de son temps si soigneusement tenues fermées, comme si à la verité il y eust tenu la guerre enserrée, et emplirent toute l'Italie de meurtre et de sang : et ne dura rien ce tant beau, tant sainct et tant juste gouvernement, auquel son royaume avoit esté de son temps, pour autant qu'il n'avoit pas le lien de la nourriture et de la discipline des enfans qui le mainteinst.

X. Comment, me pourra icy dire quelcun, Rome n'a elle pas tousjours esté en avant; et profité de bien en mieulx au faict des armes? Cela est une demande qui auroit besoing de longue response, mesmement à gens qui mesurent le de-

vant et le mieulx aux richesses, aux delices et à la grandeur de puissance et d'empire, plus tost qu'au bien et salut publique, à la clemence et à la justice conjointe avec contentement. Toutefois comment que ce soit, cela fait encore pour Lycurgus, que les Romains soient ainsi devenus grands et puissans pour avoir laissé la maniere de vivre que Numa leur avoit monstrée : et au contraire, que les Lacedæmoniens, si tost qu'ilz commencerent à transgresser les statuts de Lycurgus, de très grands qu'ilz estoient, se trouverent incontinent très petits, tellement qu'ayans perdu la principauté et superiorité de la Grece, ilz tumberent encores en danger d'estre de tout poinct exterminez. Mais aussi à la verité est-ce une chose sans point de doubte excellente et divine à Numa, que luy estant estranger on le soit allé chercher pour le faire roy, et qu'il ait peu ainsi changer tout, et manier à son plaisir une ville qui n'estoit point encore bien unie, sans avoir eu besoing d'armes ny de force quelconque, comme eut Lycurgus, qui pour venir au dessus de la commune, se fortifia des plus gros de la ville, ains que par sa sagesse seule et par sa justice, non autrement, il les ait peu contenir en paix, et faire vivre amiablement ensemble.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SOLON.

Noblesse de Solon. II. *Ses mœurs.* V. *Son talent pour la poésie.* VI. *Son goût pour la philosophie morale.* VII. *Rencontre des sept Sages à Delphes.* VIII. *Entrevue de Solon et d'Anacharsis.* IX. *Son entretien avec Thalès.* XI. *Sujet de l'élégie de Salamine.* XIII. *Solon fait la conquête de cette île.* XVII. *Sa harangue pour le temple de Delphes.* XVIII. *Conspiration Cylonienne. Mégare recouvre l'île de Salamine.* XIX. *Epiménide est consulté.* XX. *Troubles dans Athènes à cause de l'inégalité des pauvres et des riches.* XXI. *Solon est choisi pour médiateur.* XXII. *Il refuse le titre de roi.* XXIII. *Il donne des loix à Athènes.* XXIV. *Abolition des dettes. Changement dans la valeur des monnoies.* XXVII. *Solon est nommé réformateur général des loix et de l'état.* XXVIII. *Il casse les loix de Dracon.* XXX. *Il maintient les riches dans l'exercice des offices et des magistratures. Établissement des classes proportionnément aux revenus.* XXXII. *Permission donnée à quiconque d'épouser la querelle de l'opprimé.* XXXIII. *Aréopage.* XXXV. *Note d'infamie pour qui ne prend pas parti dans une sédition.* XXXVI. *Loix des mariages.* XXXIX. *Défense de parler mal des morts. Taxe pour les injures.* XL. *Loi pour les Testamens* XLI. *Réglemens pour les femmes.* XLII. *Pour les enfants.*

XLIV. *Observation sur quelques loix de Solon.* XLVI. *Réglement pour les eaux.* XLVII. *Pour les plantations d'arbres, et la vente des fruits.* L. *Droit de bourgeoisie à Athènes.* LI. *Repas de ville.* LII. *Loix de Solon écrites et confirmées pour cent ans.* LIII. *Il règle le mois lunaire.* LIV. *Ses voyages en Egypte, dans l'île de Chypre.* LVI. *Son entrevue avec le roi Crœsus.* LX. *Troubles dans Athènes pendant son absence.* LXI. *Son retour.* LXII. *Tragédies de Thespis.* LXIII. *Artifice de Pisistrate.* LXIV. *Conduite ferme et sage de Solon.* LXVI. *Ses vers sur l'île Atlantique. Sa mort.*

Depuis la seconde année de la 35e olympiade jusqu'à la seconde année de la 55e, 559 ans avant Jesus-Christ.

SOLON.

Le grammairien Didymus en un petit traitté qu'il a escript et dedié à Asclepiades, touchant les tables des loix de Solon, allegue les paroles d'un[1] Amphicles, ès quelles il dit contre l'opinion commune de ceulx qui en font mention, que le pere de Solon s'appelloit Euphorion : car tous les autres escrivent conformeement qu'il estoit filz d'Excestides, homme qui avoit dequoy moyennement, mais au demourant estoit des plus nobles et plus anciennes maisons de la ville d'Athenes : car du costé de son pere il estoit descendu du roy Codrus : et quant à sa mere, Heraclides le Pontique escript, qu'elle estoit cousine germaine de la mere de Pisistratus. Au moyen dequoy y eut du commencement amitié grande entre eulx, partie à cause de leur parenté, et partie aussi à cause de la gentillesse et beaulté de Pisistratus, duquel on dit que Solon fut un temps amoureux, d'où vint que depuis es-

[1] Il y a dans toutes les éditions, *Philoclès*. C.

tans tumbez en different l'un contre l'autre, pour raison du gouvernement de la chose publique, leur debat ne produisit aucun trop aigre ny trop violent accident, ains demourerent tousjours en leurs esprits les devoirs et obligations reciproques du passé, qui conserverent la memoire de leur amour, ne plus ne moins que d'un bien grand feu la flamme encores ardente.

II. Car que Solon n'ait pas esté trop ferme pour resister à la beaulté, ny assez vaillant champion pour combattre l'amour, on le peult evidemment cognoistre, tant par autres escripts poëtiques qu'il a faicts, que par un sien statut, auquel il defend que le serf ne se perfume ny ne soit amoureux des enfans, comme mettant cela au reng des choses honestes et louables exercices, et conviant, par maniere de dire, les personnes dignes à ce, dont il forclost les indignes. Aussi dit on que Pisistratus mesme fut amoureux de Charmus, et que ce fut luy qui dedia la petite image d'amour, qui est au parc de l'academie, au lieu où ceulx qui courent avec le flambeau sacré ont accoustumé de l'allumer.

III. Mais ayant le pere de Solon, ainsi que dit Hermippus, diminué ses biens à donner et faire actes semblables de liberalité, luy, encore qu'il peust facilement trouver qui lui fournist argent à ses necessitez, eut honte d'en accepter, pource que il estoit de maison, qui avoit plus tost accoustumé d'en donner, et d'en aider aux autres, que d'en prendre : si fut contrainct, estant encore jeune, de se mettre à la marchandise. Toutefois les autres

disent que ce fust plus tost pour veoir et pour apprendre, que pour traffiquer ne gaigner, que Solon alla par le monde : car à la verité il estoit desireux de sçavoir, comme lon peult cognoistre, parce qu'estant ja sur son aage il disoit ordinairement ce vers,

Je deviens vieil en apprenant tousjours.

Et si n'estoit point avaricieux ny trop aimant la richesse, car il dit en un lieu,

Plus [1] riche n'est celuy qui a chevance
D'or et d'argent en extreme abondance,
Nombre infiny de troupeaux assemblez,
Chevaux, mulets, force terres à bledz,
Que cil qui à dequoy tant seulement
Vestir son corps, et nourrir mollement :
Mais si de plus la jouïssance il a
De quelque fille ou femme, oultre cela,
Dont la jeunesse à beaulté soit unie,
Adonques est parfaite l'harmonie.

Et en un autre passage il dit aussi,

Vray est, qu'avoir je desire des biens,
Mais non qui soient sinon à bon droit miens :
Car à la fin qui en a autrement,
Justice en fait vengeance seurement ;

IV. Aussi n'y a il rien qui defende, que comme l'homme de bien et d'honneur ne doibt point se travailler pour acquerir plus de biens qu'il ne luy en fault, il ne puisse et ne doive s'esvertuer d'en avoir à suffisance autant comme il en a de besoing.

[1] On trouvera dans les Observations sur le chap. 3, une traduction plus exacte de ce fragment.

Or n'y avoit il en ce temps là estat quelconque qui fust reprochable, comme dit Hesiodus [1], ny art ou mestier qui meist difference entre les hommes : ains qui plus est, la marchandise estoit tenue pour chose honorable, comme celle qui donnoit le moyen de hanter et traffiquer avec les nations estranges et barbares, de gaigner l'amitié des princes, et de acquerir experience de plusieurs choses. Tellement qu'il y a eu des marchands, qui autrefois ont esté fondateurs de grosses villes, comme [2] fut celuy qui premierement fonda Marseille, ayant acquis l'amitié des Gaulois, habitans le long de la riviere du Rosne : et dit on que le sage Thales Milesien exercea aussi marchandise, aussi feit Hippocrates le mathematicien, et que Platon sousteint la depense du voyage qu'il feit en AEgypte, avec l'argent qu'il gaigna sur des huiles qu'il y vendit. Mais aussi est on bien d'advis, que Solon apprit à estre excessif en despense, delicat en son vivre, et dissolu à parler des voluptez en ses poëmes, un peu plus licentieusement qu'il ne convient à un philosophe, pour avoir esté nourry en cest etat de marchandise, lequel estant subject à beaucoup de grands hazards et grands dangers, requiert aussi en recompense faire quelquefois bonne chere, et à se traitter delicieusement : et neantmoins encores

[1] Aucun travail n'est déshonorant, l'oisiveté seule déshonore. Hesiode, *les Travaux et les Jours*. V. 311.

[2] Dans le grec : *comme Protus qui fonda Marseille*. Voyez Justin, Liv. 43. Chap. 3.

appert

appert il qu'il se mettoit au nombre des pauvres, plus tost que des riches, par ces vers :

Plusieurs meschans devienent riches gens,
Et plusieurs bons demeurent indigens :
Mais toutefois changer nostre bonté,
Nous ne voudrions à leur meschanceté :
Car la vertu est ferme et perdurable,
Et la richesse incertaine et muable.

V. Or quant à la poësie, il n'en usa du commencement, que par maniere de passetemps, quand il estoit de loisir, sans escrire en vers chose quelconque d'importance : mais depuis il y composa plusieurs graves propos de la philosophie : et y descrivit la plus grande partie de tout ce qu'il avoit faict au gouvernement de la chose publique, non pas en forme d'histoire ou de memoire, ains de discours : car il y rend raison des choses par luy faittes, et en quelques endroicts admoneste, tense et reprent les Atheniens : et si y en a qui veulent encore dire, qu'il essaya de mettre ses ordonnances et ses loix en vers, et en recitent le commencement qui estoit tel :

Premierement je prie à Jupiter
Roy de la terre et du ciel, de prester
Bonne fortune à mes loix avec gloire
Telle que point n'en meure la memoire.

VI. Et quant à la philosophie, il aima principalement celle partie de la morale, qui traitte du gouvernement des choses publiques, comme aussi ont fait la plus part des sages de ce temps là : mais

quant à la philosophie naturelle, il y estoit merveilleusement simple et grossier, comme il appert par ces vers :

La gresle dure et la neige menue
S'engendre en l'air et tumbe de la nue,
Et le tonnerre horrible bruit faisant
Vient de la foudre et de l'eclair luisant :
Par les forts vents la mer est agitée,
Car autrement, si d'ailleurs irritée
Elle n'estoit, il n'y a element ;
Qui fust plus doulx, plus juste, ny clement.

Aussi n'y eut il en somme que Thales seul de tous les sept sages de la Grece, dont la sagesse passast et cherchast plus oultre que la contemplation des choses, qui sont en commun usage des hommes : car excepté celui là, tous les autres acquirent renom de sapience, pour estre bien entendus en matiere d'estat et de gouvernement.

VII. On dit qu'ilz se trouverent un jour tous sept ensemble en la ville de Delphes, et une autre fois en celle de Corinthe, là où Periander les assembla en un festin qu'il feit aux autres six : mais ce qui plus augmenta leur gloire, et leur donna plus de bruit et de reputation, fut le renvoy qu'ilz feirent du tripié, quand ilz le refuserent tous, et le cederent en tour les uns aux autres par une honneste humilité. Car ayans, comme lon dit, quelques pescheurs de l'isle de Co jetté leur filé en mer, il y eut quelques estrangers passans de la ville de Milet, qui achepterent le traict du filé avant qu'il fust tiré : mais quand on vint à le tirer, il se trouva

dedans un tripié d'or massif, lequel on dit que Helene, en s'en retournant de Troye, avoit jetté en cest endroit pour la souvenance d'un ancien oracle, qui luy vint lors en memoire. Si y eu debat pour ce tripié, premierement entre les pescheurs et les estrangers, à qui l'auroit : mais puis après les villes mesmes prirent la querelle pour leurs gens respectivement, laquelle eust procedé jusques à guerre ouverte, n'eust esté que la prophetisse Pythia leur rendit un mesme oracle à tous les deux, « Qu'elles donnassent ce tripié au plus sage ». Si fut premierement envoyé à Thales en la ville de Milet, cedans vouluntairement ceulx de Co à un particulier ce, pourquoy ilz avoient guerre contre tous les Milesiens ensemble. Thales declara qu'il estimoit Bias plus sage que luy, et luy fut envoyé : celuy là de rechef le renvoya à un autre, comme plus sage : et l'autre encores à un autre : de sorte, qu'ayant ainsi tournoyé et passé en tour par les mains de tous, il retourna à la fin, pour la seconde fois, entre les mains de Thales en la cité de Milet, et finablement fut porté à Thebes et dedié au temple d'Apollo, surnommé *Ismenien* : toutefois Theophrastus escrit qu'il fut premierement envoyé en la ville de Priene à Bias, et puis à Thales en la ville de Milet, par la cession de Bias : et qu'estant ainsi passé par les mains de tous, il retourna encores à la fin entre les mains de Bias, et que finablement il fut envoyé en la ville de Delphes.

VIII. Voilà comment l'escript la plus part des anciens autheurs, sinon que les uns disent, que ce

fut au lieu d'un tripié[1], une coupe que le roy Crœsus envoyoit en la ville de Delphes : les autres disent que c'estoit un vase que Bathycles y laissa, et escrivent encores une autre particuliere entreveue d'Anacharsis et de Solon, et une autre avec Thales, où ilz comptent qu'ilz eurent telz propos : Anacharsis estant arrivé à Athenes alla batre à la porte de Solon, disant qu'il estoit estranger, qui venoit expressement pour prendre cognoissance et amitié avec luy. Solon luy respondit, « qu'il valoit mieulx « acquerir des amitiez en son païs » : et Anacharsis lui repliqua « Toi donques qui es maintenant en « ton païs et en ta maison, commence à faire « amitié avec moy ». Et lors Solon s'esbaïssant de la vivacité et promptitude de son entendement, luy feit fort bon recueil, et le teint quelque temps avec luy en sa maison, luy faisant bonne chere, au temps mesme qu'il s'entremettoit plus avant du maniement de la chose publique, et qu'il composoit ses loix. Ce qu'entendant Anacharsis, se moqua de son entreprise, à cause qu'il pensoit avec des loix escriptes refraindre et contenir l'avarice et l'injustice des hommes. « Car telles loix, disoit il, resemblent « proprement aux toiles des aragnées, pource « qu'elles arresteront bien les petits et les foibles « qui donneront dedans, mais les riches et puissans « passeront à travers, et les rompront ». Solon luy

[1] Dans le grec : « une coupe que le roi Crœsus avoit en- « voyée, ou suivant d'autres, un vase que Bathyclès avoit « laissé ». Ce Bathyclès est probablement le sculpteur dont parle Pausanias, L. 3, ch. 18, c.

respondit, « Que les hommes gardent bien les con-
« traux et pactions qu'ilz font les uns avec les au-
« tres, pource qu'il n'est expedient ny à l'une ny
« à l'autre des parties de les transgresser : et que
« semblablement aussi il temperoit ses loix, de sorte
« qu'il faisoit cognoistre à ses citoyens qu'il leur es-
« toit plus utile d'obeïr aux loix et à la justice, que
« de les violer ». Ce nonobstant les choses sont depuis à l'espreuve advenues plus tost selon la comparaison qu'Anacharsis en donna, que selon l'esperance que Solon en conceut. Mais Anacharsis s'estant aussi trouvé un jour en une publique assemblée de peuple à Athenes, dit « qu'il s'esmerveilloit
« qu'ès consultations et deliberations des Grecs,
« les sages proposoient les matieres, et les folz les
« decidoient ».

IX. Ilz disent aussi que Solon fut quelquefois en la ville de Milet au logis de Thales, où il dit qu'il s'esmerveilloit de ce que Thales n'avoit jamais voulu prendre femme pour avoir des enfans : Thales ne luy respondit rien sur l'heure, mais quelques jours après, il attitra un estranger, qui disoit venir tout freschement d'Athenes, dont il estoit party dix jours seulement auparavant. Solon luy demanda incontinent s'il y avoit rien de nouveau, et l'estranger que Thales avoit embouché, respondit, « Non autre chose, sinon que lon por-
« toit en terre un jeune homme, que toute la ville
« accompagnoit à son enterrement, pource qu'il
« estoit filz d'un des plus gros personnages et des
« plus hommes de bien de la ville, qui n'estoit pas

« pour lors au pais : ains y avoit ja long temps, à « ce que lon disoit, qu'il en estoit hors ». « O « pauvre pere malheureux, dit adonc Solon : et « comment l'appelloit on » ? « Je l'ay bien ouy « nommer, dit l'estranger, mais il ne m'en sou- « vient pas, sinon que tout le monde disoit, que « c'estoit un personnage de grande sagesse et de « grande preudhommie ». Ainsi Solon entrant tous-jours de plus grande en plus grande frayeur à chasque response de cest homme, finablement ne se peut tenir, qu'estant ja tout pertroublé, il ne dist luy mesme son nom à l'estranger, et qu'il ne luy demandast, si c'estoit point le filz de Solon qui fust trespassé. Ouy, respondit l'estranger. Adonc Solon se prit incontinent à frapper sa teste, et à faire et dire tout ce qu'ont accoustumé ceulx qui sont oultrez de douleur, et qui portent impatiemment leur affliction. Mais Thales adonc en riant le reteint, et luy dit, « Voilà la cause qui « m'a gardé de me marier, Solon, et d'engendrer « des enfans, laquelle est si violente, qu'elle t'a « incontinent renversé, encore que tu sois au de- « mourant bien roide et bien fort à la lucte : toute- « fois quant à ce que cestuy cy t'a dit, ne t'en « donne point d'esmoy, car il n'est pas veritable ». Hermippus escript que Pataecus, celui qui disoit avoir l'ame d'AEsope, le recite ainsi.

X. Ce neantmoins, c'est faulte de bon sens et de bon cueur à un homme, de n'ozer acquerir les choses qui sont necessaires pour crainte de les perdre, pource qu'à ce compte il n'auroit cher ny

l'honneur, ny la science, quand il les possederoit, de peur d'en estre privé : car nous voyons que la vertu mesme, qui est la plus grande et la plus doulce richesse que l'homme sçauroit acquerir, se perd bien quelquefois par maladie, ou par quelques medecines ou breuvages : et qui plus est, Thales luy mesme pour n'avoir point esté marié ne fut pas exempt de celle peur, s'il ne vouloit confesser qu'il ne portoit affection quelconque à ses amis, à ses parents et à son païs : mais au contraire, il eut un filz adoptif, et adopta un sien nepveu nommé Cybistus, filz de sa sœur. Car nostre ame ayant en soy une faculté naturellement amoureuse, et qui est née pour aimer, ne plus ne moins qu'elle en a d'autres pour sentir, entendre et retenir, il se coule quelquefois et s'attache à celle partie affectueuse et charitable des objects qui ne luy sont point propres, et qui ne luy appartiennent en rien : ne plus ne moins que si c'estoit une maison, ou un heritage destitué de legitimes heritiers, que des estrangers ou des bastards par flateries trouvassent moyen d'occuper et de se mettre dedans : lesquelz font de sorte, que l'ame s'estant adonnée à les aimer, en a aussi soing, et craint de les perdre. Tellement que vous verrez aucunefois des hommes rebours de nature, qui rejettent au loing ceulx qui leur parlent de marier et engendrer enfans legitimes : et puis après meurent de peur et de regret, quand ilz voient les enfans qu'ilz ont eu de leurs esclaves ou de leurs concubines tumber malades ou mourir, et se laissent eschapper des paroles indignes d'hommes de

cueur : et si y en a aucuns qui pour la mort de quelques chiens ou de quelques chevaux se deconfortent si laschement et si miserablement, qu'ilz en sont presque au mourir. Mais au contraire aussi y en a il d'autres, qui pour avoir perdu leurs enfans, gens de bien et d'honneur, n'ont fait ne dit rien de lasche ny de laid, ains se sont portez tout le reste de leur vie en hommes sages, constans et vertueux : car c'est imbecillité, et non pas charité, qui cause ces regrets infinis, et ces craintes desmesurées à personnes non exercitées, ny accoustumées à combatre avec la raison à l'encontre de la fortune, ce qui est cause qu'ilz ne jouissent pas du plaisir de ce qu'ilz aiment ou qu'ilz desirent, lors mesme qu'il leur est present, pour les continuelles frayeurs, destresses et terreurs qu'ilz seuffrent en pensant qu'ilz en seront un jour privez à l'avenir. Or ne fault il pas s'armer et faire pavois de pauvreté à l'encontre de la douleur de privation de biens, ny de faulte d'affection à l'encontre du peril de perdre ses amis, ny de fuite de mariage à l'encontre de mort d'enfans, ains se fault prouveoir de la raison contre tous accidents.

XI. Mais à tant avons nous assez et plus qu'assez discouru sur ce propos pour le present. Ayans donc les Atheniens soustenu une longue et fascheuse guerre à l'encontre des Megariens, touchant la possession de l'isle de Salamine, à la fin ilz s'en lasserent, et feirent un edict, par lequel ilz defendirent qu'il n'y eust plus homme si ozé ne si hardy de mettre en avant au conseil de la ville,

u'il fallust quereller d'avantage laditte possession, t ce sur peine de la mort. Solon ne pouvant suporter une telle honte, et voyant que les jeunes ens pour la plus part ne demandoient autre chose ue l'ouverture de la guerre, mais qu'ilz n'ozoient uvrir la bouche pour parler à cause de l'edict, feit semblant d'estre sorty hors de son sens, et it courir par la ville un bruit qu'il estoit devenu ol, et ayant secrettement composé quelques vers egiaques, les apprit par cueur pour les pronoer en public. Si se jetta un jour soudainement ors de sa maison, ayant un chapeau sur sa teste, s'en courut sur la place, là où il s'assembla inontinent grand nombre de peuple autour de luy, montant dessus la pierre dont on a accoustumé faire les cris et proclamations publiques, comencea à prononcer en chantant l'elegie qui se ommence ainsi:

De Salamine agreable sejour,
Herault je viens, pour vous prescher ce jour:
Mais point en prose à vous ne parleray,
Ains en beaulx vers que je vous chanteray.

este elegie est intitulée *Salamine*, et contient ent vers, qui sont fort beaulx et bien faits: lesuelz ayans lors esté publiquement prononcez par olon, ses amis incontinent se prirent à les hault ouer, mesmement Pisistratus, et allerent enhorunt et suscitant le peuple assistant de croire à ce u'il avoit dit: si feirent de sorte que sur l'heure iesme, l'edict fut revoqué, et recommencerent à oursuivre ceste guerre plus chaudement que de-

vant, en donnant la conduite et superintendence à Solon.

XII. Or ce qu'on en compte plus vulgairement et plus communement est, qu'il s'en alla par mer avec Pisistratus au temple de Venus surnommée *Coliade*, là où il trouva toutes les femmes, qui faisoient une feste solennelle, et un sacrifice ordinaire à la deesse, et qu'ayant trouvé ceste occasion, il envoya un homme, duquel il se fioit, devers les Megariens, qui pour lors tenoient Salamine, l'ayant instruit de faire semblant d'estre traistre, expressement venu pour leur donner advertissement, que s'ilz vouloient surprendre toutes les principales dames d'Athenes, il ne falloit autre chose, sinon qu'ilz vinsent seulement quand et luy. Les Megariens le creurent facilement, et feirent incontinent embarquer quelque nombre de leurs gens pour y aller : mais soudain que Solon apperceut, que le vaisseau partoit de Salamine, il commanda aux femmes qu'elles se retirassent, et au lieu d'elles y meit de jeunes hommes, qui n'avoient point encore de barbe, lesquelz il feit accoustrer de coeffeures, habillemens et chausseures de femmes, avec des courtes dagues cachées dessoubs leurs vestemens, et leur ordonna qu'ilz se jouassent et ballassent ensemble au long de la mer, jusques à ce que les ennemis fussent descendus en terre, et leur vaisseau saisy. Ce qui fut fait : car les Megariens abusez, par ce qu'ilz veoient de loing, si tost qu'ilz furent abordez se jetterent incontinent à terre en foule, cuidans aller prendre

des femmes, et n'en eschappa pas un qu'ilz ne fussent tous tuez sur la place. Cela fait, les Atheniens monterent aussi tost en mer, et s'en allerent en l'isle de Salamine, laquelle ilz surprirent et s'en saisirent sans difficulté.

XIII. Les autres disent que la surprise ne fut pas ainsi faitte, mais que Apollo Delphique luy donna premierement un tel oracle :

> Tu te rendras par vœux et sacrifices,
> Premierement les demidieux propices
> Patrons du lieu, dont les os sont devers
> Soleil couchant en Asope couverts.

Suivant lequel oracle Solon une nuict passa en Salamine, et sacrifia à Periphemus et à Cichris demidieux du pais. Quoy fait les Atheniens luy baillerent cinq cents hommes, qui s'offrirent voluntairement, et feirent un decret, par lequel ilz ordonnerent que s'ilz prenoient l'isle de Salamine, ilz seroient les premiers au gouvernement de la chose publique. Solon s'embarqua avec ses gens dessus plusieurs batteaux de pescheurs, avec une galiotte à trente rames qui le suivoit derriere, et alla poser les ancres assez près de la ville de Salamine, au dessoubs d'une poincte qui regarde devers l'isle de Negrepont. Les Megariens qui estoient dedans Salamine, en ayant senty ne sçay comment quelque vent, sans toutefois en sçavoir autrement rien de certain, coururent incontinent en desordre et en tumulte aux armes, et envoyerent un de leurs vaisseaux pour descouvrir que c'estoit, lequel s'es-

tant approché trop près, fut pris par Solon, qui feit saisir et lier les Megariens de dedans, au lieu desquelz il feit embarquer dessus leur vaisseau les meilleurs hommes Atheniens qu'il eust en sa troupe, leur enjoignant qu'ilz cinglassent droit vers la ville, en se tenant eulx le plus cachez et couverts qu'ilz pourroient: et au mesme instant prenant avec luy le demourant de ses gens, il descendit en terre, et alla rencontrer les Megariens qui estoient sortis aux champs: et pendant qu'ilz combatoient, ceulx qu'il avoit envoyé dedans la navire arriverent, et se saisirent de la ville.

XIV. Et que ce propos soit veritable, ce que lon en represente encores aujourd'huy le tesmoigne: car il y a un vaisseau Athenien qui arrive tout coy du commencement, puis tout à coup ceulx qui sont dedans font un grand bruit, et y en a un armé qui se jettant hors du vaisseau, s'en court en criant vers l'escueil, qui s'appelle *Sciradion*[1], à venir du costé de la terre, et y a là auprès le temple de Mars, que Solon y fonda après y avoir desfait en bataille les Megariens, dont il renvoya sans payer rençon les prisonniers qui ne furent occis en l'ardeur du combat.

XV. Ce nonobstant les Megariens s'opiniastrerent à vouloir encore recouvrer Salamine, jusques à ce que après avoir fait et souffert beaucoup de maulx, finablement ilz feirent les Lacedæmoniens juges et arbitres de leur different: auquel jugement la commune opinion est que l'authorité d'Homere

[1] Le grec: *contre ceux qui viennent du côté de la terre*, &c.

servit à Solon, pource qu'il adjouxta à la liste des navires, qui sont nombrées en l'Iliade d'Homere[1], ces vers, lesquelz il prononcea devant les juges, comme ayans veritablement ainsi esté escripts par Homere :

Douze vaisseaux le preux Ajax menoit,
De Salamine, et rengez les tenoit
Au quartier mesme, auquel les capitaines
Avoient logé les cohortes d'Athenes.

XVI. Toutefois les Atheniens mesme estiment que cela soit un compte fait à plaisir, et disent que Solon feit apparoir aux juges, que Philæus et Eurysaces, tous deux enfans d'Ajax, furent faicts bourgeois d'Athenes. Au moyen dequoy ilz donnerent l'isle de Salamine aux Atheniens, et vindrent habiter, l'un au lieu qui s'appelle *Brauron*, au païs de l'Attique, et l'autre au bourg de *Melite :* en tesmoignage dequoy ilz disent, qu'encore y a il un canton de l'Attique, qui s'appelle le canton des *Philæides* du nom de ce Philæus, dont estoit natif Pisistratus. Et disent d'avantage que Solon voulant encore plus amplement convaincre les Megariens, allegua que ceulx de Salamine n'enterroient pas leurs morts comme faisoient les Megariens, ains comme les Atheniens : car à Megare on les enterre la face tournée vers le soleil levant, et à Athenes vers le soleil couchant : toutefois Hereas Megarien insistant à l'encontre dit, que ceulx de Megare les enterroient aussi la face tournée vers le soleil cou-

[1] Iliade II, 557 et 558.

chant, et allegua encore de plus, qu'à Athenes chasque mort avoit son cercueil à part, et qu'à Megare ilz en mettoient trois ou quatre ensemble. Mais on dit qu'il y eut encore des oracles d'Apollo Pythique qui aiderent à Solon, par lesquelz le dieu appelloit Salamine *Ionie*. Ce different fut decidé par cinq arbitres natifs de la ville mesme de Sparte, Critolaidas, Amompharetus, Hypsechidas, Anaxilas et Cleomenes.

XVII. Or avoit ja Solon acquis grande gloire et grande reputation par cest exploit : mais encore fut il beaucoup plus estimé et plus renommé pour la harengue qu'il feit à la defense du temple d'Apollo en la ville de Delphes, remonstrant qu'il ne falloit pas endurer, que les Cyrrheiens abusassent à leur voulunté du sanctuaire de l'oracle, et qu'il falloit porter secours aux Delphiens en l'honneur et reverence d'Apollo : car le conseil des Amphictyons emeu par ses remonstrances et raisons, decerna la guerre contre les Cyrrheiens [1], comme plusieurs autres tesmoignent, et mesmement Aristote au livre qu'il a escript de ceulx qui ont gaigné le prix ès jeux Pythiques, là où il attribue l'honneur de ceste sentence à Solon : toutefois il ne fut pas eleu capitaine pour conduire ceste guerre, comme Hermippus dit que Evanthes Samien l'avoit escript: car AEschines l'orateur ne le met point, et sur les registres des Delphiens on treuve que ce fut un Alcmæon, et non pas Solon, qui fut capitaine des Atheniens seulement. Or y avoit il ja long temps;

[1] Cirrhe, ville de la Phocide près le golphe de Corinthe.

que le crime Cylonien [1] tenoit la ville d'Athenes en grand travail et en grande peine, depuis l'année que Megacles estant prevost [2] à Athenes, feit tant par belles paroles envers les complices de la conjuration de Cylon, qui s'estoient jettez en la franchise de la deesse Minerve, qu'il leur persuada d'ester à droit, et se presenter en jugement, en tenant par un bout un filet qu'ilz attacheroient à la base, sur laquelle estoit posée l'image de la deesse, à fin qu'ilz ne perdissent point leur franchise: mais quand ilz furent à l'endroit des venerables deesses, qu'ilz appellent, qui sont les images des furies, en descendant pour s'aller presenter en jugement, le filet se rompit de luy mesme: et adonc Megacles et les autres officiers ses compagnons, les saisirent incontinent au corps, disans que c'estoit signe manifeste, que la deesse Minerve leur refusoit sa sauvegarde. Si furent ceulx que lon peut saisir au corps, lapidez sur l'heure hors de la ville, et les autres qui s'en recoururent aux autelz, y furent aussi tuez, et ne s'en sauva que ceulx qui eurent moyen de faire interceder pour eulx les femmes des gouverneurs de la ville, lesquelz depuis ce temps là furent fort mal vouluz du peuple, et communement appellez *les excommuniez.*

XVIII. OULTRE cela, les descendans de ceulx

[1] Six cens ans avant Jesus-Christ, Cylon s'empara de la citadelle d'Athènes; mais il fut obligé de prendre la fuite. Ses complices furent égorgés près l'autel des Eumènides. Voilà ce qu'on appelle le *crime Cylonien.* Voyez Thucydide, L. I, n. 126.

[2] Archonte.

qui avoient esté de ceste conspiration *Cyloniene*; retournerent en credit, et estans devenus puissans, ne cesserent onques depuis d'avoir de grosses querelles à l'encontre des descendans de Megacles: et advint que leurs partialitez se trouverent en leur plus grande force du temps de Solon, lequel ayant authorité, et voyant que tout le peuple estoit divisé en ces deux parts, se meit entre deux avec les principaux personnages d'Athenes, et feit tant par ses remonstrances et prieres envers ceulx que lon appelloit *les excommuniez*, qu'ilz furent contents de se soubmettre à jugement: si furent eleuz juges pour cognoistre du cas, trois cents hommes des plus gens de bien de la ville, et fut l'accusateur Myron Phlyien. La cause fut plaidée, et par sentence des juges les excommuniez condemnez: dont les vivans s'en allerent en exil, et les os des trespassez furent deterrez et jettez hors des limites du territoire d'Athenes. Mais ce pendant les Megariens userent sagement de l'occasion de ces troubles, et assaillans les Atheniens, leur osterent le port de Nisæe, et recouvrerent de leurs mains l'isle de Salamine.

XIX. D'AVANTAGE toute la ville se trouva esprise d'une superstitieuse crainte, pource que lon disoit qu'il y revenoit des esprits, et y apparoissoit des fantasmes. Les devins mesmes alloient disans, que par leurs sacrifices ilz appercevoient que la ville estoit contaminée de quelques cas abominables, qui avoient necessairement affaire de purgation. A ceste cause fut envoyé querir jusques

en

en Candie Epimenides le Phæstien, que lon compte le septieme des sages, au moins ceulx qui ne veulent pas recevoir Periander en ce nombre. C'estoit un sainct homme religieux, et sçavant ès choses celestes par inspiration et revelation divine : à raison de quoy les hommes de son temps l'appelloient le *nouveau Curete*, c'est à dire, prophete, et tenoit on qu'il estoit filz d'une nymphe nommée *Balte*. Estant donques venu à Athenes, et y ayant contracté amitié avec Solon, il luy aida beaucoup, et luy prepara le chemin à establir ses loix : car il accoustuma les Atheniens à faire leurs sacrifices plus legers et de moins de despense, et les rendit en leur dueil plus supportables, en retrenchant certaines austeritez et cerimonies barbaresques, que la plus part des femmes observoit en portant le dueil, en ordonnant certains sacrifices qu'il vouloit que lon feit incontinent après les obseques d'un trespassé. Mais, qui est encore plus que tout cela, en accoustumant la ville à saincteté et à devotions, par continuelz sacrifices de propitiation, par prieres aux dieux, purgations, offrandes et fondations, il rendit petit à petit les cueurs des hommes plus soupples pour obeïr à justice, et plus idoines et traittables pour conduire à union et concorde. Lon compte aussi qu'ayant veu le port de Munychia, après l'avoir longuement consideré, il dit à ceulx qui estoient autour de luy, « que l'homme estoit bien aveuglé ès choses de « l'advenir : car si les Atheniens, dit il, sçavoient « combien de mal ce port icy leur doibt amener,

« ilz le mangeroient, par maniere de dire, avec « leurs propres dents ». Lon dit aussi que Thales semblablement predit une pareille chose, et qu'il ordonna, que quand il seroit decedé, lon enterrast son corps en un meschant lieu, dont on ne faisoit compte dedans le territoire des Milesiens, disant que ce seroit un jour la place de la ville. Epimenides donques estant pour ces causes en grande reputation envers un chascun, les Atheniens luy feirent de grands honneurs, et luy offrirent de beaulx presens avec bonne somme d'argent, dont il ne voulut rien prendre, et demanda seulement qu'on luy donnast un rameau de la saincte olive. Ce qui luy fut ottroyé, et s'en retourna à tout.

XX. Mais estant ceste sedition *Cyloniene* appaisée et esteincte à Athenes, pource que les excommuniez en estoient chassez dehors, la ville retumba de rechef en ses anciens troubles et dissensions touchant le gouvernement de la chose publique, et se divisa en autant de ligues et partialitez, comme il y avoit de diverses sortes de territoire dedans le païs de l'Attique: car il y avoit les gens de montagne, les gens de la plaine, et les gens de la marine. Ceulx de la montagne estoient populaires pour la vie: au contraire, ceulx de la plaine vouloient que petit nombre des plus gros bourgeois eussent toute l'authorité au maniement des affaires: et ceulx de la marine, voulans un gouvernement moyen et meslé des deux, empeschoient que nulle des parties contraires ne peust venir au dessus de l'autre. D'avantage au mesme

temps la querelle d'entre les pauvres et les riches, procedant d'inegalité, estoit lors au plus fort de sa vigueur : dont la ville soustenoit un très grand danger, et sembloit qu'il n'y eust aucun moyen de composer et pacifier tous ces differens, sinon qu'il se levast quelque tyran qui occupast la monarchie et se feist seigneur souverain : car tout le menu peuple estoit si fort endebté aux riches, que ou ilz labouroient leurs terres, et leur en rendoient la sixieme partie des fruicts, et pour ceste cause s'appelloient *Hectemorii* et *valets*, ou ilz empruntoient d'eulx argent à usure sur le gage de leurs propres personnes, et ne pouvans payer, estoient adjugez à leurs creanciers, qui les tenoient comme serfs et esclaves en leurs maisons, ou bien les envoyoient vendre en païs estranger, et y avoit plusieurs qui par pauvreté estoient contraincts de vendre leurs propres enfans, pource qu'il n'y avoit point de loy qui le defendist, ou d'abandonner la ville et le païs pour l'aspreté et la cruaulté des creanciers usuriers, jusques à ce que plusieurs des plus dispos et plus robustes se benderent ensemble, et s'entrencouragerent de ne souffrir plus cela, ains d'elire un capitaine d'entre eulx homme feable, pour aller delivrer de captivité ceulx qui seroient adjugez serfs à faulte d'avoir payé leurs debtes à jour prefix : et aussi pour faire de nouveau repartager tout le territoire, et changer entierement tout le gouvernement.

XXI. Adonc les plus sages de la ville, voyans que Solon seul estoit hors de coulpe, comme celuy

qui ne participoit ny à l'iniquité et violence des riches, ny à la necessité des pauvres, le prierent de se vouloir entremettre des affaires, pour appaiser et assoupir toutes ces partialitez : toutefois Phanias Lesbien escrit qu'il usa d'une ruse, par laquelle il abusa l'une et l'autre partie pour le bien de la chose publique : car il promeit secrettement aux pauvres de faire de rechef repartager les terres, et aux riches de faire valider et confirmer les contraux. Comment que ce soit, il est certain que Solon du commencement feit grande doubte s'il y devoit entrer, craignant la convoitise des uns, et l'arrogance des autres : toutefois à la fin il fut eleu prevost [1] après Philombrotus, et ensemble mediateur et reformateur des loix et de l'estat de la chose publique, du gré et consentement des deux parties : l'ayans les riches aggreable, comme homme qui n'estoit point necessiteux, et les pauvres comme homme de bien. Lon dit d'avantage, qu'une siene parole et sentence, laquelle estoit lors en la bouche de tout le monde, « que l'egalité n'engendre point de debat », plaisoit tant à ceulx qui avoient bien dequoy, comme à ceulx qui n'avoient rien : pource que les uns prenoient ceste egalité, et esperoient qu'il la mesureroit à la dignité et à la valeur d'un chascun, et les autres au nombre et par teste seulement : de sorte que ceulx mesmes qui estoient chefs de deux parts l'admonestoient et le sollicitoient qu'il se saisist de la principaulté hardiment, attendu qu'il avoit toute la ville en sa main : et ceulx qui n'estoient ny de l'une ny

[1] Archonte.

de l'autre ligue, voyans qu'il estoit bien malaisé de pacifier les choses avec la loy et la raison, n'estoient pas mal contents, que le plus sage et le plus homme de bien occupast seul l'authorité souveraine : et si y en a qui disent d'avantage qu'il en eut un tel oracle d'Apollo :

Sied toy en pouppe au milieu droittement,
Et prens en main le timon hardiment
Pour gouverner, plusieurs Atheniens
Tu trouveras à ce faire des tiens.

XXII. Mais sur tous, ses familiers et amis le tensoient, disans qu'il seroit bien beste, si pour crainte du nom seulement d'estre appellé tyran, il faignoit d'accepter la monarchie, laquelle devient incontinent juste royauté, si celuy qui la prent est homme de bien : comme anciennement Tynnondas, se feit roy de ceulx de Negrepont de leur consentement, et presentement Pittacus l'est des Corinthiens. Neantmoins toutes ces belles raisons ne le sceurent onques faire sortir de sa resolution : et dit on qu'il respondit à ses amis : « que la principaulté et tyran-« nie estoit bien un beau lieu, mais qu'il n'y avoit « point d'issue par où lon en peust sortir quand « on y estoit une fois entré » : et en un poëme qu'il a escrit à Phocus il dit,

Si oultrager le lieu de ma naissance
Je n'ay voulu, y usurpant puissance
De tyrannie et de principaulté,
Par force inique et dure cruaulté,
Souillant mon nom et ma gloire gastant,
Point je n'en suis honteux ne repentant :

Car en cela j'espere avoir passé
Tous les humains du present et passé.

Par où il appert qu'encores avant qu'il fust eleu reformateur de l'estat, pour establir loix nouvelles, il estoit ja en grande reputation et avoit beaucoup d'authorité : mais luy mesme escrit, que plusieurs disoient de luy, après qu'il eut refuzé l'occasion d'usurper la tyrannie,

Solon pour vray est un fol abuzé,
Qui de son gré luy mesme a refusé,
Un si grand heur que luy offroient les dieux.
Tirer à soy le filé spacieux,
Lors que la proye estoit dedans enclose,
Il n'a pas sceu. Et non pour autre chose,
Sinon qu'il eut le cueur esvanouy,
Le sens troublé, le cerveau esblouy :
Car autrement pour un tout seul jour estre
D'Athenes roy, et de tant de biens maistre,
Il se fust fait après vif escorcher,
Et ses parens tous en pieces hacher.

XXIII. Voila comment il introduit le commun parlant de luy : mais ayant refuzé la monarchie, il il ne s'en porta point plus mollement ny plus laschement pour cela au gouvernement des affaires, et ne fleschit point pour crainte des plus puissans, ny n'accommoda point ses loix au gré et à la voulunté de ceulx qui l'avoient eleu reformateur : et aussi ne retrencha il pas le mal au vif, ny ne remua pas l'estat en la sorte qu'il eust esté le plus expedient, craignant que s'il attentoit de remuer et tourner sans dessus dessoubs tout le gouvernement

de la ville, il n'eust pas puis après assez de puissance pour la rasseoir et restablir en la forme qui seroit la meilleure : pour tant remua il seulement ce qu'il esperoit ou par raison persuader, ou par force faire accepter à ses citoyens, en meslant, comme il dit luy mesme, la force avec la justice. A quoy s'accorde ce que depuis il respondit à un qui luy demanda, s'il avoit estably les meilleures loix qu'il avoit peu aux Atheniens : « Ouy bien, dit il, « de telles qu'ilz eussent receues ». Et ce que depuis on a observé au langage des Atheniens, qu'ilz addoulcissent la dureté de certaines choses, qui d'elles mesmes sont odieuses, en les couvrant et diminuant par doulx et gracieux noms, comme quand ilz appellent les putains, les amies : les tailles, contributions : les garnisons des villes, les gardes : la prison, la maison : cela est premierement venu de l'invention de Solon, lequel appella l'abolition des debtes, *Seisachtheian*, qui vault autant à dire comme, descharge.

XXIV. Car la premiere innovation et reformation qu'il feit du gouvernement de la chose publique, fut qu'il ordonna, « Que toutes debtes « passées seroient abolies, de sorte que lon n'en « pourroit plus rien demander aux debteurs à « l'advenir : Que nul ne pourroit plus prester ar« gent à usure soubs obligation du corps ». Toutefois il y en a qui escrivent, comme Androtion entre les autres, que les pauvres se contenterent, que les usures fussent moderées seulement, sans que les debtes fussent abolies et annullées entierement, et

que Solon appella ce soulagement et ceste gracieuse descharge, *Seisachtheian*, avec l'augmentation des mesures, et de la valeur des monnoyes : car il feit que la mine d'argent, qui paravant ne valoit que soixante et treze drachmes [1], en valut cent : de maniere que ceulx qui avoient à rendre grosse somme de deniers, venoient à payer en estimation et valeur autant comme ilz devoient, et non pas autant en nombre de pieces [2] : ainsi les debteurs y gaignoient beaucoup, et les creanciers n'y perdoient rien. Ce neantmoins la plus part de ceulx qui en ont escript, dit que ceste descharge fut une generale et universelle recision et abolition de tous contraux : à quoy il semble que les poëmes mesmes de Solon s'accordent : car il se vante et glorifie en ses vers [3], « d'avoir osté toutes les bornes qui paravant « faisoient les separations des heritages en tout le « territoire de l'Attique [4], laquelle il dit avoir af-

[1] La mine d'Athènes étoit, avant la réforme de Solon, de 75 drachmes. Ces 75, ou ces 100 drachmes valoient 77 livres de notre monnoie.

[2] Il y a ici une transposition que Ruauld a bien remarquée. Il faut corriger : « De maniere que ceulx qui avoient à rendre « grosse somme de deniers venoient à payer en nombre de « pieces autant comme ilz devoient et non pas autant en va- « leur ». C'est-à-dire, en poids et en valeur intrinsèque.

[3] On trouvera dans les Observations sur le Chap. XXIV, une traduction de ces vers, qu'Aristide nous a conservés plus entière.

[4] Amyot n'a point entendu cet endroit des poëmes de Solon. Il a été très-bien expliqué par Loiseau, savant jurisconsulte, qui corrige : « Car il se vante et glorifie en ses vers, « d'avoir osté les brandons et panonceaux qui estoient posés

« franchie au lieu que paravant elle estoit serve : « et que des bourgeois d'Athenes, qui à faulte de « payement estoient adjugez pour esclaves à leurs « creanciers, il en avoit ramené les uns de païs es- « tranges, où ilz avoient esté si longuement vaga- « bonds, qu'ilz en avoient oublié à parler le naturel « langage Athenien : et les autres qui estoient de- « mourez au païs en captivité de miserable servi- « tude, il les avoit tous delivrez et affranchiz. ».

XXV. Mais en ce faisant, on dit qu'il luy entrevint un cas qui le fascha et l'ennuya beaucoup : car sur le poinct qu'il estoit prest de publier l'edict, par lequel il cassoit et annulloit toutes debtes, et qu'il ne restoit plus qu'à le coucher en bons termes, et à luy donner quelque honneste commencement, il s'en descouvrit à quelques siens amis, desquelz il se fioit le plus, et avec lesquelz il avoit plus de familiarité, Conon, Clinias et Hipponicus, et leur dit, qu'il ne toucheroit point aux terres ny heritages, mais qu'il retrencheroit toutes sortes de debtes : ceulx là incontinent, avant que l'edict fust publié, allerent emprunter de ceulx qui estoient pecunieux grosse somme de deniers, dont ilz achepterent des heritages, puis quand l'edict veint à estre publié, ilz reteindrent très bien les heritages, et ne

« en beaucoup de lieux sur les terres hypothequées. Il dit « les avoir affranchies, au lieu que paravant elles estoient « serves ». On appelle brandons et panonceaux les affiches ou les signes qu'on met aux terres saisies et à vendre en justice. On les mettoit dans l'Attique sur les terres hypothéquées. Opération simple, sage et utile.

rendirent point l'argent qu'ilz avoient emprunté. Cela donna fort mauvais bruit à Solon, et feit que lon le calumnia à grand tort, comme s'il n'eust pas luy mesme souffert, ains fait partie de ceste injustice et de ce tort: toutefois il se justifia de ceste faulse imputation, moyennant trois mille escus [1] qu'il perdit: car on trouva qu'il luy en estoit autant deu, et fut le premier qui les remeit et donna à ses debteurs, suivant la teneur de son edict: les autres disent qu'il y en avoit neuf mille [2], entre lesquelz est Polyzelus Rhodien: toutefois on ne cessa jamais d'appeller depuis ses amis, *Creocopides*: comme qui diroit retrancheurs de debtes.

XXVI. Ceste ordonnance ne fut aggreable ny aux uns ny aux autres, pource qu'elle offensa grandement les riches en cassant les contraux: et despleut encore plus aux pauvres, pource qu'elle ne remettoit pas en commun toutes les terres, ainsi comme ilz avoient esperé, et n'egala pas tous les citoyens en facultez et en biens, comme Lycurgus avoit fait les Lacedæmoniens. Mais Lycurgus estoit l'unzieme descendant en droitte ligne après Hercules, et avoit esté plusieurs années roy de Lacedæmone, où il avoit acquis très grande authorité, et avoit faît beaucoup d'amis: toutes lesquelles choses luy aiderent grandement pour mettre à execution, ce qu'il avoit sagement imaginé pour l'é-

[1] Dans le grec cinq talents, qui font de notre monnoie 23,343 livres.

[2] Dans le grec quinze talents, qui font de notre monnoie 70,120 livres.

tablissement de sa chose publique : et neantmoins encore y usa il plus de force que de remontrance, tesmoing ce qu'il y eut un œil crevé en voulant mettre sus un poinct, qui à la verité est le principal et de la plus grande efficace, pour longuement maintenir une cité en union et concorde, c'est de faire, qu'il n'y ait ny pauvre ny riche entre les citoyens. A quoy Solon ne peut pas parvenir, pource qu'il estoit né de race populaire, et n'estoit pas des plus riches de sa ville, ains des moyens bourgeois seulement : mais bien feit il tout ce qui estoit possible de faire, avec le peu de puissance qu'il avoit n'estant aidé que de son bon sens, et de la confiance que ses citoyens avoient en luy. Et qu'il soit vray que pour cest edict il eust encouru la malegrace de la plus part des habitans de la ville, il le tesmoigne luy mesme, en disant,

Ceulx qui devant me parloient en amis,
Ores me sont courroucez ennemis,
Me regardans de mal œil en travers,
Comme si j'eusse envers eulx cueur pervers.

Et toutefois il dit aussi après, que personne avec la mesme authorité et puissance qu'il avoit,

N'eust[1] onques sceu le peuple contenir,
N'y du tumulte emeu à bout venir.

XXVII. Mais pourtant il ne passa gueres de temps, qu'ilz ne cogneussent l'utilité de son ordonnance, et adonc chascun oubliant ses particulieres doleances, ilz feirent tous ensemble un public

[1] Voyez les Observations sur le chap. xxvi.

sacrifice, qu'ilz appellerent le sacrifice de *Seisachthia*, c'est à dire, de descharge, et eleurent Solon reformateur general des loix et de tout l'estat de la chose publique sans luy limiter sa puissance, ains remettans indifferemment toutes choses à sa voulunté, les magistrats, les assemblées publiques pour le conseil, les voix et suffrages aux elections des officiers, les jugemens, le corps du senat, avec authorité et pouvoir de definir les facultez et pouvoirs que chacun devroit avoir, le nombre qu'ilz devroient estre, et le temps qu'ilz auroient à durer, en retenant, confirmant, ou cassant ce que bon luy sembleroit des loix et coustumes anciennes et ja receues en usage.

XXVIII. Premierement donques il revoqua et annulla toutes les loix de Dracon, exceptées seulement celles des meurtres et morts d'hommes, pour leur trop rigoureuse severité et cruaulté des peines : car il n'y avoit presque qu'une sorte de punition ordonnée pour toutes faultes et tous crimes, c'estoit la mort : de maniere que ceulx qui estoient atteincts et convaincus d'oisiveté, estoient condemnez à la mort, et ceulx qui desroboient des fruicts ou des herbes en un jardin, estoient tout aussi severement punis, comme les sacrileges, ou comme les meurtriers. Et pourtant rencontra fort bien Demades, quand il dit, « que « les loix de Dracon avoient esté escriptes avec du « sang, et non avec de l'encre » : et luy mesme estant un jour interrogué, pourquoy il avoit ainsi ordonné indifferemment à toutes sortes de crimes,

peine de mort, il respondit, « pource qu'il estimoit « les moindres crimes dignes de telle peine, et « que pour les plus grands il n'en trouvoit point « de plus griefve.

XXX. Secondement, voulant Solon que les offices et magistrats demourassent entre les mains des riches citoyens, comme ilz estoient, et au demourant mesler l'authorité du gouvernement, de sorte que le menu peuple en eust sa part, ce qu'il n'avoit pas au paravant, il feit une generale estimation des biens de chasque particulier citoyen: et de ceulx qui se trouverent avoir de revenu annuel jusques à la quantité de cinq cents minots, et au dessus, tant en grains qu'en fruicts liquides, il en feit le premier ordre, et les appella les *Pentacosiomedimnes*, c'est à dire, ayans cinq cents minots [1] de revenu. Et ceulx qui en avoient trois cents, et pouvoient entretenir un cheval de service, il les meit au second reng, et les appella les *Chevaliers*. Ceulx qui n'en avoient que deux cents, furent mis au troisieme reng, et appellez *Zeugites*. Tous les autres au dessoubs s'appelloient *Thetes*, comme qui diroit, mercenaires ou maneuvres, vivans de leurs bras, ausquelz il ne permeit de tenir ny exercer aucun office publique, et ne jouis-

[1] Dans le grec cinq cents médimnes. Le minot n'est que de trois boisseaux de Paris. Mais le médimne contenoit plus de quatre boisseaux, comme je l'ai remarqué sur la vie de Lycurgue, Chap. xii. C'est sur ce pied qu'il faut calculer le revenu des classes d'Athenes. Il consistoit en grains et en fruits liquides, c'est-à-dire, en vin et en huile.

soient du droit de bourgeoisie, sinon en tant qu'ilz avoient voix aux elections et aux assemblées de ville, et aux jugemens, ès quelz le peuple jugeoit souverainement. Ce qui du commencement sembla n'estre rien, mais depuis on cogneut fort bien que c'estoit très grande chose, pource que la plus part des procès et des differens qui naissoient entre les particuliers, venoient à la fin devant le peuple: car il permeit d'appeller devant le peuple de toutes les choses dont cognoissoient les officiers, à ceulx qui penseroient estre grevez par leurs sentences.

XXXI. Et, qui plus est, pource que ses loix estoient un peu obscurement escriptes, de maniere qu'elles se pouvoient tirer en plusieurs sens, cela augmenta grandement l'authorité et la puissance des jugemens, et de ceulx qui avoient à juger: pource que ne pouvans estre leurs differens vuidez ny accordez par expresse decision des loix, il falloit que lon recourust tousjours aux juges, et que presque toutes questions fussent debatues devant eulx: tellement que les juges par ce moyen venoient à estre aucunement par dessus les loix mesmes, pource qu'ilz leur donnoient telles interpretations qu'ilz vouloient. Solon luy mesme note et tesmoigne ceste egale distribution de l'authorité publique, en un lieu de sa poësie, où il dit:

Au peuple bas j'ai donné de pouvoir
Ce qu'il en doibt par juste droit avoir,
Sans lui oster rien de sa dignité,
Ny croistre aussi son authorité:

Et quant aux grands, qui pour leur opulence,
Souloient avoir toute preeminence,
J'y ai prouveu aussi bien, tellement
Qu'on ne leur peult faire tort nullement [1].

XXXII. Mais estimant qu'il estoit besoing de prouvoir encores à la foiblesse du menu populaire, il permeit à qui voudroit de prendre et espouser la querelle de celuy que lon auroit oultragé : car s'il y avoit aucun qui eust esté blecé, battu, forcé, ou autrement endommagé, il estoit loisible à quiconque vouloit, d'appeller l'oultrageant en justice, et le poursuivre. Ce qui fut sagement ordonné à luy, pour accoustumer les citoyens à se ressentir et se douloir du mal les uns des autres, comme d'un membre de leur corps qui auroit esté offensé: et à ceste ordonnance se rapporte une response que lon dit qu'il feist une fois. Estant interrogué, quelle cité luy sembloit la mieulx policée, il respondit, « Celle où ceulx qui ne sont pas oultragez « poursuivent aussi asprement la reparation de « l'injure d'autruy, comme ceulx mesmes qui l'ont « receuë ».

XXXIII. Or avoit il ja estably la cour et le conseil d'Areopage, en le composant de ceulx que lon elisoit par chascun an prevosts [2] de la ville, et en estoit luy mesme, pource qu'il avoit esté une année prevost : mais neantmoins voyant que le

[1] Ajoutez d'après le grec : « J'ai armé chaque portion du « peuple, de maniere que l'une ne puisse jamais opprimer « l'autre ». C.

[2] Archontes.

peuple estoit encore fier et hault à la main, pour se sentir deschargé de ses debtes, il meit sus un autre second conseil pour les matieres d'estat, elisant cent hommes de chasque lignée, dont il y en avoit quatre, pour consulter et debatre les matieres avant que les proposer au peuple, à fin que lon ne peust mettre aucun party en avant, quand le grand conseil de tout le peuple seroit assemblé, et qu'il n'eust premierement esté bien debatu et bien digeré en ce conseil des quatre cents. Au demourant il voulut que la cour souveraine eust l'œil et la superintendence sur toutes choses, mesmement quant à faire entretenir, observer et garder les loix, estimant que la chose publique seroit moins agitée et moins tourmentée, quand elle seroit affermie et arrestée avec ces deux cours, ne plus ne moins qu'avec deux fortes ancres, et que le peuple en seroit plus paisible et plus coy. La plus part donques des autheurs est de ceste opinion, que ce fut Solon qui establit la cour des Areopagites, comme nous avons dit : dequoy semble estre un grand tesmoignage, que Dracon en ses loix ne faict en nulle part mention des Areopagites, ains addresse toujours ses paroles aux Ephetes, qui estoient les juges criminelz, là où il parle des meurtres et morts d'hommes.

XXXIV. Mais toutefois la huitieme loy de la trezieme table de Solon dit ainsi en ces propres termes : « Ceulx qui auront esté bannis ou notez « d'infamie avant que Solon ait estably ses loix, « seront restituez en leurs biens et en leur bonne « renommée,

« renommée, exceptez ceulx qui auront esté con-
« demnez par arrest de la cour d'Areopage, ou
« par les ephetes, ou par les roys en l'auditoire du
« palais et hostel de la ville, pour meurtre et mort
« d'homme, ou pour avoir aspiré à usurper tyran-
« nie ». Ces paroles au contraire semblent prouver et faire foy, que la cour d'Areopage estoit avant que Solon fust eleu reformateur des loix : car comment y auroit il eu des malfaiteurs condemnez par arrest de la cour d'Areopage avant Solon, si Solon a esté le premier qui luy ait donné authorité de juger? Si lon ne veult dire qu'il faille un peu aider à la lettre de l'ordonnance qui est obscure, et suppleer quelque chose qui luy default, en luy donnant interpretation telle, Ceulx qui se trouveront attaincts et convaincus des cas dont cognoissent la cour d'Areopage, les ephetes, ou les gouverneurs de la ville, lors que ceste ordonnance sera publiée, demoureront condamnez, et tous autres seront absoults et restituez. Comment que ce soit, cela estoit le but de son intention. Mais au reste entre ses autres loix il y en a une qui luy est peculiere, pource que jamais ailleurs n'en fut establie de semblable.

XXXV. C'est celle qui veult qu'en une sedition civile, celuy des citoyens qui ne se renge à l'une ou à l'autre partie soit noté d'infamie : par où il semble qu'il ait voulu que les particuliers ne se souciassent pas seulement de mettre leurs propres personnes et leurs privez affaires en seureté, sans autrement se passionner ou affectionner pour

le public, en faisant vertu de ne communiquer point aux malheurs et miseres de leur païs, ains que dès le commencement de la sedition ilz se joignissent à ceulx qui auroient la plus juste cause, pour leur aider et prendre le hasard avec eulx, plus tost que d'attendre, sans se mettre en danger, quelle des deux parties demoureroit victorieuse.

XXXVI. Mais il y en a une autre qui me semble de prime face impertinente et digne de moquerie, celle qui veult, si aucun ayant espousé selon le droit que luy en donne la loy, une riche héritiere, se treuve impuissant ou inhabile à charnellement user et habiter avec elle, qu'il loise à la femme habiter avec qui il luy plaira, des proches parents de son mary : toutefois il y en a qui soustiennent que cela est bien et sagement institué contre ceulx, qui se sentans impuissans à faire acte de mary, veulent neantmoins espouser des riches heritieres pour jouir de leurs biens, et pour le droit que leur donne la loy, veulent forcer la nature : car voyans que la loy permet aussi à telle heritiere mal mariée s'accointer de qui elle vouldra des parents de son mary, ilz ne prochasseront plus telz mariages, ou s'ilz sont si lasches que de les poursuivre ou accepter, ce sera avec leur honte et à leur confusion : et par ainsi ilz porteront la peine de leur avarice et desordonné appetit. Et est encore cela bien ordonné qu'il ne permet pas à la femme de s'accointer de tous indifferemment, ains de celuy qu'elle vouldra des parents de son

mary seulement, à celle fin que les enfans qui en naistront soient à tout le moins du sang et de la race du mary.

XXXVII. A quoy s'accorde aussi ce qu'il veult que la nouvelle mariée soit enfermée avec son espousé, mangeant avec luy d'un coing[1], et que celuy qui prent telle heritiere en mariage soit tenu de la visiter trois fois le mois pour le moins. Car encore qu'il ne luy face point d'enfans, si est ce honneur que le mary fait à sa femme monstrant qu'il la repute honeste, qu'il l'aime, et qu'il fait compte d'elle : ce qui oste plusieurs fascheries et mescontentements qui adviennent souvent en tel cas, et garde que les courages et vouluntez ne s'alienent de tout poinct les uns des autres. Au demourant il osta les douaires des autres mariages, et voulut que les femmes n'apportassent à leurs marys que trois robbes seulement, avec quelques autres meubles de bien petite valeur, sans autre chose, ne voulant pas qu'elles achetassent leurs marys, ny que lon feist traffique des mariages, comme d'autre marchandise, pour y gaigner, ains voulant que la conjunction de l'homme et de la femme se feist pour avoir lignée et pour plaisir et amour, non pour argent.

XXXVIII. Auquel propos le tyran de la Sicile Dionysius respondit un jour à sa mere, qui vouloit à toute force estre mariée à un jeune homme

[1] Le coing étoit un fruit que les anciens estimoient pour son odeur et pour ses effets salutaires. Voyez Pline, xv, 11, xxiii, 6.

de Syracuse : « J'ay, dit il, bien eu le pouvoir de « rompre les loix civiles de Syracuse en y usurpant « la tyrannie, mais de forcer les loix de nature en « faisant des mariages hors d'aage competant, cela « n'est pas en ma puissance ». Aussi ne faut il pas permettre que ce desordre là ait lieu ès citez bien ordonnées, ny supporter que ces conjunctions de personnes si inegales d'aage et si mal plaisantes se facent, attendu qu'il n'y a ny acte ny fin propre et requise au mariage : et pourroit un sage gouverneur de ville ou un censeur et reformateur des meurs et des loix, dire à un vieillard qui espouseroit un jeune fille, ce que le poëte dit de Philoctetes,

Vraiment tu es en estat et en aage
Pour maintenant contracter mariage.

Et trouvant un jeune homme en la maison d'une riche vieille gaignant ses despens à coucher avec elle, comme lon dit que les perdrix s'engressent à couvrir leurs femelles, l'ostera de là pour le mettre avec quelque jeune fille qui aura besoing de mary : voilà quant à ce poinct.

XXXIX. Mais on loue grandement une autre ordonnance de Solon, qui defend de mesdire d'un trespassé : car c'est bien et devotement fait de penser que l'on ne doibt toucher aux trespassez, non plus qu'aux choses sacrées, et se doibt on bien garder d'offenser ceulx qui ne sont plus en ce monde : et si est prudence civile de garder que les inimitiez ne soient immortelles. Il defendit aussi par la mesme loy d'injurier de paroles oultrageuses les vivans,

aux eglises, pendant le service divin, en jugement, au palais, où seyent les gouverneurs de la ville, ny aux theatres, pendant que lon y jouë les jeux, et ce sur peine de trois drachmes d'argent [1] applicables à celuy qui seroit injurié, et deux à la chose publique : car il luy sembloit que c'estoit une licence trop dissoluë de ne pouvoir tenir nulle part sa cholere, et qu'il fault que ce soit une personne trop mal apprise : mais aussi de la pouvoir vaincre par tout, c'est chose bien difficile, et à aucuns totalement impossible. Et fault que celuy qui fait la loy ait regard à l'ordinaire possibilité des hommes, s'il en veult chastier peu avec exemple profitable, et non pas beaucoup sans utilité quelconque.

XL. Aussi fut il bien estimé pour l'ordonnance qu'il feit touchant les testaments : car paravant il n'estoit pas loisible d'instituer heritier à son plaisir, ains falloit que les biens demourassent en la race du deffunct : mais luy permettant de laisser ses biens à qui lon vouldroit, pourveu que lon n'eust point d'enfans, prefera en ce faisant l'amitié à la parenté, et le gré et grace à la contrainte et necessité, et feit que chascun fust seigneur et maistre entierement de ses biens : et toutefois si n'approuva il pas simplement et indifferemment toutes sortes de donations en quelque maniere qu'elles fussent faittes, ains seulement celles qui ne seroient point procedées ny de sens aliené par quelque griefve maladie, ou par breuvages, medecines, empoisonnemens, charmes, ou autre violence et contrainte,

[1] La drachme valoit près de 16 sous de notre monnoie.

TAYLOR INST. OXFORD

ny par attraicts et allechemens de femmes, estimant très bien et très sagement qu'il ne falloit point mettre de difference entre l'estre forcé par voye de faict, et induit par subornation à faire quelque chose contre le devoir, et reputant en tel cas la fraude egale à la force, et la volupté à la douleur, comme passions qui ont ordinairement autant d'efficace les unes que les autres à faire fourvoyer les hommes de la droitte raison.

XLI. Il feit encores une autre ordonnance, par laquelle il limita les saillies des dames aux champs, le dueil, les festes et les sacrifices, ostant tout le desordre et toute la licence desreglée, dont on y usoit auparavant: car il leur defendit de sortir hors la ville avec plus de trois robbes, et de porter quand et elles à boire et à manger qui passast la valeur d'une obole [1], ny pennier qui fust plus hault qu'une couldée: et notamment leur defendit d'aller la nuict sinon en chariot, et qu'on leur portast une torche devant elles. Il leur defendit aussi de soy esgratigner ny meurtrir à force de se battre ès enterremens des morts, de faire des lamentations en vers, d'aller plorer ès funerailles d'un estranger, qui ne fust point leur parent, de sacrifier un bœuf sur la sepulture du trespassé, d'ensepvelir avec le corps plus de trois robbes, d'aller aux sepultures d'autruy, sinon à l'heure mesme du convoy de l'enterrement, toutes lesquelles choses, ou la plus part d'icelles, sont encores aujourd'huy defendues par nos

[1] L'obole étoit la sixième partie de la drachme, et valoit près de deux sous et demi de notre monnoie.

loix : et y a d'avantage, qu'elles veulent que ceulx qui les font, soient condemnez à l'amende par certains officiers, qui sont expressement ordonnez pour contreroller et reformer les abus des femmes, comme estans personnes effeminées et de lasche cueur, qui se laissent aller à telles passions et telz erreurs en leur dueil.

XLII. Et voyant que la ville d'Athenes se remplissoit tous les jours de plus en plus, y accourans les hommes de toutes parts pour la grande seureté et liberté qui y estoit, que la plus grande partie du territoire estoit du tout sterile ou maigre, et que les hommes traffiquans sur la mer, n'ont point accoustumé de rien porter à ceulx qui ne leur rendent rien en eschange, il essaya de faire, que ses citoyens s'addonnassent aux mestiers et manufactures, et feit une loy, « Que le filz ne seroit point « tenu de nourrir son pere en sa vieillesse, sinon « qu'il luy eust fait apprendre un mestier en sa « jeunesse ». Car à Lycurgus qui habitoit en une cité, où il n'y avoit apport quelconque d'estrangers, et qui avoit si grand territoire qu'il eust peu fournir à deux fois autant de peuple, comme dit Euripides, et qui oultre cela estoit de toutes parts environné de grande multitude d'Ilotes esclaves, lesquelz il valoit mieulx garder d'estre oisifz, et les tenir tousjours bas, en les contraignant de travailler et de besongner continuellement, c'estoit sagement fait de tenir ses citoyens tousjours occupez en l'exercice des armes, sans leur faire apprendre ny exercer aucun austre mestier, en les dechar-

geant de toutes autres vacations penibles et œuvres de bras. Mais Solon accommodant ses ordonnances aux choses, et non pas les choses à son ordonnance, voyant que le territoire de l'Attique estoit si maigre et si foible, qu'à male peine pouvoit il rapporter pour nourrir ceulx qui le labouroient seulement, et qu'il estoit impossible qu'il peust soustenir si grande multitude de peuple oisif, il luy sembla qu'il estoit besoing de mettre en honneur et en quelque dignité les mestiers. Si voulut que la cour souveraine d'Areopage eust l'authorité et la charge d'enquerir dequoy un chascun des habitans vivoit, et de chastier ceulx qu'elle trouveroit oisifz [1] et ne rien faisans.

XLIII. Mais cela estoit encore bien plus roide qu'il ordonna, ainsi comme Heraclides le Pontique escrit, que les enfans qui seroient nez de concubines, ou de femmes publiques, ne seroient point obligez de nourrir leurs peres : car celuy qui ès œuvres de mariage ne fait compte du devoir, monstre manifestement que ce n'est pas pour avoir enfans qu'il use d'une femme, ains pour en prendre volupté seulement : aussi en reçoit il le salaire qu'il merite, et se prive luy mesme de l'authorité qu'un pere doibt avoir sur ses enfans, attendu que par sa faulte, leur naissance propre leur tourne à reproche.

[1] Solon avoit raison de faire un crime de l'oisiveté. Il vouloit que chaque citoyen rendit compte de la maniere dont il gagnoit sa vie. Dans une bonne démocratie on ne doit dépenser que pour le nécessaire. Chacun doit l'avoir ; car de qui le recevroit-on? comme remarque très-bien M. de Montesquieu, *Esprit des Loix*, v, 7.

XLIV. Toutefois, à dire la verité, il y a ès loix de Solon touchant les femmes, beaucoup de choses descousuës, et qui s'entresuivent très mal: car [1] il permet à qui peult prendre un adultere sur le faict, de le tuer: et celuy qui a ravy ou pris à force une femme de libre condition, il ne le condemne qu'en l'amende de cent drachmes d'argent [2]: et celuy qui en aura esté le courratier, et qui l'aura menée, à vingt drachmes [3] seulement, excepté si elle n'est de celles qui publiquement se vendent à qui en veult, comme les courtisanes: car elles vont ouvertement à ceulx qui leur donnent. D'avantage il defend de vendre ses filles ny ses sœurs, sinon que le pere ou le frere eussent trouvé, qu'estans à marier elles eussent forfait à leur honneur. Or n'y a il point de propos, ny de raison de punir une chose aigrement et severement en un lieu, et en un autre la laisser passer, par maniere de dire, en jouant, ou luy establir quelque legere amende, comme par un acquit seulement: si ce n'est qu'estant pour lors l'argent fort court à Athenes, on vueille dire, que ces amendes là fussent fort griefves et fort malaisées à payer: car en l'appreciation des offrandes qui se devoient faire ès sacrifices, il met un mouton et une drachme d'argent pour un minot de bled [4], et or-

[1] Voyez les observations, sur le chap. XLIV.

[2] Soixante et dix sept livres de notre monnoie.

[3] Près de seize livres de notre monnoie.

[4] Voilà un tableau intéressant de la ville d'Athènes au temps de Solon. Un mouton valoit une drachme, la drachme va-

donne qu'à celuy qui auroit gaigné le prix ès jeux Isthmiques, seroient données du public cent drachmes : et à celuy qui l'auroit gaigné ès jeux Olympiques, cinq cents : et pour le loyer de celuy qui apporteroit un loup, il ordonne cinq drachmes, et pour une louve, une drachme, comme l'escrit Demetrius le Phalerien, disant que l'un estoit le prix et la valeur d'un beuf, et l'autre d'un mouton : car quant aux taux qu'il ordonne pour les hosties exquises et eleuës en la seizieme table de ses loix, il est vraysemblable qu'il les taxe beaucoup plus hault, que ne le valoient alors ordinairement les communes, et neantmoins encores est le prix qu'il en met bien petit à comparaison de ce qu'elles valent aujourd'huy.

XLV. Or est-ce chose accoustumée de tous temps aux Atheniens, que de faire la guerre aux loups pour autant qu'ilz avoient le pays plus propre au pasturage qu'au labourage : et y en a qui veulent dire, que les lignées du peuple Athenien, n'ont point esté nommées par les noms des enfans

loit près de 16 sous. Un mouton et une drachme, ou près de 32 sous, étoient le prix d'un médimne de bled, c'est-à-dire, de plus de quatre boisseaux, qui font plus de 84 livres pesant de bled, poids de Paris. Un bœuf ne valoit que cinq drachmes, ou près de quatre francs. Le prix du bétail et du bled étoit très-bas à Athènes. On encourageoit la population. En même temps on donnoit de fortes récompenses aux vainqueurs dans les jeux; aux uns cent drachmes, ou 77 livres; aux autres cinq cents drachmes, ou 389 livres. On excitoit les talents, on préparoit le beau siècle de Périclès.

de Ion, comme la commune opinion le tient[1], mais qu'elles ont esté appellées par les diverses manieres de vivre qu'ilz prirent dès le commencement; car ceulx qui s'adonnerent aux armes se nommerent *Oplites*, comme qui diroit, les armez: ceulx qui besongnerent des mestiers s'appellerent *Ergades*, qui vault autant à dire, comme les artisans: des autres deux, ceulx qui labouroient la terre furent appellez *Gedeontes*, qui signifie laboureurs, et ceulx qui entendoient à nourrir du bestail, *Ægicores*, qui vault autant à dire comme, chevriers.

LXVI. Et pour autant que la province d'Attique est fort seche et à grande faulte d'eaux, comme celle qui n'est arrosée de fleuves ou de ruisseaux courans, ny de lacs, ny n'a grand nombre de fonteines, de maniere qu'il est force d'user en la plus part du païs d'eaux de puis faicts à la main, il feit un tel reglement, que là où il y auroit un puis public, ceulx qui en seroient à une carriere de cheval près à la ronde, limitée à cinq cents pas, pourroient prendre de l'eau de ce puis pour leur usage, et ceulx qui en seroient plus esloignez, seroient tenus de chercher ailleurs de l'eau pour eulx: mais si après avoir cavé en leur fond à la profondeur de dix brasses, ilz ne trouvoient encore point d'eau, en ce cas ilz pourroient prendre du puis de leur plus prochain voisin une cruchée d'eau contenant

[1] Cette opinion est celle d'Hérodote, v, 66. Elle est encore confirmée par une inscription antique, qui est à Cyzique. Voyez M. de Caylus, *Recueil d'Antiquités*, Tom. II, pag. 207 et suiv.

six pots [1], deux fois par chascun jour, estimant avec grande raison, qu'il falloit sécourir la necessité, non pas entretenir l'oisiveté.

LXVII. Il regla aussi les distances qu'il fault garder à planter arbres [2], en homme qui s'entendoit bien en tel cas, ordonnant que qui voudroit planter toute autre sorte d'arbres en son fond, le feist à cinq pieds loing de celuy de son voisin : mais qui y planteroit un figuier ou un olivier, que ce fust à neuf piedz loing : pource que ces deux arbres jettent et estendent leurs racines fort loing, et ne peuvent estre près d'autres arbres qu'ilz ne leur portent grand dommage : car oultre ce qu'ilz leur soubstraient leur nourriture, ilz leur jettent encores une influxion qui leur est fort nuisible. Et qui voudroit faire un fossé ou caver un trou en son fond, qu'il le feist aussi loing du fond de son voisin, comme le fossé ou le trou qu'il caveroit auroit de profond : et qui voudroit asseoir sur son fond des ruches d'abeilles, qu'il les asseist à trois cents pieds, pour le moins, loing de celles qui paravant auroient esté assises autour de luy.

XLVIII. Quant aux fruicts de la terre, il permeit de pouvoir transporter hors du païs, et vendre aux estrangers des huiles seulement, et

[1] Cette cruche de six pots contenoit vingt et une pintes d'eau mesure de Paris. Les deux cruches font quarante-deux pintes. C'est la quantité d'eau que dans les calculs écononomiques on suppose nécessaire pour l'entretien d'un ménage.

[2] Ces loix sont encore la base du droit Romain en cette partie. Voyez la loi 13 au Digeste, Tit. *Finium regundorum.* C.

autres non, voulant que le prevost de la ville par chascun an, publiast et prononceast imprecations et maledictions à l'encontre de ceulx qui le feroient, ou que luy mesme payast au public pour l'amende cent drachmes d'argent. Ceste ordonnance est en la premiere table des loix de Solon, pourtant ne faut il pas totalement decroire ceulx qui disent, qu'anciennement il estoit prohibé et defendu de transporter des figues hors du païs d'Attique, et que de là les delateurs qui accusoient et deceloient ceulx qui en transportoient, furent appellez *Sycophantes*.

XLIX. Il feit une autre ordonnance touchant le dommage qu'auroient fait les bestes, en laquelle il commande, si un chien mordoit quelcun, que le maistre fust tenu de le livrer à celuy qu'il auroit mors, attaché à un cep de bois de quatre coudées de long: c'estoit bonne invention pour s'asseurer du chien.

L. Mais il y a bien quelque difficulté en l'ordonnance qu'il feit, que nul estranger ne peust acquerir droit de bourgeoisie à Athenes, sinon qu'il fust banny à perpetuité de son païs, ou qu'il s'y en veinst demourer avec tout son mesnage et toute sa famille pour y exercer quelque mestier : toutefois on dit qu'il ne le feit pas tant pour rebuter que pour attraire les estrangers, en leur donnant asseurance par ce statut d'y pouvoir acquerir droit de bourgeoisie : et qui plus est il estima que les uns et les autres en seroient plus fideles à la chose publique d'Athenes : les uns,

pource que malgré eulx, ilz auroient esté contraincts d'abandonner leur païs : les autres, pource que de meure deliberation ilz l'auroient voulontairement laissé.

LI. C'EST aussi une autre chose propre et peculiere à Solon, qu'il a ordonné touchant ceulx qui devroient manger à certains jours au palais et hostel de ville, ce qu'il appelle en ses ordonnances *Parasiter :* car il ne veult pas qu'une mesme personne y mange souvent : mais aussi si celuy auquel il eschet d'y devoir aller, ne le veult faire, il le condemne à l'amende, reprenant la chicheté et l'avarice mechanique de l'un, et l'arrogance de l'autre, de mespriser les coustumes publiques.

LII. APRÈS avoir estably ses loix, il les authorisa toutes pour l'espace de cent ans, et furent escriptes sur des aixieux ou rouleaux de bois, qui se tournoient dedans des tableaux plus longs que larges, où ilz estoient enchassez, dont il est encore demouré quelques reliques jusques à nostre temps, que lon monstre en l'hostel de ville à Athenes. Aristote dit, que ces rouleaux là s'appelloient *Cyrbes :* et Cratinus aussi le poëte comique dit en un endroit, « De par Solon et de par Dra« con, des *Cyrbes* desquelz on commence desjà à « frire le millet » : toutefois les autres disent que les *Cyrbes* proprement estoient les tables qui contenoient les ordonnances touchant les sacrifices, et *Axones* les autres tables. Si jura tout le conseil en commun qu'il observeroit et feroit observer de poinct en poinct toutes les ordonnances de Solon :

mais particulierement encore chascun des *Thesmothetes*, qui estoient certains officiers du corps du conseil, qui avoient specialement en charge la garde des loix, jura solennellement sur la grande place, près de la pierre où se font les proclamations publiques, promettant et vouant, que là où il transgresseroit un seul poinct desdictes ordonnances, il payeroit au temple d'Apollo, en la ville de Delphes, une image d'or massif, qui pezeroit autant comme luy.

LIII. Au demourant, voyant l'irregularité des mois et du mouvement de la lune, laquelle ne se gouverne pas selon le cours du soleil, se levant et se couchant quand et luy, ains que souvent en un mesme jour elle l'atteignoit et le passoit, il fut le premier qui nomma ce jour là de la lune, *Ene cai néa*, c'est-à-dire, vieille et nouvelle lune: estimant que ce qui en apparoissoit devant la conjonction, estoit du mois passé: et ce qui se monstroit après la conjonction, appartenoit au mois ensuivant. Et fut consequemment aussi le premier, à mon advis, qui prit bien ce que vouloit dire Homere [1], quand il disoit, Lors que le mois s'acheve et se commence. Le jour ensuivant il l'appella *Neomenia*, qui est autant à dire comme le nouveau mois, ou nouvelle lune: et après le vingtieme jour, qu'ilz appellent [2] *Icade*, il compta le reste du mois, non point en augmentant, ains en diminuant, ne plus ne moins qu'il voyoit la lumiere de la lune aller en decroissant jusques au trentieme jour.

[1] Dans l'Odyssée, xiv, 162. | [2] Eicada.

LIV. Ayans donques ses loix ainsi esté publiées, il venoit tous les jours quelques uns vers luy, qui luy en louoient, ou luy en blasmoient quelques articles, et qui le prioient d'en oster ou bien d'y ajouxter quelque chose, et plusieurs luy venoient demander comment il entendoit quelque passage, et le sommer de leur declarer en quel sens il le falloit prendre. Parquoy considerant que de refuzer à le faire il n'y auroit point de propos, et qu'en le faisant aussi il s'aquerroit beaucoup d'envie, il proposa comment que ce fust de se tirer hors de ces espines pour eviter les hargnes, plaintes et querelles de ses citoyens: car, comme il dit luy mesme,

Difficile est pouvoir en grand affaire
Entierement à chascun satisfaire.

Si prit la charge de conduire une navire pour donner quelque couleur à son voyage et à son absence, et demanda congé aux Atheniens pour dix ans, esperant que dedans ce terme là lon se seroit ja tout accoustumé à ses loix : puis monta sur mer, et le premier lieu auquel il aborda fut en AEgypte, où il demoura quelque temps ainsi qu'il dit luy mesme,

Là où du Nil l'un des bras creux et large,
Près de Canobe [1] en la mer se descharge.

Il fut aussi quelque temps conferant et estudiant avec Psenophis Heliopolitain, et Sonchis Saitain, les deux plus sçavans presbtres qui pour lors fussent en toute l'AEgypte, desquelz ayant entendu le

[1] Canope.

compte

compte de l'isle Atlantique, ainsi comme Platon l'escrit, il essaya de le mettre en vers, et le publier entre les Grecs.

LV. Au partir d'AEgypte il passa en Cypre, là où il eut fort grande amitié avec un des princes du païs nommé Philocyprus, qui estoit seigneur d'une ville non gueres grande, que Demophoon filz de Theseus feit jadis bastir sur la riviere de Clarie, en assiette bien forte, mais en païs aspre, maigre et sterile. Parquoy Solon luy remonstra qu'il valoit beaucoup mieulx la remuer de ce lieu là en une belle et fertile plaine qui estoit au dessoubs, et là y redifier plus grande et plus plaisante qu'elle n'estoit; ce qui fut faict à sa persuasion: et fut luy mesme present ayant toute la superintendence du bastiment de la ville, laquelle il aida à disposer et ordonner très bien, tant pour le plaisir, que pour la force et pour la seureté, de maniere que beaucoup de gens y vindrent d'ailleurs habiter. Et en cela plusieurs autres seigneurs du païs suivirent l'exemple de ce Philocyprus, lequel pour honorer Solon appella sa ville *Soles* [1], qui paravant s'appelloit *AEpie*. Solon mesme en ses elegies fait mention de ceste fondation, disant, en addressant sa parole à Philocyprus,

Je prie aux dieux que ta posterité
Et toy ayez royale authorité
Bien longuement à Soles, et aussi
Qu'au delaisser ceste noble isle icy,

[1] La ville de Soli dans l'île de Chypre. Elle porte encore le nom de *Solia*.

Avec ma nef legere voyager
Dessus la mer je puisse sans danger,
Estant conduit par Venus couronnée,
Qui pour avoir ceste ville ordonnée,
En mon païs me veuille convoyer,
A sauveté, et gloire m'envoyer.

LVI. Et quant à l'entreveue et au parlement de luy et du roy Crœsus, je sçay bien qu'il y en a qui veulent prouver par collation des temps que ce soit une fable controuvée à plaisir [1] : mais quant à moy je ne veulx point ainsi rejetter ny condemner une histoire si renommée, receue et approuvée par tant et de si graves tesmoings, et d'avantage qui est fort convenable aux meurs et à la nature de Solon, et mesmement digne de sa sagesse et de sa magnanimité, encore qu'elle ne se rapporte ny ne rencontre pas du tout avec certaines tables que lon appelle *Chroniques*, où lon a cotté l'ordre et la suite des temps, lesquelles infinies personnes ont essayé de corriger jusques aujourd'huy, et n'ont pourtant jamais sceu souldre ny accorder toutes les contrarietez et repugnances qui y sont. Solon donques à l'instance et prière de Crœsus s'en alla le veoir en la ville de Sardis : là où estant arrivé, il luy advint tout ne plus ne moins que lon compte d'un homme né et nourry en terre ferme, qui jamais n'avoit veu la mer ny près ny loing, tellement que de chasque riviere qu'il trouvoit, il cuidoit que ce fust la mer : Aussi Solon passant à travers

[1] M. Freret a donné ses réflexions sur cette histoire dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, Tom. V, pag. 176.

le palais de Crœsus, et rencontrant en son chemin plusieurs des seigneurs de sa cour vestus fort sumptueusement, et trainans après eulx grandes suite de serviteurs et de satellites, cuidoit tousjours que chascun d'eulx fust le roy, jusques à ce qu'il fust mené devant Crœsus mesme: lequel avoit sur luy tout ce qu'il estoit possible d'avoir de plus exquis, plus singulier et plus admirable au monde, tant en pierreries que draps de riche couleur et ouvrages d'orfevrerie, pour se monstrer à Solon en plus magnifique, plus superbe et plus sumptueux arroy. Et voyant que Solon à son arrivée devant luy, n'avoit point monstré signe ny contenance d'homme qui s'esmerveillast de veoir toute ceste pompe là, ny n'avoit dit parole quelconque approchant de ce qu'il attendoit, ains plus tost avoit assez donné à cognoistre à gens de bon entendement, qu'il mesprisoit en soy mesme toute ceste sotte vanité et bassesse de cueur: il commanda que lon luy ouvrist tous ses tresors où estoit son or et son argent, et que lon luy monstrast toute l'opulence et la magnificence de ses meubles, sans qu'il en fust aucun besoing: car il suffisoit de le veoir tout seul, pour faire assez cognoistre quelle estoit sa nature et ses meurs. Et après avoir bien veu et reveu le tout, quand on l'eut une autre fois ramené devant le roy Crœsus, il lui demanda s'il avoit jamais veu homme plus heureux que luy: Solon respondit qu'ouy, et que c'estoit un bourgeois d'Athenes nommé Tellus, lequel avoit esté homme de bien, et avoit laissé des enfans bien

estimez, et des biens suffisamment, et qui finablement avoit eu l'heur de mourir fort glorieusement en combattant pour la defense de son païs.

LVII. Croesus ayant ouy ceste response, commencea à l'estimer homme de cervelle esventée, ou grossier et sans jugement, de ne mesurer point la beatitude et felicité de ce monde à posseder beaucoup d'or et d'argent, et de reputer la vie et la mort d'un homme privé de petite et basse condition, plus heureuse que l'opulence et la puissance d'un si grand roy : mais neantmoins encore luy demanda il, quel autre homme il avoit veu plus heureux que luy après ce Tellus. Solon luy respondit, qu'il avoit veu Cleobis et Biton, qui estoient deux freres, lesquelz avoient singulierement aimé l'un l'autre, et leur mere, de sorte qu'à un jour de feste solennelle qu'elle devoit aller au temple de Juno sur son chariot trainé par des beufs, pource que les beufs demouroient trop à venir, ilz se soubmeirent tous deux vouluntairement au joug, et trainerent eulx mesmes à leur col le chariot de leur mere, laquelle en eut très grande joie, et fut reputée très heureuse par tout le peuple, d'avoir porté de telz enfans : puis ayans sacrifié à la deesse, et fait bonne chere au festin du sacrifice, ilz s'allerent coucher : mais ilz ne se releverent point le lendemain, ains furent trouvez morts sans avoir souffert mal ny douleur, après avoir receu tant de gloire et tant d'honneur.

LVIII. Croesus adonc ne peult plus avoir de patience, ains luy dit tout en cholere : « Et quoy,

« ne me mets-tu donques en nul degré des hommes « heureux »? Solon ne le voulant point flatter, ny aussi l'irriter et courroucer d'avantage, luy respondit : « O roy des Lydiens, les dieux nous ont donné « à nous autres Grecs toutes choses moyennes, et « mesmement entre autres une sagesse basse et po- « pulaire, non pas royale ny magnifique : laquelle « considerant comme la vie humaine est subjette « à infinies mutations, nous defend de nous con- « fier ou glorifier aux biens de ce monde, ne beau- « coup estimer la felicité d'un homme, qui est en- « cores en danger de mutation et de changement « car le temps amene tous les jours beaucoup de « divers accidents à l'homme, auxquelz il n'avoit « jamais pensé. Mais quand les dieux ont continué « le bonheur à une personne jusques à la fin de ses « jours, alors la reputons nous bienheureuse : mais « de juger heureux celuy qui vit encore, attendu « qu'il est tousjours en danger autant comme sa « vie dure, cela nous semble estre tout ne plus ne « moins, que qui adjugeroit le prix de la victoire « avant le temps à celuy qui combat encore, et « qui n'est pas asseuré de l'emporter ».

LIX. Solon ces paroles dittes s'en retourna, ayant offensé, et non pas rendu sage ny emendé le roy Crœsus. Mais AEsopus, celuy qui a composé les fables, estant pour lors en la ville de Sardis, où il avoit esté mandé par le roy, qui luy faisoit fort bonne chere, fut marry de veoir que le roy eust fait si mauvais recueil à Solon : si luy dit par maniere d'admonestement : « O Solon, ou

« il ne se fault point du tout approcher des princes, « ou il leur faut complaire et aggreer ». Mais au contraire, respondit Solon, « Ou il ne fault point « s'en approcher, ou il leur fault dire la verité, « et les bien conseiller ». Ainsi feit Crœsus pour lors bien peu de compte de Solon : mais après qu'il eut perdu la bataille contre Cyrus, qu'il eut perdu sa ville, et qu'il fut pris prisonnier, et que lon le monta lié et garroté dessus un hault bucher de bois, pour le brusler à la veuë de tous les Perses et de son ennemy mesme Cyrus, il se prit à crier tant qu'il peut à haulte voix par trois fois : « O Solon ». Cyrus en fut esbahy, et luy envoya demander si c'estoit un dieu ou un homme que ce Solon qu'il reclamoit ainsi seul en l'extremité de son malheur. Crœsus ne luy cela rien, et dit « que c'estoit un « des sages de la Grece, que j'envoyay querir il y » a quelque temps, non pour apprendre aucune « chose de luy, dont j'avois bon besoing, mais « afin qu'il fust tesmoing de la felicité en laquelle « je me trouvois alors, quand il l'auroit veue, en « la perte de laquelle il y a trop plus de mal, que « de bien en la jouissance : car je cognois mainte- « nant que tous les biens que je possedois alors, « n'estoient que paroles et opinion, lesquelles me « sont maintenant tournées realement et de faict « en griefves douleurs et calamitez, où je ne puis « remedier : quoy considerant ce sage Grec là, et « prevoyant de loin ce que je seuffre maintenant « par les choses que je faisois alors, m'advertissoit « que j'attendisse la fin de ma vie, et que je ne

« presumasse point trop de moy, enflé de vaine « gloire sur l'opinion d'une beatitude si mal fon- « dée et si peu asseurée ». Ces paroles ayans esté rapportées à Cyrus, qui estoit plus sage que Crœsus, et qui veoit le dire de Solon confirmé par un si notable exemple, non seulement il delivra Crœsus du peril de mort, mais l'honora depuis tousjours tant comme il vescut: ainsi eut adonc Solon la gloire d'avoir sauvé l'honneur à l'un de ces roys, et la vie par son sage advertissement à l'autre.

LX. Mais pendant qu'il estoit absent il se leva de grandes seditions à Athenes entre les habitans, et estoient chefs de ceulx de la plaine, Lycurgus: de ceulx de la marine, Megacles filz d'Alcmæon: et de ceulx de la montagne, Pisistratus: avec [1] lesquelz estoient joinct les artisans vivans de leurs bras, qui estoient les plus aspres contre les riches, tellement qu'encore que la ville gardast les loix et ordonnances de Solon, il n'y avoit neantmoins celuy qui n'attendist la mutation, et qui ne desirast veoir les choses en autre estat, esperant chascune des parties que sa condition amenderoit par le changement, et qu'elle viendroit au dessus de ses adversaires.

LXI. Estans donques les choses en tel trouble, Solon arriva à Athenes, là où chascun luy porta honneur et reverence: mais il n'estoit plus dispos de sa personne pour pouvoir parler hault en public, ny pour manier affaires comme il avoit fait par le passé, pource que sa vieillesse l'en engardoit:

[1] Parmi lesquels étoient les artisans. C.

et à ceste cause parloit il separeement à ceulx qui estoient chefs des parts, essayant s'il les pourroit mettre d'accord et reconcilier ensemble. A quoy il sembloit que Pisistratus voulust entendre plus que nul des autres : car il estoit courtois, et avoit la parole doulce et amiable, et si se monstroit secourable envers les pauvres, et moderé mesme envers ses ennemis, et s'il y avoit aucune bonne qualité qui luy defaillist, il la contrefaisoit si bien, que lon croyoit qu'elle fust plus en luy qu'en ceulx qui veritablement et naturellement l'avoient, comme d'estre homme reposé, non entreprenant, se contentant du sien sans aspirer plus oultre, haïssant ceulx qui attenteroient de changer l'estat present de la chose publique, et maéhineroient quelques nouvelletez. Par lesquelles feintes et simulations il abusoit le commun populaire : mais Solon descouvrit incontinent ses meurs et sa nature, et s'apperceut le premier du but où il tendoit, toutefois il ne le haïssoit point encore, ains taschoit tousjours à le gaigner, et à le ramener à la raison, disant souvent et à luy mesme et à d'autres, que qui luy pourroit oster de sa fantaisie l'ambition de vouloir estre le premier, et le pourroit guarir de ceste cupidité de dominer, il ne se trouveroit point d'homme mieulx né à la vertu ny meilleur citoyen que luy.

LXII. Or commenceoit ja pour lors Thespis à mettre en avant ses tragœdies, et estoit chose qui plaisoit merveilleusement au peuple pour la nouveauté, ny ayant pas encore nombre de poëtes

qui en feissent à l'envy l'un de l'autre à qui en emporteroit le prix, comme il y a eu depuis. Et Solon estant de sa nature desireux d'ouir et d'apprendre, et en sa vieillesse cherchant à passer son temps à tous esbattemens, à la musique, et à faire bonne chere plus que jamais, alla un jour veoir Thespis, qui jouoit luy mesme, comme estoit la coustume ancienne des poëtes: et après que le jeu fut finy, il l'appella et luy demanda, s'il avoit point de honte de mentir ainsi en la presence de tant de monde. Thespis luy respondit, qu'il n'y avoit point de mal, de faire et dire telles choses, veu que ce n'estoit que par jeu. Adonc Solon frappant bien ferme contre la terre avec un baston qu'il tenoit en sa main : « Mais en louant, dit il, et approuvant de « telz jeux, de mentir à son esciant, nous ne nous « donnerons garde que nous les trouverons bien « tost à bon esciant dedans nos contraux et noz « affaires mesmes ».

LXIII. Peu de temps après Pisistratus s'estant luy mesme blecé et ensanglanté par tout le corps, se feit porter dedans un chariot sur la place, là où il emeut fort le menu peuple, en leur donnant à entendre, que ce avoient esté ses ennemis, qui l'estoient allé surprendre en trahison, et l'avoient ainsi mal accoustré pour le different qu'il avoit contre eulx, à cause du gouvernement de la chose publique : et y en avoit plusieurs qui en estoient fort indignez, et qui crioient que c'estoit meschamment fait. Et lors Solon s'approchant, luy dit « O filz d'Hippocrates, tu contrefaits et joues ma

« le personnage de l'Ulysses d'Homere : car tu t'es [1]
« fouetté toy mesme pour tromper tes citoyens, et
« luy s'esgratigna pour abuser les ennemis ». Ce nonobstant la commune tumultuoit tousjours, estant toute preste de prendre les armes pour Pisistratus : et fut tenue une assemblée generale du conseil, auquel un Ariston proposa, que lon ottroyast cinquante hommes portans [2] leviers et masses à Pisistratus, pour la garde de sa personne. A quoy Solon montant sur la chaire et tribune des harengues, contredit vertueusement, et remonstra au peuple plusieurs raisons semblables à celles qu'il a depuis escriptes en vers, disant :

Chascun de vous en son affaire à part
Est advisé, et fin comme un renard,
Et tous ensemble estes grossiers et mousses
D'entendement, veu qu'aux paroles doulces
D'un homme feinct, qui vous veult decevoir,
Vous regardez [3], sans nul de ses faicts veoir.

Mais à la fin voyant que les pauvres tumultuoient, tenans le party de Pisistratus, et les riches ayans peur, s'enfuyoient çà et là, il se retira aussi, disant qu'il avoit monstré avoir plus de sens que les uns, et plus de cueur que les autres : plus de sens que ceulx qui ne voyoient pas la fin où tendoit Pisistratus, et plus de cueur que ceulx qui cognois-

[1] Dans le grec : *blessé*. C.

[2] Le grec : *cinquante hommes portant massues*. C.

[3] *Sans nul de ses faicts veoir*, est le sens d'un vers pentamètre qui manque dans le texte, et qu'Amyot a ajouté, soit d'aprés un manuscrit, soit d'après Clément d'Alexandrie, qui rapporte ce vers. Stromates, L. I, p. 328. C,

soient bien qu'il aspiroit à usurper la tyrannie, et neantmoins ne luy osoient pas resister. Ainsi le peuple authorisa la proposition d'Ariston, touchant l'ottroy des hallebardiers, et ne luy en limita point le nombre, ains luy souffrit en avoir autour de luy, et en assembler autant comme il voulut, jusques à ce qu'il se saisit de la forteresse du chasteau. Et adonc la ville se trouva bien esbahie et bien estonnée : si s'enfuirent incontinent Megacles et tous ceulx qui estoient de la race des Alcmæonides.

LXIV. Et Solon qui estoit jà fort vieux, et n'avoit personne qui le secondast, s'en alla neantmoins encore sur la place, où il parla aux citoyens qu'il y trouva, leur reprochant leur bestise et leur lascheté de cueur, et les encourageant de ne laisser pas perdre leur liberté. Ce fut lors qu'il dit un propos, qui depuis a bien esté recueilly et bien renommé : « Paravant, dit il, il vous estoit plus fa« cile d'empescher que ceste tyrannie ne se formast : « mais maintenant qu'elle est toute formée, ce « vous sera plus de gloire de l'abolir et exterminer ». Toutefois pour toutes ces belles raisons, il ne trouva personne qui luy prestast l'oreille, tant ilz estoient tous estonnez. Parquoy il se retira en sa maison, là où il prit ses armes, et les meit devant sa porte emmy la rue, disant, « Quand à moy, j'ay fait « tout ce qui m'a esté possible, pour secourir et « defendre les loix et la liberté de mon païs ». Et depuis lors se teint coy, sans plus s'entremettre du gouvernement de la chose publique. Ses amis luy conseilloient bien qu'il s'en fouist : mais il n'en vou-

lut rien faire, et se teint en sa maison composant des vers, par lesquelz il reprochoit aux Atheniens leurs faultes, en disant :

Si maintenant beaucoup vous endurez,
Contre les dieux pour ce ne murmurez :
Prenez vous-en à l'erreur que vous feistes
En ottroyant des armez satellites
A ceulx qui ont, avec telle puissance,
Mis sur vos chefs le joug d'obeïssance.

LXV. Pour telz propos, ses amis l'admonestoient qu'il regardast à ce qu'il disoit, et qu'il y avoit danger si le tyran en entendoit parler, qu'il ne le feist mourir : et luy demandoient, en quoy il se confioit pour parler ainsi audacieusement : il leur respondit, « En ma vieillesse ». Toutefois Pisistratus après estre venu au dessus de son entente, luy feit tant d'honneur et tant de bon recueil, en l'envoyant querir sur sa foy, que Solon à la fin fut de son conseil, et approuva beaucoup de choses qu'il faisoit : car Pisistratus garda luy mesme inviolablement et feit garder à ses amis les loix de Solon, tellement qu'estant appellé en justice devant la cour d'Areopage, pour un meurtre, lors qu'il estoit ja tyran, il se presenta fort modestement pour respondre aux charges que lon luy mettoit sus, et s'en justifier : mais l'accusateur ne poursuivit pas. Et feit encore Pisistratus luy mesme de nouvelles ordonnances comme celle là, « Que celuy qui auroit esté « mutilé et rendu impotent de quelque membre à « la guerre, fust nourry tout le temps de sa vie « aux despens de la chose publique ». Ce qui ja pa-

ravant avoit esté commencé en la personne de Thersippus, ainsi comme l'escrit Heraclides, à la suasion de Solon, qu'il le meit en avant au conseil : et depuis Pisistratus suivant ceste proposition en feit pour l'advenir une ordonnance generale. Theophrastus mesme dit, que ce fut Pisistratus, et non pas Solon, qui institua l'action d'oisiveté, ce qui fut cause que le païs d'Attique devint plus fructueux en estant mieulx labouré, et la ville d'Athenes en demoura plus paisible.

LXVI. Mais Solon ayant commencé à coucher par escrit en vers, le compte et la fable de l'isle Atlantique, qu'il avoit apprise des sages de la ville de Saïs en AEgypte, et qui convenoit aux Atheniens, il se lassa, et demoura en chemin, non pour affaire ou empeschement qu'il eust, comme dit Platon, mais seulement pour sa vieillesse, et pource que la longueur de l'œuvre luy feit peur. Car au demourant qu'il eust du loisir assez, il appert par ces vers, où il dit :

Je deviens vieux en apprenant tousjours.

Et en un autre passage, où il dit :

Dame Venus est ores mon deduit,
Et de Bacchus le breuvage me duit,
Les dons aussi des muses : car ce sont
Les poincts qui vivre en plaisir l'homme font.

Depuis, Platon ayant voulu deduire au long, et enrichir ce subject de la fable Atlantique, comme voulant, par maniere de dire, cultiver un champ delaissé en friche, qui aucunement luy apparte-

noit, pour estre extraict et descendu de la race de Solon, il commencea à y bastir un beau et superbe portail, l'environner de belles murailles, et y mettre de grandes courts à l'entrée, telles que jamais autre traitté ny fable, ou invention poëtique, n'en eut de si magnifiques : mais pource qu'il y commencea aussi trop tard, il acheva sa vie avant son œuvre, laissant aux lecteurs d'autant plus de regret de n'avoir pas ce qui en reste à escrire, que plus donne de plaisir aux lecteurs ce que lon en a descript : car tout ainsi comme en la ville d'Athenes, le temple de Jupiter Olympien est demouré seul imparfait, aussi la sapience de Platon entre tant de beaux discours, qui en sont sortis, n'a laissé imparfait, que celuy seul de la fable Atlantique.

LXVII. Solon donques vescut encore long temps après que Pisistratus eut usurpé la tyrannie, ainsi que dit Heraclides le Pontique : toutefois Phanias Ephesien escrit, qu'il ne vescut plus que deux ans. Car Pisistratus usurpa domination tyrannique l'année que Comias fust prevost à Athenes : et Phanias escrit, que Solon mourut l'année que Hegestratus le fut, qui fut l'année prochaine d'après. Et quant à ce qu'aucuns disent que les cendres de son corps après sa mort, furent espandues par toute l'isle de Salamine, cela semble estre chose controuvée, où il n'y a point de vrayseмblance : mais neantmoins elle a esté escrite par plusieurs notables autheurs, et entre les autres, par le philosophe Aristote.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PUBLICOLA.

Origine de Valerius Publicola. Tarquin le superbe est chassé du trône. II. *Election des deux premiers consuls, Brutus et Collatinus.* III. *Efforts de Tarquin pour remonter sur le trône.* VI. *Conspiration contre les consuls.* VII. *Elle est découverte par Publicola.* VIII. *Brutus condamne à mort ses deux enfans.* IX. *Foiblesse de Collatinus. Il abdique le consulat. Publicola le remplace.* XIII. *Champ de Mars. Isle sacrée dans Rome.* VX. *Bataille sanglante. Le fils aîné de Tarquin et Brutus y perdent la vie. Triomphe de Publicola* XVII. *Il prononce l'éloge de Brutus. Origine des harangues funèbres.* XVIII. *Conduite généreuse de Publicola.* XIX. *Son respect pour la majesté souveraine du peuple.* XX. *Usage qu'il fait de son pouvoir pour le bien de l'état. Il remplit les places vacantes du sénat. Ses loix populaires.* XXI. *Ordonnance contre la tyrannie.* XXII. *Pour les finances.* XXIII. *Création de deux questeurs.* XXV. *Travaux et dédicace du temple de Jupiter Capitolin.* XXVIII. *Dédicace du second temple : son incendie sous l'empire de Vitellius. Troisieme temple bâti par Vespasien, et brûlé peu de temps après sa mort. Quatrieme temple construit par Domitien.* XXIX. *Dépenses faites pour sa dorure.* XXX. *Magnificence du palais de Domitien.* XXXI. *Tar-*

quin se rend chez le roi Porséna qui vient assiéger Rome. XXXII. *Second consulat de Publicola. Il est blessé dans un combat. Belle défense d'Horatius Coclès.* XXXIII. *Troisieme consulat de Publicola. Courage de Mutius Scevola.* XXXIV. *Publicola ménage la paix avec Porséna.* XXXV. *Hardiesse de Clélie.* XXXVII. *Victoire remportée sur les Sabins par Valerius, frere de Publicola.* XXXVIII. *Quatrieme consulat de Publicola. Alarmes dans Rome. On consulte les livres de la Sibylle. Appius Clausus quitte le pays des Sabins, et vient s'établir à Rome. Origine de la famille Claudia. Défaite des Sabins.* XL. *Triomphe de Publicola. Sa mort. Ses funérailles aux dépens du public. Deuil général.*

Depuis l'an 245 jusqu'à l'an 251 après la fondation de Rome, 503 ans avant Jesus-Christ.

Comparaison de Solon et de Publicola.

PUBLIUS

PUBLIUS VALERIUS PUBLICOLA.

AYANT donques Solon esté tel, il nous a semblé bien seant de l'assortir avec Publicola, celuy auquel le peuple Romain donna par honneur ce surnom là, pource que paravant il s'appelloit Publius Valerius, estant descendu d'un ancien Valerius, qui fut l'un des principaux instruments de moyenner, que les Romains et les Sabins, qui estoient ennemis mortelz, se conjoignissent en un mesme peuple : car ce fut luy qui plus incita les deux roys à s'accorder, et à se joindre ensemble. Estant donqués Publicola descendu de cestuy là, pendant que les roys dominoient encores à Rome il estoit en grande estime, tant pour son eloquence, que pour sa richesse, usant de l'une droittement et librement pour la defense de la justice, et de l'autre liberalement et humainement, pour en subvenir aux pauvres : de sorte qu'il estoit

tout apparent que si le royaume venoit à sé changer en estat de chose publique, il seroit l'un des premiers hommes d'icelle. Si advint que le roy Tarquinius surnommé le *Superbe*, n'estant point venu au royaume par bonne voye, ains meschamment et malheureusement, et s'y estant aussi porté non point en roy, ains en violent et oultrageux tyran, fut si haï et si malvoulu du peuple, avec l'occasion de la mort de Lucrece, laquelle se tua elle mesme pour avoir esté violée à force, que toute la ville se soubleva et rebella contre luy : et Lucius Brutus prenant en main la conduitte de ce soublevement et de ceste rebellion, s'en addressa premierement à cestuy Valerius, qui le seconda en ceste entreprise fort affectueusement, et luy aida à chasser le roy Tarquinius avec tous ceulx de sa maison.

II. On tant que lon pensa que le peuple deust elire un seul capitaine en chef au lieu d'un roy, Valerius se teint coy, en cedant vouluntairement le premier lieu à Brutus, comme mieulx appartenant à celuy qui avoit esté principal autheur et conducteur du recouvrement de la liberté : mais quand on veit que le nom de Monarchie, c'est à dire, de puissance souveraine en un seul, estoit desplaisant au peuple, et qu'il la supporteroit plus patiemment quand elle seroit divisée en deux : et pour ceste cause qu'il vouloit elire deux consuls : Valerius adonc commencea à esperer qu'il en seroit l'un avec Brutus : mais toutefois il descheut de ceste esperance : car contre la voulunté de Bru-

tus mesme, fut eleu consul [1] avec luy Tarquinius Collatinus le mary de Lucrece, non qu'il fust homme de plus grande vertu ny de meilleure reputation que Valerius, mais les principaux de la ville redoubtans les menées que faisoient ceulx de la maison royale, qui tentoient tous moyens de retourner, et alloient flattant et amolissant le peuple, voulurent avoir l'un de leurs chefs, celuy qui avoit occasion de leur estre plus aspre et plus vehement ennemy, ayans bien opinion que celuy là ne fleschiroit en rien.

III. Valerius prit cela fort à cueur, que lon n'eust pas ceste fiance de luy qu'il fust pour faire toutes choses au proufit de son païs, pource qu'il n'avoit particulierement receu aucune injure des tyrans : à raison dequoy il cessa d'aller au senat, de plaider pour les particuliers, et entierement de plus s'entremettre des affaires publiques, de maniere qu'il donna à parler à beaucoup de gens, et les meit en peine, craignans que pour ce mescontentement il ne se rengeast du costé des roys, et ne fust cause de mettre la ville sans dessus dessoubs, attendu mesmement qu'elle en estoit en grand branle. Mais quand Brutus, qui avoit souspeçon sur quelques autres encore, voulut asserrmenter et faire jurer sur les sacrifices tous ceulx du senat, et qu'il leur eut assigné jour pour ce faire solennellement : Valerius adonc descendit avec un bon visage sur la place, et avec une chere ouverte fut le premier qui jura, qu'il n'espargne-

[1] L'an de Rome 245.

roit ny n'omettroit rien à faire qui fust au dommage et au prejudice des Tarquins, ains que de toute sa puissance il combatroit pour la tuition et defense de la liberté. Cela resjouït grandement toute l'assistence du senat, et donna grande asseurance aux consuls, mesmement que tantost après il monstra que les effects respondoient aux paroles du serment : car il vint des ambassadeurs à Rome qui apportoient des lettres du roy Tarquinius pleines de doulces et humbles paroles pour gaigner la grace du peuple, avec charge de tenir les plus gracieux et plus humbles propos dont ilz se pourroient adviser, pour attendrir les cueurs de la multitude, mesmement venans de la part du roy, lequel ilz disoient avoir laissé toute fierté, et ne demander que choses raisonnables. Les consuls furent d'avis de leur donner audience publique et les souffrir parler au peuple, mais Valerius y contredit, et s'y opposa, en remonstrant qu'il seroit trop dangereux de donner occasion et moyen de susciter quelque nouvelleté à une tourbe de peuple pauvre, qui avoit plus de peur de la guerre que de la tyrannie.

IV. Depuis il revint encore d'autres ambassadeurs, qui dirent, que Tarquinius desormais se deportoit de plus vouloir rentrer en son royaume et de faire la guerre, mais à tout le moins qu'il requeroit que lon luy rendit son argent et ses biens à luy et à ses amis, à fin qu'ilz eussent dequoy se pouvoir entretenir en leur exil. Plusieurs fleschissoient et se laissoient aller à ceste requeste, mesme-

ment Collatinus, l'un des consuls, qui leur favorisoit en leur demande: mais Brutus, qui estoit homme inflexible et violent en sa cholere, s'encourut incontinent sur la place, criant que son compagnon estoit traistre, qui vouloit que lon concedast aux tyrans matiere de faire la guerre, là où ilz ne meritoient pas qu'on leur donnast seulement dequoy vivre en leur exil. Le peuple s'assembla là dessus, et le premier qui parla en ceste assemblée fut un privé nommé Gaius Minutius, lequel addressant sa parole à Brutus, et à tous les assistans, leur dit: « Seigneurs, faictes en sorte que les biens des « tyrans soient plus tost avec vous pour leur faire « la guerre, qu'avec eulx pour la vous faire à vous « mesmes ». Ce neantmoins les Romains furent d'advis, qu'ayans la liberté pour laquelle ilz combatoient contre les tyrans, ilz ne devoient point en retenant leurs biens refuzer l'offre de paix, et qu'il valoit mieulx leur jetter leurs biens après eulx.

V. Or estoit ce la moindre chose à quoy pensast Tarquinius, qu'à ravoir ses biens: mais soubs couverture de les redemander, il faisoit soubs main tenter le peuple, et ourdissoit une trahison, que ses ambassadeurs conduisoient faisans semblant de recueillir les biens du roy et de ses gens, disans qu'ilz en avoient ja vendu une partie, et qu'ilz en gardoient et en envoyoient tous les jours, si bien que, dilayans ainsi soubs ces couleurs, ilz corrompirent deux des meilleures et plus anciennes maisons de la ville, celle des Aquiliens, où il y

avoit trois senateurs, et celle des Vitelliens, où il y en avoit deux, qui tous estoient nepveux de par leurs meres du consul Collatin : et avoient les Vitelliens encores une autre alliance avec Brutus, car sa femme estoit leur propre sœur, et avoit plusieurs enfans d'elle, desquelz les Vitelliens avoient ja tiré à leur cordelle les deux plus grands, pource qu'ilz hantoient familierement ensemble comme cousins germains, et les avoient induits à vouloir estre participans de leur trahison, en s'alliant de la maison des Tarquins qui estoit grande et puissante, moyennant le support de laquelle ilz se pouvoient promettre tout accroissement d'honneur et de biens par le moyen des roys, plus tost que de s'arrester à la brutalité et dureté de leur pere : car ilz appelloient dureté sa severité encontre les meschans, auquelz il ne pardonnoit jamais. Et au demourant il avoit long temps faict semblant d'estre insensé et idiot pour la seureté de sa personne, et à fin que les tyrans ne le feissent mourir, tellement que le nom de Brutus luy en estoit encore demouré.

VI. Après que ces deux jeunes hommes eurent consenty et parlé avec les Aquiliens, ilz furent tous d'advis de s'obliger les uns les autres, avec un grand et horrible serment, en beuvant tous ensemble du sang, et touchant des mains aux entrailles d'un homme qu'ilz immoleroient. Cela accordé entre eulx, ilz s'assemblerent pour l'executer en la maison des Aquiliens. Or avoient ilz choisy pour ce faire un quartier de la maison obscur, et où il ne hantoit

presque personne : et advint qu'un serviteur de la maison, nommé Vindex, s'y cacha sans que les conjurez en sceussent rien, non qu'il eust expressement espié l'occasion et le moyen de veoir ce qu'ilz feroient, ou que paravant il en eust quelque sentiment : mais s'y estant rencontré par cas d'adventure, lors que les conjurez y entrerent avec contenance d'y vouloir faire quelque chose de secret et de consequence, il eut peur d'estre apperceu, et se teint coy, en se cachant derriere un coffre qui là estoit, de maniere qu'il veit tout entierement ce qui s'y feit, et ouït tout ce qui s'y delibera et qui s'y dit. Si fut la resolution de leur conseil, qu'ilz occiroient les deux consuls, et escrivirent des lettres à Tarquinius ès quelles cela estoit contenu, qu'ilz baillerent à ses ambassadeurs estans logez chez les Aquiliens, et presens à ceste conclusion.

VII. Cela arresté ilz sortirent de là, et Vindex en sortit aussi le plus secrettement qu'il peut, se trouvant en grande destresse pour ne scavoir comment il se devoit gouverner en cest affaire : car il estimoit estre chose bien dure, comme à la verité elle l'estoit, d'aller accuser les propres enfans envers leur pere, qui estoit Brutus, d'une si meschante et si malheureuse entreprise, et les nepveux envers leur oncle qui estoit Collatinus : d'autre costé aussi ne luy sembloit ce pas estre un secret qu'il deust reveler à aucun particulier privé, et moins encores estoit il possible qu'il s'en peust taire, se sentant incité et poulsé de sa conscience : si conclut à la fin de s'en addresser à Valerius, estant

semond à ce faire par la facilité et humanité du personnage, qui donnoit aiseement accès et audience à tous ceulx qui vouloient parler à luy, et qui ne dedaignoit jamais d'ouir les propos et les affaires des pauvres. Estans donques Vindex allé devers luy, et luy ayant declaré le tout en presence d'un sien frere Marcus Valerius, et de sa femme, il en fut grandement esbahy et espouventé. Si le reteint de peur qu'il ne s'en fouist, et l'enferma dedans une chambre, donnant la charge à sa propre femme de garder la porte, que personne n'y entrast ny n'en sortist, et ordonnant à son frere, qu'il allast environner le palais du roy, pour surprendre les lettres s'il estoit possible, et garder que personne des serviteurs n'evadast : et luy accompagné, comme de coustume, de grande suitte, tant de ses amis, que de poursuivans, et de grand nombre de gens qui luy faisoient la cour, s'en alla droit au logis des Aquiliens, qui d'adventure n'estoient pas lors en la maison, et entrant par la porte, sans que personne luy donnast empeschement, il trouva les lettres en la chambre où logeoient les ambassadeurs du roy Tarquinius. Sur ces entrefaictes les Aquiliens qui en ouïrent le vent, s'en recoururent incontinent en la maison, où ilz trouverent Valerius qui en sortoit. Si se meirent en effort de luy oster les lettres qu'il tenoit : mais Valerius et sa compagnie les en engarderent, et qui plus est leur entortillerent leurs robbes autour du col, et les entrainerent par force, quelque resistence qu'ilz sceussent faire, jusques sur la place. Autant en fut

il fait au palais mesme du roy, là où Marcus Valerius trouva encore d'autres lettres que lon avoit envelopées dedans des hardes, pour plus seurement les emporter, et tira aussi par force sur la place tous les serviteurs du roy qu'il y rencontra. Et là les consuls ayans fait faire silence, Valerius feit amener de son logis le serf Vindex : et adonc les conjurez furent publiquement accusez, et leurs lettres leuës, sans qu'ilz eussent la hardiesse de rien respondre.

VIII. Toute l'assistence estonnée tenoit les yeux en terre la teste baissée, et n'y avoit personne qui ozast ouvrir la bouche pour parler, exceptez quelques uns, qui voulans gratifier à Brutus, commencerent à dire, qu'il les falloit bannir : et si leur donnoit Collatinus quelque esperance, à cause qu'il se print à plorer, et Valerius aussi pource qu'il ne disoit mot : mais Brutus appellant ses enfans par leurs propres noms : « Or sus (dit-il) Titus, « et toy Valerius, que ne respondez vous à ce dont « on vous accuse » ? Et les ayant par trois fois sommez de respondre, quand il veit qu'ilz ne respondoient rien, il se tourna devers les executeurs de justice, et leur dit, « C'est maintenant à vous « à executer le demourant : faites votre devoir ». Si tost qu'il leur eut prononcé ces paroles, les executeurs de justice saisirent incontinent au corps les deux jeunes hommes, et en leur deschirant leurs habillemens, leur lierent les mains par derriere, puis les battirent de verges : ce qui faisoit si grande horreur à tous les assistans, qu'ilz n'avoient pas le

cueur de les regarder, ains se tournoient d'un autre costé pour n'en rien veoir. Mais au contraire on dit que leur pere propre ne tourna jamais sa veuë ailleurs, ny n'addoulcit onques par pitié la rigueur et la severité qu'il monstroit en son visage, ains regarda tousjours avec les yeulx fichez, punir ses propres enfans, jusques à ce qu'ilz fussent estendus tout de leur long sur la terre, et leur furent à tous deux les testes tranchées avec une hache : quoy fait, Brutus se retira, laissant faire la punition des autres à son compagnon.

IX. Cela fut un acte, que lon ne sçauroit ny suffisamment louer, ny assez blasmer : car ou c'estoit une excellence de vertu, qui rendoit ainsi son cœur impassible, ou une violence de passion qui le rendoit insensible : dont ne l'un ne l'autre n'est chose petite, ains surpassant l'ordinaire d'humaine nature, et tenant ou de la divinité, ou de la bestialité. Mais il est plus raisonnable, que le jugement des hommes s'accordent à sa gloire, que la foiblesse des jugeans face descroire sa vertu : car les Romains estiment, que ce ne fut pas si grand exploit à Romulus d'avoir premierement fondé Rome, qu'à Brutus d'avoir recouvré la liberté, et estably le gouvernement de la chose publique : mais pour lors, quand il se fut retiré, tout le monde demoura sur la place, comme transy d'horreur et de frayeur, par un long temps, sans mot dire, pour avoir veu ce qui avoit esté fait.

X. Et les Aquiliens prenans asseurance de ce qu'ilz voyoient l'autre consul Collatinus proceder

lentement et froidement à l'encontre d'eulx, requirent que lon leur baillast temps et loisir pour respondre aux charges que lon leur imputoit, et que lon leur rendist Vindex leur esclave, pource qu'il n'estoit pas raisonnable qu'il demourast entre les mains de leurs accusateurs. Ce que le consul leur vouloit ottroyer, et estoit ja prest de rompre l'assemblée: mais Valerius dit qu'il ne rendroit point Vindex, lequel estoit parmy la tourbe de gens qu'il avoit autour de sa personne: et si engarda que le peuple ne s'en allast, en laissant eschapper ceulx qui avoient entrepris de trahir si laschement leur païs, jusques à ce que luy mesme leur meit sus la main, en appellant Brutus à son aide, et protestant que Collatinus ne se portoit point en homme de bien, attendu que voyant comme son compagnon Brutus avoit esté constrainct de faire punir de mort ses propres enfans, luy au contraire, pour gratifier à des femmes, taschoit à faire evader des traistres manifestes, et ennemis publiques du païs.

XI. Dequoy le consul se courrouceant, commanda que lon emmenast le serviteur Vindex, et les sergents faisans escarter la presse, meirent la main sur luy pour l'emmener, et commencerent à frapper sur ceulx qui les en vouloient garder: mais les amis de Valerius se meirent au devant, et les repoulserent. Le peuple mesme se prit à crier et à appeller Brutus: lequel à ce bruit retourna de rechef sur la place, et luy estant fait silence, dit, « que quant à ses propres enfans, il en avoit esté

« tout seul juge suffisant pour les punir selon « qu'ilz avoient desservy, et quant aux autres, qu'il « en avoit laissé le jugement au peuple qui estoit « franc et libre. Parquoy qui vouldra, dit il, si « se leve, et suade au peuple ce que bon luy sem- « blera ». Si ne fut plus besoing d'aultres paroles, ains seulement de recueillir les voix du peuple, par toutes lesquelles ilz furent condemnez, et suivant la condemnation eurent les testes trenchées.

XII. Or estoit ja dès auparavant le consul Collatinus en quelque souspeçon, pource qu'il estoit parent des roys, et si haïssoit on son surnom, pource qu'il s'appelloit Tarquinius : et voyant d'avantage que pour ses deportemens en ce cas, il estoit haï et mal voulu de tout le monde, il se deposa luy mesme vouluntairement du consulat, et s'en alla hors la ville de Rome. Et adonc le peuple s'assemblant pour luy substituer un successeur, Valerius fut eleu sans aucun contredit, en recompense de la bonne affection et soigneuse diligence, dont il avoit usé en cest affaire. Mais estimant que le serviteur Vindex avoit bien merité aussi quelque recompense, il luy feit donner, non seulement liberté par ottroy du peuple, mais aussi droit de bourgeoisie, et fut le premier serf affranchy qui fut faict citoyen Romain, avec permission de donner sa voix aux elections des officiers, en quelque lignée qu'il se vouldroit faire enroler. Long temps depuis, et bien tard, Appius pour gaigner la grace du menu populaire, ottroya à tous les autres serfs affranchis loy, de donner aussi leurs suffrages aux

elections : et jusques aujourd'huy un parfaict affranchissement de serf s'appelle *Vindicta*, du nom de ce Vindex, qui fut lors affranchy.

XIII. Cela fait, les biens des roys furent abandonnez à piller au peuple, et leur palais razé. Or estoit entre autres héritages la plus belle partie du champ de Mars au roy Tarquinius : elle fut alors dediée et consacrée au dieu Mars, y ayant esté non gueres avant sié le bled, et estans encore demourées les jerbes sur le champ : si estimerent que lon ne devoit aucunement moudre ny approfiter le bled qui en estoit issu, ains jetterent les jerbes et faisceaux de bled dedans la riviere, et pareillement les arbres qu'ilz arracherent, et couppèrent, à fin que le champ demourast tout nud, sans porter fruict quelconque, sacré au dieu Mars. Ces jerbes ainsi jettées tout à un coup dedans la riviere, furent emmenées à val par le fil de l'eau, non guere loing de là, jusques en un endroit où les premieres trouverent l'eau basse, et s'y arresterent, et empescherent que les autres qui survindrent après ne peurent passer oultre, et se lierent et accrocherent si bien les unes aux autres, que toute la masse commencea à prendre pied ferme et à se fonder dedans l'eau : depuis encore le fil de la riviere y amena tousjours force sable et force limon, qui augmenta tousjours de plus en plus et affermit celle masse, de sorte que la force de l'eau ne la peut plus esbranler, ains plus tost en la serrant et pressant tout doulcement, la lia d'avantage. Ainsi allant tousjours la grandeur et la fermeté de cest amas

croissant, pource que tout ce que la riviere menoit à val s'y attachoit, finablement la chose est venue avec le temps à telle augmentation, que c'est aujourd'huy à Rome l'isle sacrée [1], où il y a plusieurs beaulx temples de divers dieux, et plusieurs portiques à l'entour, et l'appelle lon en langage latin, Entre deux ponts [2].

XIV. Toutefois il y en a qui veulent dire, que cela n'advint pas lors que ce champ des Tarquins fut consacré à Mars : ains fut depuis quand une vierge du nombre des vestales, qui s'appelloit *Tarquinia*, donna au peuple un sien champ qui joignoit à celuy de Tarquin, pour laquelle liberalité elle eut en recompense de grandes prerogatives et grands honneurs, comme entre autres, qu'il fut ordonné que son tesmoignage seroit valable en jugement, lequel privilege nulle autre femme n'avoit, et luy fut aussi permis par grace speciale du peuple, de se pouvoir marier si bon luy sembloit : ce qu'elle ne voulut point accepter. Voilà comment on compte que cela advint.

XV. Mais Tarquinius ayant perdu toute esperance de pouvoir rentrer en son royaume par surprise, se retira devers les Thoscans, qui le receurent bien voulontiers, et assemblerent grosse puissance pour l'y cuider remettre. Les consuls Ro-

[1] On l'appelle maintenant *Isola di S. Bartholomeo*, l'île de S. Barthelemi. Elle étoit célèbre par le temple d'Esculape.

[2] A cause de ses deux ponts ; l'un nommé le pont Fabricius, maintenant *Ponte quattro Capi ;* l'autre construit par Cestius, maintenant *Ponte S. Bartolomeo.*

mains sortirent aussi avec leur armée à l'encontre, et se rengerent les deux osts en bataille l'un devant l'autre dedans des lieux sacrez aux dieux, dont l'un s'appelle le boccage *Arsien*, et l'autre le pré *Æsuvien*: et comme les deux armées commencerent à s'entrecharger, Arruns filz aisné de Tarquin et le consul Brutus s'entrerencontrerent, non point par cas d'adventure, ains par ce qu'ilz s'entrecherchoient pour executer la grande haine qu'ilz portoient l'un à l'autre, l'un comme à un tyran ennemy de la liberté de son païs, l'autre comme à celuy qui avoit esté principal autheur de les faire chasser en exil. Si eslencerent leurs chevaulx l'un contre l'autre, aussi tost qu'ilz s'entr'apperceurent, avec plus de fureur que de raison, et s'entrefrapperent l'un l'autre si rudement, qu'ilz en tumberent tous deux roides morts sur la place. Et ayant esté l'entrée de ceste bataille si cruelle, l'issue n'en fut pas moins sanglante, jusques à ce que les deux exercites ayans autant fait que souffert de dommage l'un à l'autre, furent separez par une tempeste qui se leva: et se trouva Valerius en grande destresse pour ne sçavoir ausquelz estoit demourée la victoire de celle journée, voyant les combatans aussi desconfortez pour le grand nombre de leurs gens qu'ilz voyoient morts devant eulx, que resjouis pour ceulx des ennemis qu'ilz avoient tuez: car la multitude des morts à les veoir estoit si egale, qu'il eust esté bien malaisé d'estimer desquelz il y en avoit plus, sinon que les uns et les autres voyans à l'œil et de près la diminution de leur camp, se confirmoient plus tost

en opinion d'y avoir perdu, que d'y avoir gaigné, en conjecturant de loing le dechet de leurs ennemis.

XVI. La nuict survenant telle que lon la peult estimer après une telle bataille, quand le bruit fut appaisé en tous les deux camps, on dit que le boccage où ilz estoient campez trembla, et ouït on une haulte voix, laquelle dit, qu'il estoit mort un de plus seulement en ceste bataille du costé des Thoscans, que du costé des Romains. Ce fut certainement quelque voix divine que celle là, car incontinent les Romains s'en prirent à crier hault et clair, comme gens à qui le courage estoit creu, et les Thoscans au contraire s'en effroyerent tellement, que la plus part se desroba du camp et s'escarta çà et là, et n'y en demoura sinon environ cinq mille, que les Romains allerent prendre tous prisonniers, et pillerent tout ce qui estoit demouré en leur camp. Les morts furent depuis comptez, et trouva lon qu'il y en avoit sur le champ unze mille trois cents du costé des Thoscans, et des Romains autant, à un seul près. Ceste bataille fut donnée le dernier jour de febvrier, comme lon dit, et en triumpha le consul Valerius [1], estant le premier des consuls, qui entra onques dedans Rome sur un char triumphant trainé par quatre chevaulx: ce que le peuple trouva beau et magnifique à veoir, et ne s'en offensa point comme quelques uns ont voulu dire, ny n'en porta point d'envie à celuy qui le commencea: car autrement la coustume n'en eust

[1] L'an de Rome 246.

pas

pas esté si affectueusement suivie, ny n'en fust pas demourée par tant et tant d'ans comme elle a fait depuis.

XVII. Aussi prisa lon beaucoup les honneurs qu'il feit à son compagnon Brutus au convoy de ses funerailles et à ses obseques, là où il feit une harengue funebre à sa louange : ce qui pleut tant aux Romains, et leur en fut la façon si aggreable, que depuis la coustume en est toujours demourée quand il meurt quelque grand personnage, qu'il est publiquement loué à son enterrement par les plus gens de bien survivans. On dit que ceste harengue funebre est plus ancienne que la premiere qui fut onques prononcée en matiere semblable dedans la Grece : si ce n'est que lon veuille maintenir ce que l'orateur Anaximenes a escrit, que la maniere de louer ainsi les trespassez à leurs obseques, ait esté premierement instituée par Solon.

XVIII. Mais plus voulut on de mal à Valerius, et luy sceut on mauvais gré de ce que Brutus, que le peuple recognoissoit pour pere de la liberté, n'avoit jamais voulu estre seul en office, ains avoit luy mesme procuré par deux fois qu'on luy substituast un compagnon : et cestuy cy au contraire (ce disoit le bruit commun) s'attribuant à luy seul la souveraine authorité, monstre bien qu'il ne veult pas estre successeur de Brutus au consulat, et que ce n'est pas le but où il pretend, mais de Tarquinius, au royaume. Que sert donques louer Brutus de paroles, et de faict imiter Tarquinius, ayant devant luy seul tous les massiers, toutes les

haches et tous les faisceaux de verges, quand il sort en public hors de sa maison, laquelle est beaucoup plus grande et plus superbe que celle du roy, qu'il a luy mesme demolie? Aussi, à dire la verité, Valerius habitoit en une maison un petit trop superbement bastie, au pendant du mont qui s'appelle *Velia*, et descouvroit, pour estre en assiette haulte, toute la place, tellement que lon en pouvoit facilement veoir tout entierement ce qui s'y faisoit, et si estoit malaisée à approcher par le dehors: de maniere que quand il sortoit hors de sa maison, c'estoit une pompe fort superbe que de le veoir ainsi descendre d'un hault lieu, avec une suitte qui sentoit la magnificence de la cour d'un roy. Mais en cest endroit monstra bien Valerius, combien sert à un personnage colloqué en eminente dignité, et ayant en main le maniement de grands affaires, avoir les oreilles ouvertes à ouir et recevoir vouluntiers en franc parler au lieu de flatteries, et la verité au lieu de menteries : car ayant entendu de quelques siens amis comme le peuple se plaignoit et se mescontentoit de cela, il ne s'opiniastra point, ny ne s'en courroucea point à eulx, ains tout aussi tost assembla force ouvriers, si matin qu'il n'estoit pas encore jour, ausquelz il feit abattre sa maison, et la razer jusques en terre : tellement que le jour ensuivant quand les Romains assemblez sur la place veirent ceste grande et soudaine ruine, priserent beaucoup la grandeur de courage que Valerius avoit monstrée en cela : mais aussi furent ilz marris et eurent

regret de veoir une si belle et si grande maison, qui estoit ornement de la ville, demolie en un instant, ne plus ne moins qu'un homme que lon auroit injustement fait mourir par envie, et aussi de veoir leur souverain magistrat comme un vagabond, contrainct de loger chez autruy: car ses amis le receurent chez eulx jusques à ce que le peuple luy eut donné une place, en laquelle il feit rebastir une maison plus modeste et moins superbe que la premiere, au lieu où est aujourd'huy [1] le temple qui s'appelle *Vicus Publicus*.

XIX. Et voulant rendre non seulement sa personne, mais aussi l'office de consulat aggreable et plaisant au peuple, au lieu que paravant il luy estoit espouvantable, il separa les haches d'avec les faisceaux de verges que les massiers portoient devant le consul: et encore quand il entroit sur la place, où le peuple fust assemblé en conseil, il faisoit baisser les verges, comme en recognoissance et reverence de la majesté souveraine du peuple: ce que tous les magistrats observent encores aujourd'hui. En quoy faisant il n'abaissa pas tant sa dignité, ce que le vulgaire de prime face cuideroit, comme il se retrancha d'envie, en s'acquerant autant de vraie authorité, comme il sembloit qu'il quittast et cedast de licence: car cela feit que le peuple prit plaisir à se soubmettre à luy, et luy en obeït plus vouluntiers, de sorte que pour ceste

[1] Il faut lire: *le temple de Vica Pota*, c'est-à-dire, *de la Victoire*. Voyez Tite-Live, Liv. II. chap. 7, et les notes de divers savans, et sur-tout celle de Drakemborch. G.

occasion il le surnomma *Publicola*, qui vault autant à dire comme, honorant et aimant le peuple : lequel surnom il reteint tousjours depuis, et nous aussi doresnavant en escrivant le reste de sa vie n'en userons plus d'autre : [1] car il permeit à qui vouldroit, se presenter pour demander le consulat au lieu de Brutus.

XX. Mais ne sçachant pas quel seroit celuy que lon y subrogeroit, et craignant que par envie ou par ignorance, celuy qui seroit substitué ne s'opposast à ce qu'il entendoit faire, il employa sa souveraine puissance et authorité, pendant qu'il estoit seul, en très beaulx et très grands exploits : car premierement il remplit le senat qui estoit fort descheut et diminué d'hommes, pource que le roy Tarquinius en avoit faict mourir les uns quelque temps au paravant, les autres estoient nagueres morts en la bataille, au lieu desquelz il en remeit de nouveaux, jusques au nombre de cent soixante et quatre : puis feit des statuts et ordonnances nouvelles, qui fortifierent grandement l'authorité du peuple. La premiere fut, qu'il permeit à tous criminelz qui auroient esté condemnez par sentence des consuls, appeller devant le peuple : La seconde fut, qu'il condemnoit à perdre la vie celuy, qui oseroit entreprendre d'exercer un office que le peuple ne luy auroit point donné : La troisieme, qui fut grandement en faveur des

[1] Ceci n'a aucun rapport à ce qui précède, il faut donc recommencer la période, et lire : *il permeit à qui vouldroit*, etc. : *mais ne sçachant pas*, etc. C.

pauvres, fut que les pauvres bourgeois de la ville ne payeroient plus de gabelles n'impositions quelconques : qui fut cause que plus voluntiers chascun se meit à exercer quelque mestier et quelque manufacture. Et quant à celle qu'il feit à l'encontre de ceulx qui desobeïroient aux mandemens des consuls, elle fut encore trouvée si populaire, que lon estima qu'elle feist plus pour les pauvres, que pour les riches et puissans : car il condemna les desobeïsans en l'amende de la valeur de cinq bœufs et de deux moutons : et estoit lors le prix d'un mouton, dix oboles [1] : et d'un bœuf, cent [2]. Car en ce temps là les Romains n'usoient pas beaucoup de monnoie forgée, et au contraire avoient grand nombre de moutons et de tout autre bestial : d'où vient qu'encore jusques aujourd'huy ilz appellent leurs facultez, *Peculium*, pource que *Pecus* signifie brebis et moutons : et anciennement la marque de leur monnoie estoit un bœuf, un mouton, ou un porceau : et si appelloient leurs enfans, les uns *Bubulci*, qui signifie bouviers : les autres *Caprarii*, c'est à dire chevriers : et les autres *Porcii*, qui signifie porchiers.

XXI. Mais combien qu'en toutes ses autres ordonnances il fust fort populaire et fort moderé, si est-ce qu'en celle moderation il estendit quel-

[1] Les dix oboles font près de vingt-six sous de notre monnoie.

[2] Les cent oboles font près de treize livres de notre monnoie. Le bétail étoit à bien bas prix à Rome ; et cependant beaucoup plus cher qu'à Athènes du temps de Solon. Voyez la vie de Solon, chap. XLIV.

quefois oultre mesure la rigueur de la peine : car il feit une ordonnance, par laquelle il permeit de tuer, sans autrement mettre en justice, celui qui aspireroit à la tyrannie, voulant que celuy qui auroit fait le meurtre, fust absoult à pur et à plein, moyennant qu'il feist apparoir comme le tué auroit attenté de se faire roy. Car estant impossible qu'un homme pretende à si grande chose que quelcun ne s'en apperçoive, et au contraire estant bien possible, encore que lon s'en apperçoive, que quelquefois il anticipe, en se faisant si puissant qu'il n'y ait plus ordre de l'appeller en jugement : en ce cas il permettoit de prevenir par voye de faict la voye de justice contre celuy qui tendroit à l'abolition d'icelle.

XXII. On loua aussi l'ordonnance qu'il feit touchant les finances : car estant necessaire que les particuliers contribuassent argent [1], selon leurs facultez, pour soustenir les frais de la guerre, il ne voulut ne luy mesme prendre ceste charge, ny souffrir que personne des siens s'en entremeslast, ny que les deniers publiques entrassent nullement en maison d'aucun particulier, ains voulut que le temple de Saturne fust le tresor publique, auquel on deposeroit tout l'argent qui se leveroit sur le peuple : ce que lon observe encore jusques aujourd'huy.

[1] Le grec ne parle ni d'argent, ni de deniers qui étoient une monnoie d'argent. Amyot et M. Dacier auroient dû être aussi circonspects. Les Romains ne frappèrent de monnoie d'argent que l'an de Rome 485.

XXIII. Au demourant, il permeit au peuple d'elire deux jeunes hommes tresoriers qui auroient ceste charge, et furent les deux premiers eleuz Publius Veturius et Marcus Minutius, lesquelz amasserent grand argent : car par le denombrement du peuple il fut trouvé cent trente mille chefz [a] contribuans, en ce non compris les enfans orphelins ny les femmes vefves, qui estoient exemptez de la taille.

XXIV. Puis quand il eut ordonné toutes ces choses, il feit elire pour son compagnon au consulat le pere de Lucrece, lequel s'appelloit aussi Lucretius, auquel, pource qu'il estoit plus ancien que luy, il ceda la prerogative du plus honorable lieu, et voulut que lon portast devant luy les faisceaux de verges, qui estoient les enseignes du souverain magistrat : et a lon tousjours depuis gardé cest honneur à la vieillesse. Mais estant Lucretius peu de jours après son election decedé, on eleut de rechef en son lieu Marcus Horatius, lequel fut consul avec Publicola tout le reste de l'année.

XXV. Or s'estoit en ce temps là retiré le roy Tarquinius au païs de la Thoscane, là où il preparoit une autre seconde guerre aux Romains, et advint une chose merveilleuse : car du temps qu'il estoit roy, il avoit presque parachevé le temple de Jupiter Capitolin, et avoit proposé, soit qu'il eust

[a] Dans l'édition de Tacite, j'ai donné une dissertation sur tous les cens et dénombremens des Romains sous les rois, sous la république et sous les empereurs. Voyez *Taciti Opera*, Tom. II, pag. 353 et suiv. édit. in-4°.

eu quelque oracle qui luy enjoignist ainsi le faire, ou qu'autrement cela luy fust venu en la fantaisie de mettre tout au plus hault du temple un chariot fait de terre à potier cuitte, et donna charge à quelques ouvriers Thoscans de la ville de Veies, de le luy faire : mais en ces entrefaittes il fut chassé de son royaume. Quand les ouvriers eurent formé ce chariot, et qu'ilz l'eurent mis dedans le fourneau pour le cuire, il advint tout le contraire de ce qui naturellement a accoustumé de se faire en tel cas : c'est, que la terre ne se reserra pas au feu en estant toute l'humidité dessechée, ains à l'opposite s'enfla et s'engrossa, et devint si forte et si dure, qu'il fallut rompre la couverture et les parois du fourneau pour l'en tirer dehors. Les devins interpreterent que cela estoit un signe celeste qui promettoit grande prosperité et grand accroissement de puissance, à ceulx à qui ce chariot demoureroit : à l'occasion dequoy, les Veiens resolurent de ne le delivrer point aux Romains qui le demandoient, et respondirent seulement qu'il appartenoit au roy Tarquinius, et non pas à ceulx qui l'avoient chassé.

XXVI. Quelques jours après il se feit en la ville de Veies un jeu de prix solennel de la course des chevaulx, auquel toutes autres choses belles à veoir se feirent comme de coustume : mais le jeu finy, celuy qui avoit gaigné le prix, ayant esté couronné pour sa victoire, comme est l'usance ordinaire, conduisoit son chariot et ses chevaulx tout bellement hors du parc de la lice : et soudain les

chevaulx, sans que lon apperceust occasion quelconque pourquoy, s'effroyerent, fust ou par cas d'adventure, ou par expresse inspiration divine : et s'en coururent à bride abbatue avec leur chariot devers la ville de Rome. Le charton [1] du commencement feit tout ce qu'il peut pour les arrester, en leur tirant la bride, et les caressant et asseurant de la voix : mais à la fin voyant qu'il n'y pouvoit mettre ordre, il se laissa emporter à leur impetuosité jusqu'auprès du Capitole, là où ilz le renverserent avec son chariot près de la porte que lon appelle maintenant *Ratumene* [2] : dequoy les Veiens estans grandement esbahis et estonnez, permeirent adonc aux ouvriers de rendre aux Romains le chariot de terre cuitte qu'ilz avoient fait.

XXVII. Mais quant au temple de Jupiter Capitolin, le premier roy Tarquinius, qui fut filz de Demaratus, voua de le faire edifier en une guerre qu'il eut contre les Sabins, et Tarquinius le Superbe, estant filz ou arriere filz de celuy qui l'avoit voué, l'edifia : mais il ne le dedia pas, pource qu'on le chassa de son estat avant qu'il fust entierement achevé. Et quand il fut de tout poinct accomply, et qu'il eut tous ses ornemens et embelissemens, Publicola eut fort grand desir d'avoir l'honneur de le dedier : mais les principaux du senat luy envie-

[1] Celui qui conduit un char.

[2] Du nom du vainqueur qui fut renversé. Pline VIII, 42. Cette porte n'étoit pas où est maintenant la porte Flaminienne, ou la porte *del Popolo*. Elle étoit près du Capitole, entre le Capitole et le Tibre.

rent ceste gloire, estans marris qu'il ne se contentoit pas de tant d'honneurs qu'il avoit acquis, et en paix pour les ordonnances qu'il avoit faittes, et en guerre, pour les victoires qu'il avoit gaignées (ce que bien il meritoit) mais que d'abondant il voulust encores avoir l'honneur de ceste dedication, qui point ne luy appartenoit. Si poulsererent et inciterent Horatius à y pretendre : et estant l'occasion advenue qu'il falloit necessairement que Publicola menast l'armée Romaine aux champs, ilz feirent, par les suffrages du peuple, donner à Horatius l'authorité de le consacrer, pendant que Publicola estoit absent, estimans qu'ilz ne le pourroient pas si bien faire luy present, et le convoyerent au Capitole pour ce faire. Les autres disent que les consuls tirerent entre eulx au sort, et qu'il escheut à Publicola de conduire l'armée contre son vouloir, et à Horatius de consacrer le temple, ce que lon peult conjecturer par ce qui advint en ceste dedication : car le quinzieme [1] jour du mois de septembre, qui est environ la pleine lune du mois que les Grecs appellent *Metagitnion*, estant tout le peuple assemblé au Capitole en grand silence, Horatius ayant fait toutes les autres cerimonies re-

[1] Cest une faute d'Amyot. Dans le grec il y a le jour des ides de septembre. Elles tombent toujours le 13 de septembre. Metagitnion, qui est le second mois de l'année Athénienne, ne concourt pas avec le mois de septembre, mais avec le mois d'août. La pleine lune tombe vers les ides des mois d'août et de septembre, quand l'ordre des lunes est comme dans cette présente année 1783, ou à-peu-près.

quises en tel affaire, et tenant ja les portes du temple, comme est la coustume, sur le poinct qu'il vouloit prononcer les paroles solennelles de la dedication, le frere de Publicola, Marcus Valerius, qui ja de long temps estoit tout joignant la porte du temple, espiant et attendant le poinct de l'occasion, se prit à luy dire tout hault : « Seigneur « consul, ton filz est mort de maladie au camp ». Ceste nouvelle despleut grandement à tous les assistans qui l'ouïrent, mais le consul ne s'en troubla point autrement, et ne dit autre chose, sinon, « Jettez en le corps où vous voudrez : car quant à « moy, je n'en veux mener ny porter autre dueil » : et continua de parachever sa dedication. Or la nouvelle n'estoit pas vraye, mais Marcus Valerius l'avoit controuvée pour le cuider debouter de ceste dedication : en quoy Horatius se monstra homme de grande constance, soit ou qu'il se fust promptement apperceu que c'estoit une fraude, ou bien que la croyant veritable, il ne s'en emeust point autrement.

XXVIII. Il advint un presque tout pareil cas à la consecration du second temple [1] : car ce premier que Tarquinius avoit edifié, et Horatius con-

[1] Dans l'édition de Tacite j'ai donné deux dissertations, l'une sur le Capitole et sa magnificence, l'autre sur les reconstructions faites par Vespasien et par Domitien. J'y ai expliqué tout ce qui regarde les constructions, les dédicaces, les dépenses, les richesses du temple de Jupiter. Voyez *Taciti Opera*, Tom. III, pages 477 et suivantes, 514 et suivantes, édit. *in*-4°.

sacré, fut consumé par le feu du temps des guerres civiles, et le second fut rebasty par Sylla, qui ne le dedia pas : car l'inscription de la dedication est de Catulus, pource que Sylla mourut avant que le pouvoir dedier : le second fut encore bruslé n'a guere du temps des troubles et tumultes qui furent à Rome soubs l'empereur Vitellius, et le troisieme fut reedifié par Vespasian de fond en comble : et eut cest heur, entre autres, de le veoir entierement fait et parfait avant que mourir, et non pas desfait, comme il fut tantost après sa mort, surpassant en cela la felicité de Sylla, qui mourut avant que pouvoir dedier celuy qu'il avoit edifié, et Vespasian deceda avant que veoir le sien ruiné : car tout le Capitole fut entierement ars et bruslé incontinent après son trespas : et ce quatrieme que nous voyons aujourd'huy, fut edifié et dedié par Domitian.

XXIX. On dit que Tarquinius à faire les fondemens du premier seulement, despendit la somme de quarante mille marcs d'argent [1], mais de cestuy que nous voyons de nostre temps, tous les biens du plus riche homme privé qui soit à Rome, ne fourniroient pas à ce qu'en cousta la doreure seulement, laquelle monta à plus de sept millions deux cents mille escus [2]. Les coulomnes qui y sont,

[1] Amyot se trompe, et M. Dacier a fait la même faute. Plutarque marque quarante mille livres pesant, poids romain, ce qui fait de notre monnoie 2,514,500 livres.

[2] Dans le grec douze mille talents, qui font 65,362,500 livres de notre monnoie. Plutarque a bien raison de remarquer

furent taillées en la quarriere du marbre Pentelique, et les vey à Athenes, où elles estoient fort bien proportionnées de la grosseur à la haulteur: mais depuis elles furent retaillées et repolies à Rome, en quoy elles ne acquirent pas tant de grace, qu'elles perdirent de proportion: car elles demourerent trop menues et dentées de toute leur premiere beaulté.

XXX. Mais celuy qui s'esmerveilleroit de la magnificence de la structure du Capitole, s'il venoit puis après à veoir dedans le palais de Domitian quelque galerie, ou quelque portique, ou quelque sale, ou les estuves, ou les logis de ses concubines, il diroit, à mon advis, ce que le poëte Epicharmus dit du prodigue:

C'est vice à toy de donner largement,
Car tu y prens plaisir sans jugement.

Aussi pourroit on à bonne cause dire de Domitian, « Tu n'es pas magnifique ny devot envers les dieux, « mais c'est un vice que tu as d'aimer à bastir, et « voudrois, comme lon dit de l'ancien Midas, que « tout ce qui est autour de toy devinst or et pierre ». Mais à tant est-ce assez parlé de ce propos.

XXXI. Tarquinius donc après celle grosse bataille, en laquelle il perdit son filz, qui combatit seul à seul contre Brutus, se retira en la ville de

que les biens de l'homme le plus riche de Rome ne montoient point à la somme que Domitien avoit dépensée pour la seule dorure du temple de Jupiter. Je suis surpris que M. Dacier se soit mépris sur ce point.

Clusum devers le roy Porsena, qui estoit le plus puissant prince qui fut pour lors en toute l'Italie, homme de bonne nature et de gentil cueur. Porsena luy promeit de luy aider : et premierement envoya à Rome sommer les habitans de recevoir leur roy, ce que les Romains ayans refusé de faire, il leur envoya denoncer la guerre, et le temps et le lieu par où il les iroit assaillir, comme il y alla de faict avec grosse puissance.

XXXII. PUBLICOLA estant absent fut eleu consul pour la seconde fois [1], et avec luy Titus Lucretius. Retournant donques à Rome pour surmonter en grandeur dè courage ce roy Porsena, il se meit à bastir une ville nommée *Sigliuria* [2], estant ja le roy avec son armée assez près de Rome, et l'ayant environnée de murailles avèc grands frais, y envoya sept cents habitans, pour monstrer qu'il se soucioit bien peu de ceste guerre : toutefois Porsena à son arrivée feit assaillir le mont de Janiculum si vivement que les gardes que lon y avoit mis en furent deboutez, lesquelz en fuyant devers Rome, tirerent après eulx les ennemis, qui fussent entrez pesle mesle parmy eulx, n'eust esté que Publicola sortit à l'encontre, qui attacha une grosse escarmouche au long de la riviere du Tybre, où il arresta les ennemis, qui pour estre en plus grand nombre forceoient les Romains, jusques à ce que ayant esté bien blecé en ceste escarmouche, il fut

[1] D'an de Rome 246.

[2] On ne connoît point cette ville, ni celle de Syncerium, dont parle Denys d'Halicarnasse.

emporté entre les bras de ses gens dedans la ville. Autant en prit il semblablement à l'autre consul Lucretius, dont les Romains se trouverent fort estonnez et descouragez, tellement qu'ilz se prirent à fouir vers la ville. Les ennemis les poursuivirent vivement jusques dessus le pont de bois, tellement que la ville fut en très grand danger d'estre prise de prinsault [1] : mais Horatius Cocles, et avec luy deux autres jeunes hommes des plus nobles de la ville, Hermenius et Lucretius [2], se planterent sur le pont mesme, et feirent teste à l'ennemy. Cestuy Horatius fut surnommé *Cocles*, qui vault autant à dire comme, borgne, pource qu'il avoit perdu un œil à la guerre : toutefois les autres veulent dire, que c'estoit pource qu'il estoit fort camus, et qu'il avoit le nez tellement enfoncé dedans la teste, que lon ne veoit rien en sa face qui separast ses deux yeulx, ains estoient ses sourciz tous conjoincts : à l'occasion dequoy le peuple cuidant le surnommer *Cyclops*, par erreur de langue le nomma, ce disent ilz, *Cocles*. Comment que ce soit, cestuy Horatius Cocles eut bien la hardiesse de monstrer visage à l'ennemy, et tenir le pont jusques à ce que lon l'eust couppé et rompu derriere luy. Ce qu'ayant esté fait, il se jetta tout armé qu'il estoit, et blecé en la cuisse d'un coup de picque thoscane, dedans la riviere du Tybre, et se sauva à nage jusques à l'autre rive. Parquoy Publicola s'esmerveillant d'un si vertueux acte, suada promptement aux Romains,

[1] De plein saut, d'emblée.

[2] Tite-Live et Denys d'Halicarnasse l'appellent Lartius.

qu'ilz se cottizassent tous pour luy donner autant comme chascun d'eulx despendoit en un jour [1] : et depuis encore luy feit donner du public autant de terre, comme il en pourroit labourer à l'entour en un jour : et oultre tout cela encore luy feit il dresser une image de cuivre dedans le temple de Vulcain, reconfortant par cest honneur la debilitation de sa cuisse où il avoit esté blecé, et dont il estoit demouré boisteux. Mais s'estant le roy Porsena obstiné à tenir Rome estroittement assiegée, la famine commencea à travailler les Romains : et si survint encores une autre armée de la Thoscane, laquelle courut, pilla et gasta tout le territoire de Rome.

XXXIII. Parquoy Publicola estant eleu consul pour la troisieme fois [2], estima que pour bien resister à Porsena, il ne falloit que se tenir coy seulement et entendre à bien garder la ville de Rome. Au demourant, ayant choisy l'occasion propre, il sortit secrettement hors de la ville avec son armée, et alla trouver les Thoscans qui couroient tout le plat païs, lesquelz il desfeit en bataille, et en tua jusqu'au nombre de cinq mille. Or quant à l'histoire de Mutius, plusieurs la comptent diversement : mais je l'escriray en la sorte

[1] Il y avoit alors cent trente mille citoyens, comme nous avons vu Chap. xxiii Dans ce temps de la frugalité romaine, ils ne dépensoient guère plus de trois sous par tête. Ils labouroient avec des bœufs, et ne pouvoient par conséquent labourer beaucoup en un jour.

[2] L'an de Rome 247.

qu'elle

qu'elle me semble plus vraysemblable. Cestuy Mutius estoit homme de bien en tout et par tout mais principalement en la guerre : et cherchant le moyen de pouvoir occire le roy Porsena, se vestit à la guise des Thoscans : et parlant bien le langage Thoscan, s'en alla en son camp, là où il s'approcha de la chaire, en laquelle il donnoit audience : et ne le cognoissant pas certainement, n'oza demander lequel c'estoit, de peur qu'il ne fust descouvert : si tira son espée, et en tua celuy qu'il cuidoit estre le roy. Il fut pris et interrogé sur l'heure, et ayant là esté apporté un foyer plein de feu pour le roy qui vouloit sacrifier aux dieux, il estendit sa main droicte sur le feu, en regardant franchement Porsena entre deux yeulx, pendant que la chair de sa main se rostissoit, avec un visage constant et asseuré, sans aucunement se mouvoir jusques à ce que le roy estonné de veoir une chose si estrange, commanda que lon le laschast, et luy mesme luy rendit son espée. Mutius la prit avec la main gauche, dont on dit qu'il eut depuis le surnom de Scævola, qui vault autant à dire comme gaucher, et luy dit en la reprenant : « Tu ne m'eusses sceu vaincre par crainte, « Porsena, et tu m'as vaincu par honnesteté, pour- « tant te veux-je descouvrir une chose par amour, « que je ne t'eusse jamais descouvert par force : Il y « a trois cents Romains espanduz par ton camp, « qui ont la mesme voulunté et la mesme entre- « prise que moy, ne cherchans autre chose que le « moyen et l'occasion de la pouvoir executer : le

« sort est tombé sur moy, et a fallu que j'aye « tenté la fortune le premier : toutefois je n'ay « point de regret d'avoir failly à tuer un si homme « de bien, qui est digne de demourer plus tost « amy des Romains qu'ennemy ». Porsena ayant ouy ces paroles, y adjouxta foy, et de lors en avant commencea à prester plus vouluntiers l'oreille à ceulx qui luy alloient parler d'appointement, non tant, à mon advis, pour crainte qu'il eust de ces trois cents qui espioient les moyens de le pouvoir tuer, comme pour admiration de la grandeur de courage des Romains. Tous les autres historiens appellent ce personnage, Mutius Scævola : mais Athenodorus, surnommé *Sandon*, en une histoire qu'il dedia à Octavia sœur d'Auguste, dit qu'il s'appelloit aussi *Opsigonus* [1].

XXXIV. Mais Publicola estimant que le roy Porsena n'estoit point si dangereux ennemy de Rome, comme il luy seroit profitable allié et amy, luy feit entendre, qu'il estoit content de le faire luy mesme juge du differend qu'ilz avoient avec Tarquinius : lequel il provoqua par plusieurs fois à venir debattre judiciellement sa querelle devant le roy Porsena, et qu'il luy prouveroit qu'il estoit le plus meschant et le plus malheureux homme du monde, et qu'il avoit esté à bon droit dechassé. Tarquinius respondit fierement, qu'il ne vouloit point que personne fust son juge, et moins encore Porsena que tout autre, attendu que luy ayant promis de le remettre en son estat, il changeoit

[1] Posthumus.

desja de voulunté. Porsena fut indigné de ceste response, jugeant que c'estoit bien certain signe qu'il avoit mauvaise cause. Au moyen dequoy, estant encore sollicité par son propre filz nommé Aruns qui favorisoit aux Romains, il leur ottroya facilement la paix, moyenant qu'ilz luy rendirent les terres qu'ilz avoient paravant conquises dedans le païs de la Thoscane, avec les prisonniers qu'ilz avoient pris en ceste guerre, en eschange desquelz il leur remeit aussi entre leurs mains ceulx de la ville qui s'estoient allez rendre à luy : pour asseurance duquel appointement, les Romains donnerent dix nobles enfans des meilleures maisons de la ville, et autant de filles : entre lesquelles estoit Valeria fille propre de Publicola.

XXXV. L'ACCORD estant ainsi passé, et ayant ja Porsena rompu son armée, et tout autre equippage de guerre, pour la confiance de la paix, les filles Romaines que lon avoit baillées en ostage descendirent sur le bord de la riviere pour se laver, en un endroit où la rive se courboit en forme de croissant, au dedans duquel l'eau estoit fort paisible, sans estre agitée ne troublée de vagues quelconques : quand elles furent là, et qu'elles veirent qu'il n'y avoit point de gardes à l'entour d'elles, ny aucuns passans, ny batteaux montans ou avallans, il leur prit envie de traverser à nage la riviere, qui estoit fort roide et fort profonde. Si disent aucuns qu'il y en eut une nommée *Cœlia* qui passa sur un cheval, asseurant et encourageant les autres qui passoient coste à coste d'elle à

nage : et ayans ainsi passé l'eau, elles s'allerent presenter devant le consul Publicola, lequel ne les loua point de ce qu'elles avoient fait, ny ne s'en contenta point, ains en fut fort marry, craignant que lon n'estimast qu'il fust moins soigneux de garder sa foy, que n'estoit le roy Porsena, et que lon pourroit souspeçonner que la hardiesse de ces filles fust une finesse et malice des Romains : pourtant les feit il incontinent toutes reprendre et remener à Porsena. Dequoy Tarquinius ayant esté adverty, dressa embusche à ceulx qui les conduisoient : et si tost qu'ilz eurent passé la riviere, commencea à courir sur eulx qui estoient en beaucoup moindre nombre, et neantmoins se meirent en defense : mais pendant qu'ilz combatoient, Valeria la fille de Publicola et trois de ses serviteurs eschapperent à travers les combatans et se sauverent, les autres demourerent au milieu des armes, non sans grand danger de leurs personnes : dequoy Aruns le filz de Porsena estant adverty, y accourut incontinent, mais à son arrivée les ennemis se meirent en fuitte, et les Romains acheverent de reconduire leurs ostages. Porsena les revoyant, demanda laquelle c'estoit qui avoit commencé à passer la premiere, et avoit encouragé les autres à faire de mesme : on la luy monstra, et luy dit on qu'elle avoit nom *Clœlia*. Il la regarda d'un bon œil avec une chere joyeuse, et commanda que lon luy amenast l'un des meilleurs chevaulx de son escuirie, avec tout le plus beau et le plus riche harnois qui y fust, et le luy donna. Ceulx qui tien-

nent qu'il n'y eut que Cœlia qui passast la riviere sur un cheval, alleguent cela pour tesmoignage de leur dire : les autres le nient, disant que ce roy Thoscan voulut seulement honorer sa virile magnanimité. Comment que ce soit, on en voit encore l'image à cheval en la rue sacrée par où lon va au palais : et disent les uns que c'est la statue de Valeria, les autres de Cœlia.

XXXVI. Mais Porsena ayant fait paix avec les Romains, en s'en allant leur monstra sa magnificence en plusieurs autres choses, et mesmement en ce qu'il defendit à ses gens d'emporter rien que leurs armes seulement, laissant son camp plein de blez, de vivres et de toute autre sorte de biens : d'où vient qu'encores aujourd'huy quand on vend à l'encan quelque chose appartenante au public, le sergent crie que ce sont des biens du roy Porsena, pour luy rendre graces et honorer sa liberalité et beneficence par ceste souvenance eternelle, et si y a encores aujourd'huy une image de luy joignant le palais où se tient le senat, qui est faitte d'ouvrage fort grossier à l'antique.

XXXVII. Depuis estant les Sabins entrez en armes dedans le païs des Romains, Marcus Valerius frere de Publicola fut eleu consul [1] avec Posthumius Tubertus : mais neantmoins toutes choses de grande consequence se faisoient par le conseil et l'authorité de Publicola, qui estoit present à tout : et par son moyen Marcus son frere gaigna deux grosses batailles, en la derniere des-

[1] L'an de Rome 249.

quelles il desfeit treze mille hommes des ennemis sans en perdre un tout seul des siens. Pour lesquelles victoires, oultre l'honneur du triumphe qu'il en eut, luy fut encores edifiée une maison aux depens de la chose publique en la contrée du mont Palatin, et luy fut permis que sa porte s'ouvrist au dehors en la rue, là où toutes les autres s'ouvroient au dedans de la maison, voulant signifier qu'en l'ottroy de cest honneur, le public estoit tousjours compris. Lon dit que les maisons des Grecs s'ouvroient toutes ainsi anciennement, et le conjecture lon par les comedies, ou ceulx qui veulent sortir hors des maisons, battent et font bruire les portes par le dedans des maisons, à fin que si d'adventure il y avoit quelcun attendant au dehors, ou que quelque passant se trouvast à l'endroit, en entendant le bruit il se tirast à costé, de peur que l'huis ne l'assenast en le poulsant vers la rue.

XXXVIII. L'année ensuivant Publicola fut eleu consul pour la quatrieme fois [1], pource que lon s'attendoit que les Sabins et les Latins ensemble deussent commencer la guerre: oultre ce que une superstitieuse crainte avoit envahy toute la ville, par ce que les femmes grosses enfantoient leurs enfans presque tous defectueux [2] et impar-

[1] L'an de Rome 250.

[2] Voilà un fait d'histoire naturelle bien remarquable, et auquel je ne sache pas que personne ait encore fait attention. Il ne faut cependant que se rappeller l'aphorisme d'Hippocrate, III, 12, pour en avoir l'intelligence. On doit conclure du fait

faicts de quelque partie de leurs corps, et n'y en avoit pas un qui vinst à terme. Parquoy Publicola faisant regarder ès livres de la Sibylle, feit quelques particuliers sacrifices à Pluton, et remeit sus quelques festes et jeux solennelz qui autrefois avoient esté enjoincts par l'oracle d'Apollo. Ces moyens ayans un peu resjouy la ville de bonne esperance, pource que lon pensa que le courroux des dieux fust appaisé, il commencea puis après à prouveoir aux dangers qui les menaçoient de la part des hommes, à cause que lon avoit nouvelles, qu'ennemis leur sourdoient de tous costez, et faisoient de très grands preparatifs pour leur courir sus. Or y avoit il lors entre les Sabins un personnage nommé *Appius Clausus* [1] homme très riche, et opulent en biens, fort et dispos de sa personne, et au demourant le premier homme de sa nation en eloquence et en reputation: mais ce qui coustumierement advient aux grands personnages, d'estre subjects à l'envie, il ne le peut eviter: ains si lon murmuroit paravant contre luy, encores augmenta il beaucoup davantage les murmures, quand il se cuida entremettre de destourner ceste guerre que lon vouloit commencer aux Romains,

que dans l'année 250 de Rome, 505 avant Jesus-Christ, l'hiver avoit été pluvieux avec des vents du midi, et le printemps sec avec des vents de nord.

[1] Suétone le nomme Atta Clausus. Tacite en parle dans ses Annales, XI, 24. Voyez les notes sur cet endroit, et le beau monument qui existe encore à Lyon, que j'ai rapporté. *Taciti Opera*, Tom. II, pag. 20 et 348, édit. in-4°.

disans ses envieux et malveuillans, qu'il cherchoit d'accroistre la puissance des Romains, pour puis après aussi leur aide, se pouvoir faire tyran et seigneur de son païs. Le menu peuple prestoit voluntiers l'oreille à telz langages, et sentoit bien Appius qu'il estoit fort haï des gens de guerre, de sorte qu'il craignoit que lon ne le meist en justice: parquoy ayant bonne trouppe de ses parents, de ses amis et de ses suivans et adherens, il emeut une sedition entre les Sabins, qui fut cause du retardement de ceste guerre contre les Romains. Publicola de son costé mettoit peine, non seulement d'entendre les particularitez de ceste sedition, mais aussi de l'augmenter et l'enflammer de plus en plus, ayant des hommes attiltrez pour ce faire, qui portoient de telles paroles à Appius de sa part, que Publicola sçavoit bien qu'il estoit homme droiturier, qui ne vouldroit pas se venger de ses citoyens au dommage de son païs, encore que par les torts qu'ilz luy faisoient, ilz luy en donnassent de grandes occasions: mais s'il avoit envie de prouvoir à la seureté de sa personne, et se retirer à Rome, en s'ostant des mains de ceulx qui sans cause luy vouloient si grand mal, il seroit receu et en public et en privé aussi honorablement comme sa vertu le meritoit, et la magnificence du peuple Romain le requeroit. Clausus ayant consulté longuement et par plusieurs fois en luy mesme sur ces propos, conclut à la fin, que c'estoit le meilleur party qu'il pouvoit prendre en la necessité où il se trouvoit: et ayant resolu de le faire, sol-

licita encore ses amis de faire comme luy, et eulx en gaignerent encore d'autres, de maniere qu'il enleva des terres des Sabins cinq mille mesnages [1], avec les femmes et les enfans, qu'il emmena tous quand et luy demourer à Rome. C'estoit tout ce qu'il y avoit de peuple doulx, et qui aimast le repos de la paix entre les Sabins. Dequoy Publicola estant bien adverty devant, les receut humainement, à grande joye, et avec toutes sortes de bons traittemens: car il donna d'arrivée droit de bourgeoisie à toutes leurs familles, et leur distribua pour chaque teste deux arpents de terre, au long de la riviere du Teveron, et quant à Appius, il luy en donna vingt cinq [2], et le receut au nombres des senateurs.

XXXIX. Voila comment il vint au gouvernement de la chose publique à Rome, où il se gouverna si prudemment et si sagement, qu'il y acquit à la fin le premier lieu d'authorité, de credit et de dignité, tant comme il vescut: et après luy laissa la famille des Claudiens descendans de luy, laquelle en noblesse et en gloire ne cede à nulle autre maison ancienne de Rome. Mais la dissension

[1] Ces cinq mille ménages devoient faire au moins 20,000 personnes, à quatre têtes par ménage, comme on doit les compter chez une nation sans luxe, et qui ne cherchoit que la population.

[2] Cette endroit mérite une attention particuliere, parce qu'il nous fait connoître qu'elle étoit alors la fortune d'un sénateur et l'état du peuple. Cinq mille ménages, au moins vingt mille personnes, ne possédoient que dix mille arpens de terre, et un sénateur vingt-cinq.

d'entre les Sabins estant appaisée par la retraite de ceulx qui s'en estoient allez habiter à Rome, les seditieux gouverneurs ne laisserent pas les autres vivre en paix, ains crierent que ce seroit trop grande honte, que Clausus fugitif et devenu ennemy, feist ce que present il n'avoit peu obtenir, que les Romains ne fussent par eulx punis des torts et injures qu'ilz leur faisoient. Si assemblerent une grosse et puissante armée, avec laquelle ilz s'allerent camper près la ville de Fidenes, et dresserent une embusche assez près de Rome, en certains lieux couverts et creux, où ilz meirent deux mille hommes de pied, tous bien choisis et bien armez, et devoient le lendemain au matin envoyer devant, quelques gens de cheval, courir jusques aux portes de Rome, les advertissans que quand ceulx de la ville sortiroient sur eulx, ilz feissent semblant de fouir jusques à ce qu'ilz les eussent attirez au lieu où estoit l'embusche : ce que Publicola ayant entendu de poinct en poinct, par un traistre qui s'alla rendre à luy, il se proveut et prepara contre tous leurs aguets, en departant son armée : car il bailla à son gendre Posthumius Balbus trois mille hommes de pied qu'il feit partir le soir, et l'envoya pour saisir la nuict les coustaux, au fonceau desquelz les Sabins se devoient cacher en embusche. Son compagnon au consulat, Lucretius, ayant les plus legers et plus dispos jeunes hommes de la ville, fut ordonné pour faire teste aux coureurs et fourrageurs, et luy avec le demourant de l'armée, feit un grand circuit pour envelopper les ennemis

par derriere. Le lendemain au matin il feit d'adventure un brouillas fort espes : et en un mesme instant Posthumius descendant des coustaux avec grands cris, courut sus à ceulx qui estoient en embusche. Lucretius de l'autre costé commencea aussi à charger les coureurs, et Publicola donna dedans leur camp : de maniere qu'en tous endroits les affaires des Sabins se porterent fort mal : car ilz furent battus par tout, et les occirent les Romains en fuyant, sans qu'ilz tournassent visage pour se mettre en defense : de sorte que cela où ilz mettoient l'esperance de leur salut leur tourna à mortelle desconfiture, pource que chascune de leurs trouppes cuidant que les autres fussent en leur entier, se rompoit quand on l'alloit assaillir, et n'y en avoit pas une qui feist teste : car ceulx qui estoient dedans le camp, s'en couroient vers ceulx qui estoient en embusche, et au contraire ceulx de l'embusche couroient vers le camp, tellement qu'en fuyant ilz se rencontroient les uns les autres, et trouvoient ceulx vers lesquelz ilz fuyoient, y cuidans estre en seureté, avoir aussi grand besoing d'aide comme eulx mesmes : et ce qui les sauva qu'ilz ne fussent tous mis en pieces, fut la ville de Fidenes, qui estoit près de là, mesmement ceulx qui fouirent du camp quand il fut surpris : mais ceulx qui ne peurent gaigner la ville à temps, furent tous occis sur le champ, ou faits prisonniers.

XL. La gloire de ce tant heureux exploit, encore que les Romains ayent accoustumé d'attribuer toutes telles grandes choses à la destinée, et les re-

ferer ordinairement à la grace des dieux, fut neantmoins pour lors jugée par eulx estre deue à la seule provoyance du capitaine : car on n'oyoit autre chose dire à ceulx qui avoient esté sur le faict, sinon que Publicola leur avoit livré entre leurs mains à tuer à leur plaisir leurs ennemis boisteux et aveugles, et par maniere de dire pied et poings liez et renfermez. Le peuple fut grandement enrichy par ceste victoire, tant pour les autres despouilles, que pour les prisonniers qu'ilz y gaignerent. Et Publicola après en avoir triumphé, et avoir mis le gouvernement de la ville de Rome entre les mains de ceulx qui avoient esté eleuz consuls pour l'année ensuivant [1], mourut incontinent, ayant usé ses jours en tout ce que les hommes estiment vertueux et honorable, autant qu'homme vivant sçauroit faire. Et le peuple, comme si durant sa vie il ne luy eust fait honneur quelconque, et qu'il luy fust encore redevable de tous les bons et grands services qu'il avoit faicts en sa vie à la chose publique, ordonna qu'il seroit enterré aux despens du public : si que pour faire ses funerailles, chasque citoyen contribua une petite piece de monnoye, qui s'appelle un *quatrin* [2], et les femmes aussi pour l'honorer à part arresterent entre elles qu'elles porteroient un an tout entier le dueil de sa mort, qui fut un

[1] L'an de Rome 251.

[2] Un quart d'as, un peu plus de trois sous de notre monnoie. Il y avoit alors à Rome cent trente mille citoyens, comme on l'a vu chap. XXIII. Ce peuple si frugal avoit déja de la magnificence dans ses funérailles.

dueil fort honorable et fort glorieux à sa memoire. Si fut enterré par expresse ordonnance du peuple dedans la ville, en la contrée qui s'appelle *Velia*[2]: et fut aussi ottroyé privilege à toute sa posterité, d'y estre semblablement ensepvelie : toutefois on n'y enterre plus personne de sa race maintenant, mais quand il en meurt aulcun, on apporte le corps en cest endroit là, et y a quelcun qui tenant une torche ardente la met dessoubs, et puis la retire incontinent, pour monstrer qu'ilz ont bien privilege de l'inhumer là, mais que voulontairement ilz se deportent de cest honneur : et cela fait, ilz emportent le corps hors de là.

COMPARAISON

DE SOLON AVEC PUBLICOLA.

Or pour venir maintenant à la comparaison de ces deux personnages, il semble qu'il y a une chose propre à eulx qui ne se trouve en nulle autre vie de celles que nous avons escriptes jusques icy : c'est, que l'un a esté tesmoing, et l'autre imitateur de celuy auquel il est assorty. Et qu'il soit vray, la sentence que Solon prononcea devant le roy Crœsus, touchant la felicité de Tellus, convient trop mieulx à Publicola, qu'elle ne fait à ce Tellus, lequel il jugea avoir esté très heureux,

[2] Sur le mont Palatin, dans le dixieme quartier de Rome.

pource qu'il estoit mort honorablement, qu'il avoit vescu vertueusement, et qu'il avoit laissé de beaux enfans, et toutefois il n'en fait mention en nul endroit de ses poëmes, comme de personnage de vertu excellente: et si n'eut jamais en sa vie charge honorable, ny ne laissa enfans qui ayent esté fort renommez après sa mort: là où Publicola, tant qu'il vescut, fut tousjours le premier homme des Romains en tout credit et toute authorité: et depuis sa mort quelques unes des plus nobles familles, et plus ancienes maisons qui soient encores à Rome jusques à nostre temps, il y a ja six cents ans, comme la maison des Publicoles, celle des Messales, et [1] celle des Valeriens, referent la gloire de leur noblesse et de leur ancieneté à luy. Qui plus est, Tellus fut tué par ses ennemis, en combatant vaillamment comme homme de bien, et gardant bien son reng: et Publicola mourut après avoir tué les siens: qui est plus grande et plus heureuse chose que d'avoir esté tué: et après avoir veu son païs victorieux soubs luy capitaine et par sa conduitte, et en ayant de son vivant mesme receu les honneurs et les triumphes qui luy estoient deuz, encores eut il la fin de ses jours et l'issue de sa vie, que Solon souhaittoit tant, et qu'il reputoit si fort heureuse. D'avantage ce qu'il exclame par maniere de souhait en un endroit, où il contredit à Mi-

[1] Je crois qu'il faut corriger avec Xylander; *et tous les Valériens*, c'est-à-dire, toutes les autres familles qui sont de la race des Valériens. G.

mermnus touchant le cours et la durée de la vie humaine, en disant :

Ma mort ne soit des miens non regrettée,
Ains chaudement plorée et lamentée :
Et qu'en mourant à mes amis je laisse
Gemissemens, larmes, cris et tristesse.

Si cela est heur, il rend Publicola grandement heureux : car à sa mort il ne laissa pas seulement à ses parents et amis, mais à toute sa ville, et à tant de milliers de personnes, pleurs, regrets et douleur de sa mort : car les femmes Romaines le pleurerent toutes, et en porterent le dueil ne plus ne moins que si elles eussent chascune perdu leur pere, leur frere, ou leur mary.

Vray est qu'avoir je desire des biens,
Mais non qui soient sinon à bon droit miens.

Cela dit Solon, pource que la vengeance s'en ensuit puis après.

II. Et Publicola se garda non seulement d'acquerir des biens injustement, mais ceulx qu'il eut il les despendit honnestement, en secourant ceulx qui en avoient besoing : de sorte que si à bon droit Solon a esté reputé très sage, il fault que nous confessions aussi, que Publicola a esté très heureux : car ce que l'un a desiré pour le plus grand, le plus accomply et le plus parfaict bien que l'homme sçauroit avoir en ce monde, l'autre l'a acquis, conservé et mis en effect, tout le long de sa vie jusques à sa mort. Par ainsi a Solon honoré Publicola, et Publicola reciproquement a aussi fait honneur à

Solon, en se rendant un très parfait exemple, et un très beau miroir, où l'on peut veoir comment il fault gouverner une chose publique populaire, lorsqu'il osta à son consulat toute la pompe et toute la superbe apparence, et se rendit gracieux, courtois et amiable à tout le monde. Aussi se servit il de plusieurs de ses loix : comme en ce qu'il voulut, que le peuple seul eust l'authorité d'elire tous les officiers et magistrats publiques, et que lon peust appeler de tous juges au jugement definitif du peuple, comme Solon quand il permeit d'appeler devant les juges du peuple.

III. Vray est, que Publicola ne crea pas un nouveau senat comme feit Solon, mais il augmenta le nombre du premier d'autant de personnes presque qu'il y en avoit auparavant. L'establissement des tresoriers pour manier les finances, est aussi semblablement venu de là, à fin que le souverain magistrat s'il est homme de bien, ne soit point diverty par chose legere de vaquer à meilleurs et plus grands affaires : et aussi s'il est meschant, qu'il n'ait pas tant de moyen d'executer sa mauvaise voulunté, ayant en sa main le maniement des affaires et de l'argent. Au demourant la haine des tyrans a esté plus aspre et plus vehemente en Publicola : car Solon punit en ses loix celuy qui auroit attenté de se faire tyran, après qu'il en seroit convaincu : et Publicola permet de le tuer, avant que de le mettre en justice. Et quant à ce que Solon se glorifie justement et veritablement, que pouvant se faire seigneur du consentement mesme de ses citoyens,

il

il le refuza : ceste louange n'est pas moins deuë à Publicola, lequel trouvant la dignité du consulat tyrannique, la rendit plus moderée et plus populaire, ne prenant pas toute l'authorité qu'il eut bien peu prendre. Et semble que Solon avant luy ait bien cogneu que c'estoit le vray moyen de bien gouverner un estat politique : car il dit en un passage,

Grands et petits mieulx en obeiront;
Quand peu ne trop chargez ilz ne seront.

IV. Il y a une chose propre et peculiere à Solon, c'est l'abolition de toutes debtes, qui fut une entiere confirmation de liberté, pource que rien ne servent les loix qui veulent qu'il y ait egalité entre les citoyens, quand les debtes empeschent les pauvres d'en jouir : ains là où il semble qu'ilz usent plus de leur liberté, comme à pouvoir estre eleuz juges et officiers, et à dire leur advis au conseil et donner leurs voix, c'est là où ilz sont plus serfs et plus sujects, pource qu'ilz ne font là qu'obeïr à tout ce que les riches leur commandent. Mais encore y a il en cest acte une chose plus merveilleuse et plus notable, c'est qu'ordinairement ces abolitions de debtes ont accoustumé d'amener de grands tumultes et grandes seditions ès choses publiques : et Solon en ayant usé en temps opportun, ne plus ne moins que d'une medecine perilleuse et hardie, en appaisa la sedition qui estoit ja emeue, et amortissant par sa gloire, et par l'opinion que lon avoit publiquement de sa preu-

dhommie et de sa vertu, toute l'infamie et la calumnie qui pouvoit naistre de ce faict.

V. Quant à leur premiere entrée au gouvernement des affaires, Solon eut le commencement plus illustre : car il marcha devant et ne suyvit pas un autre, et luy seul sans estre accompagné d'autres, feit et executa la plus grande partie de ses plus beaux exploits : mais aussi l'issue de Publicola fut beaucoup plus glorieuse et plus heureuse. Car Solon avant que mourir veit sa chose publique renversée, là où celle de Publicola s'est tousjours depuis maintenue en son entier, jusques au temps des guerres civiles : car Solon après avoir fait et escrit ses loix en roulleaux de bois, sans qu'elles eussent aucune personne pour les defendre, s'en alla incontinent hors la ville d'Athenes : là où Publicola demourant continuellement à Rome au maniement des affaires, fonda et donna pied ferme aux siennes. D'avantage Solon ayant bien preveu les menées de Pisistratus, par lesquelles il aspiroit à la principauté et à se faire tyran, il ne les peut neantmoins jamais empescher, ains fut luy mesme vaincu et opprimé de la tyrannie, qui s'establit à sa veuë et malgré luy : là où Publicola abolit et ruina une puissante royaulté, qui ja de long temps avoit pris pied, et estoit entierement establie, ayant en oultre la vertu egale et l'intention semblable, fortune prospere avec puissance suffisante pour executer sa vertueuse voulunté.

VI. Mais quant aux faicts d'armes et exploits

de guerre, il y a peu de conference entre eulx: car mesme Daimachus Platœien n'attribue pas le faict de Megare à Solon, comme nous l'avons escrit : là où Publicola estant chef d'armée, et combattant luy mesme de sa personne a gaigné plusieurs grosses batailles. Et encore quant aux actions civiles et affaires de la paix, Solon ne s'oza presenter franchement pour suader l'entreprise de Salamine, sinon soubz couverture d'estre sorty hors de son sens, et par une maniere de jeu et de passetemps : là où Publicola prenant le hasard, dès le commencement se declara, sans rien dissimuler, ouvertement ennemy de Tarquinius, et depuis encore il descouvrit la conjuration : et ayant esté principale cause et autheur de faire punir les traistres conjurez, chassa non seulement les personnes des tyrans hors de Rome, mais aussi leur osta toute esperance de retour. Et s'estant ainsi genereusement et vertueusement porté, sans jamais fleschir ne varier ès affaires qui requeroient force, courage et resistence ouverte, il se porta encore plus sagement ès choses qui avoient besoing de prudence sans force de raisonnables remonstrances et de prudente suasion, quand il gaigna dextrement le roy Porsena, qui estoit un ennemy redoutable et invincible par force à luy, envers lequel il feit tant qu'il se le rendit amy.

VII. Toutefois aussi pourroit on insister en cest endroit, que Solon recouvra aux Atheniens l'isle de Salamine qu'ilz vouloient perdre : et au contraire, Publicola rendit à Porsena les terres

que les Romains avoient paravant conquises dedans le païs de la Thoscane. Mais il faut tousjours considerer les temps, ès quelz les choses ont esté faictes : car un sage gouverneur d'estat et homme politique se gouverne diversement selon les occasions, en prenant chascune chose par le bout qu'elle veult estre maniée, et bien souvent en quittant une partie, sauve le tout, et en perdant un peu, gaigne beaucoup, comme feit lors Publicola : car en perdant un peu de païs qui avoit esté usurpé sur autruy, il conserva tout ce qui estoit certainement sien. Et là où les Romains estimoient, que ce seroit beaucoup fait à eulx de pouvoir sauver leur ville seulement, il leur acquit de plus tous les biens qui estoient au camp des ennemis qui les tenoient assiegez : et en faisant son ennemy juge de son different, il gaigna sa cause, et si acquit d'avantage ce qu'il eust esté bien aise de donner pour vaincre et obtenir en la judicature de son different : car le roy ennemy non seulement feit paix avec eulx, mais encore leur laissa tout son equippage, et toutes ses provisions et munitions de guerre, pour l'opinion de la vertu, preudhommie et legalité, que le bon sens du consul luy feit estimer estre en tous les autres Romains.

OBSERVATIONS.

SUR LA VIE DE THÉSÉE.

CHAP. XXVI, page 36. *Apportez-luy du bon pain savoureux.* Amyot n'a point entendu ces vers, qui sont très-difficiles à expliquer d'une maniere satisfaisante. Voici, à ce que je crois, comment on peut les traduire :

« L'*Irésione* (le rameau sacré) porte des figues et « du pain savoureux ; elle porte du miel dans un « vase, de l'huile pour se frotter le corps, et une « coupe de vin pur, pour qu'elle s'endorme après « s'être enyvrée ».

Je lis dans le premier vers avec Eustathe sur Homère, pag. 1283, φέρει au lieu de φέρειν ; mais je n'entends pas le troisieme vers, et ne sçais pas ce qui se rapporte ὡς ἂν μεθύουσα καθεύδῃ, *pour qu'elle s'endorme après s'être enyvrée.* Dacier traduit : *Et les vieilles trouvent en toi ce doux nectar dont elles s'enyvrent, et qui les endort.* Je ne sçais où il a pris cela ; car il n'est point question de *vieilles* dans le texte. Il est probable que ces vers ne sont qu'un fragment d'un poëme plus considerable, et que ce dernier vers avoit rapport à ceux qui se sont perdus. *C.*

CHAP. XXX. *Peloponese est devers le baissant.* Amyot a été gêné par la rime et par le vers. L'inscription de la colonne portoit sur la face orientale,

Ici n'est point le Péloponèse, mais l'Ionie.

Et sur la face occidentale,

Ici est le Péloponèse, et non pas l'Ionie.

L'empereur Adrien a imité cette inscription dans celle

qu'on voit encore à Athènes sur le monument qu'il éleva entre l'ancienne et la nouvelle ville. D'un côté, Ici est Athènes, l'ancienne ville de Thésée ; et de l'autre, Ici est la ville d'Adrien et non pas celle de Thésée.

SUR LA VIE DE ROMULUS.

CHAP. XXVI, pag. 101. *Tarpeïa la jeune garse folle*, etc. Voici comment ces vers doivent être traduits :

« Sur le sommet du Capitole, demeuroit Tarpeïa, « qui fit prendre Rome ; car dans l'esperance d'é- « pouser le roi des Celtes, elle lui livra la maison de « son père ».

Amyot s'est encore plus écarté du sens, dans les vers qui suivent, que Dacier a très-bien traduits.

« Les Boïens et les Celtes ne l'enterrèrent point « au-delà du Pô, et ne se coupèrent pas les cheveux « sur son sépulchre ; mais ils jettèrent sur cette mal- « heureuse leurs boucliers, qui furent les seuls orne- « mens de son tombeau ».

J'observerai que Dacier a lu dans le texte :

ῥείθρων ἐκτὸς ἔθεντο Πάδου,

leçon que Reiske dit avoir trouvé dans une des éditions d'Alde, et que je crois la meilleure ; les Gaules étoient au-delà du Pô, relativement à l'Italie ; et le poëte vouloit dire par-là, que le roi des Celtes ne l'avoit pas emmenée dans son pais. *C.*

CHAP. XXX. *Les legions de six mille hommes de pied.* Ce ne fut que dans des temps bien postérieurs à Romulus, et fort rarement, qu'on vit des légions romaines composées de six mille hommes. Que

signifie donc ici l'observation de Plutarque ? Elle montre ce qui se fit après la réunion des Sabins avec les Romains. Pour établir une égalité parfaite entre les deux nations, on ajouta cent patriciens Sabins aux cent patriciens Romains. La même chose se fit dans le militaire. Les Sabins eurent aussi leur légion. Ce fut alors que la légion réunie des Sabins et des Romains fut composée de six mille hommes de pied et de six cents hommes de cheval.

CHAP. XL. *Sont extraicts des Sardianiens.* Sardes étoit la capitale de la Lydie. Elle devint sous les Romains une Cour de justice fort étendue, que l'on nommoit la *Sardiane*. Plin. *Hist. nat.* V, 9. Selon Plutarque, les Thoscans sont venus de Sardes, comme nous avons vu plus haut, Chap. XXIII, que les Sabins descendoient des Lacédémoniens. Le cri des *Sardianiens à vendre* seroit donc du temps de Romulus. D'autres cependant prétendent que ce cri est plus récent, et qu'il ne commença que bien des siécles après, lorsque la Sardaigne eut été prise par le Consul Tiberius Sempronius Gracchus. On cria *les Sardes à vendre plus méchans l'un que l'autre.*

SUR LA VIE DE LYCURGUE.

CHAP. IX, pag. 155. *Après que tu auras édifié un temple à Jupiter Sylanien, et à Minerve Syllanienne.* Ce passage est très-difficile à interpréter, il est corrompu, et comme il est dans le dialecte des Lacédémoniens, que nous connoissons peu, il n'est pas facile à corriger. Dacier propose de mettre Jupiter Sellasios, et Minerve Sellasienne, parce que Sellasia étoit une ville de la Laconie, sur les bords de l'Eurotas; Bryant propose de lire : *Jupiter Hella-*

nien, et *Minerve Hellanienne*. Les Lacédémoniens descendoient, comme on le sait, de Dorus, fils d'Hellen, et ils étoient même, suivant Hérodote, liv. 1, paragraphe 56, les principaux des Doriens; il ne seroit donc pas étonnant que leur deux principales divinités, eussent conservé des noms qui leur rappelloient leur origine; et pour peu qu'on connoisse l'attachement que les Grecs avoient pour leur Métropole, il y auroit lieu d'être surpris que cela ne fut pas. Voici donc comment je crois devoir lire le passage :

Διὸς Ἑλλανίου καὶ Ἀθηνᾶς Ἑλλανίας ἱερὸν ἱδρυσαμένου, φυλὰς φυλάξαντα, καὶ ὠβὰς ὠβάξαντα, πεισάντα γερουσίαν σὺν ἀρχαγέταις καταστήσαντα; ὥρας ἐξ ὥρας ἀπελάζειν μεταξὺ Βαβύκας τε καὶ Κναχίωνος, οὕτως εἰσφέρειν, καὶ ἀφισοδαμῷ δέμῳ ἐξουσίαν εἶμεν καὶ κράτος.

Et je crois devoir le traduire ainsi : « Après que tu « auras édifié un temple à Jupiter Hellénien, et à Mi- « nerve Hellenienne, et divisé le peuple en lignées et « en tribus, tu établiras un sénat de trente conseil- « lers, en y comprenant les deux rois, et assembleras « le peuple de temps en temps entre le Babyce et le « Cnacion ; là le sénat proposera les loix, et le peu- « ple aura le droit de les rejetter ».

Plutarque ajoute ensuite, par manière d'interprétation : « *Phylas phyluxai, obas obaxai*, c'est divi- « ser le peuple en différentes portions, dont les unes « se nomment *phyla*, et les autres *oba*; les *archa-* « *getæ* sont les rois; *appellazein*, c'est assembler « le peuple. Ce mot vient d'Apollon, parce que c'est « à lui qu'on doit les commencemens de l'ordre civil: « le *Cnacion* se nomme maintenant *Oinonte*; mais « Aristote dit que le *Cnacion* étoit un fleuve, et que « le *Babyce* étoit un pont ».

Le peu d'espace que j'ai ne me permet pas de rendre raison des changemens que j'ai faits, qui s'accordent avec ce que Plutarque dit un peu plus bas. *C.*

CHAP. XII. *Departir les terres.* Un grand caractere, de grands exemples, peu de loix, mais générales et sans exception, fondées sur l'égalité, sur l'estime de la gloire et sur l'amour du bien public, voilà l'art de Lycurgue : voilà ce qui a fait la force de l'institution Lacédémonienne et de toutes celles qui en ont approché. Ces sortes d'institutions sont extrêmes : elles subsistent, ou elles tombent avec leurs loix. C'est ce qui a fait dire à M. de Montesquieu : « Je prie qu'on fasse « un peu d'attention à l'étendue du génie qu'il fallut à « ces législateurs, pour voir qu'en choquant tous les « usages reçus, en confondant toutes les vertus, ils « montreroient à l'univers leur sagesse. Lycurgue mê- » lant le larcin avec l'esprit de justice, le plus dur es- « clavage avec l'extrême liberté, les sentimens les plus « atroces avec la plus grande modération, donna de la « stabilité à sa ville. Il sembla lui ôter toutes les res- « sources, les arts, le commerce, l'argent, ses murailles: « on y a de l'ambition sans espérance d'être mieux ; « on y a les sentimens naturels, et on n'y est ni enfant, « ni mari, ni père ; la pudeur même est ôtée à la « chasteté. C'est par ces chemins que Sparte est menée « à la grandeur et à la gloire ; mais avec une telle in- « faillibilité de ses institutions, qu'on n'obtiendroit « rien contr'elle en gagnant des batailles, si on ne par- « venoit à lui ôter sa police ». *Esprit des Loix*, IV, 6.

CHAP. XXV, pag. 173. *A se trouver aux processions, à danser nues, etc.* Amyot n'a pas suivi la leçon reçue : γυμνὰς τὰ πολιτεύειν, ce qui pourroit signi-

fier *aller nues par la ville*, quoique je ne me rappelle pas d'avoir vu autre part le mot πολιεύειν employé dans ce sens; d'ailleurs il n'est pas vrai qu'elles allassent nues par la ville, et le passage de Plutarque que Bryant cite pour appuyer la leçon ordinaire, ne dit point cela : on y voit seulement que les filles de Sparte alloient dans la ville avec des robes ouvertes par les côtés, qui laissoient voir leurs cuisses. (Parallele entre Lycurgue et Numa, chap. VI); mais il ne s'agit pas comme ici, d'une nudité absolue.

Amyot paroit avoir lu πομπεύειν, à en juger par sa traduction. Cette correction est aussi venue à l'esprit de Bryant, qui l'a appuyée du passage suivant de Plutarque, *Apophth.* Lec. t. 6, p. 849. μεμφομένων δέ τινων τὸν γόμφον τῶν παρθένων ἐν ταῖς πομπαῖς. *Quelques-uns blâmant la coutume, que les jeunes filles allassent nues dans les processions*, et elle est encore mieux appuyée par ce que dit Plutarque, vie de Lycurgue, au chap. suivant. *D'avantage cela estoit une émorche qui attiroit les jeunes hommes à se marier; j'entends ces jeux, danses et esbatements, que faisoient les filles toutes nues en la presence des jeunes hommes.* Plutarque emploie aussi ici le mot de πομπὰς qu'Amyot a mal rendu par jeux, puisqu'il signifie *processions*. Dacier a trouvé dans un manuscrit πομπεύειν, et *Salvini* dans un autre, παλαίειν. Ces deux leçons ne sont pas mauvaises, et signifieroient qu'elles lutoient toutes nues, mais je préfère la leçon qu'Amyot a suivie. *C.*

CHAP. XXXIX, p. 188. *Quant à moy, il m'est d'advis que les Lacedæmoniens*, etc. Le sens de ce passage n'a été saisi ni par Amyot, ni par aucuns des traducteurs; ils n'ont pas vu que Plutarque ne rap-

portoit la réponse d'Agis, que pour amener une comparaison entre les épées des Lacédémoniens et leurs discours. Voici comment il faut le traduire : « Le roy « Agis respondit un jour à un Athenien qui se moc- « quoit des espées que portoient les Lacedæmoniens, « disant que les basteleurs et les joueurs de passe passe, « les avaloient facilement sur le theastre devant tout « le monde : et toutefois, dit Agis, si en assenons « nous bien nos ennemis : de mesme, il m'est d'advis, « que le discours des Lacedæmoniens est court, mais « qu'il tranche très bien au point, et se fait très bien « entendre aux escoutans ». *C.*

Chap. XLVI, pag. 194. *Le roy sacrifioit premierement aux muses, pour ramentevoir aux combattants, comme il me semble, la discipline à laquelle ilz avoient estè nourris, et les jugements.* Il y a dans le grec : ἀναμιμνήσκων ὡς ἔοικε, τῆς παιδείας ἢ τῶν κρίσεων. Ce mot κρίσεων qu'Amyot a traduit par *jugements* n'offre aucun sens ; on trouve dans un manuscrit πιστεως, ce qui en offriroit un meilleur ; mais je crois qu'il faut lire ῥησεων, *sentences* : « pour ra- « mentevoir aux combattants, la discipline en laquelle « ilz avoient esté nourris, et les sentences qu'on leur « avoit fait apprendre ». *C.*

SUR LA VIE DE NUMA.

Chap. XVI. *Mais le pont de pierre.* Amyot n'est pas exact en cet endroit. Il devoit traduire : « le pont « de pierre a été bâti long-temps après le questeur « AEmilius. On dit mesme que le pont de bois n'exis- « toit point du temps de Numa, et qu'il a été construit « depuis, lorsque régnoit son neveu Marcius ». Ce

pont étoit au pied du mont Avantin, près de l'endroit qu'on nomme maintenant *Ripa grande*. Sous les empereurs, il portoit encore les noms de pont de bois, et de pont Emile. Le roi Marcius est Ancus Marcius, quatrieme roi des Romains.

CHAP. XVII. *Un vase creux composé de la coste d'un triangle.* La description des miroirs ardens et de leur usage n'est ni assez précise, ni assez exacte dans Amyot. Voici le rapport de Plutarque : « Si le « feu des vestales vient à s'éteindre, ils disent qu'on « ne doit point le rallumer avec un autre feu, mais en « faire un nouveau, en tirant du soléil une flamme « pure et nette. Ils se servent ordinairement de vases « creux, dont la surface concave est formée par le côté « d'un triangle-rectangle isocèle : tout aboutit de la « circonférence dans un point. Quand ces vases sont « placés en face du soleil, les rayons, refléchis de « toutes les parties de la circonférence, se réunissent, « s'entremêlent dans le point; ils subtilisent, ils di- « visent l'air : les rayons qui ont acquis par la réflexion « la nature et la pointe brûlante du feu, embrâsent « promptement les matieres séches et arides qu'on leur « présente ». Ces miroirs ardens étoient d'airain. Le point, ou le centre, comme s'exprime Plutarque, c'est le foyer. La raison pour laquelle il dit qu'on se servoit ordinairement de ces miroirs, c'est qu'il y avoit une autre maniere et peut-être plus ancienne de faire du feu. Elle est rapportée par Festus. On prenoit une planche de bois, et on avoit attention que ce fût un bois de bon augure. En perçant cette planche par un frottement violent, on lui faisoit prendre feu. Une vestale recevoit ce feu dans un crible d'airain. Cette maniere de faire du feu s'est retrouvée chez presque

toutes les nations sauvages. M. Dupuis a donné un savant mémoire sur cet endroit de Plutarque. Il montre que ces miroirs n'étoient point paraboliques, comme Meziriac l'a prétendu. Il détermine en géomètre les avantages des vases coniques rectangles pour la réflexion des rayons solaires. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Tom. XXXV. pag. 395.

CHAP. XVIII. *Comme les femmes qui ont trois enfans.* Les femmes qui avoient trois enfans pouvoient faire leurs dispositions, sans l'entremise de curateur. Ce privilége leur avoit été accordé par Auguste pour encourager la population dans un état épuisé par les guerres civiles, et qui avoit encore plus à redouter les effets du luxe. C'est ce que Plutarque rappelle, en parlant du même privilege que Numa avoit autrefois donné aux vestales.

CHAP. XXVII. *De la race des Titaniens.* Les Titans n'ont aucune ressemblance avec les Satyres. Mais Pan, et toute la troupe des Pans, leur ressemble beaucoup. Plutarque ne parle donc pas de la race des Titaniens, mais de celle des Pans. Il y a long-temps qu'on a remarqué que la méprise étoit facile en grec. On aura écrit Τιτάνων, au lieu de Πάνων.

CHAP. XXXI, pag. 260. *Et Febvrier le douzieme et dernier.* Il y a ici une lacune dans le texte, qui a induit en erreur Amyot. On lit en effet δωδέκατος δὲ καὶ πλευταῖος, ὁ φεβρουάριος, ᾧ νῦν δευτέρῳ χρῶνται. Il faut lire δωδέκατος ἦν ὁ πλευταῖος, ὁ φεβρουάριος ᾧ νῦν δευτέρῳ χρῶνται, c'est-à-dire, *et febvrier qui estoit alors le douzieme et dernier, est depuis ce temps là le second.* Nous savons en effet par Macrobe, *Satur-*

nales, l. 1, ch. 13, que Numa mit le mois de février le second. *C.*

Observations sur la Comparaison entre Lycurgue et Numa.

CHAP. VI, pag. 277. Ce passage me paroît corrompu, je ne sçais en effet comment on peu expliquer ce vers :

Θυεῖον ἀμφὶ μηδὸν.

Et je suis surpris que Valckenaer qui dans sa diatribe sur les fragmens d'Eripide, p. 221, corrige, dans le premier vers νέφτον, au lieu de πέφηδον, ce qui ne me paroît pas trop nécessaire, ne dise rien sur celui-ci ; Brunck, dans le Recueil des fragmens de Sophocles, n'en dit pas davantage. Je crois qu'au lieu de Θυεῖον, il faut lire ἁβαιόν, *tendre, délicat*, comme dans Homère, Il. l. 5, v. 425 ; et il faut traduire : *et Hermione qui commence à sentir des désirs, dont la robe encore ouverte des deux côtés, laisse voir les cuisses délicates. C.*

SUR LA VIE DE SOLON.

CHAP. III, *Plus riche n'est celuy qui à chevance.* Ces vers se trouvent cités par Stobée, titre 93, ou 97, suivant l'ordre qu'à établi Grotius, sous le nom de Théognide, parmi les vers duquel on les trouve, v. 719. et suiv., excepté dans l'édition de Brunck, qui les a restitués à Solon ; et comme le fragment est plus complet, j'ai cru devoir en donner la traduction en entier.

« Celui qui a beaucoup d'or et d'argent, des champs « très-vastes, des chevaux, des mulets, n'est pas plus « riche que celui qui a tout juste ce qu'il lui faut pour

« être bien nourris, bien chauss et bien vêtu, qui est « aimé de quelques jeunes garçons ou de quelques « jeunes femmes, et qui est encore dans l'âge de se « livrer aux plaisirs de leur société ; C'est là la véri- « table richesse, les autres biens sont superflus, nul « ne les emporte dans les enfers, et on ne parvient « par des présens à se préserver, ni de la mort, ni « des maladies, ni de la vieillesse ».

Horace qui a beaucoup imité les poëtes Grecs, s'est approprié cette pensée de Solon, dans son Épître 12, L. I, v. 5.

> Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil divitiæ poterunt regales addere majus. *C.*

Chap. XXIV, pag. 312. Voici ces vers auxquels Plutarque se contente de faire allusion, et qu'Aristide nous a conservés dans son discours *de Paraphthegmate*, tome II, pag. 397.

« Je pourrois avec justice invoquer le témoignage « de la plus grande des divinités de l'Olympe, la « Terre, mère de Saturne, de la surface de laquelle « j'ai arraché les écriteaux qui y étoient placés de « toutes parts ; elle étoit esclave, elle est maintenant « libre ; j'ai ramené dans leur patrie, plusieurs « Athéniens, dont les uns avoient été vendus ou jus- « tement ou injustement ; d'autres avoient erré si « long-temps dans les pais étrangers, en disant la « bonne aventure pour gagner leur vie, qu'ils avoient « oublié la langue attique ; j'en ai affranchis d'autres, « qui avoient été livrés à l'esclavage dans le sein « même de leur patrie, et qui trembloient déjà de- « vant leurs maîtres : j'avois promis de faire tout « cela, et je l'ai fait, en employant en même temps « la force et la justice. J'ai écrit des loix pour punir

« le méchant, favoriser l'honnête homme, et leur « faire rendre à chacun une justice prompte. Si cette « authorité avoit été confiée à quelqu'un d'avare, ou « de mal-intentionné, il se seroit livré à ses passions, « et ne se seroit pas donné de repos, qu'il n'eût agité « le peuple, et ne lui eut enlevé le plus précieux de « sa substance ».

Je dois observer que j'ai corrigé le premier vers, qui se lit ainsi dans toutes les éditions, même dans celles de Brunck, tant dans ses *Analecta*, que dans ses *Poetæ Gnomici* :

συμμαρτυρεῖν ταῦτ' ἂν ἐν δίκῃ χρόνου
μήτηρ μεγίστη δαιμόνων Ὀλυμπίων.

J'y mets Κρόνου, Saturne, au lieu de Χρόνου, temps, et je le rapporte à μήτηρ, parce que la Terre est effectivement la mère de Saturne.

Je lis dans le 20me. vers avec G. Canterus, dans ses notes sur Aristide, publiées par Reiske, dans le 5me. volume de ses *animadversiones ad authores græcos*. οὐκ ἂν κατέσχε θυμὸν, au lieu de δῆμον : cette correction a aussi été adoptée par Brunck, dans ses *Gnomici*, et elle offre un sens beaucoup meilleur, comme on le verra, chap. 26. *C.*

Chap. XXVI, pag. 315. Il faut mettre dans ce passage, comme je l'ai dit dans l'observation sur le chap. 24, θυμὸν, au liev de δῆμον, et traduire ainsi : *Que tout autre avec la même authorité et puissance qu'il avoit, se seroit livré à ses passions, et n'auroit pas eu de repos qu'il n'eut agité le peuple, et ne lui eut enlevé le plus précieux de sa substance* : ou à la lettre, *ne l'eut écrémé*, car c'est positivement ce que signifie πῖον ἐξέλῃ γάλα *C.*

CHAP. XLIV, p. 329, Je ne puis m'empêcher de rapporter ici, pour la justification de Solon, un passage de Lysias, dans son discours sur le meurtre, qui nous fait connoître dans quel esprit cette loi avoit été faite.

« Vous entendez, citoyens, la loi ordonne que « si quelqu'un viole un homme ou un enfant libre, il « payera une amende double, et s'il viole une « femme mariée, dont il est permis de tuer le séduc- « teur, la loi n'ordonne que la même amende, vous « voyez par-là que le législateur a regardé comme « moins punissables ceux qui usent de violence que « ceux qui emploient la séduction, puisqu'il a pro- « noncé la mort contre les uns, et seulement une « amende double contre les autres. Il pensoit, en effet, « que ceux qui usoient de violence, se faisoient ordi- « nairement détester de celles envers qui ils en usoient, « tandis que ceux qui emploient la séduction, cor- « rompent tellement l'esprit de celles qu'ils séduisent, « qu'elles leur sont plus attachées qu'à leurs époux ; « qu'ils se rendent absolument maîtres dans la maison, « et qu'on ne peut savoir à qui appartiennent les en- « fans, au mari, ou au séducteur ». Lysias, p. 34 et suiv., tome V, *des Orateurs grecs de Reiske.*

Fin des Observations.

EXPLICATION DES FIGURES en taille-douce, des Médaillons et Monumens, copiés d'après l'Antique.

LA PREMIÈRE, qui est le Frontispice, représente Plutarque, assis sur des ruines, qui écrit les Vies des Hommes illustres. Il est placé devant un temple consacré à la mémoire des héros. Leurs portraits sont suspendus aux colonnes du temple. On voit auprès leurs trophées. La Philosophie examine leurs actions; la Justice pese leurs couronnes. Mars et Minerve, qui sont à côté de Plutarque, le guident et l'inspirent.

DANS LA SECONDE, l'artiste a saisi le moment intéressant pour la gloire de Lycurgue, administrateur du royaume de Lacédémone. Au milieu d'un festin, on lui apporte son neveu qui vient de naître, et qu'une mère ambitieuse étoit prête à immoler, si Lycurgue avoit consenti à règner avec elle. Il reçoit l'enfant entre ses bras, le montre aux grands de Sparte, le proclame roi, et le nomme Charilaüs, ou la joie du peuple. *Plutarque*, *Vie de Lycurgue*, Chap. III, p. 147.

ANTIQUES.

1. THÉSÉE, *ex Caninio*, d'après un jaspe rouge. Ce prince, selon l'ancien usage, venoit de faire le voyage à Delphes, pour offrir à Apollon sa première chevelure. La tonsure qu'on apperçoit sur sa tête, fut appellée *Théséide*. Cette belle pierre se trouve encore

décrite dans le *Mus. Fl.*, T. I, Tab. XXXII; et dans *Stosch*, Tab. LXVIII. *Plut.* I, p. 3.

2. THÉSÉE, représenté nud, dans ce monument, considère avec une sorte de satisfaction, le Minotaure qu'il vient de tuer, à la porte du Labyrinthe; et affranchit, par cette action courageuse, sa patrie, de l'infâme tribut qu'elle étoit obligée de payer au roi Minos. *Stosch*, 73. *Plut.* I, 28.

3. ROMULUS, copié d'après une médaille d'argent de la famille *Memmia*. Cette médaille fut frappée plusieurs siècles après la mort de Romulus. *Plut.* I, 65.

4. ROMULUS ET REMUS, alaités par la louve, se trouvent représentés dans une infinité de monumens. *Virgile*, l. 8e. *de son Eneïde*, en fait mention. C'est un des Types les plus fréquens dans les monnoies des colonies romaines. *Mus. Fl.* II, 51, Tab. LXIX, nº. 2, et dans le Recueil des Médailles de la reine *Christine*, Tab. LXII, 444, où il est dit que cette médaille fut frappée dans les colonies grecques, sous l'empire de Commode. La louve se trouve encore décrite sur des boucliers des Empereurs Romains. *Choul*, dans son Traité de la Religion des anciens Romains, page 158, fait mention d'une louve de bronze qu'on voyoit jadis au Capitole. *Plut.* I, 71.

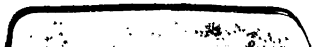
5. LYCURGUE, Le portrait de ce Législateur a été tiré d'une rare médaille frappée par les Lacédémoniens plusieurs siècles après sa mort. Elle se trouve décrite dans le *Trésor Britannique de Haym. Plut.* I, 143.

6. NUMA, roi de Rome, d'après une médaille d'argent

de la famille Calpurnia qui prétendoit tirer son origine de cet ancien roi. Cette Médaille se trouve décrite dans l'ouvrage de *Spanheim. Plut.* I, 217.

7. Solon, *apud Fulvium Ursinum*, d'après une sardoine. Les critiques postérieurs ont remarqué que c'est par une équivoque que l'on a attribué ce portrait au législateur Athénien : le nom de Solon gravé sur la pierre ne designe que l'artiste, l'un des plus célèbres de l'âge d'Auguste. *Plut.* I, 285.

8. Publicola, d'après une pierre gravée, très-rare qui a appartenu à Pierre André Andréinius, laquelle fut ensuite placée dans le Muséum de Florence, où elle se trouve gravée. *Plut.* I, 353

Fin du Tome premier.

71722381